

北

京

BEIJING

بجینگ

京

FAVIER

à partir de :

PÉKING

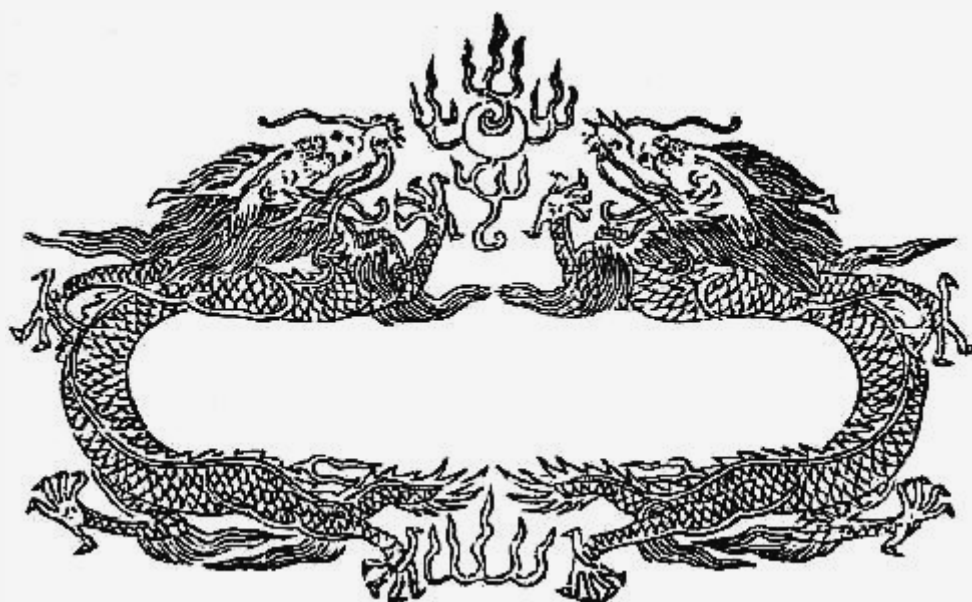
HISTOIRE ET DESCRIPTION

par Alphonse FAVIER (1837-1905)
vicaire apostolique de Péking

Desclée de Brouwer, Paris, Lille, 1900-1902. 416 pages + 524 gravures
anciennes et nouvelles reproduites ou exécutées par des artistes chinois d'après
les plus précieux documents.

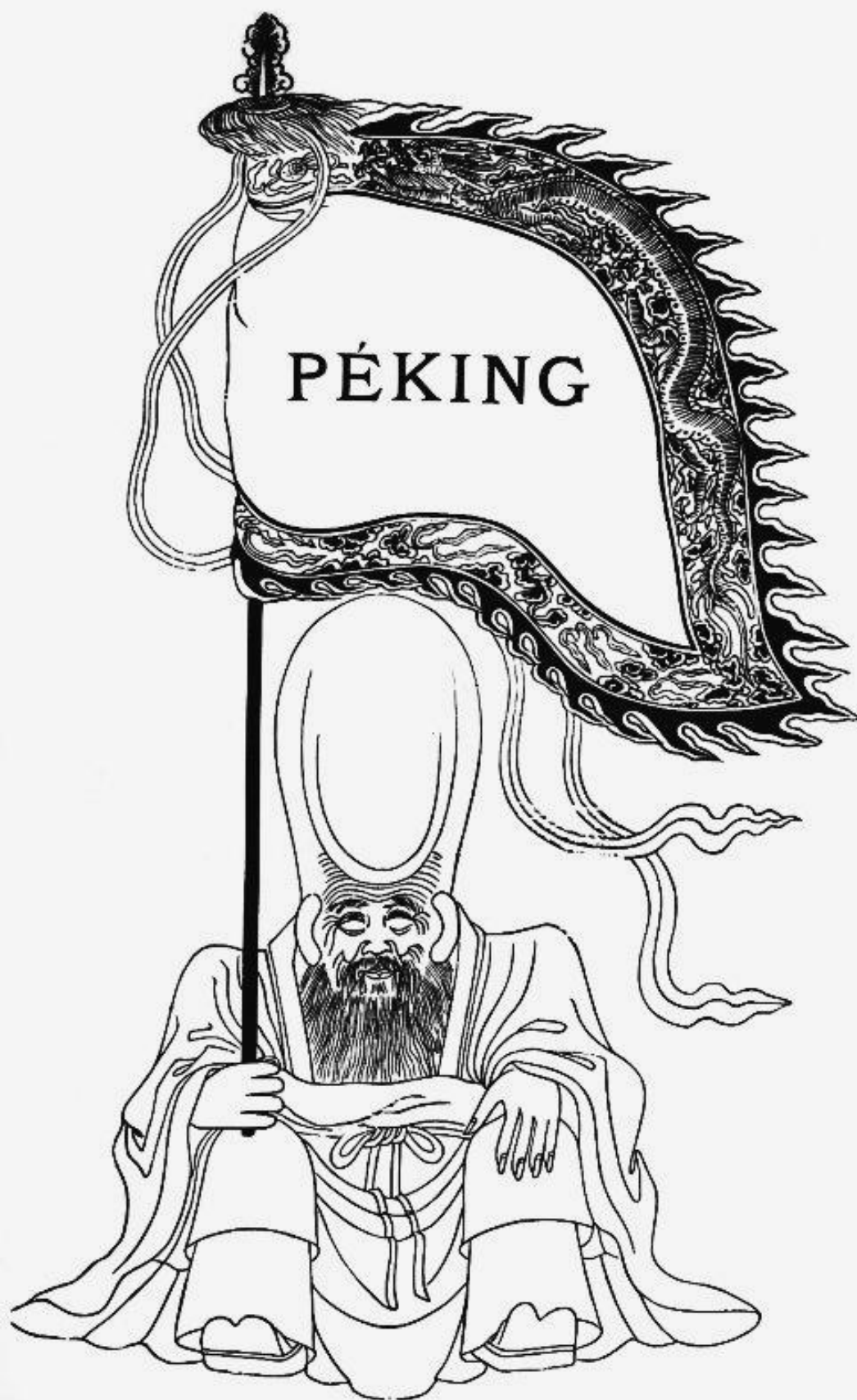
Première édition, imprimerie des lazaristes, 1897.

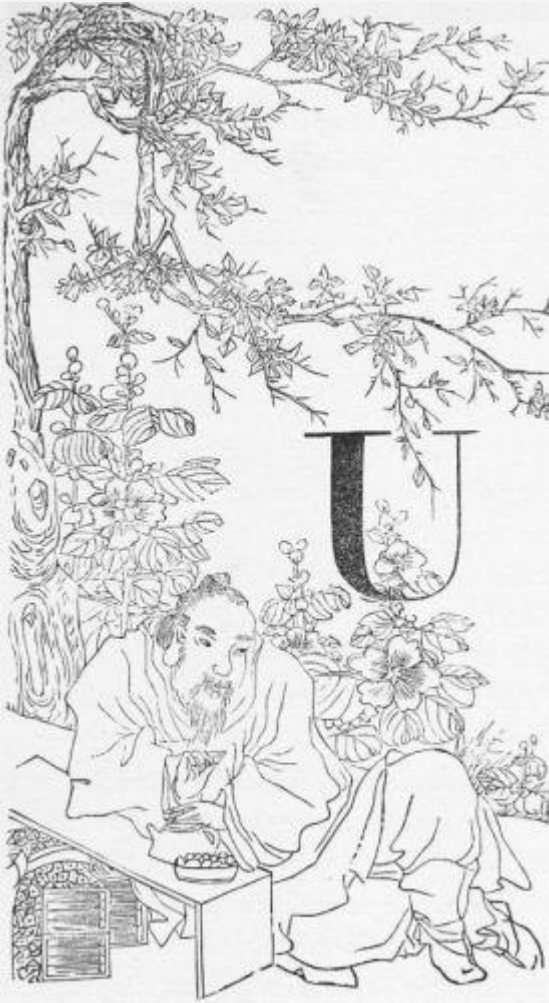
Première partie : Histoire, pages 1-270.



Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
juillet 2011





AU LECTEUR

@

n^{p.009} intérêt toujours très vif s'attache à l'étude des grandes cités, dans lesquelles s'affirme le caractère d'une nation. Comme la chronique écrite, leurs annales de pierre racontent la vie d'aujourd'hui, la vie d'autrefois, le génie propre de la race, ses passions, ses préjugés, ses qualités et ses défauts, enfin sa personnalité reconnaissable encore sous la poussière et les débris des siècles. Il semble même qu'en leur

suprême décadence, les vieilles villes aient conservé intact ce pouvoir évocateur, que l'image des générations évanouies nous apparaisse plus distincte dans le silence des ruines.

Thèbes, Ninive, Babylone, Rome et Athènes sont fouillées sans relâche. Le chercheur s'efforce de leur arracher quelques lambeaux de leur histoire, quelque trace de leur vie physique et morale. Et cependant, les États dont elles furent les capitales n'eurent qu'une éphémère durée, si nous les comparons à l'empire chinois. Vivantes ou mortes, les villes illustres ont toujours leur beauté, leur attrait ; on veut savoir comment elles sont nées, quel fut leur berceau, par quelles mutations elles ont ^{p.010} passé, pourquoi elles s'élevèrent au rang de capitales. Péking, à la fois ruine vénérable et cité brillante, avec sa population bien diminuée, mais que l'on peut néanmoins évaluer à 500.000 âmes, ses foules bariolées et sordides, ses caravanes, ses cortèges de fête ou de deuil évoluant dans des avenues spacieuses mais trouées de cloaques, avec son mélange d'architectures polychromes et de décombres poudreux, de falbalas et

de haillons, est un sujet d'étude également séduisant pour l'archéologue, l'historien, l'artiste et le voyageur.

En résumant, dans ce volume, en même temps que nos impressions personnelles résultant d'un séjour de trente-cinq années, les remarquables travaux de nos devanciers, notre intention a été de décrire Péking, non point seulement tel qu'il fut, mais tel qu'il se montre à nous, majestueux encore dans sa décrépitude. Toutefois, avant de conduire le lecteur à travers cette ville si différente des nôtres, si lointaine, si imparfaitement connue, nous avons cru nécessaire de remonter aux origines mêmes du peuple qui l'a fondée, et de repasser rapidement son histoire. Après avoir raconté les événements qui s'y déroulent depuis plus de vingt siècles, nous étudions plus utilement ses progrès et sa décadence, ses arts et ses industries, ses mœurs et ses monuments.

Nous exposons donc à grands traits la période des temps fabuleux et des premières dynasties, les croyances diverses où se complaît, avec un parfait éclectisme, le moins mystique et le plus indifférent des peuples : le taoïsme, le bouddhisme sous ses différentes formes ; la doctrine assez vide de Confucius et de ses disciples, laquelle pourtant, en exaltant le principe d'autorité dans la famille et dans l'État, fait encore tenir debout la vieille Chine.

Nous examinons l'Europe entrant en rapport avec ces populations étranges, gardiennes obstinées des coutumes et des institutions léguées par les aïeux, immobilisées dans la contemplation béate du passé, gouvernées par les morts ; les franciscains venant en qualité d'ambassadeurs et de missionnaires à la cour des Gengiskanides ; Jean de Montcorvin et ses successeurs édifiant à Péking des églises et convertissant à la vraie p.011 foi plus de cent mille personnes ; la glorieuse phalange des jésuites, les Ricci, les Schall, les Verbiest ; après les bouleversements politiques et les persécutions qui marquèrent la fin du siècle dernier, les lazaristes acceptant, sur l'ordre du souverain pontife et des rois de France, de reprendre l'œuvre interrompue. Nous nous intéressons aux premiers traités conclus, bien à regret, avec la France et avec les autres puissances européennes ; enfin, nous suivons la Chine pas à pas jusqu'à la récente et rude leçon de la défaite infligée par une nation voisine, assez guerrière et assez patriote pour mettre en péril les maîtres de cette capitale d'un État de quatre cents millions d'hommes.

Pour toute cette partie, purement historique, nous avons dû nécessairement nous inspirer des travaux antérieurs et recourir à la bienveillante collaboration de nombre d'érudits à qui nous sommes heureux d'adresser ici l'expression de notre profonde gratitude.

A ces méritants collaborateurs reviennent surtout les encouragements qui nous furent prodigués pendant la longue préparation de ce volume, dont l'apparition nous récompense enfin d'observations parfois difficiles, de recherches toujours patientes, bref d'un consciencieux labeur que beaucoup nous ont fait l'amabilité de déclarer digne d'assurer à notre livre un accueil sympathique auprès de nos lecteurs.

A. FAVIER.



PROTESTATION

Nous réprouvons d'avance tout ce que la Sainte Église romaine pourrait trouver de répréhensible dans cet ouvrage, et, conformément au décret d'Urbain VIII, nous déclarons qu'en employant, dans cette histoire, les qualifications de saint, martyr, confesseur, nous n'avons entendu préjuger en rien la décision officielle de l'Église, à qui seule il appartient de décerner ces titres dans leur sens véritable et complet.

A. FAVIER.



Auteurs et ouvrages consultés

@

Annales des dynasties chinoises et mongoles.
Annales franciscaines.
Annales de la Propagation de la Foi.
Annales de la Sainte Enfance.
Annales des Missions belges.
Annales du Muséum.
Bretschneider (Dr), *Recherches sur Péking*.
Bushell (D.), *Voyage à Chang-tou*.
Caubert (Léon), *Souvenirs chinois*.
Cordier (H.), *Odoric de Pordenone*, etc.
Courcy (de), *L'empire du Milieu*.
David (A.), *Voyage en Mongolie, Voyage en Chine*.
Devéria (G.), Traductions diverses.
Du Halde, *Histoire de la Chine*.
Eul-ia.
Gaillard (Louis) S. J., *Croix et Swastika*.
Gaubil S. J., *Mémoires*.
Grandidier (E.), *Céramique chinoise*.
Grosier, *Histoire de la Chine*.
Guerre sino-japonaise.
Heikel, *Karabalgassoun*.
Henrion, *Histoire des Missions*.
Histoire des Papes.
Histoire générale des Voyages.
Histoire de Gengiskan.
Hubner (Baron de), *Voyage en Chine*.
Huc, *L'empire chinois. Voyage en Tartarie. Histoire du christianisme en Chine*.
Je-sia kiou-ouen-kao.
Kao-kou-tou.
King-tin-san-li-tou.
Kircher S. J., *Chine illustrée*.
K'iuè-li-tche.
Lecomte S. J., *Lettres sur Péking*.
Lettres édifiantes.
Lucy (A.), *Expédition de 1860*.
Macartney, *Ambassade de Chine*.
Marco Polo, *Relation*.
Martini (de) S. J., *Histoire de la Révolution tartare*.
Mémoires de Géographie.
Mémoires sur les Chinois.
Missions catholiques.
Montcorvin (Jean de), *Lettres de Péking*.
Mutrecy (de), *Expédition de 1860*.
Ouan-siao-t'an.
Ouen-miao-se-tien-k'ao.

Péking. Histoire.

Pauthier, *La Chine ancienne et moderne.*

Plan-Carpin (Jean de), *Relation.*

Pouo-kou-t'ou.

Rémusat (Abel de), *Mélanges asiatiques.*

Ruysbroeck (G.), *Relation.*

Sien-fo-tsi-tsoung.

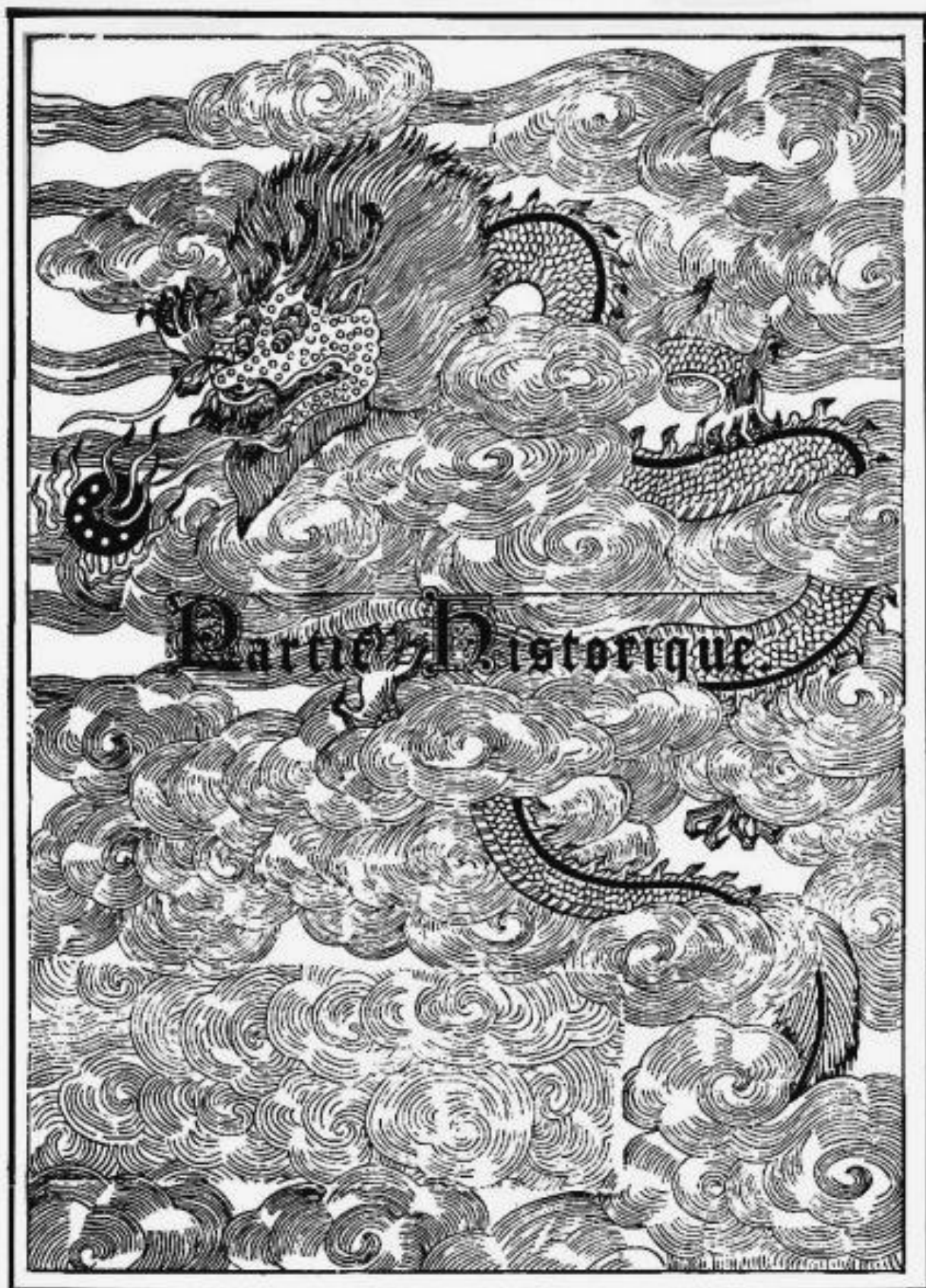
Ti-kien-tou-chouo.

Trigault s. j., *De christiana expeditione.*

Yu-siou-t'ang-hoa-tchouan.

@





I

PARTIE HISTORIQUE

TOPOGRAPHIE — TEMPS FABULEUX — CULTES —
DYNASTIES — GUERRES — HOMMES CÉLÈBRES —
HISTORIENS — POÈTES — ANCIENS VESTIGES DE LA
RELIGION CHRÉTIENNE — PREMIÈRES RELATIONS
AVEC L'OCCIDENT — FRANCISCAINS — JÉSUITES —
LAZARISTES — CONVENTIONS ET TRAITÉS AVEC LES
NATIONS D'EUROPE, ETC., DEPUIS LES PREMIERS
TEMPS JUSQU'À NOS JOURS

TABLE

Au lecteur

Introduction : Aperçu général sur les différents noms donnés à la ville de Péking et sur ses modifications topographiques, depuis l'année 1121 avant notre ère jusqu'à nos jours.

- I. La ville de Ki. — II. La ville de Yeou-tcheou. — III. La capitale des Léao. — IV. La capitale des Kin. — V. La capitale des Yuen. — VI. La capitale des Ming (Péking actuel).

Chapitre I.

- I. La mythologie : P'an-kou, les San-hoang, Fou-si, Nu-koa, les premières origines du peuple chinois : Hoang-ti, Yao, Choun, Yu.
II. La dynastie des Tcheou : Ouen-ouang, Ou-ouang, Kiang-taè-koung, Tcheou-koung. Manifestation de Bouddha. Si-ouang-mou.
III. Les grands philosophes : Lao-tse, Confucius, MOUNG-tse.

Chapitre II.

- I. Dynastie des Ts'in : Ts'in-che-hoang-ti. Le lettré Fou-cheng. Le général MOUNG-t'ien. La grande muraille.
II. Dynastie des Han : Han-kao-tsou. Tchang-k'ien. Sou-ou. Sse-ma-ts'ien. Pan-tchao.
III. Ngaè-ti. Apostolat de saint Thomas.

Chapitre III.

- I. Les petites dynasties. Tchou-ko-léang. Les trois royaumes. Sou-jo-lan. L'empereur Ou-tsoung. Choix de fer du Kiang-si et autres monuments.
II. Dynastie des T'ang : Kao-tsou. Inscription de Si-ngan-fou. Taè-tsoung. Le père Sémédo. Kouo-tse-i.
III. L'impératrice Ou-tse-t'ien. Han-ieu. Li-taè-pè. Tou-fou. Léou. Tsoung-yuen. Houng-hao-jan.
IV. Dynastie des Soung : Sou-che. Ngo-yang-siou. Sse-ma-kouang. Tchou-si.
V. Dynasties des Léao et des Kin.

Chapitre IV.

- I. Gengiskan. Ongkan (Prêtre Jean). Oktaikan.
II. Jean de Plan-Carpin. L'impératrice Tourakina. Kouyoukkan.
III. La régente Ogoulgaimiz. Mangoukan.
IV. Ruysbroeck ou Rubruquis.

Chapitre V.

- I. Dynastie des Yuen : Koubilaikan (Che-tsou). Marco Polo. Construction de Kambalick (Péking).
II. Conquête de la Chine. Nomination du Grand Lama. Mort de Che-tsou.
III. L'empereur Ou-tsoung. Jean de Montcorvin, 1er archevêque de Péking. Odoric de Pordenone.
IV. L'empereur Choun-ti. Nicolas de Botras, 2e archevêque de Péking. Jean de Florence. Guillaume de Prato, archevêque de Péking. Fin de la dynastie des Yuen.

Chapitre VI.

- I. Dynastie des Ming. Houng-ou. Léou-pè-ouen. Ma-hoang-heou. Young-lo.
II. Saint François-Xavier, Gaspard de la Croix.

Péking. Histoire.

- III. [L'empereur Ouan-li](#), le père Mathieu Ricci.
- IV. [Attaque des Tartares](#), insurrection. Le père Longobardi. Le père Trigault. Le père Adam Schall. Li-koung. Fin de la dynastie des Ming.

Chapitre VII.

- I. [Dynastie des Ts'ing](#). Choun-tche. A-ma-ouang. Joun-liè. L'impératrice Hélène.
- II. [Décret](#) en faveur du père Adam Schall. Construction de l'église du Nan-t'ang. Mort de Choun-tche.

Chapitre VIII.

- I. [Avènement de K'ang-si](#). Les régents. Mort du père Adam Schall. Cimetières et sépultures.
- II. [Grégoire Lopez](#). Le père Verbiest. Observatoire. Les vicaires apostoliques.
- III. [La mission française](#). Décret de K'ang-si ; le premier Pé-t'ang.
- IV. [La question des rites](#). Le cardinal de Tournon. Mgr Mezzabarba. MM. Appiani, Pedrini et Ripa. Conversion des Sourmia. Travaux des missionnaires. La mission russe. Mort de K'ang-si.
- V. [Young-tcheng](#). Les Sourmia. Le père Morao.

Chapitre IX.

- I. [K'ien-loung](#). Le père Parennin. Guerre des Éleutes. Le père Gaubil. Le père Benoist. Le frère Castiglione. Le frère Attiret.
- II. [Persécution](#). Guerre des Miao-tse. Le général Tchao-hoei. Suppression des jésuites. Incendie du Nan-t'ang.
- III. [La congrégation de la mission](#), dite des lazaristes. Décrets. Mgr de Gouvéa. MM. Raux et Ghislain. Le frère Paris. Abdication de K'ien-loung.

Chapitre X.

- I. [L'empereur Kia-k'ing](#). Persécution générale. Destruction du Si-t'ang. Mgr Pirès. Destruction du Toung-t'ang. Martyre de M. Clet. Révoltes. Mort de Kia-k'ing.
- II. [L'empereur Tao-kouang](#). Destruction du Pé-t'ang. Mgr Mouly. Mort de Mgr Pirès. Confiscation du Nan-t'ang. J.-Gabriel Perboyre. Guerre de l'opium. Traité Lagrenée. Mort de Tao-kouang.

Chapitre XI.

- I. [L'empereur Sien-foung](#). La croix du Nan-t'ang abattue. Mort de M. Chapdelaine. Expédition de 1858.
- II. [Expédition de 1860](#). Ta-kou. Tchang-kia-ouan. T'oung-tcheou. Pa-li-k'iao. Palais d'été. Fuite de l'empereur. Le prince Koung. Traité signé à Péking.

Chapitre XII.

- I. [T'oung-tche](#). Rebelles aux longs cheveux (Tch'ang-mao). Les filles de la charité. Le second Pé-t'ang.
- II. [M. Armand David](#) ; ses travaux, ses découvertes.
- III. [Mort de Mgr Mouly](#). Église de sainte Croix. Église de N.-D. des Victoires. MM. Chevrier et Ou.
- IV. [Massacres de Tien-tsin](#). Mgr Delaplace. Construction de l'église saint Louis.

Chapitre XIII.

- I. [L'empereur Kouang-su](#). Les Filles de la Charité. Église saint Joseph (Toung-t'ang). Mort de Mgr Delaplace. Congrégation de saint Joseph. Trappistes.
- II. [Guerre du Tonkin](#). Mgr Tagliabue. Le transfert du Pé-t'ang. Convention. Décret impérial. Inauguration.

Chapitre XIV.

- I. [Mort de Mgr Tagliabue](#). Massacres de Mongolie. Le collège franco-chinois. Mgr Sarthou.

Péking. Histoire.

- II. [Guerre sino-japonaise](#). La Corée. Ping yang. Ya-lou. Port-Arthur. Ouèè-haè-ouèè. Mantchourie. Simonosaki. Traité de paix. La presqu'île du Léao-toung.
- III. [Soulèvement et incendies au Sse-tchouan](#). Affaires religieuses. M. Gérard, ministre de France. Le vice-roi Li-houng-tchang part pour l'Europe.

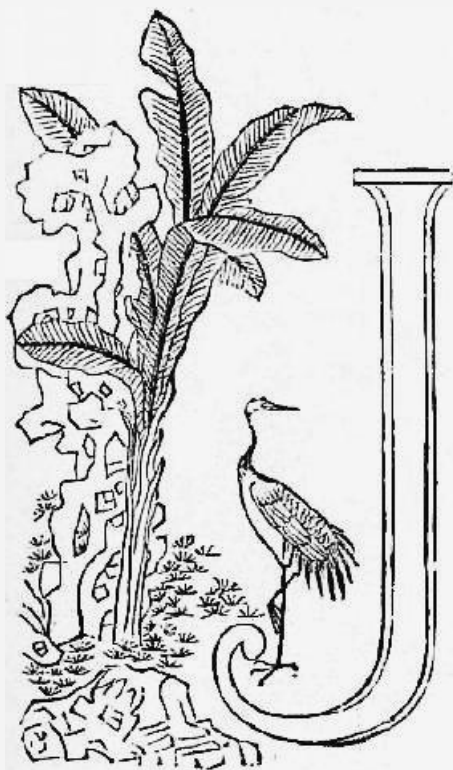
Auteurs et ouvrages consultés

@

INTRODUCTION

Aperçu général sur les différents noms donnés à la ville de Péking et sur ses modifications topographiques, depuis l'année 1121 avant notre ère jusqu'à nos jours.

@



I. — La ville de Ki

adis, ^{p.017} à peu près à la place que devait plus tard occuper Péking, s'élevait la ville de Ki. En 1121 avant Jésus-Christ, elle fut donnée en apanage aux descendants de l'empereur Yao, par Ou-ouang, fondateur de la dynastie des Tcheou (*Annales de la Chine*). On voit encore aujourd'hui dans un pavillon en tuiles jaunes, appelé Hoang-t'ing et situé à cinq li au nord-ouest de Péking, une stèle en marbre blanc sur laquelle l'empereur K'ien-loung, de la dynastie actuelle, a fait graver l'éloge de Ki. Une inscription dit que là était percée une des portes de la ville. C'est la seule donnée topographique

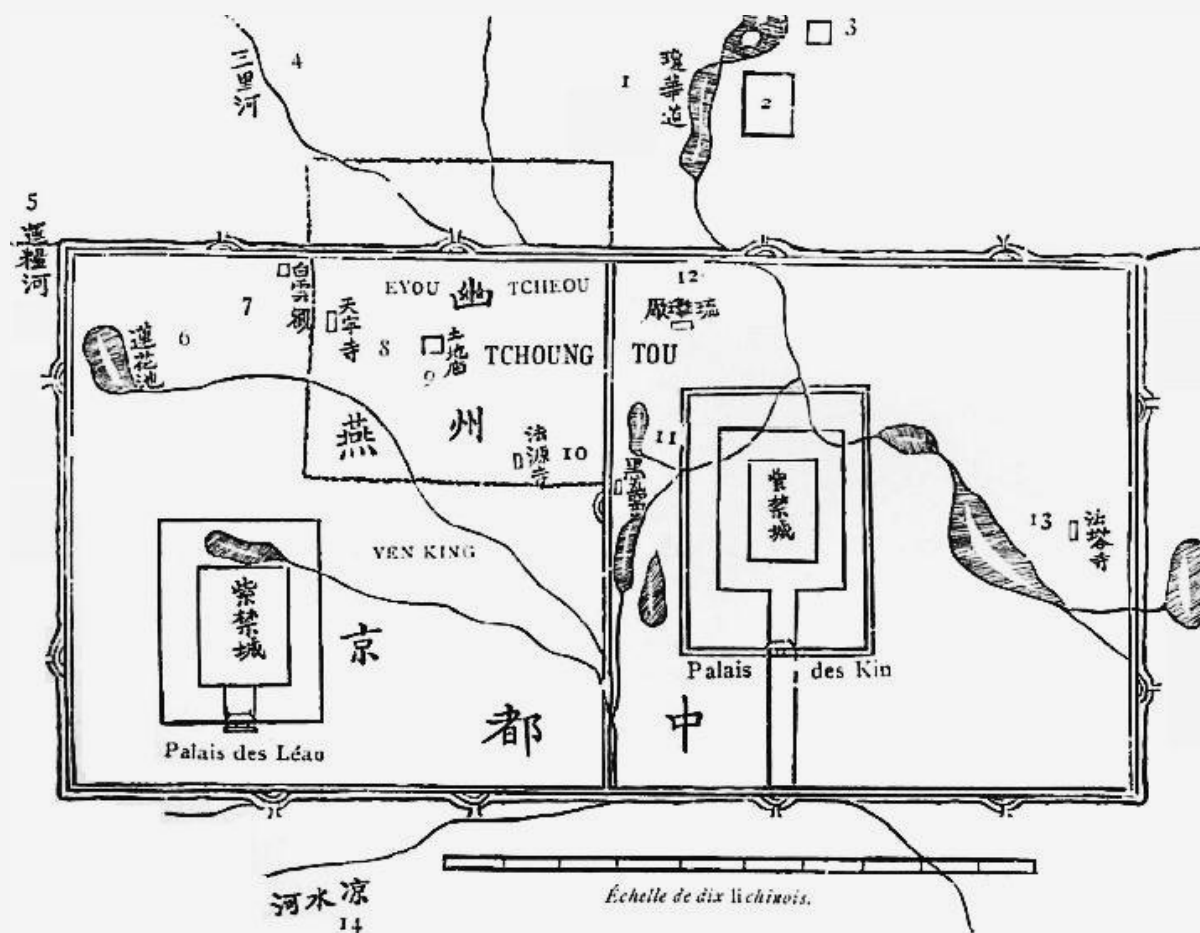
au sujet de l'ancien Ki. Il est possible que tel ait été son emplacement, mais le mur en terre sur lequel est élevé le pavillon susdit était, comme nous le verrons plus loin, l'angle nord-ouest de la capitale mongole. De 723 à 221 avant notre ère, Ki est donné, dans les annales, comme la capitale du royaume de Yen, assez fameux en ces temps dans le nord de la Chine. Ki fut pris et complètement détruit par Ts'in-che-hoang-ti, qui s'empara de toute la Chine en 221 avant Jésus-Christ.

II. — La ville de Yeou-tcheou

Les Han reconstruisirent une nouvelle ville avec le même nom de Ki, puis de Yen. On donne encore maintenant dans les livres cette dernière appellation à Péking. ^{p.018} Sous la dynastie des T'ang (618-907 de l'ère chrétienne), la même ville s'appela Yeou-tcheou, et devint la résidence d'un gouverneur général militaire. Si, d'après l'inscription de l'empereur K'ien-loung, l'ancienne cité de Ki

se trouvait à cinq li au nord-ouest de Péking, la ville qu'on rebâtit n'occupait pas le même emplacement que la première. En effet, le Je-sia-kiou-ouen-kao, grande compilation où se trouve réuni tout ce qui a été écrit sur Péking et les vingt-six districts qui en dépendent, nous apprend (Chap. XXXVII, p. 18) que, d'après un monument bien authentique, la porte ouest de la ville impériale actuelle, appelée Si-ngan-men, était à cinq li au nord-est de Yeou-tcheou. Une autre inscription porte que le temple Min-tchoung-sse, maintenant Fa-yuen-sse, fut bâti en 645 dans l'angle sud-est de Yeou-tcheou. Ainsi Yeou-tcheou occupait, au sud-ouest de Péking moderne, une petite partie de la ville tartare et une partie plus grande de la ville chinoise (voir le plan). En 986, elle fut prise par les Léao qui la détruisirent, et sur son emplacement bâtirent leur capitale.

III. — La capitale des Leao



1. K'ioung-hoa-tao. — 2 et 3. Palais des Princes. — 4. San-li-ho. — 5. A A' Yun-léang-ho : canal creusé par les Kin. — 6. Lien-hoa-tche. — 7. Pé-yun-kouan. — 8. T'ien-ning-sse. — 9. T'ou-ti-miao. — 10. Fa-yuen-sse. — II. Hée-oua-yao (Hée-yao-tch'ang). — 12. Léou-li-tch'ang. — 13. Fa-t'a-sse. — 14. Léang-choui-ho.

p.019 Les Léao appelèrent d'abord cette nouvelle ville Nan-king, capitale du sud, en opposition avec leur autre capitale située au nord dans le Léao-toung. En 1013, ce nom fut changé en celui de Yen-king. L'histoire et les monuments indiquent clairement la position de la nouvelle cité. Le Je-sia dit que l'endroit appelé maintenant Léou-li-tch'ang était, au temps des Léao, un faubourg est de Yen-king, nommé Haè-ouang tsoun. A l'ouest du temple de l'agriculture, Sien-noung-t'an, se trouve le four à briques Hée-yao-tch'ang, qu'une inscription place aussi à cette époque à l'est de la capitale. La ville avait trente-six li de circuit, elle était carrée, ses murs percés de huit portes avaient trente pieds de haut, et le palais impérial s'élevait vers l'angle sud-ouest. Enfin, on voit encore aujourd'hui un reste de murailles au nord, près du temple Pè-yun-kouan ; et au sud, près du village Ouo-fang-iin, un angle de mur assez étendu que l'on s'accorde à regarder comme ayant fait partie des anciens remparts de la capitale des Léao. Ainsi la position relative de plusieurs monuments, le périmètre de son carré, un angle de ses remparts, la direction du mur du nord, ce sont là des données plus que suffisantes pour retracer sans peine le plan topographique de la capitale des Léao (V. le plan). En 1135, la dynastie tartare des Kin renversa celle des Léao et vint, en 1151, s'établir dans leur capitale.

IV. — La capitale des Kin

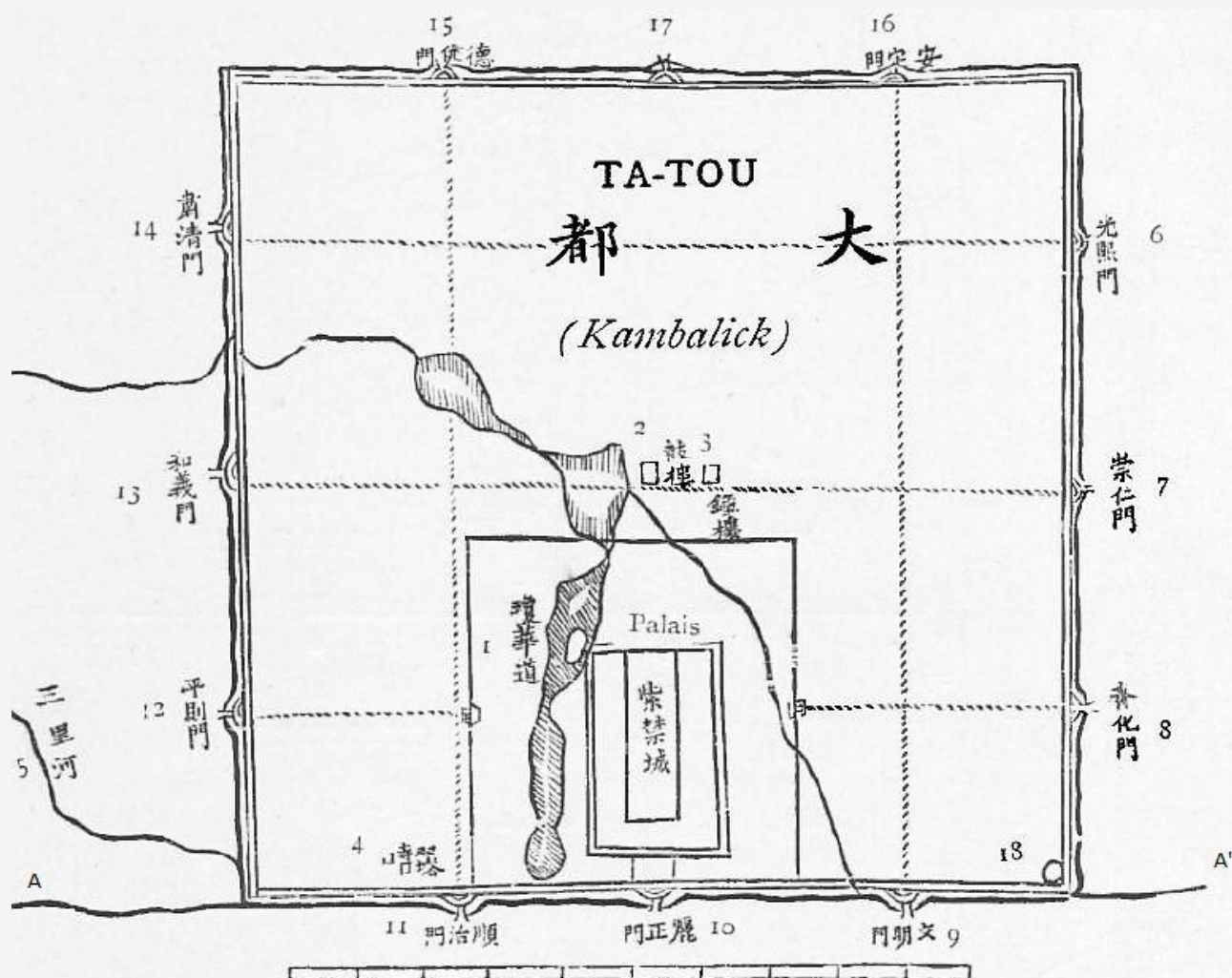
Les annales de cette dynastie (*Kin-che*) nous apprennent que les Khi ne détruisirent pas la capitale des Léao, mais l'agrandirent, c'est-à-dire, comme les documents historiques vont nous le montrer, bâtirent sur le côté est une autre ville qui, avec l'ancienne, forma la nouvelle capitale des Kin et fut appelée Tchoung-tou. Les Kin construisirent à l'intérieur de la ville une nouvelle résidence impériale. En dehors des murs et au nord, ils bâtirent des palais d'été et de vastes jardins, parmi lesquels est signalé le K'ioung-hoa-tao. C'est aujourd'hui le Pè-t'a-chan qu'on voit dans la ville impériale. Il est dit d'ailleurs que la ville des Kin était au sud de la ville tartare. L'ouvrage Pé-p'ing-t'ou-king-tche-chou affirme de son côté que la capitale mongole fut construite à trois li au nord de la ville des Kin. Or, ces diverses désignations manqueraient d'exactitude, si l'emplacement de la capitale des Kin avait été le même que celui de la capitale des Léao. Marco Polo dit que Kambalick était contigu à l'ancienne ville des Kin, et qu'une rivière seulement les séparait. Les deux cités avaient

donc au moins à peu près la même longueur sur un de leurs côtés. Les temples indiqués dans la capitale des Kin : Fa-yuen-sse, Kouang-ngen-sse, Pè-yun kouan, T'ien-ning-sse, T'ou-ti-miao, se trouvent, il est vrai, dans l'ancienne capitale des Léao, mais on comprend que la ville nouvelle des Kin ne pouvait alors avoir de monuments. Le *Ta-kin-kouo-tche* dit que la ville avait douze portes et soixante-quinze li de périmètre. D'après le même auteur, elle était composée de quatre villes, et les Mongols pour s'en emparer durent faire le siège de chacune. Ces quatre villes étaient évidemment la ville des Léao, celle des Kin et leurs deux palais fortifiés. On peut conclure de ce texte, que le mur est des Léao n'avait pas été détruit et séparait encore les deux capitales, autrement l'auteur n'aurait pu parler que de trois villes : une grande enceinte unique, et celles des deux résidences impériales. Le *Taè-tsou-che-lou* dit que Houng-ou, premier empereur des Ming, fit mesurer la ville du sud (Nan-tcheng), et lui trouva environ trente li. C'était l'ancienne capitale des Kin prise toute seule, à laquelle, par rapport à la ville mongole appelée ville du nord, la désignation de ville du sud convenait parfaitement ^{p.020} bien. Ainsi, la capitale des Léao comptant trente-six li, celle des Kin trente li, on aurait, d'après ces données, un périmètre de soixante-six li pour l'ensemble de Tchoung-tou. Elle s'étendait un peu moins à l'est, mais plus à l'ouest et plus au sud que la ville chinoise actuelle (V. le plan). C'est seulement lorsqu'on bâtit cette dernière vers le milieu du seizième siècle, que les murs de la capitale des Kin furent détruits. En 1215, Gengiskan renversa la dynastie des Kin, et pendant un demi-siècle leur cité fut le chef-lieu d'une province mongole. Koubilaïkan, petit-fils du conquérant, quitta Karakoroum et eut d'abord l'intention de restaurer la capitale des Kin, mais il aima mieux bâtir, en 1264, une nouvelle ville au nord de l'ancienne.

V. — La capitale des Yuen

En 1271, cette nouvelle capitale fut nommée Ta-tou (grande capitale), en mongol Kambalick (ville du grand kan). Le *Je-sia* (Chap. XXX et suiv.) nous apprend que le palais des empereurs mongols occupait à peu près la même place que le palais impérial actuel. Il ajoute qu'en 1272, la tour de la cloche et celle du tambour furent bâties au milieu de la capitale. La tour du tambour n'a pas été détruite, mais celle de la cloche est récente, et l'ancienne se trouvait un

peu plus à l'est, à l'endroit occupé maintenant par le temple Ouan-ning-sse. Les ouvrages chinois assignent ordinairement à Kambalick 60 li de circuit ; d'après Marco Polo, elle était carrée et avait 6 milles de chaque côté. Le *Yuen-che* donne



Échelle de dix li chinois.

1. K'ouang-hoa-tao. — 2. Kou-lo : Tour du tambour. — 3. Tchoung-lo : Tour de la cloche. — 4. — Chouang-t'a-sse. — 5. San-li-ho. — 6. Kouang-si-men. — 7. Tch'oung-jen-men. — 8. Ts'i-hoa-men. — 9. Ouen-ming-men. — 10. Li-tcheng-men. — 11. Choun-tche-men. — 12. P'ing-tse-men. — 13. Ho-y-men. — 14. Sou-ts'ing-men. — 15. Teu-cheng-men. — 16. Ngan-ting-men. — 17. Porte selon Marco Polo et Odoric. — 18. Observatoire des Yuen. — A A' Canal des Kin séparant Tchoung-tou de Kambalick.

les noms des onze portes de la ville, mais Marco Polo et Odoric parlent de douze. Le *Tch'oung-ming-moung-yu-lou* dit que l'observatoire construit par les Mongols se trouvait à l'angle sud-est de la ville. Nous lisons dans le *Je-sia* (Chap. XXXVIII) que la muraille *méridionale* de Kambalick fut élevée à trente pou (pas) au sud du temple K'ing-cheou-sse, aujourd'hui Chouang-t'a-sse, c'est-à-dire à un li 30 plus au nord que le mur sud de Péking actuel. Il ajoute que Houng-ou, trouvant la capitale mongole trop grande, donna l'ordre de la diminuer de 5 li, en reportant la muraille septentrionale jusqu'au petit fleuve Kao-léang-ho. On

voit encore, à 5 li au nord de cette rivière, les anciens murs en terre de Kambalick, avec deux ouvertures nommées Toung-siao-kouan, et Si-siao-kouan, évidemment à l'endroit où se trouvaient les anciennes portes. On admet généralement que les murailles *orientale* et *occidentale* de Kambalick étaient au même endroit que celles de la ville actuelle.

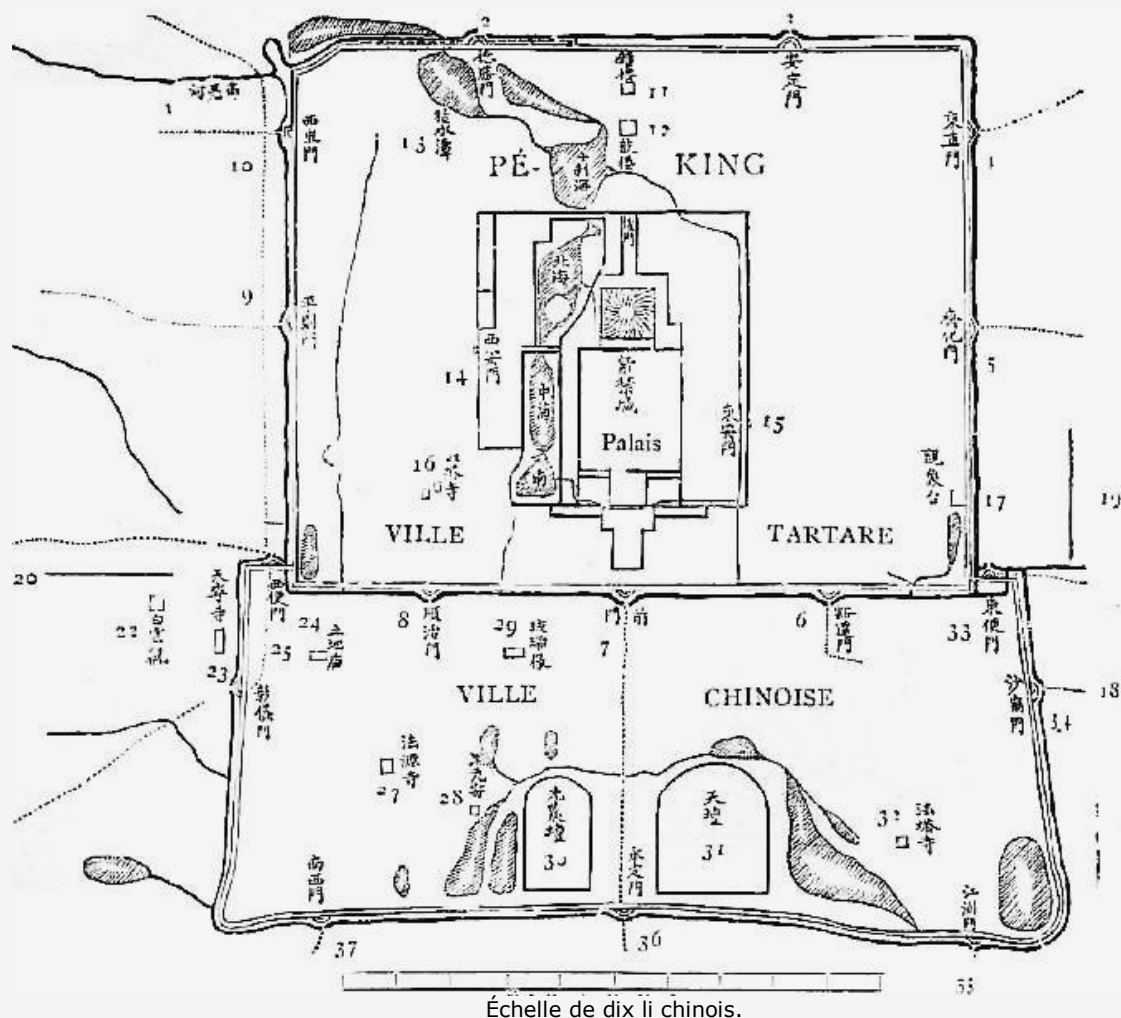
Sur ces données, on peut calculer exactement le périmètre de la capitale mongole ; en effet, le mur septentrional de Péking actuel ayant été construit à 5 li plus au sud, et le mur méridional à 1 li 30 également plus au sud que celui de Kambalick, ceci donne pour le périmètre total 10 li en plus et 2,60 en moins, soit 7 li 40 en faveur de la capitale mongole. Or Péking ayant aujourd'hui 41 li 26, Kambalick devait avoir 48 li 66 (V. le plan). Si au contraire on veut retrouver à peu près le périmètre indiqué par les livres chinois, il faudrait adopter l'opinion de quelques auteurs qui pensent que les restes d'un mur en terre, courant à plus de 2 li parallèlement au mur est de la ville actuelle, depuis le canal de T'oung-tcheou jusqu'à la porte Ts'i-hoa-men, faisaient partie du mur oriental de Kambalick.

VI. — La capitale des Ming (Péking actuel)

En 1368, la dynastie chinoise des Ming chassa les Mongols, qui s'en retournèrent dans la terre des herbes, où ils reprirent leur vie nomade. Hougou (1368-1399) ^{p.021} changea d'abord le nom de Ta-tou en celui de Pé-p'ing-fou, En 1409, Young-lo quitta définitivement Nan-king pour venir se fixer à Pé-p'ing-fou, qui s'appela désormais Pé-king, la capitale du nord. Ce n'est qu'en 1437 que les murs, jusque-là en terre battue comme ceux de Kambalick, furent revêtus d'un parement de briques ; c'est ce qu'on nomme aujourd'hui la ville tartare, qui renferme la ville impériale Hoang-tch'eng et le palais impérial Tseu-kin-tch'eng. Les murailles avec leurs créneaux ont quarante et un pieds de haut ; leur épaisseur est de soixante pieds à la base et de cinquante au sommet. Voici les mesures prises avec le plus grand soin par MM. Fleuriais et Lapied, officiers de la marine française, venus à Péking en 1874 pour observer le passage de Vénus. ^{p.022}

Mur du Sud : 6.690 mètres, soit 11,64 li.	}	Total : 23.720 mètres, soit 41,26 li.
Mur du Nord : 6.790 mètres, soit 11,81 li.		
Mur de l'Est : 5.330 mètres, soit 9,27 li.		
Mur de l'Ouest : 4.910 mètres, soit 8,54 li.		

Péking. Histoire.



I. Kao-léang-ho. — 2. Teu-chenng-men. — 3. Ngan-ting-men. — 4. Toung-tche-men. — 5. Ts'i-hoa-men. — 6. Ha-ta-men. — 7. Ts'ien-men. — 8. Choun-tche-men. — 9. P'ing-tse-men. — 10. Si-tche-men. — 11. Tchoung-lo : Tour de la cloche. — 12. Kou-lo : Tour du tambour. — 13. Ki-choui-t'an. — 14. Si-ngan-men. — 15. Toung-ngan-men. — 16. Chouang-t'a-sse. — 17. Observatoire. — 18. Canal de T'oung-tcheou. — 19. Ancien mur est de Kambalick. — 20 et 21. Anciens remparts de Léao. — 22. Pè-yun-kouan. — 23. T'ien-ning-sse. — 24. Si-pien-men. — 25. T'ou-ti-miao. — 26. Tchang-i-men. — 27. Fa-yuen-sse. — 28. Hée-oua-lao. — 29. — Léou-li-tch'ang. — 30. Temple de l'Agriculture. — 31. Temple du Ciel. — 32. Fa-t'a-sse. — 33. Toung-pien-men. — 34. Cha-ouo-men. — 35. Kiang-ts'e-men. — 36. Young-ting-men. — 37. Nan-si-nien.

La ville chinoise, située au sud de la précédente et appelée Nan-tch'eng, ville du sud, fut construite en 1524 par Léou-pè-ouen, grand ministre de l'empire, et entourée de murs en 1564.

@

CHAPITRE I

I. La mythologie : P'an-kou, les San-hoang, Fou-si, Nu-koa, les premières origines du peuple chinois : Hoang-ti, Yao, Choun, Yu.

II. La dynastie des Tcheou : Ouen-ouang, Ou-ouang, Kiang-taè-koung, Tcheou-koung. Manifestation de Bouddha. Si-ouang-mou.

III. Les grands philosophes : Lao-tse, Confucius, Moung-tse.

@



I

e p.023 père de l'Univers, dit la mythologie chinoise, fut P'an-kou. Ce personnage se métamorphosa : « sa tête forma les montagnes ; ses yeux, les astres ; ses cheveux, les arbres ; ses veines, les rivières, et c'est ainsi que fut créé le monde. » On le représente ordinairement vêtu de roseaux, travaillant dans les rochers, ou tenant en main le soleil et la lune.

A Pan-kou succédèrent les trois rois (San-hoang) : celui du ciel, celui de la terre et celui des hommes. Comme leurs noms l'indiquent,

chacun a une fonction spéciale.

Après les trois rois, paraît Fou-si ; sa mère, dit l'auteur du *Li-Ki*, fut Hoa-su ; de son épouse Nu-koa naquirent deux fils : Hoang-ti et Chen-noung.

C'était l'âge d'or ; « dans les tours du palais impérial, le fount-hoang (phénix) faisait son nid ; le k'i-lin, couvert d'écailles, se promenait dans les jardins. »

Fou-si inventa les Pa-koua, figures numériques qui servaient, dit-on, à computer le cours des astres. On lui attribue aussi les deux instruments de musique nommés Kin, si fort en honneur autrefois parmi les Chinois.

Malgré la légende qui place son tombeau dans le Ho-nan, près de p.024 Kaè-fount-fou, Fou-si ne peut pas être venu en Chine. Ni les *King* (livres sacrés), ni Confucius, ne font mention des générations qui précédèrent Yao. Les noms de Fou-si et de Chen-noung, son prétendu successeur, se trouvent, il est vrai, dans

l'appendice du *Y-king*, mais Confucius ne dit nulle part qu'ils aient régné en Chine. Comment admettre que ce philosophe eût passé sous silence un fait si important, s'il l'avait cru authentique ? L'historien Sse-ma-ts'ien, que l'on a surnommé l'Hérodote de la Chine, ne parle point du règne supposé de Fou-si, et commence sa grande histoire par celui de Hoang-ti. Enfin, l'empereur K'ang-si lui-même, dans son commentaire du *Y-king*, en présence de toutes les fables débitées sur Fou-si, a pensé devoir se taire sur ce personnage.



Fou-si inventant le pa-koua.

« Fou-si a été plus heureux en Europe que chez nous, dit le P. K'o, jésuite chinois ; on le regarde au-delà des mers comme le fondateur de notre monarchie, au lieu que nos historiens ont affecté de n'en pas parler, et que ceux qui en parlent, ne le font entrer dans nos annales que par manière de supplément et uniquement pour en dire quelque chose. » (*Mémoires sur les chinois*, t. I, p. 131.)

Faut-il regarder P'an-kou, les trois rois, Fou-si, comme de pures fictions ? C'est à la critique qu'il appartient de répondre ; à elle de recourir aux sources, de compulser les textes, d'établir la vérité. En lisant la Genèse, l'attention s'éveille et certains rapprochements se présentent à l'esprit : P'an-kou et les trois rois nous rappellent Noé et ses trois fils. Le roi des hommes, Iou-tchao, ne

serait-il pas Cham ? Son fils, Soui-jeu, ne serait-il pas Chus, fils de Cham ? Dans l'affirmative, Fou-si, fils de Soui-jeu, serait Nemrod, fils de Chus. Si telle est la vraie succession généalogique, Nemrod-Fou-si est le fondateur de Babylone ; c'est là qu'il règne avec sa mère Réa, la Hoa-su des Chinois ; c'est là, entre le Tigre et l'Euphrate, que se multiplient ses descendants.

p.025 Mort dans sa ville d'Areck, qu'il avait construite pour son fils Hoang-ti, Fou-si laissa le gouvernement à sa femme Nu-koa. Après elle, Hoang-ti et Chen-noung son frère se firent la guerre ; Hoang-ti, vaincu, fut obligé de passer l'Himalaya avec ses partisans, plus de 2.000 ans avant notre ère ; c'est le fondateur de l'empire chinois. Le célèbre P. Gaubil semble partager cette opinion : « Je suis porté à croire, dit-il, que Hoang-ti a été le premier empereur chinois... ; que Chen-noung et Fou-si ont été princes ou chefs des Chinois, mais



Hoang-ti combattant Tche-iou (Temps fabuleux).

mais dans le voyage des environs de Babylone ou autres pays voisins de la Chine. » (*Mém.*, t. XVI, p. 281.) Hoang-ti, pendant son très long règne, s'avança, croit-on,

assez loin dans l'est, et son fils étant mort, il laissa le trône à son petit-fils Tchouan-su. Ce nouveau chef arriva jusqu'aux monts T'ien-chan et au Koukou-noor. Le nom de T'aè-yuen-fou (première origine), donné à la capitale du Chan-si, semble indiquer que la colonisation commença par cette province. A Tchouan-su succédèrent Ti k'ou et Ti-tche, dont il est peu parlé. Pendant toute cette période, les empereurs n'étaient que des chefs de colonnes, ^{p.026} s'avancant peu à peu vers l'est sans créer aucun royaume. Leur marche était difficile, les eaux couvraient encore de vastes régions. L'auteur déjà cité, le P. K'o, a écrit sur cette époque deux articles dont l'un est intitulé : « Tout ce qu'on raconte sur les temps qui ont précédé Yao, n'est qu'un amas de fables et de traditions obscures qui ne méritent aucune croyance. » Le second a pour titre : « A en juger par ce qu'on sait d'authentique sur Yao, Choun et Yu, l'origine de la nation chinoise ne peut remonter que d'une ou deux générations avant Yao. » (*Mém.*, t. I, pp. 113 et 149.)

L'empereur Yao. (Ti-kien-t'ou-chouo.)

On rencontre cependant dans les ouvrages des anciens auteurs chinois, certains textes relatifs à la création du monde et de l'homme, au paradis terrestre, à la chute d'Adam, au déluge et aux autres événements des âges primordiaux. En voici quelques intéressants exemples :

— Création du monde : « Celui qui est lui-même son principe et sa fin a créé le ciel et la terre. » (Tchouang-tse.) — « Il y a une vie qui n'a pas reçu la vie. » (Lié-tse.)

— Création de l'homme : « Quand le ciel et la terre furent créés, il n'y avait ni homme ni femme ; Nu-koa pétrit de l'argile pour en faire un homme : c'est la vraie origine du genre humain. » (Toung-fou-t'oung.) — « Il n'y avait d'abord que le ciel et la terre ; enfin un homme et une femme. » (Confucius.)



— Paradis terrestre : « Au sommet de la montagne K'oun-loun est un jardin où un doux zéphir souffle sans cesse. Ce jardin est placé près de la porte fermée du ciel. » (Hoè-nan-tse.) — « L'homme habitait alors au milieu des bêtes ; l'univers n'était qu'une famille ; on cultivait la vertu ; rien ne pouvait donner la mort. » (Tchouang-tse.)

— Chute d'Adam : « Le désir immodéré de la science a perdu le genre humain » (Hoè-nan-tse.) — « La gourmandise a perdu le monde ; il ne faut pas écouter les paroles de la femme. » (Lo-pi.)

— Déluge : « Les eaux immenses se sont répandues et ont submergé toutes choses. » p.027 (Confucius.)— « Sous Yao, l'empire n'était pas formé ; les eaux stagnantes couvraient de tous côtés la campagne. » (Moung-tse.)

Ces passages se rapprochent d'une façon très remarquable du texte mosaïque ; leurs auteurs, qui vivaient 500 ans avant notre ère, avaient eu sans doute quelques relations avec le peuple juif, comme nous le verrons plus loin.

L'empereur Yu. (Ti-kien-t'ou-chouo.)

L'empereur Yao est mieux connu que ses prédécesseurs. On peut dire que les temps historiques commencent à partir de son règne ; les livres sacrés des Chinois le nomment dès la première page. Il arriva jusque dans la province du Pé-tche-ly, et vint habiter T'ang-sien, près de Pao-ting-fou. Yao associa à l'empire son gendre Choun, et celui-ci, après être monté sur le trône, s'adjoignit Yu, appelé par tous les auteurs « le grand Yu ». C'est à ce dernier que revient la gloire d'avoir fait écouler les eaux et desséché les vallées, au moins dans le nord de la Chine. Yu n'était encore que le ministre de Choun quand il commença ses travaux d'assèchement. Il paraît probable que la plaine de Yen-king, où l'on entre par Tch'atao au nord-ouest de Péking après avoir passé la première chaîne de montagnes, était sous l'eau ; ce pays en effet forme cuvette, et c'était là que venaient se déverser, sans aucune issue, les eaux du fleuve Houn-ho et de ses affluents. D'après la tradition, Yu fit percer la montagne qui se trouve au nord-ouest de Hoè-



lae-sien, et ouvrit ainsi un passage aux eaux. Ce lieu est fort intéressant, on le nomme Tchou-koung-ho ; tout y accuse un travail de main d'homme. La rivière se précipite, en mugissant, au travers des montagnes par des trouées sauvages ; elle redescend jusqu'au superbe pont de Lou-keou-k'iao, pour aller se jeter dans le Pé-ho, puis se perdre définitivement dans le golfe du Pé-tche-ly.

Le P. K'o, dans sa liste des dynasties, omet les deux premières, en disant que « la durée et le nombre des empereurs de ces dynasties n'ont rien de clair ni de certain ». Passons donc de suite à celle des Tcheou, qui compte trente-cinq empereurs.

II



@

p.028 Le dernier empereur de la dynastie précédente se nommait Tcheou-sin ; c'était un tyran détesté des princes feudataires et du peuple.

Ouen-ouang. (Ouan-siao-t'an.)

En ce temps-là vivait un homme remarquable appelé Ouen-ouang, souverain du petit royaume de Si-pé ; son père Ki-li et sa mère T'aè-jen l'avaient élevé dans la vertu. Il gouvernait son royaume avec la plus grande sagesse, et les sujets de Tcheou-sin eurent recours à lui pour se délivrer du tyran. Plus de quarante princes le supplièrent d'accepter le trône. Accusé auprès de l'empereur, il fut mis en prison, et c'est pendant sa détention qu'il écrivit sur les Pa-koua ses « Commentaires » qui ont été

conservés jusqu'à nos jours. Mis en liberté, il se retira dans son petit royaume, et après un règne de cinquante ans, il mourut dans la 97^e année de son âge. C'est le père du fameux Ou-ouang, fondateur de la dynastie des Tcheou. L'histoire dit qu'il eut une très nombreuse postérité et jusqu'à cent fils ; on le représente habituellement entouré de petits enfants jouant avec lui.

Portrait de l'empereur Ou-ouang. (Ouan-siao-t'an.)



Ou-ouang, second fils de Ouen-ouang, succéda à son père et fut pendant treize ans simple prince de Si-pé. Se rendant à la prière des grands de l'empire, il prit les armes avec plus de huit cents petits princes pour détrôner ^{p.029} Tcheou-sin, qui malgré sa nombreuse armée fut complètement défait. Ou-ouang fut proclamé empereur, et tous les princes le reconnurent pour leur légitime souverain ; voulant conserver leur amitié, il donna à chacun d'eux un fief important. C'est alors que les seigneurs de la famille d'Yao reçurent en apanage la ville de Ki, comme nous l'avons dit dans l'introduction ; ses frères qui l'avaient aidé, reçurent également des principautés particulières, et aucun de ceux qui avaient travaillé à son élévation ne fut oublié. Il rétablit les cérémonies anciennes, composa une nouvelle musique, remit en ordre le

calendrier et fit les plus sages règlements pour la prospérité de l'empire. Sous son règne, qui dura sept ans, on commença à exploiter des mines de cuivre, à frapper monnaie et à faire des vases de bronze et d'autre métal. Ou-ouang mourut à la 92^e année de son âge, vers l'an 1116 avant Jésus-Christ. Sa mort fut un sujet de deuil pour tout l'empire ; on honora sa mémoire en lui élevant un superbe tombeau.

L'histoire nous a conservé le nom de quelques personnages célèbres qui vécurent au temps de Ouen-ouang et de Ou-ouang : le premier est Taè-koung, qui s'appelait aussi Chang et Lu. Homme simple et sans ambition, il vivait pauvrement du travail de ses mains quand un jour, pêchant à la ligne, il trouva, d'après l'histoire chinoise, une pierre de jade sur ^{p.030} laquelle étaient gravés ces mots : « Tcheou recevra l'ordre du ciel, et Lu sera son ministre. » Peu après, Ouen-ouang, sur le point de partir à la chasse, consulta les sorts afin de savoir s'il y serait heureux. Les sorts répondirent qu'il ne trouverait ni tigre, ni léopard,

ni ours, ni dragon, mais bien un sage capable d'être ministre d'un grand prince. Ouén-ouang rencontra Taè-koung et, charmé de sa sagesse, il le fit monter sur son char, le prit pour conseiller et enfin pour premier ministre. Taè-koung contribua puissamment à l'élévation de la dynastie et, pour prix de ses éminents services, il reçut le titre de koung. Il a laissé plusieurs ouvrages sur l'art de la guerre et sur la manière de bien gouverner ; ses œuvres sont encore estimées aujourd'hui.

Kiang-t'aè-koung. (Ouan-siao-t'an.)

Le second personnage remarquable de cette dynastie fut Tcheou-koung, propre frère cadet de Ou-ouang. Lorsque celui-ci monta sur le trône, il choisit Tcheou-koung pour premier ministre, charge qu'il occupa ensuite sous Tch'eng-ouang devenu empereur après la mort de Ou-ouang, son père. Tcheou-koung, chargé de la régence, montra pour le jeune empereur, son neveu, une inviolable fidélité et une abnégation à toute épreuve. Il avait un fils nommé ^{p.031} Pé-kin, qu'il éleva avec le plus grand soin ; ce jeune homme suivait les leçons données par Tcheou-koung à l'héritier présomptif de la couronne, et, lorsque celui-ci faisait quelque faute, c'est Pé-kin qui était puni, sous prétexte que, sans son mauvais exemple, le prince n'aurait point failli. Cet usage est encore conservé aujourd'hui par les précepteurs impériaux. — Lorsque Pé-kin, devenu grand, fut chargé par l'empereur du gouvernement de la petite principauté de Lou, son père lui donna les plus sages instructions ; elles nous ont été conservées :



« Allez, mon fils, gouverner les peuples que l'empereur vous a confiés ; soyez leur ami plutôt que leur maître ; leur père plutôt que leur chef ; que leurs intérêts soient les vôtres ; que votre principale

occupation soit de leur rendre la justice, et qu'ils puissent facilement vous aborder ; vous savez ce que j'ai fait : imitez mon exemple et votre peuple sera heureux.



Tcheou-koung. (Ouan-siao-t'an.)

C'est grâce aux sages règlements de Tcheou-koung que la dynastie des Tcheou est redevable d'avoir régné pendant près de huit siècles. Il était versé dans les sciences et même dans l'astronomie ; disgracié plusieurs fois, par suite des intrigues de ses ennemis, il demeura fidèle jusqu'à sa mort, reprenant sans amertume le pouvoir dès qu'il était rappelé à la cour. Il mourut plein de gloire, et l'empereur lui fit construire un tombeau magnifique près de celui de Ououang.

Cha-kia-mou-ni, ou Bouddha, naquit dans le royaume de Mogada en Behar, sur les bords du Gange, de l'illustre famille des Cha-kia. L'histoire officielle, appelée p.032 T'oung kien ou Kang-kien, place la naissance de Bouddha à l'an 1031, mais les annales des Ouée (386-556) la fixent clairement à l'année 687.



Manifestation de Bouddha. (Livre bouddhiste : *Fo-king*.)

Cette date est regardée comme très probable par les derniers critiques. Bouddha vécut 79 ans, et sa mort a dû arriver vers l'année 644 avant Jésus-Christ.

D'après les livres de ses sectateurs,

« Bouddha avait un teint d'or, un corps sans tache comme la pierre de jade ; ses cheveux étaient de la couleur du « lapis lazuli » et retombaient en boucles arrondies, n'étant ni mêlés ni crépus ; il possédait ainsi toutes les beautés.

La religion de Bouddha, ou de Fo, se répandit d'abord dans l'Inde ; mais elle ne fut officiellement acceptée en Chine que la 67^e année de l'ère chrétienne. On lit, en effet, dans l'histoire chinoise :

« Sous le règne de Ming-ti, quinzième empereur de la dynastie des Han (65 ans après J.-C.), le souverain, inspiré par un songe, envoya en Occident les deux mandarins Tsaè-tsing et Tsin-king, avec ordre de ne point revenir avant d'avoir trouvé le Saint que le Ciel lui avait fait connaître. C'était à peu près le temps où saint Thomas prêchait dans l'Inde la foi chrétienne et, si ces mandarins eussent suivi leurs ordres, peut-être que la Chine eût profité de la prédication de cet Apôtre ; mais les dangers de mer qu'ils craignaient, l'obligèrent de s'arrêter à la première île, où ils trouvèrent l'idole de Fo ou Foé, qui avait déjà corrompu les Indes, plusieurs siècles auparavant, de son exécration doctrine. (P. Lecomte, p. 417.)

Deux ans après, ces émissaires revinrent à Lo-yang, ville située près de Kaè-foung-fou dans le Ho-nan, où se trouvait la cour. Ils rapportaient la statue de Bouddha ou Fo, et c'est ainsi que le Bouddhisme fut introduit dans l'empire.

p.033 On rencontre fréquemment dans les livres chinois le mot Saint appliqué à Soui-jen, à Fou-si, à Confucius, quelquefois à Bouddha, souvent aux empereurs. Cette qualification se donne à tous les grands personnages qui se sont illustrés à un titre quelconque ; l'empereur K'ang-si, de la dynastie régnante, en a été honoré.

On voit par là qu'il ne faut point confondre ce mot Saint, indiquant une distinction donnée à des hommes éminents, avec l'idée du Saint par excellence, du Saint par essence, conservée par la tradition chez tous les peuples de l'univers qui l'attendaient selon ces paroles du prophète : « Et erit expectatio gentium. » Cette croyance primordiale, commune à toutes les nations, avait été entretenue et ravivée chez les Chinois par leurs rapports constants avec l'Occident : Mou-ouang, mille ans avant le Christ, était allé jusqu'à Babylone et jusqu'en Palestine ; Lao-tse avait été dans l'Ouest jusqu'aux environs du Pamir, et peut-être plus loin ; les Juifs, persécutés, s'étaient de leur côté répandus dans toute l'Asie, cinq ou six siècles avant notre ère ; aussi les disciples de Confucius, l'interrogeant un jour sur le Saint, lui demandèrent : — Un tel est-il le Saint ? — Non, répondit-il. — Vous-même êtes-vous le Saint ? — Non. — Tel autre est-il le Saint ? — Non. — Où se trouve donc le Saint ? Alors le maître prononça solennellement ces mots : « Si-fang-tche-jen, iou-cheng-tche-ien ! Les hommes de l'Occident ont le Saint ! » Dans la suite, les Bouddhistes p.034 voulurent



appliquer ces paroles mémorables à Bouddha, mais ils furent victorieusement réfutés par tous les interprètes chinois du texte de Confucius.

Si-ouang-mou. (Sien-fo-tsi-tsoung.)

Le livre *Sien-fo-tsi-tsoung* nous apprend que Mou-ouang alla, vers l'an 1005 avant Jésus-Christ, rendre visite à une princesse fameuse de l'Occident. Elle se nommait Si-ouang-mou (mère du roi de l'Ouest). Elle régnait à K'oun-loun, habitait un palais remarquable par ses jardins appelés Lang-foung, ses édifices de marbre et de jaspe, sa tour de neuf étages et ses eaux limpides. Mou-ouang offrit à Si-ouang-mou des présents magnifiques, puis revint en Chine. K'oun-loun était, ce semble, Babylone, où Sémiramis avait régné longtemps. Pour les Chinois, Si-ouang-

mou ne fut jamais qu'un personnage mystérieux dont le royaume, d'après l'historien Sse-ma-ts'ien, était situé du côté de la Perse, que. L'histoire nous dit encore que, sous le règne de Tch'eng-ouang, des hommes du Ni-li vinrent à la cour. Ce royaume était peut-être l'Égypte, et ces voyageurs, des Juifs ; car nous savons qu'ils vinrent en Chine sous la dynastie des Tcheou, probablement lors de leur captivité à Ninive, au temps de Nabuchodonosor.

III

@

Sous la dynastie des Tcheou naquirent les grands philosophes. Lao-tse fut le premier et vint au monde dans la province de Hou-kouang (aujourd'hui le Hou-pé), l'an 604 avant Jésus-Christ. Il précéda Confucius de 52 ans. A la même époque, Nabuchodonosor montait sur le trône de Babylone. On raconte qu'il

naquit à l'âge de 81 ans, avec des cheveux blancs ; de là son nom Lao-tse (vieillard enfant). Si l'on compare Confucius à Socrate, on pourrait dire que Lao-tse ressemble à Diogène. Il est représenté monté sur un bœuf, avec un air insouciant



Lao-tse. (Sien-fo-tsi-tsoung.)

qui fait penser à la lanterne et au tonneau du philosophe de Laërte. Il voyagea en Occident, probablement en Perse, soit par l'Himalaya, soit par Samarkande, et put avoir des rapports avec les sectateurs de Bouddha, peut-être même avec les Juifs. On sait peu de chose de positif, sinon qu'il eut une entrevue avec Confucius, dans laquelle il lui reprocha son faste et sa vanité :

— Le sage, lui dit-il, aime l'obscurité et fuit les emplois ; celui qui est vraiment vertueux ne fait pas étalage de sa vertu, et ne l'annonce pas à tout le monde.

Confucius fut peu flatté ; aussi dans ses conférences avec ses disciples parle-t-il bien rarement de Lao-tse. — Voyant l'empire en décadence, ce philosophe se retira au Hou-kouang, ^{p.035} et y composa, dit-on, son livre intitulé *Tao-teu-king*,

Traité sur la vertu et la raison, qu'on a dit plus tard dater seulement des Han. Lao-tse disparut tout à coup, sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'il était devenu. Les tao-che, ses sectateurs, sont très nombreux en Chine ; ils y possèdent de belles pagodes. Les temples officiels (kouan-ti-miao) sont administrés par eux ; ils adorent des divinités diverses : le dieu de la Guerre (Kouan-in), le dieu des Enfers (Yen-ouang), le dieu de la Longévité (Lao-cheou-sin), les huit Immortels (Pa-sien), etc. Le taoïsme est une des trois religions reconnues par l'État.



Statue de Confucius. (Temple de Yen-tcheou-fou.)

La vingtième année de Ling-ouang, empereur des Tcheou, K'oung-fou-tse (Confucius) naquit à Lou, aujourd'hui Yen-tcheou-fou, du temps de Siang-

koung, prince de ce royaume, l'an 552 avant Jésus-Christ ; il était contemporain de Pythagore. Sa mère se nommait Tchen-tsaè, son père Chou-léang-ho. Vers p.036 l'âge de trois ans, il perdit son père ; sa mère mourut lorsqu'il n'avait encore que 16 ou 17 ans. A 19 ans, il se maria avec la fille de Kien-kouan, du royaume des Soung, et en eut un fils qu'il nomma Pé-yu. — Confucius était d'une haute taille ; il avait la poitrine et les épaules larges, le teint olivâtre, les yeux grands, la barbe longue et noire, le nez un peu aplati, la voix forte et retentissante : voilà du moins ce qu'en disent les auteurs chinois. Il alla visiter Lao-tse dans la capitale des Tcheou, puis il se rendit dans le petit royaume de Tsi et devint l'ami du roi. A 42 ans, il revint dans sa patrie et ouvrit une école ; mais il n'avait encore exercé aucune charge publique. Le prince de Lou lui confia l'administration de la ville de Tchoung-tou, puis le nomma ministre de la Justice ; enfin, à l'âge de 56 ans, il occupa le poste de grand ministre du roi Ting-koung. Obligé d'abandonner cette charge à cause d'une discussion violente sur les Rites, il quitta le royaume et visita la principauté de Ouée, ainsi que d'autres petits royaumes. Ses voyages durèrent 14 ans, puis il revint dans sa patrie, où, sans lui donner aucune charge, le roi de Lou le prit pour conseiller. C'est alors qu'il fit un long travail de révision sur les livres anciens, le *Y-king*, le *Chou-king*, le *Che-king* et le *Li-ki*, qu'il expurgea et mit en ordre. Il composa aussi le *T'choun-ts'iou*, et il mourut en l'année 479 avant Jésus-Christ, à l'âge de 73 ans, dans la ville de Lou (Yen-tcheou-fou). On lui fit de pompeuses funérailles ; son tombeau fut élevé au nord de la même ville et, deux ans après sa mort, on bâtit une pagode en son honneur.

Les descendants de Confucius habitent encore dans cette ville. Leur chef porte le nom de Cheng-koung, qui veut dire *saint prince* ; et il reçoit, même de l'empereur, des honneurs extraordinaires. Il a son palais à Péking, le Cheng-koung-fou, dans la partie ouest de la ville tartare. Le chef actuel de la famille est un jeune homme, qui vient de se marier il y a quelques années à la capitale ; il p.037 habite ordinairement le magnifique palais de Yen-tcheou-fou. Dans cette même ville on voit une très belle statue de Confucius placée dans une pagode remarquable qui lui a été consacrée. La gravure (page 35) est tirée de l'ouvrage chinois *K'iuè-li-tche*, Mémoires sur la patrie du célèbre philosophe. On peut visiter à Péking le temple de Confucius et son superbe portique ; il est situé près de la salle des Examens littéraires.

Moung-tse naquit dans le petit royaume de Tsou, dans le Chan-toung, au commencement du IV^e siècle avant Jésus-Christ. Il était contemporain de Socrate et d'Aristote. Son père se nommait Ki-koung-y, et sa mère Tchang-che. Moung-tse est l'auteur du fameux livre classique qui porte son nom, et sa doctrine ne diffère de celle de Confucius que dans la manière de l'énoncer et de l'expliquer. On le représente comme un homme sévère, d'un port grave et majestueux. Il mourut à l'âge de 84 ans. Sa mémoire est honorée presque à l'égal de celle de Confucius, et dans les pagodes dédiées à ce philosophe (Ouen-miao), son image se trouve au premier rang. Il est un des grands assesseurs de Confucius qui portent le titre de Ya-cheng, ou saints du second degré.

Moung-tse. (Ouan-siao-t'an.)

Nous ne saurions mieux terminer ce chapitre qu'en donnant quelques extraits du P. Kircher (*Chine illustrée*, 3^e partie, chap. I, De l'idolâtrie des Chinois) :

« Les Chinois font mention de trois sortes de sectes : La première est celle des savants, la seconde celle de Sciaguaia (le bouddhisme), et la troisième celle de Lanza (Lao tse) ; voilà les trois différentes religions qui sont reçues des Chinois, et généralement de tous les peuples voisins. La véritable secte des savants de la Chine qui est très ancienne dans cet empire, a le gouvernement de l'État, parce qu'elle est la mieux fournie de livres et la plus estimée de toutes les autres. Celle-ci reconnaît pour son auteur un certain Confucius qu'ils estiment être un prince philosophe. Voici comme en parle Trigautius dans son *Expédition chrétienne dans la Chine* : « Ils (les Chinois) assurent que l'office de sacrifier au Roi du Ciel et de lui rendre les



honneurs dus à la divinité, n'appartient qu'à la suprême dignité de l'empire ; et c'est pour ce sujet, sans doute, qu'il y a deux temples magnifiques dans les deux villes principales de son État, savoir, dans celles de Nan-king et de Pé-king, dont l'un est dédié au Ciel et le second à la Terre ; c'était dans ceux-ci que le roi sacrifiait autrefois en personne, et ce sont ceux-là mêmes, parmi lesquels on voit de très graves magistrats, qui y font l'office ^{p.038} de sacrificateurs, et y présentent au Ciel et à la Terre grand nombre de bœufs et de moutons en sacrifices, avec des cérémonies extraordinaires. Enfin, comme les lois ordonnent qu'il n'y aura point de ville qui n'ait un temple dédié à ce dieu Confucius, que je viens de nommer, il arrive aussi que les savants, qui le reconnaissent pour le prince des philosophes chinois, n'en ont pas d'autre que celui qui lui est consacré, lequel est bâti pour l'ordinaire près des universités, ou joignant la maison du magistrat, qui tient le premier rang parmi les doctes. On voit dans ce temple la statue de ce dieu toute chargée de lettres, ou bien on trouve à sa place son nom écrit en lettres d'or sur une table dont les caractères sont de la hauteur d'une coudée. On découvre, à côté de cette même statue, celles de quelques-uns des disciples de ce Confucius que les Chinois ont mis au nombre des dieux, et qu'ils estiment beaucoup moindres que leur maître. Tous les magistrats de la ville s'assemblent dans ce temple deux fois le mois, savoir : au temps du renouveau et du plein de la lune ; et la coutume de ces personnes est d'adorer ce dieu avec de profondes inclinations, avec des cierges allumés, de l'encens et des parfums, après avoir quitté toutes les marques de leur doctorat. » Voilà de quelle manière ces savants adorent cette fausse divinité, qui est presque la même que celle dont se servaient les Égyptiens, lesquels offraient des sacrifices à Mercure le premier jour du mois de Toth. Tous les temples sont ornés de statues de Confucius, et l'on en voit de toutes façons, les unes étant fort grandes, les autres médiocres, et les autres plus petites ; de sorte qu'on peut porter ces dernières avec facilité. J'ai eu la satisfaction d'en considérer et toucher une que le père Nunnius Mascarenias, assistant du Portugal, m'avait donnée, laquelle m'a fait voir la vérité de ce que je dis.

La seconde secte des Chinois est appelée Sciagua, ou Omyto (bouddhisme). L'introduction de cette détestable loi est venue du côté de l'Occident, et a été portée du royaume qu'on appelle Trenio ou Sciuro dans la Chine. Le père Trigault nous assure que ces royaumes sont appelés du seul nom de Indostan, et que leur situation est entre l'Inde et



Bouddhisme. Statue de Fo.
Porcelaine polychrome de Kien-long.

le Gange. Si nous recherchons maintenant l'origine de cette secte, nous trouverons que les personnes qui se piquaient de science p.039

(comme les Brahmanes, les Perses et les Bactriens, qui habitaient dans tout le pays de l'Indostan), ont été les introducteurs de toutes ces erreurs et de toutes ces idolâtries ; et on ne doutera plus que ce ne soient eux qui ont causé tous ces désordres, quand on saura qu'ils ont établi des colonies de leurs nations dans la Chine. Les sectateurs

de cette opinion, qui suivent de point en point la philosophie de Pythagore, croient qu'il y a plusieurs mondes, et admettent la métempsycose, c'est-à-dire la transmigration des âmes dans les corps des bêtes.

Bouddhisme. Statue de la déesse Kouan-iin.
Porcelaine blanche. (Pé-t'ang.)

Le père Trigault ajoute les paroles suivantes :

« Cette ridicule secte suit à l'aveugle l'opinion de Démocrite et le sentiment de quelques autres philosophes, savoir qu'il y a plusieurs mondes dans la nature ; mais surtout, elle a pour maxime fondamentale de la croyance la doctrine de Pythagore, qui enseigne la transmigration des âmes ; » à quoi elle a ajouté plusieurs autres rêveries pour mieux pallier la fausseté de ses préceptes. Ils sont si exacts observateurs des lois pythagoriciennes, qu'ils se privent de manger de la viande, se rasent la tête et la barbe, s'adonnent si fort à la contemplation, qu'ils choisissent les lieux écartés pour cet effet, et se retirent dans les déserts et sur les montagnes, afin d'y vaquer plus à leur aise et de jouir d'un plus profond ^{p.040} repos. Leurs temples sont

remplis d'un nombre infini d'idoles, qui représentent les plus horribles et les plus effroyables monstres qu'on saurait voir, et qu'on pourrait même s'imaginer, dont la matière est si différente, qu'il y en a de marbre, d'airain, de bois et de terre.

La troisième sorte de secte qu'on voit dans la Chine est appelée Lanza (Lao-tse) ; celle-ci n'est que pour les gens du commun.





L'auteur de cette opinion est un certain philosophe qui vivait du temps de Confucius, et auquel on donna le nom de Lanzu (Lao-tse, c'est-à-dire philosophe ancien). Les sectateurs de cette loi prescrivent quelques règles pour pouvoir parvenir un jour au bonheur du Ciel, et disent que les plus efficaces moyens d'acquérir cette gloire consistent à faire certaines prières, à observer quelques coutumes, à s'asseoir et à pratiquer les choses qui leur sont en usage, parce qu'ils les estiment nécessaires pour parvenir à cette béatitude du corps et de l'esprit. J'oubliais de dire que ces personnes persuadent à toutes sortes de gens qu'ils ont le pouvoir d'allonger la vie des mortels avec des médecines qu'ils donnent, et par le moyen du secours de leurs dieux.

Taoïsme. Le philosophe ayant trouvé le ling-tche, champion de l'immortalité. Statue en bronze niellée. (Pé-t'ang.)

L'office des sacrificateurs de cette même secte est de chasser les démons des corps des possédés, par des supplications détestables et par des prières pleines d'impiétés et de blasphèmes. Voici les méthodes dont ils se servent pour l'ordinaire : La première chose donc que font les adorateurs des esprits infernaux, c'est de peindre avec de l'encre les horribles monstres des ^{p.041} ténèbres et de l'enfer sur du papier jaune, qu'ils attachent ensuite aux murailles de la maison ; après quoi ils commencent à hurler si horriblement, et à pousser des cris si affreux et si extraordinaires, qu'ils portent la terreur et l'effroi dans les cœurs les mieux assurés, et semblent être les diables mêmes qu'ils doivent chasser des corps de ces misérables. Le deuxième office de ces sacrificateurs est de faire pleuvoir quand il est besoin, et d'obtenir du ciel (lorsqu'il est le plus serein et le plus beau) l'eau dont la terre a besoin dans la sécheresse, ou bien d'arrêter les pluies excessives qui inondent le pays et ruinent le monde. Enfin leur présomption est si grande, et l'estime qu'ils ont de leur pouvoir va si avant, qu'ils se persuadent pouvoir secourir les hommes selon leur besoin, et se flattent de les retirer de toutes les infortunes où ils pourraient se

voir engagés. Voilà à peu près les sectes, ou pour mieux dire les principales erreurs qui règnent dans ce vaste empire de la Chine. »



Taoïsme. Statue de Kouan-iu, dieu de la Guerre.
Porcelaine san-tsaé K'ang-si. (collection Grandidier.)

Les trois religions de Fo, de Lao-tse et de Confucius n'en font qu'une, selon la maxime chinoise : San-kiao-koui-i, Les trois religions se confondent en une seule.
p.042 Nous donnons ici une gravure tirée du P. Kircher, avec la note qui l'explique :

« Cette figure que vous venez de voir est divisée en trois ordres : le premier est celui de l'(A), c'est-à-dire la première divinité, le Seigneur et Souverain du ciel, que les Chinois appellent Fé ou Fo, c'est-à-dire Sauveur. Ils le représentent tout éclatant de lumière, pour mieux marquer ce qu'il est. Ils le dépeignent avec les mains cachées, pour donner à connaître que c'est sa puissance qui opère invisiblement toutes choses dans le monde, et ils lui donnent une couronne de

pierres précieuses sur sa tête, semblable à celle de nos saints, pour donner plus de gloire et de majesté à sa personne. Il a à sa droite (B) ce



San-kiao-koui-i, les trois religions se confondent en une seule.

ce célèbre Confucius que les Chinois ont mis au nombre des dieux, et à sa gauche (C) Lanza (Lao-tse), que cette même nation appelle l'ancien philosophe, et qu'elle honore comme l'auteur de la religion et comme une des principales divinités. (Chine illustrée, p. 184.)

Vers l'année 250 avant Jésus-Christ, la plus complète anarchie régnait en Chine. Les princes feudataires des Tcheou, voyant la faiblesse de leur suzerain, s'étaient depuis longtemps révoltés. Le plus puissant d'entre eux, le roi de Tsin, s'empara de presque toutes les provinces qui restaient à l'empereur Nan-ouang, et T'oung-tcheou-kiun, dernier souverain des Tcheou, abandonna les sept villes qui reconnaissaient encore son autorité. Ainsi finit misérablement cette dynastie qui avait été si fertile en grands hommes et en célèbres philosophes.

CHAPITRE II

- I. Dynastie des Ts'in : Ts'in-che-hoang-ti. Le lettré Fou-cheng. Le général MOUNG-t'ien. La grande muraille.
- II. Dynastie des Han : Han-kao-tsou. Tchang-k'ien. Sou-ou. Sse-ma-ts'ien. Pan-tchao.
- III. Ngaè-ti. Apostolat de saint Thomas.

@



I

n p.043 homme vraiment extraordinaire fonda la dynastie des Tsin (247 av. J.-C.) ; il se nommait Ts'in-che-hoang-ti, Le premier il osa prendre le nom de Hoang-ti qui signifie « roi des rois ». En quelques années il fit la conquête de toute la Chine alors divisée en huit royaumes, qu'il réunit sous sa domination. Le roi de Yen, dans sa ville de Ki, notre Péking actuel, ne pouvait résister à un si terrible adversaire ; il fut obligé de s'enfuir et de se retirer dans le Léao-toung. Sa petite capitale

fut pillée et complètement détruite.

Ts'in-che-hoang embellit Tchang-ngan (Si-ngan-fou), où se trouvait sa cour, et fit construire des routes militaires et des forteresses dans tout l'empire. Avec une armée de plus de six cent mille hommes, il parvint à affermir sa puissance, surtout dans le nord, de telle sorte que les innombrables cavaliers tartares ne purent l'entamer. Il fut un des plus grands empereurs de la Chine, mais aussi un des plus détestés ; sa mémoire est encore en exécution parmi les Chinois. Cet empereur était d'une cruauté inouïe, et l'histoire rapporte qu'il fit tomber plus d'un million quatre cent mille têtes.

La 28e année de son règne, l'an 217, les lettrés se révoltèrent contre lui ; ils le considéraient, à bon droit, comme un tyran sanguinaire ; mais ce qui les exaspérait

Ts'in-che-hoang. (Ouan-siao-t'an.)

surtout, c'était de voir ce souverain mépriser les anciens usages, méconnaître le passé et ne faire dater la Chine que de son règne. Les remontrances qu'ils se p.044 permirent furent mal accueillies, et Ts'in-che-hoang déclara aux lettrés une guerre d'extermination ; il en fit mettre à mort un très grand nombre, et, en l'an 213, il promulgua un édit par lequel il ordonnait de brûler tous les livres. Il avait alors pour premier ministre Li-sse, qui fut un des principaux instruments dont il se servit pour essayer d'anéantir les lettrés ; cependant, c'est à ce ministre que l'on doit les caractères chinois encore en usage, et qui portent son nom. Le terrible édit ne fut point exécuté dans toute sa rigueur ; car, si les livres historiques parlant des anciens empereurs furent condamnés sans pitié, ceux qui traitaient de l'agriculture, de la littérature et des arts furent en partie épargnés. Les plus précieux ouvrages purent être conservés, grâce au dévouement de quelques courageux lettrés. L'histoire nous a transmis le nom du plus célèbre, Fou-cheng, qui cacha dans un des murs de sa propre maison les livres sacrés et



les classiques. C'était risquer sa vie, car les ordres de l'empereur étaient formels. Sa maison fut détruite, son village réduit en cendres ; mais à la mort du tyran, Fou-cheng revint et eut le bonheur de retrouver dans les décombres les inappréciables écrits que son zèle avait sauvés de la ruine. Il mourut dans un âge très avancé, et sa mémoire est restée en vénération.

Le lettré Fou-cheng.

Les petites principautés du nord-est de la Chine, d'abord feudataires des Tcheou, s'étaient, vers la fin de cette dynastie, constitués en royaumes indépendants. Pour se protéger contre les incursions des Tartares, leurs rois avaient élevé des murailles d'une étendue assez considérable. Vers l'an 303, le roi



de Tsin en construisit une au nord de la province actuelle du Chen-si ; les rois de Tchao et de Yen (Péking) en bâtirent une autre au nord du Chan-si et du Pé-tché-ly ; mais toutes ces fortifications n'étaient que des murs ordinaires déjà fort endommagés après un siècle d'existence. Il était réservé à Ts'in-che-hoang de p.045 réparer, de reconstruire et de réunir toutes ces murailles. Ce travail est un des plus gigantesques qui aient été exécutés par l'homme, et laisse bien loin derrière lui les fameuses pyramides d'Égypte. C'est la 33^e année de son règne, l'an 214, que Ts'in-che-hoang donna l'ordre de construire cette Grande Muraille, telle qu'on la voit indiquée sur les cartes géographiques et que les Chinois appellent « la muraille de 10.000 li, ouan-li-tch'ang tch'eng ».



Le général Moung-t'ien, après avoir refoulé les Tartares dans le nord et soumis toute la Chine, à la tête d'une armée de 300.000 hommes, fut chargé de diriger la construction de la Grande Muraille et de maintenir l'ordre parmi les travailleurs. Plusieurs millions d'hommes de toutes les provinces furent employés, et quatre cent mille, dit-on, y périrent !

Moung-t'ien. (Ouan-siao-t'an.)

Ni l'empereur Ts'in-che-hoang, ni son successeur ne virent la fin des travaux, qui durèrent dix ans. La muraille fut terminée l'an 205, au temps du rebelle Tch'ou-pa-ouang ; mais toute la gloire de cette immense entreprise revient au grand monarque, fondateur de la dynastie.

D'après les livres chinois,

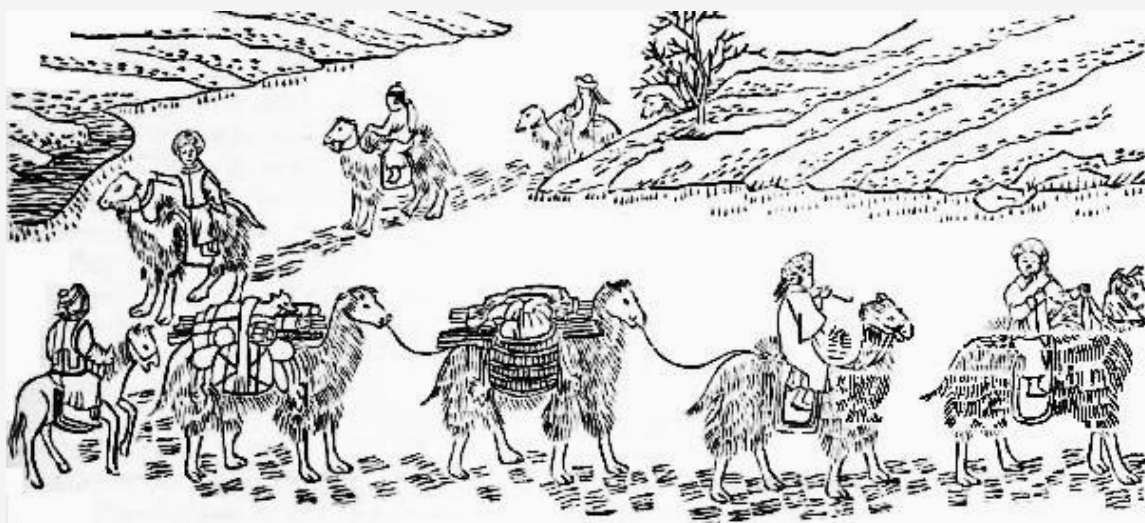
« la hauteur de cette grande muraille était de vingt-cinq à trente pieds, son épaisseur de vingt pieds, et six cavaliers pouvaient y marcher de front. Les tours, de quarante pieds d'élévation, n'étaient éloignées l'une de l'autre que d'un jet d'arc, c'est-à-dire d'environ cent pieds. Les matériaux employés, la pierre de taille et la brique, étaient si bien joints entre eux qu'on n'aurait pu enfoncer un clou dans les interstices. Des portes de fer, surmontées de fortins, fermaient les principaux passages ; l'extrémité orientale entraînait assez avant dans la mer, où l'on avait coulé d'énormes vaisseaux pour servir de pilotis.



Vue de la Grande Muraille.

On peut suivre, presque sans la perdre de vue, la Grande Muraille depuis Tchang-kia-k'eu (Kalgan), au nord-ouest de Péking, jusqu'à Chan-kaè-kouan, point extrême de l'est.

A dix lieues de Péking, vers le nord, on rencontre la ville ou plutôt la passe de
p.046 Nan-k'eu ; les fortins de la première enceinte commencent en cet endroit. La véritable muraille est à Kalgan, et celle de Nan-keou ne fut construite que pour renforcer le passage.



Caravane mongole se rendant à Péking.

A environ sept kilomètres de Nan-keou au village de Kiu-young-kouan, se trouve une superbe porte ; c'est un des plus beaux monuments en ce genre. Cette porte, qui remonte à la plus haute antiquité, est hexagonale et toute en

marbre blanc merveilleusement sculpté ; elle est ornée de statues en demi-bosse, finement ouvragées, et d'inscriptions en plusieurs langues ; il en est souvent question dans l'histoire de la Chine. Presque toutes les invasions se sont faites par cette ouverture, et le grand Gengiskan lui-même l'a traversée ; la muraille suit de chaque côté la crête des montagnes. Un peu plus loin, on rencontre une seconde fortification, puis le village de Tch'a-tao où finit la passe proprement dite. Après avoir traversé Hoè-laè-sien et plusieurs autres villes importantes, on arrive enfin à Suen-hoa-fou, grande préfecture qui fut témoin de bien des combats entre les Chinois et les Tartares.

A Kalgan, 25 kilomètres plus au nord, la porte n'est pas en fer, mais elle est encore belle et solide. Au sortir de la ville, la Grande Muraille, quoique beaucoup moins soignée, continue vers l'est et vers l'ouest ; il était du reste inutile de la construire aussi massive que dans les passes. On la voit en effet serpenter sur des sommets presque à pic, dont quelques-uns ont de sept à huit cents mètres d'altitude et sont par eux-mêmes infranchissables. La muraille disparaît parfois dans les endroits les plus abrupts, mais ils sont toujours couronnés par des forts, dont quelques-uns, se détachant même de la ligne principale, semblent avoir plutôt servi de tours à signaux que de moyens de défense.

A la passe du nord, appelée Kou-pè-k'eou, la muraille redevient magnifique ; ce n'est plus un simple mur, mais une ^{p.047} véritable fortification très bien comprise. Nous en trouvons les mesures exactes dans Macartney (t. III, pp. 226 et suiv.) :

« Le corps de cette muraille est une élévation de terre retenue de chaque côté par un mur de maçonnerie et recouverte ^{p.048} d'une plate-forme en briques carrées ; les murs de côté, continuant à s'élever au-dessus de la plate-forme, servent de parapets. Hauteur totale du mur : vingt-cinq pieds, non compris deux pieds de pierres de taille servant de base. Épaisseur de chaque mur : cinq pieds à la base, un et demi au sommet ; épaisseur totale de la muraille : à la base vingt-cinq pieds, au sommet quinze pieds et demi. Les tours sont éloignées de cent pas l'une de l'autre environ ; elles ont quarante pieds de côté à la base et trente au sommet ; leur hauteur est de trente-sept pieds et demi, et elles avancent de dix-huit pieds en dehors de la muraille, du côté de la Tartarie. Quelques-unes ont un étage et sont plus élevées que les

précédentes d'environ dix pieds. Les pierres employées ont un pied d'épaisseur, et les briques trois pouces trois quarts, sur un pied trente de long et sept et demi de large. On arrive au sommet du mur par des escaliers à pente rapide, maintenant recouverts de débris et de plantes sauvages ; il faut parfois s'aider des pieds et des mains pour les gravir.

De Kou-pè-k'eou à Chan-haè-kouan, troisième passe de l'est, la Grande Muraille continue son tracé sur les montagnes ; souvent elle est doublée de petites places de guerre et de fortins, surtout près de Young-p'ing-fou. Ce redoublement de forces a été nécessité sans doute par les incursions si fréquentes des Tartares orientaux.

A l'approche de Chan-haè-kouan, la muraille prend de nouveau les plus grandes proportions ; elle est toute en pierres de taille fort bien travaillées, et entre réellement dans la mer jusqu'à huit ou dix mètres. Comme en ces parages l'eau est très claire, on voit distinctement dans le fond les énormes assises sur lesquelles elle reposait jadis. A l'origine, la Grande Muraille devait se prolonger encore à cent mètres au moins, ^{p.049} mais on comprend que depuis deux mille ans, le temps et les marées l'aient peu à peu rongée.

La grande porte qui donne accès en Mantchourie est surmontée d'une pagode ; il est de règle de ne la traverser qu'à pied, par respect pour l'inscription impériale que K'ien-loung y a fait placer.

On s'étonnera peut-être d'apprendre que Marco Polo n'ait point parlé de la Grande Muraille. Voici une explication de son silence : « La bibliothèque de Venise possède une copie de la route suivie par Marco Polo, d'après laquelle il aurait pris le chemin des caravanes jusqu'à Samarkande et Kachgar ; puis, tournant au sud-est, il aurait traversé le Bengale, le Thibet, le Chen-si, le Chan-si, et serait arrivé par le sud à Kambalick. (Macartney, t. III, p. 220.)

Dans ce cas, il ne serait point venu à Péking par le nord, et, employé pendant toute sa vie dans les provinces du sud, il aurait jugé peu intéressant de parler de la Grande Muraille, que l'unification de la Tartarie et de la Chine en un seul royaume, sous Koubilaïkan, avait rendue inutile.

Ts'in-che-hoang termina son règne par un dernier acte de cruauté ; il fit mettre à mort son propre fils, Fou-fou ; enfin lui-même mourut. On l'enterra sur

la montagne Li-chan ; un grand nombre de femmes, d'enfants, de serviteurs, d'amis, furent immolés sur son tombeau !

p.050 Eul-che-hoang-ti lui succéda ; c'était un prince faible et sanguinaire, subissant l'influence d'un détestable eunuque nommé Tchao-kao ; à son instigation il fit empoisonner le vaillant général MOUNG-t'ien et son frère MOUNG-y. Li-sse, premier ministre de Ts'in-che-hoang, tomba lui-même en disgrâce ; accusé, jugé et condamné par Tchao, il fut, en sa présence, coupé en morceaux. Devenu tout-puissant, Tchao gouverna si mal, que les révoltes éclatèrent de toutes parts. L'empereur se donna la mort et Tse-iin, petit-fils de Ts'in-che-hoang, étant monté sur le trône, tua de sa propre main l'infâme Tchao-kao. Il ne put cependant résister aux rebelles commandés par Tch'ou-pa-ouang, général du petit royaume de Tch'ou ; la capitale des Ts'in fut pillée et brûlée ; le vainqueur fit mourir l'empereur Tse-iin et jeta au vent les cendres de Ts'in-che-hoang. Après cinq années de guerres, vaincu à son tour par Léou-pang, roi de Han, il se coupa la gorge (202).



II

@

Lieou-pang prit le titre d'empereur, sous le nom de Han-kao-tsou. Par sa sagesse il rendit en peu de temps la paix à l'empire, et son règne paternel fit bientôt oublier la férocité du tyran Ts'in-che-hoang ; ses successeurs rapportèrent les édits contre les livres et les lettrés ; une bibliothèque impériale fut fondée et l'étude des anciens remise en honneur. Après plusieurs expéditions heureuses, les provinces occidentales se soumirent à l'empire, qui fut pacifié et retrouva sa première splendeur.

Han-kao-tsou.

Nous lisons dans les annales des Han, que l'empereur Ou-ti, l'an 138 av. J.-C., envoya Tchang k'ien dans un pays nommé Yuè-ti, situé

à l'Orient de la Chine ; mais ce général, fait prisonnier par les Huns, resta dix ans en captivité. Étant parvenu à s'échapper, il visita Ta-sia, le Tokarestan, traversa le Thibet et revint en Chine, l'an 126. Il exposa devant l'empereur Ou-ti le résultat



Tchang-k'ien.

de ses voyages, et nomma plus de dix royaumes occidentaux visités par lui. Reparti en 122, à la tête de forces considérables, il soumit l'empire des Huns, la Boucharie, la Bactriane et tout le pays baigné par l'Oxus ; il mourut peu après son retour, couvert de gloire et comblé d'honneurs. La vigne, au témoignage de Strabon, se trouvait en abondance dans l'Afganistan, et c'est Tchang-k'ien qui l'introduisit en Chine.

Sou-ou (Sou-tse-king). — Parmi les hommes d'État qui vivaient du temps des Han, le plus célèbre est sans contredit Sou-tse-king, plus connu sous le nom de Sou-ou. L'empereur Siao-ou-ti le nomma ambassadeur chez les Tartares orientaux qui, vers la 100e année avant notre ère, faisaient de fréquentes incursions dans les provinces du nord de l'empire.

Le roi des Tartares lui fit les plus belles promesses s'il voulait trahir son maître et le menaça des plus cruels traitements s'il lui restait fidèle. Sou-ou répondit :

— Je ne crains pas la mort, mais le déshonneur ;

puis, tirant son sabre, il voulut se tuer dans la crainte de faillir ; sa blessure n'étant pas mortelle, on le condamna à mourir de faim ; il fut descendu au fond d'un puits, couvert de quelques haillons et tenant un bâton de commandement, mis



Sou-ou. (Mémoires.)

dans sa main par dérision. Les Annales de la Chine racontent qu'il mangea ses vêtements, effilés et mêlés avec la neige qui tombait sur lui. Cette triste nourriture le soutint plus longtemps qu'on ne le croyait : le roi, voyant qu'il ne mourait pas, le regarda comme un homme extraordinaire et le fit tirer de son puits. A de nouvelles propositions, il répondit courageusement :

— Jamais je n'aurai d'autre maître que l'empereur de la Chine.

Il fut alors exilé au bord de la mer pour y garder les troupeaux. Cependant l'empereur ne l'avait pas oublié ; il ^{p.051} le redemanda par une ambassade, et sur le refus insolent des Tartares, il fit marcher contre eux une armée commandée par le général Li-kouang-li, qui mit

en déroute les troupes tartares ayant à leur tête le roi Tchong-yu lui-même. C'est dans cette guerre que le général chinois Li-ling passa à l'ennemi. Quant à Sou-ou, il demeura fidèle jusqu'à la fin et fut sauvé par l'empereur Tchao-ti, successeur de Siao-ou-ti, qui parvint à l'arracher aux Tartares. Après dix-neuf ans d'exil et de souffrances, Sou-ou rentra en Chine comme un triomphateur ; il fut reçu dans la capitale au milieu des acclamations de tout le peuple, et l'empereur l'éleva à la dignité de prince. Il mourut à l'âge de 80 ans, vers l'année 60 avant notre ère.

Sse-ma-ts'ien. — Ce grand historien que les Chinois nomment encore le « père de l'histoire », naquit dans la ville de Loung-men. Son père Sse-ma-t'an fut célèbre lui-même par ses recherches historiques, et sous sa direction, Sse-ma-ts'ien se livra dès son jeune âge à l'étude de la littérature. Lorsqu'il eut vingt ans, il commença ses voyages de recherches au nord et au midi de la Chine ; il visita les monuments et les travaux exécutés jadis par le grand Yu, releva les inscriptions, les dates, et réunit tous les matériaux pour la reconstruction de l'histoire depuis Hoang-ti. Le général Li-ling qui, comme nous venons de le dire, avait trahi l'empereur, était un des amis de Sse-ma-ts'ien, qui seul eut le courage de le défendre, et qui fut condamné à mort, comme impliqué dans sa trahison. On lui fit grâce à cause de ses mérites, mais il dut subir un supplice infamant, et alla cacher son humiliation dans la solitude, où il écrivit sa grande Histoire. L'empereur, dans la suite, le rappela à la cour, le combla d'honneurs et le nomma Tchoung-chou-ling, c'est-à-dire Inspecteur général des lettrés. Il mourut dans un âge très avancé.

Pan-tchao (Pan-ouée-pan). — Peu après Sse-ma-ts'ien parut un autre ^{p.052} historien remarquable nommé Pan-kou, qui fut l'historiographe des Han ; il révisa et compléta les annales de Sse-ma-ts'ien et fit aussi plusieurs ouvrages que sa sœur Pan-tchao présenta elle-même à l'empereur.



Pan-tchao. (Pouo-méi-t'ou.)

Pan-tchao naquit à Fou-fong-sien dans la province de Chen-si, du temps de l'empereur Ho-ti. Sa famille avait donné à l'État plusieurs hommes remarquables, et son père fit lui-même l'éducation de sa fille. Pendant qu'elle se livrait au travail manuel, elle écoutait les leçons données à ses frères, et devint bientôt capable d'expliquer elle-même les passages les plus difficiles des livres classiques. Déjà célèbre, elle reçut le nom de Tchao, qui signifie splendeur ; on lui donna encore plusieurs autres noms honorifiques. Mariée à l'âge de quatorze ans, son mari, qui était mandarin, n'eut qu'à se louer de sa conduite ; elle fut le

modèle des épouses et des mères ; lorsqu'il mourut, Pan-ouée-pan le pleura, selon l'usage, puis se retira chez son frère Pan-kou qu'elle aida dans ses travaux et ses recherches. Peu après, ce dernier fut compromis dans une rébellion, et mourut misérablement en prison. Sa sœur acheva ses ouvrages, les publia en lui laissant toute la gloire ; elle acquit elle-même une grande célébrité par son livre sur les « Devoirs de la femme. Après la publication de l'histoire des Han, l'empereur fut si satisfait qu'il nomma Pan-ouée-pan dame d'honneur de l'impératrice, qui l'appela Ta-sia (grande dame). Sa modestie était égale à sa capacité, et malgré les faveurs impériales, personne ne lui porta envie ; toujours prête à s'effacer pour faire briller ses compagnes, elle se fit aimer de toute la cour, qui se transforma en une petite académie littéraire. Pan-tchao a sa place marquée parmi les lettrés, et le souvenir de ses vertus privées est resté ineffaçable. Elle mourut à l'âge de 70 ans ; les poètes de l'époque célébrèrent ses louanges ; le P. Amyot lui a consacré une longue [notice](#) en donnant l'analyse de ses ouvrages dans le 3e volume des Mémoires sur les Chinois.

III

@

La 2e année de l'empereur Han-ngaè-ti, le Sauveur du monde naquit à Bethléem, de la Bienheureuse Vierge Marie. Tous les peuples de l'univers attendaient sa venue. Ses apôtres furent envoyés pour prêcher au monde la vraie foi, et, selon la tradition, saint Thomas reçut en partage l'Inde et la Chine.



L'empereur Ngaè-ti.

Que cet apôtre soit allé dans les Indes, nul ne saurait en douter, car le fait est mentionné dans tous les martyrologes. Les missionnaires dominicains, traversant ce pays pour aller en Tartarie, écrivaient : « En ce royaume de l'Inde, prêcha la

foy Monseigneur saint Thomas, qui convertit à Dieu moult de princes. » (Histoire du grand Caan.) Marco Polo en parle aussi dans sa relation ; enfin, son tombeau a été découvert à Méliapour en 1548 ; une croix et une inscription y étaient gravées. D'après l'explication d'un brahme instruit, faite en langue malabarique, voici le sens de cette inscription, donné par le père Lucenas :

« Trente ans après la publication de la loi chrétienne dans toutes les parties de l'univers, saint Thomas, apôtre, mourut à Méliapor, le 21^e jour de décembre, après avoir fait connaître Dieu à tous ces peuples, les avoir fait changer de religion et avoir détruit par conséquent le démon. Dieu est né de la Vierge Marie ; il a vécu trente ans sous son obéissance, quoique Dieu sans fin. Ce Dieu enseigna la loi à douze de ses apôtres, dont l'un d'eux est venu à Méliapor, portant un bâton à la main. Le roi de Méliapor, de Coromandel et de Pandore, comme aussi plusieurs autres princes, embrassèrent sa doctrine, après qu'ils eurent vu un prodige surprenant. Le temps vint enfin qu'un brahmane rougit ses mains dans le sang de saint Thomas, et que, par une cruauté inouïe, il versa le sang de l'innocent, lequel servit à cet apôtre de p.⁰⁵⁴ matière pour former de sa propre main une croix, laquelle resta parfaitement gravée de la façon qu'on la voit encore.

Mais saint Thomas est-il venu en Chine ? Il est certain que ce grand apôtre a pu facilement y pénétrer. Comme nous l'avons vu précédemment, les Juifs, plusieurs siècles avant notre ère, étaient arrivés jusqu'en Chine ; la route était tracée. L'historien Sse-ma-ts'ien parle de vaisseaux étrangers abordant sur les côtes de Chine. Enfin, des caravanes organisées pour le commerce, mettaient depuis longtemps déjà ce pays en relations avec l'Occident. Les apôtres ne pouvaient se désintéresser de ces immenses contrées de l'Orient déjà connues. Du reste, nous avons plusieurs preuves de la mission de saint Thomas en Chine. On lit en effet dans le bréviaire Chaldéen :

« L'erreur de l'idolâtrie a été chassée de l'Inde par le moyen de saint Thomas. p.⁰⁵⁵ Les *Chinois* et les Éthiopiens ont été convertis par saint Thomas. — Le royaume des cieux a volé et est descendu aux *Chinois* par le moyen de saint Thomas.

De plus, les canons synodaux du patriarche Théodose parlent de la Chine comme province dépendante du métropolitain qui signait « Métropolitain de

l'Inde et de la *Chine*. » Nicéphore dit même que non seulement saint Thomas, mais saint Philippe et saint Barthélemy ont prêché l'Évangile jusqu'en Tartarie.

Nous lisons dans Kircher :

« La foi de Jésus-Christ a été donc premièrement établie dans ces royaumes (Inde, Arménie, Géorgie) par les apôtres saint Thomas, saint Philippe et saint Barthélemy, puis portée dans les autres États de l'Orient par les successeurs des mêmes apôtres. Depuis, l'an du salut 400, les sectes hérétiques pervertirent la Tartarie asiatique ; mais quoique la véritable foi de Jésus-Christ ait souvent été altérée, elle a néanmoins toujours persévéré dans la Tartarie orientale. » (*Chine illustrée*, p. 124)

Il paraît donc certain que saint Thomas lui-même, ou pour le moins ses premiers disciples, évangélisèrent la Chine.

Il ne faudrait pas confondre la mission de saint Thomas du I^{er} siècle avec celle du 28^e patriarche bouddhiste, nommé Bodhidharma ou Dharmarâja, et appelé comme lui par les Chinois Ta-mo ou To-mo.

« Le premier apôtre du Bouddhisme en Chine, dit Pauthier, est Dharma ; il était fils de Saing-yu, roi de l'Inde méridionale. En 520 de notre ère, il vint en Chine par le sud et la voie de mer, puis il s'attacha à un temple nommé Choa-ling-sse. Bodhidharma, arrivé à Nanking, vit l'empereur Ou-ti, des Léang, puis passa à Lo-yang, dans le royaume des Ouée. On le représente généralement avec une figure noirâtre et une barbe frisée, revêtu d'un manteau qui lui couvre la tête,



Statue de Ta-mo.

Porcelaine flambée, K'ien-loung. (Pé-t'ang.)

tenant en main un roseau auquel il a suspendu une sandale, et marchant sur les eaux ; les Chinois nomment cette image : Ta-mo-kouo-kiang, c'est-à-dire Ta-mo traversant les eaux.

Dharma, appartient donc au VI^e siècle et n'a aucun rapport avec notre Ta-mo ou To-mo (saint Thomas). Peut-être les historiens chinois, en mémoire du premier Ta-mo, apôtre du christianisme venu au I^{er} siècle, ont-ils donné son nom à l'apôtre du Bouddhisme venu au VI^e ? Nous laissons à la critique le soin de répondre.

Vers la fin de la dynastie des Han, les eunuques furent admis au palais et commencèrent à faire sentir leur funeste influence. Encouragés par la faiblesse des empereurs, quelques princes s'affranchirent, et peu à peu des royaumes indépendants se formèrent ; celui des Ouée engloba dans ses possessions tout le nord de la Chine, la province de Pé-tche-ly et sa capitale. — Avec Siang-ti finit la dynastie des Han, qui avait occupé le trône de Chine pendant quatre siècles (220).



CHAPITRE III

I. Les petites dynasties. Tchou-ko-léang. Les trois royaumes. Sou-jo-lan. L'empereur Ousoung. Choix de fer du Kiang-si et autres monuments.

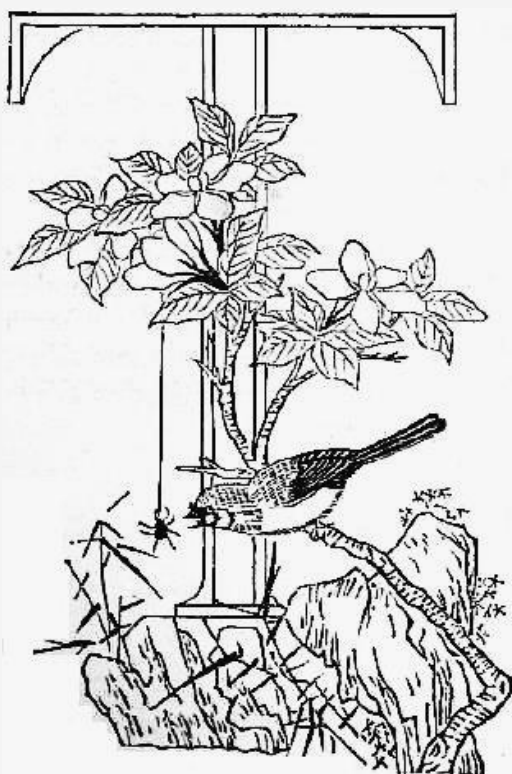
II. Dynastie des T'ang : Kao-tsou. Inscription de Si-ngan-fou. Taè-tsoung. Le P. Sémédo. Kouo-tse-i.

III. L'impératrice Ou-tse-t'ien. Han-ïu. Li-taè-pè. Tou-fou. Léou. Tsoung-yuen. Hounghao-jan.

IV. Dynastie des Soung : Sou-che. Ngo-yang-siou. Sse-ma-kouang. Tchou-si.

V. Dynasties des Léao et des Kin.

@



I

chou-ko-léang, ^{p.056} aussi habile ministre que vaillant général, était né à Léang-iè. Il vivait vers la fin de la dynastie des Han peu de temps avant l'établissement des trois royaumes. Malgré son dévouement, il ne put sauver cette dynastie, que l'incapacité des derniers empereurs avait perdue. A cette époque, un autre général nommé Ts'ao-ts'ao se rendit indépendant ; à sa mort, qui arriva l'an 220, son fils Ts'ao-pi lui succéda et fonda dans le nord le royaume de Ouée. Au Kiang-si un autre prétendant forma le royaume de Ou, et les descendants des

Han, grâce à Tchou-ko-léang, conservèrent le Sse-tchouan, qui devint le royaume de Chou : c'est ce que l'on entend par les « trois royaumes ».

Tchou-ko-léang n'avait point cependant perdu l'espoir de reconquérir toute la Chine au profit des Han ; il réunit une armée formidable et marcha contre les troupes des Ouée commandées par Sse-ma-i. Malgré sa vaillance, il fut vaincu et ne survécut que peu de temps à sa défaite ; il mourut en l'année 234, emportant l'estime et l'admiration des ennemis mêmes qu'il avait eu à combattre.

Sse-ma-i, continuant ses victoires, finit par réunir les trois royaumes sous sa domination, et, lorsqu'il mourut en 251, il laissa le trône à son petit-fils Sse-ma-ien, qui prit le nom de Tsin-ou-ti et fonda la dynastie des Tsin. Tant que leur



capitale fut ^{p.057} Si-ngan-fou, on les nomma Tsin occidentaux ; puis, lorsqu'ils l'eurent fixée dans le Ho-nan, on les appela Tsin orientaux. — Pendant toute cette époque, des guerres sans fin désolèrent la Chine, guerres et combats qui donnèrent naissance à des romans de chevalerie, dont les récits mêlés de merveilleux passionnent encore aujourd'hui le peuple chinois.

Tchou-ko-léang.

On ne saurait passer sous silence une femme très vertueuse qui, vers ce temps-là, se rendit célèbre par sa piété conjugale. Elle s'appelait Sou-houi, et son petit nom était Sou-jo-lan. Teou-tao, son mari, accusé près de l'empereur de ne pas bien remplir son office de mandarin, fut condamné à l'exil et envoyé dans le désert de Cha-mo. Alors, Sou-jo-lan forma le projet de faire parvenir au souverain l'expression de sa douleur. Elle tissa une magnifique pièce de soie, sur laquelle elle broda une poésie dont les vers exprimaient, en termes touchants, la tristesse et la désolation de son cœur. Ce bel ouvrage fut présenté à l'empereur qui ne put, en le voyant, retenir ses larmes, et fit aussitôt rappeler de l'exil le mari de Sou-jo-lan.

Sou jo-lan.

Depuis l'année 58 avant Jésus-Christ, les Japonais payaient à la Chine un tribut annuel ; mais, voyant la guerre civile désoler l'empire, et profitant de la division des forces chinoises au temps des trois royaumes, ils envahirent la Corée et s'en rendirent maîtres. En 238 après Jésus-Christ, la reine du Japon Pè-mi-hou fit un traité avec le roi des Ouée : les faits accomplis furent reconnus, et pendant plusieurs siècles la paix entre les deux peuples ne fut pas troublée.



Ces petites dynasties nous ont laissé des Annales, des écrivains célèbres, des monuments même qui nous permettent d'affirmer que la vraie religion, prêchée au Ier siècle, ne s'éteignit pas dans la suite, car les relations avec l'empire romain étaient fréquentes ; citons quelques passages.

p.058 On lit dans [du Halde \(t. III, p. 66\)](#) :

« Le fameux Kouang-yang-tchang, qui vivait au commencement du IIe siècle, connaissait certainement Jésus-Christ, comme en font foi les monuments écrits de sa main et gravés ensuite sur la pierre. On en a tiré des copies qui sont répandues de tous côtés, mais qu'il est impossible d'expliquer si l'on n'est pas chrétien, parce que Kouang-yang-tchang y parle de la naissance du Sauveur dans une grotte exposée à tous les vents ; de sa mort, de sa résurrection, de son ascension et des vestiges de ses pieds sacrés ; mystères qui sont autant d'énigmes pour les infidèles.

L'auteur ne nous dit pas où il a trouvé ces précieux documents, mais il est impossible de supposer que du Halde ait affirmé si fortement un fait de cette importance sans en avoir en mains toutes les preuves.

Ouang-kia, qui vivait en l'année 265, est l'auteur du *Che-y-ki*, où nous trouvons ce passage :

« A la naissance de Confucius, le Ciel fit descendre la mélodieuse musique céleste et dans les airs une voix disait : Le Ciel tressaille et engendre un fils saint ; c'est pourquoi se font entendre les sons harmonieux des flûtes et des cloches, musique bien différente de celle de la terre... ; cinq vieillards se rangent autour de son appartement et cinq étoiles sont descendues sur sa maison...

Ces détails sont presque copiés dans le Nouveau Testament et s'appliqueraient bien mieux à la naissance du Sauveur qu'à celle de Confucius. Évidemment Ouang-kia ne pouvait les tenir des Juifs ; aurait-il donc connu la religion chrétienne ?

L'empire romain est désigné dans les Annales par trois dénominations différentes : Li-kien, Ta-ts'in et Fou-lin, ce dernier nom s'appliquant plus spécialement à Constantinople. Ces Annales ont du reste le soin d'avertir que ces trois pays n'en font qu'un sous le nom général de Ta-ts'in.

« Dès l'année 97 après Jésus-Christ, l'empereur Ho-ti envoya son lieutenant Kan-iin comme ambassadeur dans le Ta-ts'in. — En 166, p.059 une ambassade vint à la cour, envoyée par Ngan-tou (Antonin), empereur de Ta-ts'in. — Ta-ts'in, Li-kien et Fou-lin ont pour capitale Ngan-tou ; en partant de l'Arabie, elle est éloignée de 10.000 li ; en partant de la Chine, de 40.000 li. — Le royaume de Ta-ts'in est à l'ouest ; il est situé entre deux mers, et lorsqu'on est au milieu, on voit la mer de chaque côté. (Annales des Ouée et des Han.)

Nous pourrions multiplier ces citations, mais celles-ci suffisent pour démontrer que les Chinois avaient de fréquents rapports avec l'Occident, connaissaient l'empire romain, l'Italie, voire même la ville de Rome.

Examinons maintenant quelques monuments de ces premiers siècles.

Une croix de fer fut découverte au Kiang-si. Elle porte le nom de l'empereur Soun-ou, souverain du royaume de Ou dont nous avons parlé plus haut, et qui régnait vers l'an 230. Mgr Rouger, vicaire apostolique du Kiang-si, nous donne sur ce monument les détails suivants ; sa lettre est du 15 janvier 1886.

Ou-soun-ts'uen. (Soun-ou.)

« Nous avons à Ki-ngan une belle et grande croix de fer, de la forme dite de Saint-André. Il paraît que cette croix de fer n'est nullement un objet profane, puisque les écrivains du passé ont célébré les merveilles qu'elle opérait jadis, et que les populations l'honorent encore aujourd'hui d'un culte religieux tout particulier, l'appelant Che-tse-p'ou-sa (divinité de la croix). On la salue, on lui offre des chandelles, des bâtons odoriférants et le sang d'un coq immolé à ses pieds. L'édifice qui la recouvre lui était primitivement réservé d'une manière exclusive ; elle en occupait le milieu, entourée de sentences poétiques qui sont reproduites de chaque côté de la gravure. Les expressions p.060 Ouan-

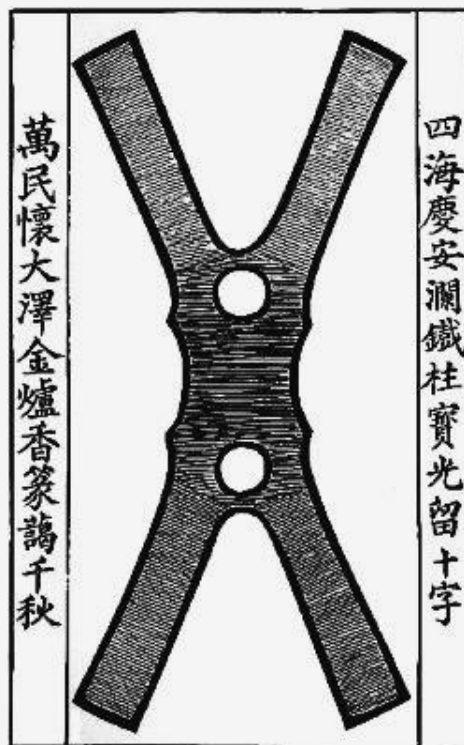
min et Sse-haè indiquent, à ne pouvoir s'y méprendre, quelque chose d'universel et non de local seulement. De plus, les trois grandes lettres qui ornent le fronton, Ta-



ouang-miao (temple du grand Roi), peuvent fort bien n'être qu'une inscription chrétienne, et désigner le *Rex regum* ou le *Dominus dominantium* de la Sainte Écriture. Autrefois on ne s'accordait pas comme depuis les décrets des souverains pontifes, pour ne désigner le vrai Dieu que par le mot T'ien-tchou (*coeli Dominus*). Le fait est que ce Ta-ouang-miao ne semble être la pagode d'aucun *P'ou-sa* connu des Chinois, et ne se trouve dans aucune des nomenclatures, même les plus complètes.

**Croix de fer de Lou-ling-sien,
préfecture de Ki-ngan-fou au Kiang-si.**

Notre Ta-ouang-miao ayant été brûlé au milieu de ce siècle par les rebelles, il ne resta pendant plus de vingt ans que la seule croix de fer en question. Bien que couchée par terre à ciel ouvert, elle n'a pas été privée des honneurs qu'on lui rend *ab antiquo*. De nos jours on a rebâti à neuf le Ta-ouang-miao ; il occupe le même emplacement et porte la même inscription chinoise ; seulement à l'intérieur on a placé au milieu un vilain *P'ou-sa*, et la croix se trouve reléguée sur le côté, dans un grand cadre en bois recouvert d'un voile. J'ai voulu faire copier les noms et les dates, mais il m'a été impossible de faire ouvrir le cadre, même à prix d'argent ; c'est à peine si on a voulu laisser prendre les mesures par un de nos élèves en théologie. Les voici : p.061



Hauteur totale	: 4 pieds 5 pouces,
Ouverture des bras	: 2 pieds 8 pouces.
Largeur de chaque bras	: 4 pouces.
Épaisseur uniforme	: 4 pouces.
Largeur du milieu	: 6 pouces ½
Hauteur du milieu	: 1 pied 8 pouces ½
Éloignement des trous	: 1 pied 1 pouce.

Dans une seconde lettre écrite peu de temps après, Mgr Rouger ajoute :

« J'ai interrogé le vieux père chinois nommé Fan, qui a vu la croix à plusieurs reprises pendant qu'elle était couchée sur le sol avant la reconstruction du Ta-ouang-miao ; il a parfaitement lu le nom de l'empereur Soun-ou, mais il lui a été impossible de déchiffrer les autres caractères, trop cachés par la rouille et probablement plus petits, comme dans toutes les inscriptions. Cette croix fut découverte sous le

règne de l'empereur Houng-ou des Ming. Voici la traduction des deux belles sentences qui accompagnent la croix :

Première : « Les quatre mers (l'Univers) se réjouissent de la tranquillité obtenue par la croix, qui est comme une colonne de fer et une lumière très précieuse. »

Seconde : « Toutes les nations offrent l'encens dans un encensoir d'or, chantant les louanges et adorant la croix jusqu'à l'Éternité, pour reconnaître ce très grand bienfait. »

Depuis on a trouvé deux autres croix du même genre près de Nan-king ; les uns ont dit : Ce sont des croix ; les autres : Ce sont des ancres, des pièces de charpente, des instruments servant aux écluses. Le P. Louis Gaillard a traité cette question à p.062 fond, sans oser la résoudre, dans une remarquable brochure intitulée « Croix et Swastika » (Shang'hai, 1893). On y trouvera les

plus précieux renseignements. Trois autres croix ont été encore découvertes dans la province du Fou-kien, la 23e année de l'empereur Ouan-li, de la dynastie des Ming. La première est en pierre et a la forme de la croix sculptée sur le tombeau de saint Thomas à Méliapour ; on la trouva près de Nan-ngan-sien, et l'empereur la fit réparer ; selon toutes probabilités elle date du IVe ou Ve siècle.

Croix de Tsuen-tcheou-fou au Fou-kien.

— A Tsuen-tcheou-fou, près de la porte Jen-foung, une seconde croix fut mise au jour dans le voisinage de la pagode Toung-chansse, bâtie par les T'ang au commencement du VIe siècle ; les chrétiens ont placé cette croix



dans leur église. — La troisième croix fut découverte dans la ville de Tsuen-tcheou-fou, près de la pagode Choui-lou-sse. Cette croix est en pierre assez grossièrement travaillée et remonte, ainsi que la pagode, au commencement du VIIe siècle ; les chrétiens l'ont également placée dans leur chapelle comme un antique patrimoine.



Croix de Tsuen-tcheou-fou au Fou-kien.
Pagode Toung-chan-sse.



Pagode Choui-lou-sse.

Nous parlerons bientôt d'un monument plus ^{p.063} important, mais nous devons auparavant dire quelques mots sur diverses petites dynasties et sur l'établissement de la grande dynastie des T'ang.

II

@

Les Tsin régnèrent de 265 à 419. Après eux, la dynastie des Soung, celle des T'si, des Léang, des Tch'en et des Soui, n'eurent qu'une existence éphémère. C'est encore, comme précédemment, une période pleine de troubles et de compétitions à main armée. Enfin, fait qui n'est pas rare dans l'histoire de la Chine, un général énergique vint rétablir la paix et la tranquillité dans l'empire. Il s'appelait Li-che-min, et était le second fils de Li-yuen, prince de T'ang qui régnait à Si-ngan-fou. Suivant ses conseils, son père se fit proclamer empereur sous le nom de T'ang-kao-tsou, et bientôt Li-che-



min, par ses talents militaires, lui soumit tous les royaumes indépendants et refoula les Tartares dans le nord. Ainsi fut fondée la grande dynastie des T'ang. Malgré la jalousie de ses frères, qui voulurent l'empoisonner ensuite et le faire périr dans un guet-apens où ils trouvèrent eux-mêmes la mort, l'empereur nomma Li-che-min prince héritier. Il lui laissa le pouvoir en l'an 626, et se retira dans un palais où il finit ses jours le 25 juin 635. Le nouvel empereur prit les rênes du gouvernement sous le nom de T'ang-t'aè-tsong, et fut un des plus glorieux souverains qui aient jamais gouverné la Chine. Il avait à cœur le bonheur de ses sujets ; protecteur éclairé des lettres, il remit en vigueur l'étude des livres classiques, homme de guerre habile, il donna à ses armées une organisation fort remarquable pour l'époque. En même temps que sa puissance, sa renommée s'étendit au loin, et les royaumes de l'Inde et de l'Occident lui envoyèrent des ambassades. C'est alors aussi qu'arriva d'Europe en Chine la première mission chrétienne bien connue. Le souvenir nous en a été conservé par la célèbre inscription de Si-ngan-fou. Entrons, à son sujet, dans quelques détails.

L'empereur T'ang-kao-tsou.

p.064 En 1625, des ouvriers, creusant les fondements d'un édifice près de Si-ngan-fou, rencontrèrent une dalle de pierre sur laquelle on avait gravé une inscription composée de 1.780 caractères chinois ; cette inscription, surmontée d'une croix, portait qu'en 635, sous le règne de T'aè-tsong, 2e empereur de la dynastie des Tang, des prêtres, ayant pour chef un nommé Olopen, étaient venus du Ta-ts'in pour prêcher la religion chrétienne, dont ils apportaient les Écritures et les images. Voici quelques passages de cette célèbre inscription :

« Il y a un premier principe intelligent et spirituel qui a créé toutes choses de rien ; il est une substance en trois personnes. L'homme fut créé avec la justice originelle... le démon le fit succomber... de là viennent tous les maux qui accablent le genre humain. Une des personnes divines s'est cachée sous p.065 la forme de l'homme, on l'appelle le Messie ; il naquit d'une vierge ; sa naissance fut annoncée par un ange et marquée par une étoile ; des rois lui offrirent des présents... il monta au ciel ; il institua le baptême pour laver les péchés, et se servit de la croix pour sauver tous les hommes. — Ses ministres n'amassent pas de richesses ; ils se mortifient et respectent

leurs supérieurs ; ils prient chaque jour sept fois pour les morts et pour les vivants ; ils offrent le sacrifice chaque semaine.

Sous le règne de Taè-tsong, Olopen venant du Ta-ts'in arriva en Chine l'an 635. L'empereur envoya à sa rencontre et le fit conduire au palais ; il apportait les Écritures et les images ; on examina la doctrine, on la trouva vraie et l'empereur fit un décret en sa faveur : « Un homme du Ta-ts'in, d'une grande vertu, est venu à notre cour ; nous avons examiné sa doctrine avec soin, nous l'avons trouvée admirable... elle enseigne la voie du salut et sera utile au peuple ; il faut la lui faire connaître. Qu'on bâtisse une église qui aura vingt et un prêtres pour la desservir.

En 651, Kao-tsong succéda à son père, fit de grands honneurs à Olopen et bâtit des églises au vrai Dieu dans toutes les provinces. Les bonzes excitèrent une grande persécution contre les fidèles, mais deux personnes très zélées défendirent la foi, qui reprit son premier éclat et fut affermie par l'empereur lui-même. Il fit mettre dans l'église les tableaux de ses prédécesseurs ; il honora le missionnaire Ki-ho nouvellement arrivé du Ta-ts'in. L'empereur Sou-tsong, en 757, bâtit cinq églises, et les empereurs suivants affirmèrent dans leurs édits la beauté du christianisme. Le même souverain fit des offrandes aux autels et bâtit des églises...

C'est pour conserver la mémoire de ces grandes actions et pour les faire passer à la postérité, que nous élevons ce monument en l'année 782.

D'après une photographie envoyée de Si-ngan-fou.



A la nouvelle de la découverte de cette précieuse inscription, le P. Sémédo se rendit ^{p.066} à Si-ngan-fou pour l'examiner, et il en donna la première traduction. Les ennemis de la religion contestèrent d'abord l'authenticité du monument, puis, lorsqu'on l'eut prouvée, ils nièrent qu'il fût catholique ; dans la suite, une opinion se forma, regardant cette pierre comme nestorienne. Cependant le P. Sémédo, et



Péking. Histoire.

bien d'autres, la tiennent pour catholique. Des auteurs laïques, et parmi eux M. Dabry de Thiersant, partagent cette opinion. Voici quelques raisons qui militent en sa faveur :

T'aè-tsong.

1° Dans le texte de l'inscription, aucun mot, aucun indice n'indique le nestorianisme.

2° Le Ta-ts'in d'où était envoyé Olopen ne pouvait être que Rome. Les textes des Annales des Ouée et des Han le démontrent, et les distances indiquées prouvent bien que le Ta-ts'in n'était pas seulement la Perse.

3° Nous savons par les relations de Plan-Carpin, Rubruquis et autres, que le culte établi en Chine par les nestoriens consistait surtout dans l'adoration de la croix. Rubruquis ajoute qu'ayant fait faire un crucifix,

les nestoriens furent très irrités contre lui. Ils regardaient le Christ sur la croix et les images comme autant de signes idolâtriques. C'est sans doute pour bien distinguer la religion catholique de toute autre religion, que le souverain pontife, dans ses bulles, recommandait aux missionnaires allant en Chine d'emporter les images. Saint Louis, d'après Joinville, en avait fait broder à l'intérieur de la tente devant servir de chapelle qu'il envoyait au grand Kan. Jean de Montcorvin en ^{p.067} faisait peindre dans ses églises de Kambalick. Or, nous lisons sur l'inscription de Si-ngan-fou qu'Olopen portait les saintes Écritures et les images ; comment l'aurait-il fait s'il eût été nestorien ?



Le père Sémédo.

4° A l'arrivée d'Olopen à la cour, sa religion fut appelée Po-se-i-kao, et ses églises Po-se-sse (de la Perse). Quoique directement envoyé par le Ta-ts'in, il venait en effet de la Perse. Mais, lorsque les nestoriens, de la Perse également, arrivèrent à la cour, il y eut confusion, et nous lisons dans les Annales des T'ang que les successeurs d'Olopen, en l'année 745, présentèrent une pétition à

l'empereur Si-ngan-tsong pour le prier de changer ce nom amphibologique de Po-se en celui de Ta-ts'in, indiquant clairement que leur religion venait de Rome.

Lorsque le monument fut érigé, en l'année 782, un grand nombre de noms d'évêques et de prêtres furent gravés dans le bas et sur les côtés, en caractères syriaques, dits estranghelos. Parmi ces noms, on est surpris de trouver celui de Hanan-Yeshu, qui était alors patriarche nestorien de Babylone. Comment a-t-il été placé là ? Comment éclairer ce mystère et résoudre cette difficulté ? Espérons que les recherches de la critique en donneront l'explication.

Kouo-tse-i. — La grande dynastie des T'ang fut fertile en hommes célèbres, dont le premier fut sans contredit Kouo-tse-i. Il naquit à Tchang-sien, dans la province du Chen-si, et parvint par son mérite au grade de ministre d'État et de lieutenant-général du royaume ; c'était en 754.

Dans ses guerres contre les Tartares orientaux, il prit pour lieutenant Li-koang-pi, et s'attira ainsi l'amitié de ce général jaloux de sa gloire. Faussement accusé par les eunuques, il fut obligé de quitter son commandement et de revenir à la cour ; mais les troupes se mutinèrent et l'empereur dut le remettre à leur tête.

Sous l'empereur Teu-tsong, ce fut en réalité Kouo-tse-i qui gouverna la Chine. Il mourut l'an 783, et tout l'empire porta le deuil de sa mort pendant trois ans. D'après ^{p.068} l'inscription de Si-ngan-fou, il éleva des églises au vrai Dieu, et eut pour conseiller un prêtre nommé Y-sse. Ce fut un des hommes les plus vertueux et les plus capables de la dynastie des T'ang.



Kouo-tse-i.

III

@

L'empereur T'aè-tsong avait trois femmes : la première, Tchang-soung-che, était très vertueuse ; la seconde, Ou-t'se-t'ien, était cruelle, ambitieuse, vindicative ; la troisième, femme de lettres, se nommait Sin-hoée. Vers la fin de son règne, célèbre à tous égards, il fit la conquête du Léao-toung, et soumit les Coréens révoltés. Il mourut, âgé de cinquante-trois ans seulement, l'an 649, et laissa le trône à son fils Kao-tsong.

Nous lisons dans l'histoire, que ce nouvel empereur installa le premier établissement de bonzesses (Ni-kou) dont il soit parlé dans les Annales de la Chine.

L'impératrice Ou-tse-t'ien ne tarda pas à dominer le nouvel empereur ; elle-même était sous l'influence d'un nommé Kou-sin-tchen, sectateur du Tao, dont les funestes conseils eurent les plus déplorables résultats ; la vraie religion fut persécutée, de nombreuses églises furent brûlées, et on vit partout s'élever des temples de Fo. Sous le règne de l'empereur Tchoung tsoung, son fils, l'impératrice Ou-tse-t'ien, universellement haïe des ministres, des mandarins et du peuple, reçut enfin la punition de ses crimes. L'empereur l'enferma dans un palais où elle mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans.



L'impératrice Ou-tse-t'ien.

Les Annales nous apprennent qu'en l'année 631, le second empereur de la dynastie des T'ang envoya au Japon un ambassadeur qui fut fort mal reçu. A partir de ce jour, le Japon ne fut plus regardé comme État tributaire et perdit les privilèges que ^{p.069} l'empereur de la Chine, son suzerain, lui avait accordés. Ce royaume s'appelait alors Ouou kouo, et c'est seulement en 671 qu'il fut nommé Japen. Dans la suite, le roi du Japon fit parvenir à l'impératrice Ou-tse-t'ien de

riches présents par un ambassadeur lettré qui allait, disait-il, étudier en Chine les livres sacrés. De ce jour, la bonne harmonie fut rétablie entre les deux royaumes.



Han-iu.

Leou-tsong-yuen.

Han-iu. — Ce célèbre savant était originaire de la province du Ho-nan. Doué d'une facilité prodigieuse, il obtint de très bonne heure tous ses grades, et fut reçu docteur. L'empereur l'appela près de lui comme censeur ; mais, pour avoir rempli sa charge en conscience et attaqué certains abus, il fut éloigné de la cour. On lui confia le gouvernement d'une petite ville, où il composa un ouvrage « sur le bon gouvernement des empires », ce qui lui valut de rentrer en faveur ; il fut nommé conseiller d'État, puis précepteur du prince héritier. Les bonzes, par leurs intrigues, trompèrent le souverain qui, en 819, rendit les plus grands honneurs à un prétendu doigt de Fo apporté par eux. Personne n'osait avertir

l'empereur de cette supercherie ; Han-iu rédigea un courageux mémoire pour montrer que Fo n'était qu'un homme et qu'une divinité aussi méprisable que néfaste ; il terminait par ces mots : « Si Fo a quelque pouvoir, que sa colère m'écrase. » L'empereur, irrité, lui enleva toutes ses charges et le renvoya dans la petite ville de Tch'ao-tcheou, où il donna tout son temps à l'étude ; ayant composé un traité en faveur de la doctrine des anciens contre celle de Bouddha, il osa le faire présenter à l'empereur, ce qui, contrairement à toutes prévisions, le fit rappeler à la cour. Employé à la pacification d'une sérieuse révolte, il se montra aussi prudent qu'habile, et, grâce à son zèle, l'armée mutinée rentra sous l'obéissance impériale sans effusion de sang. — Plein de gloire et d'honneur, il termina ses jours l'an 824 de Jésus-Christ ; il avait 57 ans. Son portrait fut placé dans le temple de Confucius, et en 1530 il reçut le nom de Sien-jou-han-tse ; c'est le plus haut titre honorifique auquel un savant puisse prétendre.

Léou-tsoung-yuen. — ^{p.070} Ce poète naquit dans le Chan-si. Il se livra dès sa jeunesse à l'étude des meilleurs auteurs de la dernière dynastie. S'étant fait recevoir bachelier, puis docteur, il fut, grâce à deux protecteurs éminents, nommé gouverneur de Lan-tien-sien, sous-préfecture de troisième ordre. Non seulement il n'opprima pas son peuple, mais, dans une année de disette, il le fit exempter des impôts et secourir avec les deniers publics. Teu-tsoung, en 803, l'appela à la cour ; il remplaça Han-iu dans la charge de censeur. Disgracié sur de fausses accusations, il alla gouverner la ville de Léou-tcheou, ce qui remplit de joie les lettrés et les mandarins subalternes de cette préfecture. Miné par le chagrin de se voir éloigné de la capitale il mourut à quarante-sept ans. On lui fit de magnifiques funérailles, et sa tablette fut placée dans une pagode. ^{p.072}

Fang-suen-ling. — Citons pour mémoire le nom de Fang-suen-ling, l'illustre ministre du fondateur de la dynastie des T'ang. C'est lui que l'empereur députa pour aller à la rencontre d'Olopen, comme le rapporte l'inscription de Si-ngan-fou. Taè-tsoung avait épousé une des filles de Fang-suen-ling, qui mourut dans un âge très avancé. L'empereur fit placer son tombeau à côté de celui de son propre père.

Yao-tch'oung. — Un autre ministre non moins remarquable, nommé Yao-tch'oung, vivait aussi à la cour des T'ang, sous l'empereur Suen-tsoung. En 721, sur son lit de mort, il recommanda à sa famille « de ne point se laisser séduire par la fausse religion de Bouddha ; de ne point avoir de rapports avec les tao-che et les bonzes, de rester attachée à la doctrine immuable qui ne pouvait périr, etc, Était-ce la doctrine chrétienne prêchée alors avec tant de fruit par Olopen et ses successeurs ?



Tou-fou et Li-t'aè-pè.

Tou-fou. — Ce poète, natif de Chen-si, eut beau étudier, il ne réussit dans aucun examen et s'adonna entièrement à la poésie. Ses succès en ce genre furent si brillants qu'il fut appelé à la cour et présenta trois pièces de poésie

remarquables à l'empereur Suen-tsong. On le félicita, mais sans lui donner de charge lucrative. Il fit alors un curieux placet à l'empereur, où il exposait sa pauvreté : « Si Votre Majesté n'y met ordre, elle entendra bientôt dire que le pauvre Tou-fou est mort de froid et de faim. » Gratifié d'une petite pension qui ne lui fut point continuée, il retomba dans la misère. L'empereur Sou-tsong, auquel il s'adressa, le nomma censeur, mais sa trop grande franchise ne lui permit pas de garder longtemps ce poste ; original du reste et capricieux, il passait de longs mois dans les montagnes, à vivre de ce qui lui tombait sous la main. En 772, il faillit se noyer en traversant une rivière ; retiré de l'eau presque par miracle, il fut reconnu, soigné, choyé, car son nom était célèbre. Dix jours après, on lui offrit un grand dîner de convalescence pendant lequel il abusa tellement de la nourriture et de la boisson, qu'on le trouva mort le lendemain.

Li-t'aè-pè. — Né dans le Sse-tchouan, et non moins célèbre que le précédent, Li-t'aè-pè, vers l'an 742, se rendit à la cour. On n'osait le présenter à l'empereur à cause de son peu de sobriété ; il était presque sans cesse pris de vin. Il promit de ^{p.073} ne plus s'enivrer. Le souverain l'accepta sur cette promesse, et Li-t'aè-pè, qui joignait à la poésie un beau talent musical, eut de brillants succès. Un de ses plus grands plaisirs était de mener une vie vagabonde ; aussi s'empressa-t-il de quitter la cour, sur une légère accusation faite contre lui. Il n'aimait rien tant que de parcourir les cabarets et d'y boire jusqu'à perdre la raison. Cependant, ses ouvrages étaient tellement estimés, qu'on lui pardonnait tous ses excès et qu'il était bien reçu partout. Un seigneur de ses amis s'étant révolté, Li-t'aè-pè fut impliqué dans cette affaire et condamné à mort ; sa peine, à la prière de Kouo-tse-i, fut commuée en celle d'un exil perpétuel ; mais peu après, traversant un fleuve, l'ébriété le fit chanceler, la barque chavira et il se noya. C'était en l'année 763 ; il était âgé de soixante ans.

Moung-hao-jan. — Ce poète, né de parents très pauvres, ne chercha point les dignités ni les grades. Il aimait à courir la campagne en toute liberté et passait son temps à composer, sous les ombrages ou au bord des ruisseaux, des poésies pleines de verve et d'entrain. Il affectionnait spécialement le froid et surtout la neige ; enveloppé dans son manteau et assis sur quelque tronc d'arbre, il composait ses plus belles pièces de vers. Le bonze Ouang-ouée, poète

lui-même, et surtout peintre de talent, fit le portrait de MOUNG-HAO-JAN, dont les ouvrages font les délices des lettrés.



MOUNG-hao-jan.

IV

@

p.074 Après la mort de Ou-tse-t'ien, la belle dynastie des Tang occupa le trône de la Chine pendant quelques années encore, mais elle marchait rapidement à sa ruine. Les empereurs, affaiblis par la mollesse et livrés aux eunuques, s'occupèrent peu du gouvernement de l'empire. En 901, exaspéré par leur insolence, qu'ils avaient poussée jusqu'à retenir le souverain en prison, un officier général nommé Léang s'empara de tous les eunuques qu'il put rencontrer, en massacra plusieurs centaines et rendit la liberté à l'empereur. Peu après, un décret fut porté qui ordonnait la mort de tous les eunuques quels qu'ils fussent ; il fut exécuté, et dans la seule capitale de Si-ngan-fou, plus de 700 furent tués sans pitié. L'empereur Tchao-siang-ti régna deux ans à peine, et fut détrôné par ce même Léang, qui établit une dynastie portant son nom. Alors, pendant un demi-siècle, l'empire fut dans une anarchie complète, et plusieurs autres petites dynasties se succédèrent ; mais en 960, Taè-tsou fonda celle des Soung, qui devait conserver le trône de Chine pendant 319 ans. — Taè-tsou,



quoique grand guerrier, protégea les lettres, fit réimprimer les livres anciens, ouvrit des collèges et réglementa les études ; aussi la dynastie vit-elle naître des historiens, des lettrés, des poètes, dont les œuvres sont fort appréciées.

Soung-t'aè-tsou, fondateur de la dynastie des Soung.

Sse-ma-kouang. — Ce grand historien était de l'illustre famille des Sse-ma, auxquels la Chine devait déjà le fameux Sse-ma-ts'ien ; il était originaire du Chen-si. Reçu docteur, il fut, malgré sa jeunesse, préféré par l'empereur à tous les autres prétendants, et nommé gouverneur de Sou-tcheou ; mais son père Sse-ma-tche étant mort, il fut obligé de

déposer sa charge. Sur la proposition de Pan-ki, généralissime des troupes du Chen-si, il reçut le commandement de la ville de Pin-tcheou, et ses sages conseils ne contribuèrent pas peu au succès de l'expédition contre les Tartares qui menaçaient d'envahir la Chine. La paix faite, on le nomma gouverneur général de Kaè-foung-fou, dans le Ho-nan, et censeur de l'empire, charge dans laquelle il montra la plus grande sincérité. Malgré sa franchise, l'empereur Jen-tsoung lui conserva sa faveur jusqu'à la fin de son règne (1063). Son successeur fut Iin-tsoung, et Sse-ma-kouang aida l'impératrice régente dans le gouvernement de l'État ; elle appréciait les conseils et l'expérience de ce sage ministre. Mort à 36 ans, Iin-tsoung fut remplacé par Chen-tsoung, son fils, qui choisit Sse-ma-kouang pour ministre d'État, puis pour président de l'académie des Han-lin. Trompé par de faux rapports, l'empereur éloigna de la cour Sse-ma-kouang, qui se retira à Lo-yang, où il travailla pendant quinze années aux ouvrages qui devaient immortaliser son nom. On lui doit l'histoire universelle (*Tse-tche-t'oung-kien*), qui commence à l'année 403 avant Jésus-Christ pour se terminer à l'année 960 de l'ère chrétienne. Ayant appris la mort de Chen-tsoung, il partit de Lo-yang pour aller rendre ses devoirs à l'empereur défunt, et il fut

retenu par l'impératrice régente. Il termina sa carrière en rendant la paix à l'empire par un traité glorieux ; il était allé lui-même comme ministre plénipotentiaire chez les Tartares, et leur empereur Li-pin-tchang lui avait accordé toutes ses demandes. Sse-ma kouang mourut à l'âge de 68 ans, comblé d'honneurs, après une vie uniquement consacrée au service de sa patrie (1086).



Sse-ma-kouang.

Tchou-si.

Sou-che. — Sou-che naquit dans le Sse-tchouan d'une famille mandarinale, et fut élevé par sa mère, la vertueuse Tch'eng-che. Vers l'an 1057, il se présenta aux examens à la capitale et fut reçu docteur par le fameux Ngo-yang-siou, chef du tribunal littéraire. Sa science profonde, dont l'examineur avait parlé au souverain, lui valut l'entrée à la cour ; mais la jalouse rivalité du ministre Ouang-ngan-che arrêta ^{p.075} bien longtemps son avancement. Par les intrigues de ce ministre, il fut exclu de la place d'historiographe qui lui revenait de droit ; plusieurs fois faussement accusé, il accepta le commandement d'une simple ville

de troisième ordre. En l'année 1086, Tche-tsong, âgé seulement de 10 ans, étant monté sur le trône, l'impératrice-mère gouverna et répara toutes les injustices commises sous le règne précédent. Sou-che fut nommé précepteur du jeune prince, qui non seulement l'estimait, mais l'aimait sincèrement. A la mort de la régente, Tche-tsong, âgé de 18 ans, oublia bien vite les sages conseils de Sou-che et le renvoya en province, comme gouverneur de ^{p.076} Hang-tcheou. L'administration de Sou-che fut prudente et sage ; il fit de grands travaux, creusa des canaux, arrêta les inondations qui menaçaient de tout détruire, et rendit son peuple heureux ; malgré cela, il retomba en disgrâce et fut réduit presque à la mendicité. Abandonné de tous, il voulut se construire une petite cabane dans un lieu désert, mais il n'avait pas même de quoi en faire les frais ; alors il écrivit une planchette clouée au bout d'un bâton : « Moi, Sou-che, exilé, n'ayant ni feu ni lieu, je n'ai pas de quoi me construire un abri. » Les lettrés firent une souscription et lui bâtirent une petite maison, à laquelle ils ajoutèrent un jardin ; c'est là qu'il vécut en philosophe et fit ses commentaires sur le *Y-king*. Il composa de nombreux ouvrages, entre autres celui qui a pour titre *Chou k'iuen*, et qui contient une explication très estimée du *Chou-king*. Il mourut en l'année 1101.

Tchou-si. — Tchou-si naquit dans la province de Ngan-hoée, l'an 1150. A 19 ans, il fut reçu docteur et se livra à l'étude des livres bouddhistes jusqu'à sa vingt-quatrième année ; on dit même qu'il se fit bonze. Reconnaisant ses erreurs, il ne cessa dans la suite de combattre avec acharnement les bouddhistes et les taoïstes. Tchou-si commença par commenter le *Ta-sio*, puis le *Tchoung-young*, enfin tous les classiques, et ses commentaires sont encore aujourd'hui étudiés dans les écoles. Son style élevé en même temps que clair, sa phraséologie agréable, font que ses écrits sont fort goûtés des lettrés. Nommé préfet de Tchang-tcheou, il fut accusé par ses ennemis et comme homme politique, et comme littérateur : vers l'an 1196, il perdit tous ses emplois. Miné par les ennuis et les infirmités, il mourut l'an 1200, sous le règne de Ming-tsong.

Ngo-yang-siou. — Un illustre savant vivait aussi sous la dynastie des Song, il se nommait Ngo-yang-siou, et était le président du premier tribunal littéraire. C'est lui qui, en 1057, fit passer les examens au célèbre Sou-che, et qui le



Ngo-yang-siou.

présenta à l'empereur. Il fut son protecteur et son ami ; grâce à lui, Sou-che put se défendre contre les attaques du ministre Ouang-ngan-che. Ce grand homme prononça le panégyrique de Sse-ma-kouang. — Toutes ces biographies, fastidieuses p.077 peut-être, nous ont semblé toutefois devoir être esquissées rapidement ; car il était difficile de passer sous silence ces hommes célèbres dont le nom est dans toutes les bouches, et dont tout Chinois connaît les ouvrages.

V

@

La dynastie chinoise des Soung ne parvint jamais à s'implanter d'une manière définitive dans les provinces du nord de l'empire : elle fut constamment refoulée dans le midi par Ki-tan ; on donnait ce nom aux Tartares orientaux. Ils s'étaient établis dans le Léao-toung, après avoir subjugué toutes les peuplades qui se trouvaient dans la Corée, la Mantchourie et une partie de la Mongolie orientale actuelle. Leur dynastie se nommait Léao, et la famille impériale avait nom Yé-iu ; ses neuf empereurs régnèrent de 917 à 1126.

En 1023, l'empereur chinois Jen tsoung fit avec eux une paix honteuse et leur paya un tribut de 200.000 onces d'argent. Le nord du Pé-tche-ly et la ville de Yeou-tcheou tombèrent entre leurs mains ; c'est là qu'ils construisirent leur capitale du sud, qui reçut le nom de Yen-king (Péking), comme nous l'avons dit dans l'introduction.

Cependant les Léao n'étendirent pas leurs possessions plus loin que T'ien-tsin, et nous lisons dans leurs Annales que le canal unissant la capitale au fleuve Pé-ho servait déjà, comme aujourd'hui, au transport des grains.

L'empereur des Léao.

En 1101, l'empereur Hoè-tsong de la dynastie chinoise, voyant qu'il ne pouvait ^{p.078} résister aux Léao, appela à son secours une horde tartare nommée Jou-tche, dont les troupes repoussèrent les Léao et s'emparèrent de Pé-tche-ly ; ils prirent Yen-king et fondèrent la nouvelle dynastie des Kin, bien plus redoutable encore pour les Soung que ne l'avait été la précédente. La cour chinoise, forcée d'abandonner K'aè-foung-fou, puis Nan-king, se retira à Hang-tcheou, pourchassée par les Kin, dont l'empire embrassa bientôt toute la Mongolie, le Pé-tche-ly, le Chan-toung, le Ho-nan et le Chan-si. Cette dynastie, puissante et toujours victorieuse, fit des ouvrages importants ; d'abord elle construisit sa capitale Tchoung-tou et un palais magnifique ; puis répara Yen-king, qui forma la partie ouest de cette immense cité ; enfin elle se donna, au nord de la ville, un superbe parc de plaisance dont on voit encore les jardins et les lacs ; c'est le K'ioung-hoa-tao dont nous avons déjà parlé et qui est situé au nord-ouest du palais impérial actuel.

Les Kin continuèrent le grand canal et lui firent traverser le Pé-tche-ly, une partie du Ho-nan et du Chan-toung, jusqu'à la ville de Lin-tsing-tcheou. Pour alimenter ce canal, ils pratiquèrent une saignée au fleuve Houn-ho à 30 li ouest de Péking, près du village de Ma-yu. Ce beau canal arrosait les champs et fournissait l'eau aux parcs impériaux et à la ville ; ce n'est que plus tard, en 1186, que l'empereur fit fermer la prise d'eau de Ma-yu, dans la crainte d'une inondation.



C'est également à cette dynastie que l'on doit la construction du remarquable pont de Lou-keou-k'iao, qui fut terminé en cinq années (1189-1194), sous le règne de l'empereur Ming-tchang.

L'empereur chinois Li-tsoung, en 1225, au lieu de défendre son empire contre les Kin, cultivait les lettres, et c'est lui qui donna le titre de koug (prince) au chef de la famille de Confucius. Enfin, se voyant impuissant à repousser l'invasion, il appela à son aide les Tartares occidentaux, dont l'empire s'étendait déjà depuis Karabalgassoun jusqu'à Samarkande ; nous verrons bientôt comment Gengiskan et ses successeurs s'emparèrent de toute la Chine, renversant les Kin en 1234 et les Soung en 1278. La sépulture des Kin existe encore vers l'ouest, à quatre journées de Péking.

@



L'empereur des Kin.

CHAPITRE IV

- I. Gengiskan. Ongkan (Prêtre Jean). Oktaikan.
- II. Jean de Plan-Carpin. L'impératrice Tourakina. Kouyoukkan.
- III. La régente Ogoulgaimiz. Mangoukan.
- IV. Ruysbroeck ou Rubruquis.

@



I

è-chou-kaè, selon l'histoire de la Chine (T'oung-kien), fut le père de Gengiskan, et sa mère se nommait Yuè-loun. Chef d'une horde tartare-mongole, Yè-chou-kaè, après une grande victoire sur les T'a-t'a dont le roi s'appelait Tié-mou-tsin, donna le nom du vaincu au fils qui venait de lui naître (1157). Dès l'âge de treize ans, ce jeune prince perdit son père, mais sa mère sut, par sa prudence et sa fermeté, lui conserver un nom parmi les tribus tartares.

A cette époque vivait un personnage mystérieux, connu en Europe sous le nom de Prêtre Jean, mais qui s'appelait réellement Ongkan ou Ouangkan. Les nestoriens, établis, dit-on, dans ces contrées depuis longtemps, lui avaient donné ce titre de prêtre, quoiqu'il ne fût peut-être pas même baptisé. Ongkan était roi des Karaïtes ; ses États comprenaient une grande partie du Karakatai, et sa capitale devait être Karabalgassoun (la ville noire), dont on voit encore les ruines. La Chine se nommait Katai, et toute la région située au nord de la Grande Muraille ayant été conquise par ses empereurs, ils lui donnèrent le nom de Karakatai, c'est-à-dire Chine noire ou inculte. Prêtre Jean écrivit plusieurs lettres aux princes d'Europe : à Alexandre III, au roi de France, à l'empereur de Constantinople et même au roi de Portugal ; dans chacune d'elles il se donnait l'orgueilleux titre de « Roi tout-puissant sur tous les autres rois ». Les fables les plus ridicules se débitaient sur son compte en Occident.

Tié-mou-tsin était d'année en année devenu plus puissant ; il avait réuni sous son ^{p.080} commandement toutes les tribus mongoles qui voulaient s'affranchir de l'autorité tyrannique de Prêtre Jean. Cependant, pour s'attirer la bienveillance de ce puissant voisin, il lui demanda sa fille en mariage. Ongkan répondit à cette avance par un refus insolent, et Tié-mou-tsin lui déclara la guerre en envahissant le pays des Karaïtes à la tête de 360.000 cavaliers. L'armée de Prêtre Jean était ni moins nombreuse, ni moins aguerrie ; il se porta à la rencontre des envahisseurs, et ces 700.000 hommes en vinrent aux mains dans la grande plaine de Tangut, située au sud de Karabalgassoun. Le combat fut acharné et dura deux jours, avec des chances diverses de part et d'autre ; enfin Tié-mou-tsin, par une habile manœuvre, coupa en deux l'armée ennemie et la défit complètement. Ongkan, blessé et poursuivi par les troupes mongoles qui occupèrent sa capitale, s'enfuit vers le sud-ouest et alla demander asile à Tayankan, chef des Naïmans, qui lui fit trancher la tête pour plaire au vainqueur. San-koun, fils de Prêtre Jean, se sauva au fond du Thibet. (V. la carte, p. 83.)

Notons ici que les auteurs sont fort divisés au sujet de ce Prêtre Jean ; plusieurs ont avancé que le nom de Ongkan ou Ouangkan était celui de son frère, qui fut son successeur ; d'autres croient que ce nom appartient au Prêtre Jean lui-même. Nous avons rapporté de lui ce qui nous semblait le plus probable.

Tié-mou-tsin établit sa cour à Karabalgassoun, sur les rives du fleuve Ork-ho ou Ourkoun. Après cette mémorable victoire et la conquête de tout le pays, les tribus tartares, remplies d'admiration pour leur grand guerrier, se rangèrent sans exception sous son obéissance. Dans une assemblée générale de tous les chefs, il fut choisi par acclamation pour souverain suprême ; il avait alors quarante-huit ans (1205). Chaque prince portant le nom de Kan, Tié mou-tsin devint ainsi le Ka-kan ou grand Kan ; un devin proposa pour son nom d'empereur celui de Gengiskan ou Kan des forts, qui fut ^{p.081} adopté avec enthousiasme, et Tié-mou-tsing depuis lors n'en porta plus d'autre. Le plateau des montagnes de Bourkan-kaldoun, formant le partage des eaux entre les petites rivières tributaires du lac Baïkal et les affluents supérieurs du fleuve Amour, fut le centre de ses opérations militaires, et c'est de là qu'il fit partir ses armées à la conquête du monde. (V. la carte, p. 83.)



stoire.

Yuen-t'aè-tsou (Gengiskan).

En 1210, Gengiskan, prenant pour prétexte un manque d'égards de la dynastie des Kin envers lui, attaqua la Chine, détruisit son armée à Suen-hoa-fou près de Kalgan et, s'avançant vers le sud, força la passe de Kiu-young-kouan, à une journée de Tchoung-tou (Péking). L'empereur, effrayé, obtint la paix en donnant sa fille en mariage à Gengiskan, qui se retira. Les Kin, pour préparer une revanche, allèrent à Kaè-foung-fou, où ils réunirent une armée de 200.000 hommes ; mais Gengiskan, l'ayant appris, envoya contre elle Moncly, un de ses meilleurs généraux, qui la tailla en pièces. Tchoung-tou fut emportée d'assaut après un siège très meurtrier, dans

lequel l'empereur des Kin perdit la vie. Gengiskan donna le gouvernement de la ville à Moncly, avec ordre de conquérir le reste de la Chine et la Corée (1213). Dans les années qui suivirent, le grand conquérant prit Yarkande, Bokhara, Samarkande, Merv, Hérat et tout le Korassan. En 1223, la Perse et Balck tombèrent en son pouvoir ; puis il entra en Bulgarie et s'empara de tout le pays jusqu'au Volga. En 1224, il revint à Karabalgassoun ; mais, dans une nouvelle expédition qu'il entreprenait deux ans après contre la Chine, il tomba malade en route. Voyant que sa fin approchait, il désigna Oktai, son troisième fils, pour lui succéder, et mourut le 18 août 1226, après vingt-cinq ans de règne, âgé de 73 ans. A la même époque, la France assistait au couronnement de saint Louis.



Gengiskan consultant les sorts.

p.082 Quelque temps avant sa mort, pendant une grande chasse, Gengiskan s'était reposé sous un arbre séculaire et avait fixé ce lieu pour sa sépulture ; c'est là qu'on transporta son cercueil. On peut encore voir, non loin de Karabalgassoun, les ruines de son tombeau.

Karabalgassoun était une ville carrée assez grande qui renfermait une citadelle ; située sur le fleuve Ork-ho, elle se trouvait à environ sept journées d'Ourga, vers le sud-ouest. Ses ruines existent encore et ont été visitées, étudiées, photographiées par l'expédition finnoise en 1890, par M. Heikel, et par une mission russe qui en a publié un splendide album de photogravures. On y a découvert des inscriptions et des monuments. Le premier date de la dynastie des T'ang, et rappelle par sa forme la prière de Si-ngan-fou, mais il est beaucoup plus grand. On peut y lire une inscription en trois langues : iénissi, ougour et chinois. Nous avons fait dessiner, d'après le livre de l'expédition finnoise, le sommet du second monument reconstitué. Quant au troisième, on en a photographié les fragments et les inscriptions. Celles de ces deux derniers monuments ont été traduites avec beaucoup de soin par M. G. Devéria, l'éminent professeur à l'École des langues orientales.



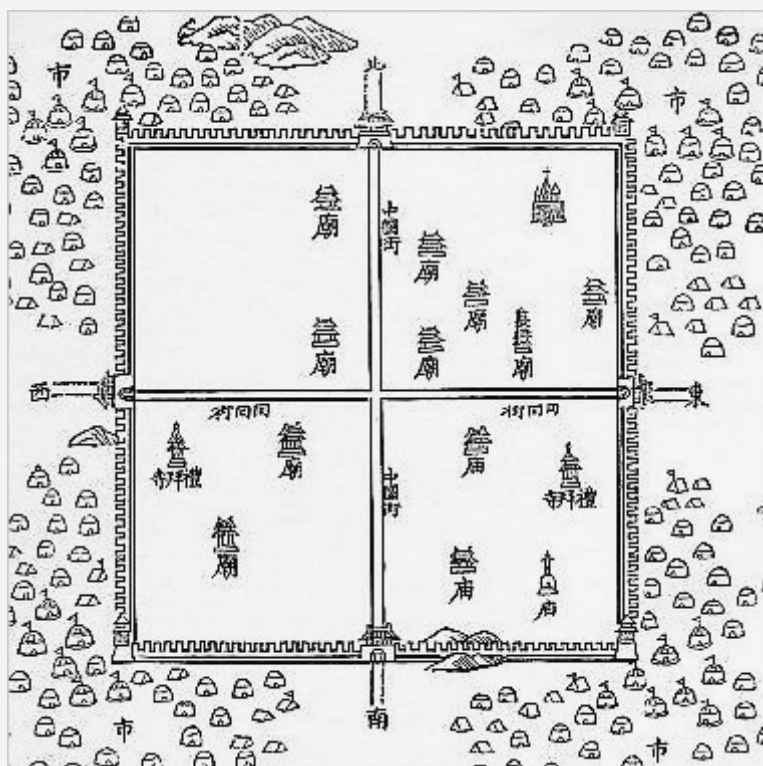
Yuen-t'ae-tsoung (Oktaikan).

On retrouve non sans étonnement, dans ces inscriptions, incomplètes du reste, les mots de vraie Religion... Religion lumineuse... Doctrine subtile... il faut renoncer au culte de Bouddha, etc., etc. Les prêtres catholiques ou nestoriens de Si-ngan-fou avaient-ils déjà évangélisé ces lointaines contrées ?



Monument de Karabalgassoun.

L'assemblée des princes, convoquée en 1229, confirma le choix de Gengiskan. Oktai, proclamé empereur, acheva la destruction de l'empire des Kin (1234). Après cette expédition, qui avait duré cinq ans, il rentra à Karabalgassoun et fit construire l'année suivante, à 70 li plus au sud, toujours sur la rive du fleuve Ork-ho, la ville de Karakoroum (sable noir), avec un palais magnifique au sud de sa nouvelle capitale.

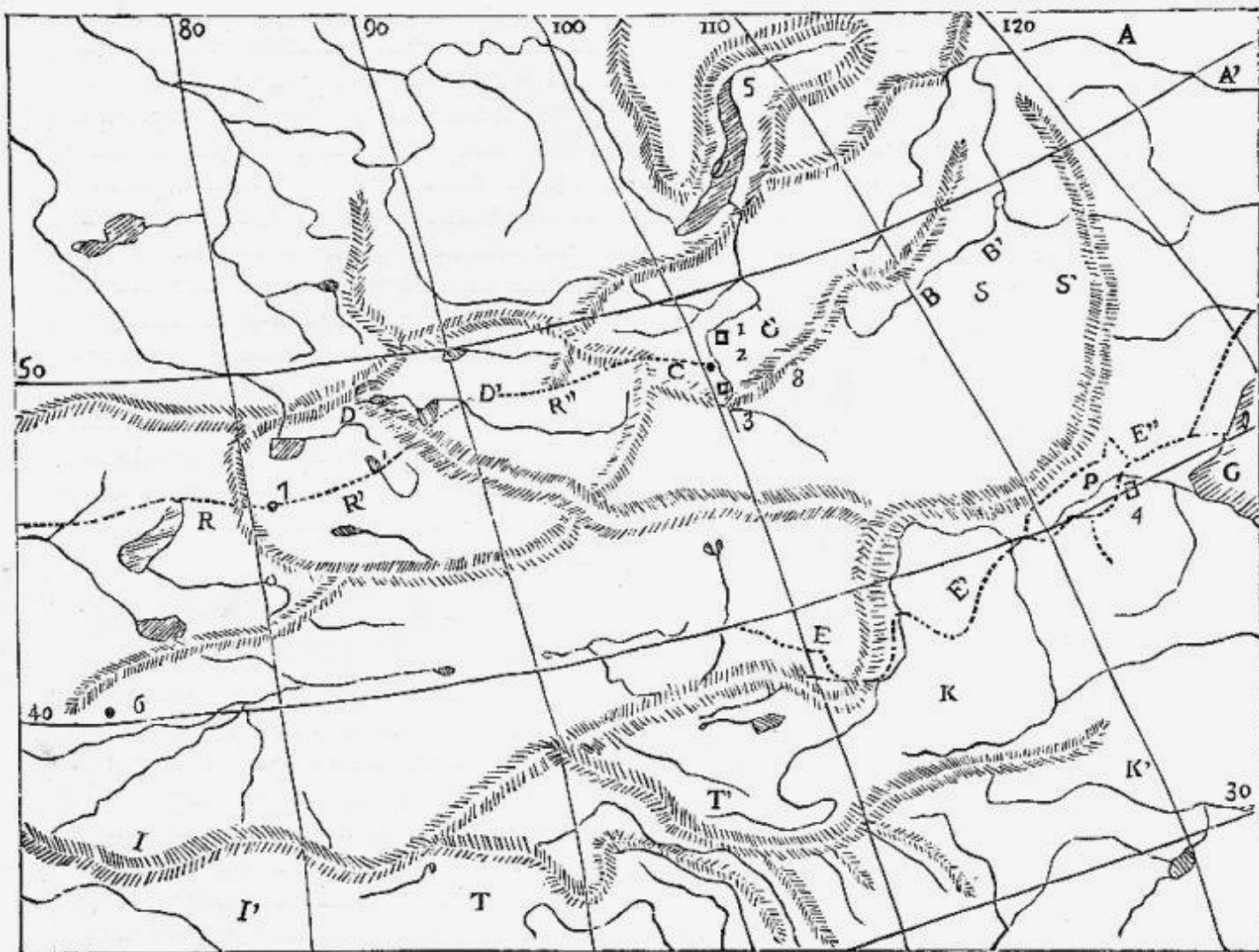


Carte de Karakoroum, d'après les Chinois.

Après la disparition de la dynastie des Yuen et des Gengiskanides, Karakoroum ne fut plus qu'une ville de second ordre et finit par disparaître. Vers l'année 1590, on fonda sur son emplacement le monastère d'Erdeni-Tchao qui s'y voit encore. De Péking on peut y arriver en vingt journées.

Oktai avait de plus trois autres résidences, tentes ou palais qu'il habitait suivant les saisons. Ses armées du nord ravagèrent la Corée, celles du sud

s'emparèrent de toute la Chine méridionale, pendant que ses frères faisaient la conquête de la Hongrie et de la Pologne. Oktai mourut le 15 décembre 1241, laissant la régence à l'impératrice Tourakina. Les princes durent alors se réunir pour la nouvelle élection ; ils vinrent de toutes les parties de l'immense empire avec



Carte de l'Asie centrale au XIII^e siècle.

1. Karabalgassoun. — 2. Sira-Ordou. — 3. Karakoroum. — 4. Tchoung-tou ; Kambalick (Péking). — 5. Lac Baïkal. — 6. Kashgar. — 7. Ieniil. — 8. Montagnes de Bourkan-Kaldoun. R R' R'' Route suivie par Plan-Carpin. — D D' Pays des Naïmans. — I I' Inde supérieure. — C C' Pays des Karaites. — K K' Le Katai (la Chine). — T T' Thibet (Tubet). — E E' E'' La Grande Muraille. — G Golfe du Pé-tche-ly. — A A' Le fleuve Amour. — B B' La rivière Kéroulan. — S S' Pays des T'a-t'a. — P Passe de Kiu-young-kouan.

des suites nombreuses et brillantes, chargés de toutes les dépouilles des peuples vaincus ; et le 24 août 1246, ^{p.083} dans une assemblée mémorable, ils élurent le nouvel empereur Kouyoukkan à la Horde d'or. On donnait ce nom à une immense tente toute couverte de drap d'or et doublée d'étoffes précieuses aussi lamées d'or, qui avait été dressée au milieu d'une grande plaine, près de Karakoroum. C'est donc improprement que Sira-Ordou a été appelé la Horde d'or. Sira-Ordou

était, à quelques lieues plus au nord, une agglomération permanente de deux mille tentes blanches destinées à recevoir les princes, les généraux mongols et les ambassadeurs étrangers qui, pour cette circonstance, étaient arrivés en très grand nombre et chargés de présents. — C'est à cette époque que Jean de Plan-Carpin, religieux de Saint-François, vint à la cour du grand Kan. Les immenses conquêtes de Gengiskan, la terrible invasion de Batou son petit-fils, envoyé à la conquête de l'Occident avec une armée de 600.000 hommes, la Russie envahie jusqu'à Kiew, la Pologne et la Hongrie dévastées, les armées chrétiennes repoussées par ce torrent dévastateur, avaient plongé l'Europe dans la consternation.

L'empereur Kouyoukkan.

p.084 En 1245, dans le Concile œcuménique de Lyon, le pape Innocent IV, qui le présidait, dit ces paroles :

— Certes, elles sont nombreuses et diverses les préoccupations qui nous accablent : l'entreprise urgente pour la Terre-Sainte, la tribulation qui menace l'Église, et le misérable état de l'empire Romain. Mais, à dire vrai, nous oublions tout ceci et nous-même, en songeant à la persécution des Tartares. Car, en considérant que le nom chrétien (ce qu'à Dieu ne plaise !) pourrait être anéanti de nos jours par ces Tartares, cette seule pensée brise tous nos os, en dessèche la moelle, amaigrit nos membres, exténue les forces de notre âme et nous plonge dans de si douloureuses angoisses que, jeté pour ainsi dire hors de nous-même, nous ne savons plus de quel côté nous tourner.

D'autre part, les histoires prodigieuses racontées par les voyageurs sur le Katai, le bruit que plusieurs chefs de ces hordes redoutables s'étaient convertis au christianisme, l'espérance de propager la foi et d'arrêter enfin la barbarie des peuples de la haute Asie, déterminèrent le Souverain-Pontife à envoyer aux Tartares des missionnaires avec des lettres pontificales pour les exhorter à



embrasser la foi catholique et à ne plus verser le sang chrétien. Le pape, à cette fin, s'adressa aux deux grands ordres mendiants, les dominicains et les franciscains, qui, bien que d'une origine récente, répandaient déjà au loin les lumières de l'Évangile. Innocent IV écrivit au prieur des dominicains de Paris, lequel choisit quatre de ses religieux pour être envoyés aux princes mongols qui commandaient en Perse. En même temps, deux franciscains étaient désignés pour se rendre jusqu'en Tartarie auprès du grand Kan. Nous allons voir tout ce que les Papes et les rois de France firent alors pour sauver l'Europe et convertir les Tartares, tout ce que souffrirent les missionnaires envoyés par eux en ambassade, et comment Dieu bénit leur indomptable énergie.

II

@

Jean de Plan-Carpin, de l'ordre des frères-mineurs, fut le légat choisi par le Saint-Siège auprès des Tartares. Il était né vers 1182, dans la ville d'Assise, et avait été un des compagnons de saint François. On lui adjoignit Étienne de Bohême.

« Comme par ordre du Siège apostolique, dit Plan-Carpin au commencement de la relation de son voyage, nous devions nous rendre auprès des Tartares et des autres nations de l'Orient, sachant la volonté du Souverain-Pontife et des vénérables cardinaux, nous nous sommes déterminés à prendre d'abord le chemin de la Tartarie ; tous, en effet, nous craignions qu'un danger imminent ne menaçât l'Église de ce côté. Bien que de la part des Tartares ou des autres peuples nous eussions à redouter la mort ou la captivité perpétuelle, la faim, la soif, le froid, la chaleur ; des affronts et des souffrances au-dessus de nos forces, et qui en réalité, sauf la mort et la captivité, nous ont accablés en plus grand nombre que nous n'avions pu le croire : cependant nous avons voulu nous dévouer pour faire la volonté de Dieu, selon l'ordre de notre saint Père le Pape, et rendre service à la chrétienté en lui faisant connaître exactement la volonté et l'intention de ces peuples, de peur que, dans une irruption subite, ils ne la trouvassent encore une fois sans défense, comme il est arrivé



précédemment, pour les péchés des hommes, et ne fissent un grand carnage parmi le peuple chrétien. p.086

Jean de Plan-Carpin.

La lettre du pape Innocent IV, dont Plan-Carpin était porteur, commençait ainsi :

« Au roi et au peuple des Tartares. Comme non seulement les hommes, mais encore les animaux privés de raison et les éléments de ce monde sont naturellement unis dans une même fin, à l'exemple des esprits supérieurs que le créateur de toutes choses a distingués pour maintenir un ordre stable et pacifique, nous sommes forcé à bon droit de nous étonner profondément que vous, comme nous l'avons appris, après avoir envahi beaucoup de pays chrétiens et autres, vous les ayez dévastés et horriblement désolés, et que maintenant encore, ne mettant aucun frein à votre fureur, vous ne cessiez d'étendre plus loin les ravages de vos mains, et que sans respect pour le lien naturel qui unit les hommes, sans égard pour le sexe ni pour l'âge, vous les passiez tous indistinctement au fil de votre glaive.

C'est le 16 avril, jour de Pâques de la même année 1245, que Jean de Plan-Carpin p.087 et Étienne de Bohême partirent de Lyon. Ils traversèrent l'Allemagne, la Bohême, la Pologne où un troisième franciscain, Benoît de Pologne, se joignit à eux pour leur servir d'interprète, et arrivèrent à Kiew, métropole de la Russie. Le chef tartare qui commandait en cette ville leur fournit des chevaux et des guides ; mais après six journées de chemin, Étienne de Bohême tomba malade et dut s'arrêter. Les deux autres religieux continuèrent leur route à travers des pays dévastés et incultes.

Le chef tartare de Kaniew leur fit donner des montures et ils arrivèrent à une autre ville où commandait un général alain nommé Michéas, plein de malice et de fourberie. Il suscita aux deux religieux toutes sortes de difficultés, qu'ils aplanirent par des présents. Partis avec lui le lundi de la Quinquagésime, ils arrivèrent le vendredi suivant au premier campement des Tartares. Le lendemain matin, comme ils étaient déjà en route, les principaux chefs accoururent au-devant d'eux pour s'enquérir du but de leur mission.

— Nous venons, dirent-ils, de la part du Seigneur et du Père des chrétiens, pour vous exhorter tous à l'amitié et à la paix avec eux ; nous venons vous apporter la foi en Jésus-Christ pour le salut de vos âmes ; cessez d'offenser Dieu et faites pénitence du carnage que vous avez fait de tant de peuples. »

« Nous ayant ainsi entendus, ils nous donnèrent des chevaux et des guides pour nous conduire vers Corenza, et aussitôt ils demandèrent des présents que nous leur fîmes, car il fallait bien accommoder notre volonté à la nécessité.

Corenza était le commandant en chef, au nom de Batoukan de toutes les garnisons de la frontière échelonnées sur la rive droite du Dniéper ; il avait, d'après ce qu'on dit au Frère Jean, 60.000 hommes sous ses ordres.

« Nous dûmes aussi lui donner des présents pour sauver notre vie et faire réussir l'entreprise de notre saint Père le Pape.

Le 26 février, ils reprirent leur route avec trois guides qui devaient les conduire le plus rapidement possible auprès de Batou.

« Nous marchions du matin jusqu'au soir, et très souvent pendant la nuit en trottant avec toute la vitesse de nos chevaux, dont nous changions trois ou quatre fois par jour.



Tentes mongoles.

Enfin, le mercredi saint, 4 avril, ils arrivèrent auprès de Batoukan, qui commandait sur le Volga ; Batoukan était l'aîné des princes gengiskanides et le plus puissant après le grand Kan. On conduisit les deux religieux à sa cour quasi impériale, et on les avertit de veiller avec le plus grand soin à ne pas heurter du

pied le seuil de la tente, présage de si mauvais augure, qu'il entraînait la peine de mort.

« Après être entrés, nous fléchîmes les genoux, et nous présentâmes la lettre de notre saint Père le Pape, en priant qu'on voulût bien la faire traduire par les interprètes. Le samedi saint, ils furent appelés près de Batou et on leur dit de sa part qu'ils devaient se rendre auprès du grand Kan. Le jour de la résurrection du Seigneur, après avoir dit l'office et pris un peu de nourriture, nous repartîmes en pleurant beaucoup, car nous ne savions si nous allions à la vie ou à la mort. Nous étions tellement malades que nous avions grand'peine à nous tenir à cheval. Pendant tout ce carême, et aussi ^{p.088} les jours de jeûne, notre nourriture avait été du millet cuit à l'eau et au sel, et notre boisson de la neige fondue. Nos membres étaient ligaturés avec des bandelettes afin de mieux endurer les fatigues d'une pareille course.

On avait en effet ordonné aux Tartares qui les conduisaient de les faire arriver avec toute la vitesse possible, pour assister à l'élection de l'empereur. Après avoir quitté le pays des Comans, ils entrèrent dans celui des Gangites, déserts sans eau, où ils rencontraient parfois des crânes et des ossements humains qui recouvraient la terre « comme du fumier ».

Arrivés au pays des Naïmans, il tomba, le jour de la fête des saints Pierre et Paul, une abondante neige et ils eurent grand froid. Enfin, ils atteignirent la région des Mongols, et le 22 juillet, jour de la fête de sainte Madeleine, ils parvenaient auprès du grand Kan. Le futur empereur, informé déjà par Batou, fit héberger les deux franciscains et pourvoir à leurs dépenses. Après cinq ou six jours de repos, il les envoya au campement de sa mère, où se préparait une assemblée solennelle, pour laquelle on avait élevé une tente de pourpre blanche qui pouvait contenir plus de deux mille personnes. Ce lieu s'appelait Sira-Ordou. Tous les princes tartares et les ambassadeurs, au nombre d'environ quatre mille, s'y rendirent avec des présents de toutes sortes.

Les bons religieux, « ainsi que l'exigeait la nécessité », durent se conformer au cérémonial, et revêtirent sur leur robe de bure un costume d'apparat qu'on leur avait prêté, puis ils se rendirent dans la grande tente, où on offrait à boire aux envoyés étrangers, et y acceptèrent un peu d'hydromel. On alla ensuite à trois ou quatre lieues de là, dans une belle vallée sur les bords d'un ruisseau qui coule

entre les montagnes ; cet endroit, appelé la Horde d'or, avait été choisi pour l'intronisation de l'empereur. Elle eut lieu le jour de la saint Barthélémy, et fut suivie de grandes agapes et copieuses libations. Le trône du grand Kan, placé sur une estrade circulaire, était en ivoire magnifiquement sculpté et garni d'or et de pierreries. Cet ouvrage avait été exécuté par un orfèvre russe très habile. C'est là que pour la première fois les deux religieux furent appelés auprès de Kouyoukkan, dans une grande réunion où les ambassadeurs offrirent des présents merveilleux soit par leur nombre, soit par leur richesse. Les deux franciscains avaient épuisé leurs provisions et durent se présenter les mains vides.

L'impératrice Tourakina se retira ensuite d'un côté et l'empereur d'un autre.

« Kouyoukkan, dit Plan-Carpin, ayant appris que nous l'avions suivi, nous fit donner ordre de retourner au campement de sa mère. Le lendemain il voulait, en signe de guerre, lever son étendard du côté de l'ouest contre tous les peuples de l'Occident, et il désirait nous le laisser ignorer, mais nous l'apprîmes des témoins eux-mêmes de manière à n'en pouvoir douter. Nous revînmes après quelques jours et nous demeurâmes là un bon mois, ayant à souffrir de la faim et de la soif, car ce qu'on nous donnait pour quatre suffisait à peine pour un. Nous serions peut-être morts sans la charité de l'orfèvre russe, appelé Côme, qui nous montra le trône et le sceau qu'il avait faits pour l'empereur, et fut pour nous une véritable providence. Nous connûmes aussi les secrets desseins du grand Kan par les Moscovites et les Hongrois. Ils parlaient le latin ou le français et, sachant notre intention, ils nous donnaient, sans même que nous eussions besoin de les interroger, tous les renseignements qu'ils pouvaient savoir.

L'empereur prit ensuite connaissance des lettres du Souverain-Pontife, et s'enquit minutieusement auprès des religieux de l'objet de leur mission. Il leur fit donner pour le Pape une réponse que les interprètes leur traduisirent mot à mot le jour de la saint Martin. Kouyoukkan, comme il en avait le désir, leur proposa d'envoyer avec eux des ambassadeurs. Ne voulant pas avoir ^{p.089} près d'eux des espions qui auraient tout examiné et se seraient rendu compte de la faiblesse des princes chrétiens alors divisés entre eux, les religieux, en habiles diplomates, refusèrent cette dangereuse compagnie.

« Le jour de saint Brice, 13 novembre, on nous congédia avec la lettre de l'empereur munie de son sceau, en nous envoyant auprès de l'impératrice-mère. Elle nous donna à chacun une pelisse de renard doublée de ouate, et un habit de pourpre, dont nos Tartares nous volèrent un pied de chacune ; nous le vîmes bien, mais nous aimâmes mieux ne rien dire. La réponse du roi des Tartares, pleine de violence et de fourberie, était rédigée en ces termes :

« La force de Dieu, Kouyoukkan, empereur de tous les hommes, au grand Pape. Vous et tous les peuples chrétiens qui habitent à l'Occident vous nous avez fait transmettre par votre envoyé des lettres très certaines et authentiques dans le dessein de faire la paix avec nous. Comme nous l'avons appris de leur bouche et comme les lettres le portent, vous voulez donc avoir la paix avec nous. Eh bien ! vous, Pape, vous tous, empereurs, rois, princes, chefs et gouverneurs, ne tardez plus à vous rendre auprès de moi pour en définir les conditions : vous entendrez notre réponse et saurez notre volonté. Vous dites que nous devrions nous faire baptiser et nous faire chrétiens ; nous vous répondrons en un mot que nous ne comprenons pas pourquoi nous en agirions ainsi. Vous vous étonnez ensuite des massacres d'hommes que nous avons faits, surtout des chrétiens ^{p.090} Hongrois, Polonais et Moraves ; nous ne le comprenons pas davantage. Cependant, pour ne pas paraître passer ce point sous silence, nous vous dirons que ces peuples n'avaient pas obéi à la volonté de Dieu et de Gengiskan, et que, dans un mauvais dessein, ils avaient massacré nos envoyés ; c'est pourquoi Dieu nous a ordonné de les détruire et les a livrés entre nos mains. Et si ce n'était Dieu qui l'eût fait, que peut l'homme contre l'homme ? Vous, habitants de l'Occident, vous adorez Dieu, vous croyez être les seuls chrétiens et vous méprisez les autres : comment savez-vous à qui il daigne accorder sa protection ? Nous aussi nous adorons Dieu, et c'est avec son secours que nous ravagerons toute la terre, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident. Et s'il n'y avait pas un homme qui soit la force de Dieu, qu'auraient pu faire tous les autres hommes ?

Le voyage de retour fait en hiver fut extrêmement pénible. Les deux franciscains n'eurent souvent aucun abri et passèrent bien des nuits sur la neige,

« à moins que nous ne puissions nous faire un gîte sur la terre avec le pied, car là n'était que campagne rase sans aucun arbre, et souvent le matin nous nous trouvions tout couverts de neige que le vent avait chassée.

Jean de Plan-Carpin arriva à Kiew le 9 juin 1247, puis enfin à Lyon, où il remit au Pape la lettre de Kouyoukkan. Le siège d'Antivari, métropole de la Dalmatie, étant devenu vacant, l'humble Frère Jean fut élevé à la dignité archiépiscopale. A son retour de Tartarie, le Pape l'avait béni et remercié en lui disant ces consolantes paroles de la sainte Écriture :

— L'ambassadeur fidèle est, à celui qui l'envoie, comme la fraîcheur de la neige au temps de la moisson ; il réjouit le cœur de son maître.

Jean de Plan-Carpin mourut bientôt après, vers l'âge de 65 ans.

III

@

Comme le pape Innocent IV, le roi de France, saint Louis, se préoccupait gravement de la formidable invasion qui venait de pénétrer jusqu'au cœur de l'Europe.

— Il faut, disait-il, repousser ces Tatars dans le Tartare, dussions-nous tous périr.

Sachant toutefois qu'il y avait parmi ces peuples des chrétiens pour lesquels le grand Kan montrait des dispositions favorables, saint Louis, animé du même zèle que le Pape pour la paix et pour la foi, résolut de lui envoyer aussi des missionnaires. André de Longjumeau, de l'ordre des frères prêcheurs, avec deux de ses compagnons, deux clercs séculiers et deux officiers du roi, partit de Nicosie le 27 janvier 1249. Il portait au grand Kan, de la part du roi de France, une lettre, une parcelle ^{p.091} de la vraie Croix, et une tente devant servir de chapelle.

« Le roy Loys, dit Joinville, envoya au roi de la Tartarie une tente faite à la guise d'une chapelle, qui estoit moult riche et bien faite. La tente estoit de bonne escarlate fine, en laquelle il fit tirer à l'aiguille toute notre créance : l'Annonciation, la Nativité, etc...

Kouyoukkan était mort en avril 1248, après avoir régné deux ans à peine. L'impératrice Ogoulgaimiz avait pris la régence, qu'elle garda pendant trois ans, et quand les ambassadeurs arrivèrent à Karakoroum, c'est à elle qu'ils furent présentés. Elle fit à la lettre du roi de France une réponse altière et peu bienveillante, et envoya quelques pièces de soie en échange des cadeaux qu'elle avait acceptés. Les Tartares n'avaient vu dans les envoyés de saint Louis que des porteurs d'un tribut de vassalité.

La régente Ogoulgaimiz.

La régence de la princesse Ogoul ne pouvait être que provisoire, et le grand Ordou avait été convoqué pour l'élection d'un nouvel empereur. C'est là que le juillet 1251, par suite d'intrigues et de ruses, le neveu d'Oktai se fit élire par les princes tartares au détriment du fils de Kouyouk, et prit le nom de Mangoukan. La branche cadette arrivait ainsi au pouvoir, et l'empereur, pour se venger de l'opposition qu'il avait rencontrée parmi les partisans de la branche aînée, fit, au milieu même des fêtes du couronnement, mettre cruellement à mort soixante-dix personnes, sous le fallacieux prétexte de complot. La princesse Ogoul, cousue vivante dans un sac de cuir, fut jetée dans le fleuve.

Pendant ce temps, saint Louis avait appris par une lettre, très humble cette fois et remplie de belles promesses, qu'Ergaltai, fils de Batoukan et son futur successeur, désirait faire alliance avec lui contre les Sarrasins. Dans ce message, les Tartares se disaient chrétiens catholiques, et faisaient au saint roi les plus grandes protestations d'amitié. En tous cas ils étaient tolérants, comme on le voit par la fin de la lettre d'Ergaltai :

« Sa Majesté saura aussi que Sa Magnificence Tartarique nous a commandé de ne faire aucune différence ^{p.092} entre le grec, le latin, l'arménien, le nestorien et le jacobéen ; mais de protéger également tous ceux qui adorent la Croix.



Vers le même temps, le roi d'Arménie alla en Tartarie pour faire alliance avec le grand Kan contre les Sarrasins. Hayton, frère de ce roi et qui l'accompagna, dit dans le 24^e chapitre de sa relation :

« Que le grand Kan accomplit incontinent le premier point de la requête qui était de se faire chrétien, se faisant baptiser avec tous les grands de la cour, par un évêque chancelier d'Arménie, après avoir été suffisamment instruit dans la foi catholique.

Mangoukan.

Malgré la clarté de cette affirmation, il serait peut-être difficile de prouver que le grand Kan fût catholique ; il se faisait passer pour tel, comme tous les princes gengiskanides, quand les besoins de la politique l'exigeaient.

IV

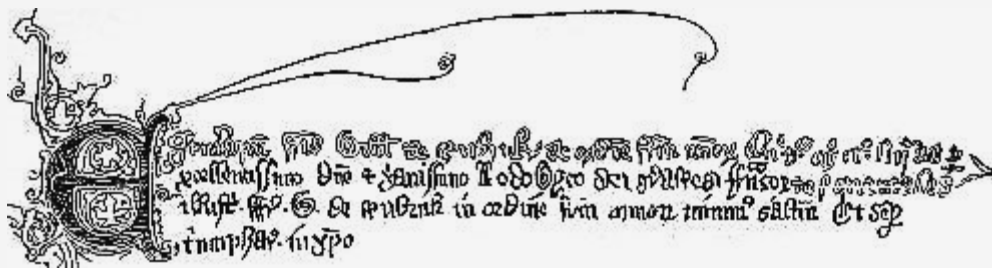


@

Afin de se rendre un compte exact des dispositions des princes mongols, et toujours aussi dans l'espoir de les convertir à la foi catholique, le pieux roi de France, malgré son premier insuccès, se décida à envoyer une fois encore des missionnaires auprès des Tartares. Deux franciscains furent choisis pour cette entreprise : c'étaient Guillaume de Ruysbroeck, plus connu sous le nom de Rubruquis, né dans le Brabant vers l'an 1220, et Barthélémy de Crémone. Saint Louis leur donna des lettres pour Sartak, autre fils de Batou, qui commandait les troupes les plus rapprochées de l'Occident.

Rubruquis adressa au roi très chrétien une relation détaillée de leur voyage, dont le texte nous a été conservé. Ils se rendirent d'abord à Constantinople, et de là s'embarquèrent sur un navire qui les conduisit à Soldaya (Soudac en Crimée). C'est là, ainsi que le faisaient les marchands qui se dirigeaient vers les pays du nord, que Rubruquis organisa sa petite caravane. Elle se composait,

outre les deux franciscains, d'un interprète, d'un guide, d'un domestique et de deux conducteurs pour soigner les bœufs et les chevaux. Il se procura six chariots couverts pour porter leurs bagages et les présents dont on lui avait bien recommandé de se munir, et de plus cinq chevaux pour eux et leur suite.



Relation de Rubruquis. (British muséum).

Les missionnaires eurent à souffrir sur toute la route des difficultés de tout genre, provenant du voyage et des vexations des Tartares toujours insatiables.

« Depuis la ville de Soudac, dit Rubruquis, jusqu'à notre arrivée auprès de Sartak, pendant deux mois nous ne couchâmes dans aucune maison ni tente, mais en plein air ou sous nos chariots ; nous ne vîmes aucun village ni trace d'habitation, mais seulement des tombes de Comans en très grande quantité.



Guillaume Ruysbroeck (Rubruquis).

Parvenus au camp de Sartak, à trois journées en deçà du Volga, ils s'aperçurent bien vite que ce général n'était pas chrétien. Un nestorien puissant à la cour les introduisit auprès de l'officier chargé de présenter les ambassadeurs. Il fallut parlementer d'abord au sujet des cadeaux à p.093 offrir. Les franciscains dirent qu'ils n'avaient ni or ni argent, ni rien de précieux ; ce qui était bien l'exacte vérité. On voulut alors retenir leurs vêtements sacerdotaux ! Enfin ils furent présentés à la condition de s'en revêtir. Sartak admira la Bible donnée par le roi de France, et les enluminures du beau psautier donné par la reine.

« Il prit dans sa main la croix et s'enquit si c'était l'image du Christ, et nous répondîmes que oui. Les nestoriens ne mettent jamais sur leur crucifix la figure du Christ, d'où il semble qu'ils comprennent mal la Passion, ou qu'ils en rougissent. Alors je lui présentai vos lettres traduites en arabe et en syriaque, et nous nous retirâmes.

Sartak ne voulut pas prendre sur lui d'y répondre et renvoya les missionnaires à son père Batou. Rubruquis ajoute en parlant de Sartak :

« Croit-il au Christ ? je n'en sais rien ; ce que je sais, c'est qu'il ne veut pas qu'on dise qu'il soit chrétien, et qu'il m'a semblé plutôt en rire.

Les deux religieux se remirent donc en route.

Batou.

« Quand je vis la cour de Batou, je fus étonné à l'aspect de ses habitations, semblables à celles d'une grande ville qui s'étendrait en long, avec de tous côtés à trois ou quatre lieues, une quantité de monde. Et, comme le peuple d'Israël, chacun sait à quel endroit il doit planter sa tente quand ils changent de campement. Le lendemain, on nous conduisit près de Batou. Nous nous tîmes là nus-pieds et nu-tête, avec notre habit de religieux, grand sujet d'étonnement aux yeux de tous.

« Notre introducteur nous ordonna de nous mettre à genoux. Je fléchis un genou comme devant un homme ; il me fit signe de fléchir les deux, ce que je fis pour ne pas l'offenser. Puisque j'étais à genoux, je commençai par une prière, me mettant en la présence de Dieu :

— Seigneur, lui dis-je, nous prions le Seigneur de qui procède tout bien, qu'après vous avoir donné les biens terrestres il vous donne aussi les célestes, sans lesquels les autres ne sont rien.

Il écouta attentivement, et j'ajoutai :



— Sachez que pour sûr vous n'irez pas au ciel si vous ne vous faites chrétien, car c'est la parole de Dieu : celui qui croira et sera baptisé sera sauvé, mais celui qui ne croira pas sera condamné.

A ces mots il sourit un peu, et les autres Tartares commencèrent à battre des mains, se moquant de nous. Je dis ensuite :

— Je me suis rendu d'abord auprès de votre fils, parce que nous avons entendu dire qu'il était chrétien, et je lui ai apporté des lettres de la part de mon maître, le roi de France. Votre fils m'a renvoyé à vous, vous devez en savoir les motifs.

Alors il me fit lever et s'enquit de votre nom, du mien, de celui de mon compagnon, et les fit mettre par écrit.

Quelque temps après ^{p.094} être sorti, Batou fit dire à Rubruquis :

— Le roi votre maître demande que vous puissiez rester en ce pays, mais ceci ne peut se faire sans l'assentiment de Mangoukan ; ainsi il faut aller le trouver avec votre interprète.

Après avoir pendant six semaines suivi la cour de Batou le long du Volga, les deux religieux reçurent la visite d'un officier tartare, qui leur dit :

— C'est moi qui suis chargé de vous conduire auprès de Mangoukan ; il y a quatre mois de route et il fait un froid à fendre les pierres et les arbres. Voyez si vous pourrez supporter ce voyage.

Je lui répondis :

— J'espère avec l'aide de Dieu affronter ce que d'autres hommes peuvent affronter.

Nous chevauchâmes sans désespérer vers l'Orient, jusqu'à la fête de tous les saints. La faim, la soif, le froid et la fatigue furent horribles. Quelquefois mon compagnon avait tellement faim qu'il me disait :

— Il me semble que je n'ai jamais mangé.

On ne mangeait en effet que le soir ; le matin ils donnaient quelque chose à boire ou du millet cuit à l'eau. Le soir ils nous apportaient de la viande et une certaine quantité de bouillon. Quand nous avions suffisamment de ce bouillon de viande, nous nous trouvions très bien restaurés, et il me paraissait que c'était un potage très agréable et très

nourrissant. Le vendredi, je restais à jeun jusqu'à la nuit, et alors il me fallait avec tristesse et douleur manger de la viande.

Officier tartare.

Ayant traversé de vastes plaines, le Turkestan, le pays des Ouïgours et la terre des Naïmans, les religieux arrivèrent à la cour de Mangoukan, le jour de saint Jean l'évangéliste, 27 décembre 1253.

« On donna à notre conducteur une grande habitation et à nous trois une petite masure, où il y avait à peine place pour déposer nos bagages, faire nos lits et allumer un peu de feu. Nous fûmes appelés par les officiers de l'empereur et interrogés sur l'objet de notre voyage, et si le roi de France voulait faire la paix ou la guerre avec eux. — Je leur dis :

— Le roi a ^{p.095} expédié des lettres à Sartak en le croyant chrétien ; s'il avait su qu'il ne l'était pas, il ne lui aurait pas écrit. Pour ce qui est de la paix, je vous assure qu'il ne vous a fait aucune injure. C'est un homme équitable, et s'il vous avait donné quelque motif de lui déclarer la guerre à lui et à son peuple, il vous ferait ses excuses et vous demanderait la paix. Mais si vous, sans aucune raison, vous voulez lever vos armes contre lui et son peuple, Dieu est juste, et nous espérons qu'il viendra à leur aide.

Ils demeuraient étonnés et nous répétaient :

— Mais enfin, pourquoi êtes-vous venus, si ce n'est pour faire la paix ?

Ils en sont arrivés à cet excès d'orgueil qu'ils croient que le monde entier n'a pas d'autre intention que de traiter de la paix avec eux. Au contraire, si la chose m'était permise, je prêcherais au monde entier de leur résister à main armée.

Un noble patriotisme, un amour profond pour la chrétienté, une foi vive, un courage à toute épreuve, faisaient de ces généreux franciscains des diplomates non moins habiles qu'énergiques. Il est permis de croire qu'ils ont ainsi sauvé



l'Europe de l'invasion tartare. De pareils services ne doivent pas rester dans l'oubli, et méritent une éternelle reconnaissance !

Ayant aperçu à leur arrivée une tente surmontée d'une petite croix, ils y entrèrent^{p.096} pleins de joie. Ils virent là un autel fort bien orné, avec les images du Sauveur, de la sainte Vierge, de saint Jean-Baptiste et de deux anges, brodées en or. Il y avait une grande croix d'argent ornée de pierreries, beaucoup de tentures, et devant l'autel une lampe à huit lumières. Là était assis un moine arménien. Avant de le saluer, ils entonnèrent l'*Ave, regina cælorum*, et le moine se levant pria avec eux.

Ce moine portait des habits fort simples, un cilice, et était catholique. Les franciscains se joignirent à lui pour ne plus le quitter. Quand, plus tard, Mangoukan leur offrit d'aller à Karakoroum, ils répondirent :

— Nous avons trouvé ce moine, que nous croyons un saint homme venu ici par la volonté de Dieu ; nous resterons volontiers avec lui, car nous sommes moines nous-mêmes, et nous prions ensemble pour le grand Kan.

Ce moine était un peu médecin, et dans une décoction de rhubarbe qui lui servait de « panacée », il faisait tremper un petit crucifix avec l'image de Notre-Seigneur, ce qui montre bien qu'il n'était pas nestorien. Il rendit de bons services à Rubruquis et à son compagnon pendant leur séjour. Comme il était très faible en théologie, Rubruquis lui donna des leçons, et lui, en retour, enseigna le mongol aux missionnaires. Il avait promis au grand Kan que s'il se faisait chrétien, toute la terre se soumettrait à lui ; Rubruquis lui dit alors ces nobles paroles :

— Frère, volontiers je l'exhorterai à se faire chrétien ; je suis venu pour cela et pour prêcher à tous. Je lui promettrai aussi que les Français et le Pape en auront une grande joie, et le regarderont comme un frère et un ami. Mais qu'ils doivent se faire ses esclaves et lui payer tribut comme les autres nations, je ne le dirai jamais, car je parlerais contre ma conscience.

Le 4 janvier 1254, les deux franciscains furent admis à l'audience du grand Kan.

« On nous fit arrêter devant la porte dont on leva le feutre, et comme nous étions au temps de Noël, nous entonnâmes l'hymne *A solis ortus cardine*. Après l'avoir achevée, ils se mirent à nous fouiller partout pour voir si nous ne portions pas de couteaux sur nous. L'habitation était entièrement tendue de toiles d'or. Le grand Kan siégeait sur un lit, revêtu d'une pelisse tachetée et lustrée comme la peau d'un veau marin. C'est un homme de moyenne taille, âgé d'environ quarante-cinq ans ; près de lui était assise sa jeune épouse. Il nous fit demander ce que nous voulions boire, du lait, de la cérasine ou du carascosmos.

— Seigneur, lui répondis-je, nous ne sommes pas gens qui nous plaisions à boire, cependant nous prendrons ce qu'il vous plaira de nous faire donner.



Lors il commanda de nous donner de cette cérasine limpide et savoureuse comme du vin blanc, dont je goûtai un peu par respect. Par malheur pour nous, notre interprète se tenait auprès des échantons, qui lui donnèrent beaucoup à boire, et bientôt il fut ivre. Assez longtemps après, Mangou nous commanda de parler. Il avait pour interprète un nestorien que je ne savais pas être chrétien, et nous le nôtre tel quel, et de plus pris de vin. Alors je lui dis :

Interprète de Mangoukan.

— Avant tout nous rendons actions de grâces et louanges à Dieu, qui nous a conduits de si loin jusqu'en présence de Mangoukan, à qui il a donné une si grande puissance sur la terre. Nous prions aussi Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui nous vivons et mourons tous, de lui donner ^{p.097} heureuse et longue vie,

(car c'est tout leur désir qu'on prie pour leur vie).
J'ajoutai :

— Nous avons ouï dire que Sartak était chrétien, ce qui avait causé grande joie à tous les chrétiens et spécialement au roi de France. A cause de cela nous sommes venus vers lui, et le roi notre maître lui a envoyé des lettres pleines de paroles de paix. Entre autres choses il lui

rend témoignage de nous, et le prie de vouloir bien nous permettre de demeurer en son pays, car notre profession est d'enseigner aux hommes à vivre selon la loi de Dieu. Sartak nous a envoyés vers son père Batou, et lui vers vous, à qui Dieu a donné un grand empire sur la terre. Nous supplions donc Votre Majesté de vouloir bien nous permettre de rester en son royaume, pour y faire le service de Dieu tout en priant pour vous, pour votre épouse et vos enfants. Nous nous offrons nous-mêmes à cette fin, n'ayant ni or, ni argent, ni pierres précieuses à vous présenter. Au moins donnez-nous la permission d'attendre que ce grand froid soit passé, car mon compagnon est si affaibli, qu'il ne pourrait sans danger se remettre à cheval.

Guerrier tartare.

Alors, Mangoukan répondit :

— Tout ainsi que le soleil répand partout ses rayons, ainsi ma puissance et celle de Batou s'étendent de toutes parts. Je n'ai pas besoin de votre or ni de votre argent.

Je ne pus rien comprendre autre chose à ce que me dit mon interprète, à cause de son état d'ivresse, et Mangoukan lui-même me paraissait un peu pris de vin. Dans ces circonstances je préférai me taire, et quelque temps après nous sortîmes de sa présence avec ses secrétaires et un de ses interprètes qui s'en vinrent avec nous, par la curiosité qu'ils avaient de savoir des nouvelles du royaume de France ; s'enquérant s'il y avait force bœufs, moutons, chevaux, comme s'ils eussent déjà été tout près d'y venir et emmener tout. Plusieurs fois je fus obligé de dissimuler ma colère et mon indignation, leur disant qu'il y avait plusieurs bonnes et



belles choses en France qu'ils pourraient voir si par occasion leur chemin s'adonnait par là.

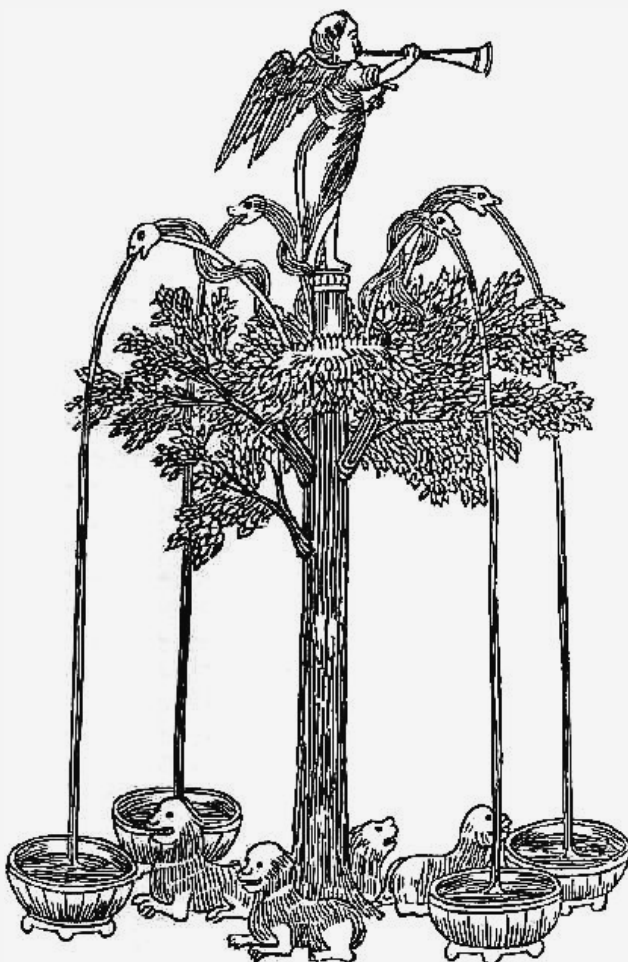
Le grand Kan fit dire aux missionnaires qu'ils pouvaient se reposer près de lui ou aller à Karakoroum, et qu'il fournirait à leurs dépenses. Ils suivirent la cour et arrivèrent à cette dernière ville le dimanche des Rameaux.

« Karakoroum, dit ^{p.098} Rubruquis, n'est pas si grande que Saint-Denis, dont le monastère est dix fois plus vaste que le palais du grand Kan. Elle a deux quartiers et deux rues : celle des mahométans, où se tiennent les artisans et les marchands, et celle des Chinois, où habitent les artisans. Il y a douze temples idolâtriques de diverses nations, deux mosquées et une église nestorienne. Un nombre considérable de catholiques hongrois, alains, russes, géorgiens et arméniens, qui n'avaient pas reçu les sacrements depuis l'époque de leur captivité, vinrent voir les missionnaires. Au temps de Pâques, les franciscains entendirent leur confession comme ils purent, et leur donnèrent la sainte Communion. Parmi eux se trouvait un très habile orfèvre français, Guillaume Boucher,

fait prisonnier à Belgrade. Il avait fait des vêtements sacerdotaux, un petit ciboire d'argent orné de reliques, sculpté une image de la sainte Vierge et établi sur un char un petit oratoire avec de magnifiques peintures. Il grava aussi un fer à hosties et les religieux, ayant béni les ornements, purent administrer la sainte communion à tout ce peuple de captifs.

Arbre en argent, exécuté par Guillaume Boucher.

Maître Guillaume de Paris avait fait pour l'empereur un grand arbre à feuilles et fruits d'argent, au pied duquel quatre lions de même métal vomissaient du lait de jument. A l'intérieur, quatre autres conduits montaient jusqu'à l'extrémité de l'arbre et redescendaient par des serpents dorés, dont les queues s'enroulaient sur le



tronc. Ils laissaient couler, dans des vases d'argent, du vin, du lait, de l'hydromel et de la cérasine. Au sommet était un ange tenant une trompette. Il la portait à la bouche quand le premier échanton ordonnait de verser à boire, et l'instrument sonnait au moyen d'un soufflet manœuvré par un homme caché dans une crypte ménagée sous l'arbre. Des domestiques dans un appartement voisin versaient alors les liquides dans leurs conduits respectifs. Ce fut une grande joie pour Guillaume que l'arrivée des deux franciscains, auxquels il rendit tous les services possibles. Sa présence à Karakoroum leur avait été précédemment signalée par une femme française de Metz, en Lorraine, nommée Pascha, emmenée captive de Belgrade.

« Elle nous fit le meilleur accueil qu'elle put, et nous raconta les dénûments inouïs qu'elle avait soufferts avant de suivre la cour et d'entrer au service d'une princesse nestorienne ; maintenant elle se trouvait assez bien. Son mari était un Russe jeune encore, dont elle avait trois enfants très jolis ; il savait bâtir des maisons, ce qui est ici un bon métier.

Rubruquis dit des nestoriens de la Tartarie :

« Ici, ils ne savent rien ; ils sont avant tout usuriers et ivrognes, comme les Tartares. A peine tous les cinquante ans, il vient un évêque, et ils font ordonner prêtres tous les enfants, même encore en bas âge. Ils n'ont de sollicitude que pour leurs familles, et n'ont en vue que le lucre, et nullement la propagation de la foi. Il s'ensuit que ceux d'entre eux qui élèvent les enfants des princes mongols, bien qu'ils leur apprennent les vérités de l'Évangile, les éloignent plutôt cependant du christianisme par leurs mauvaises mœurs et leur cupidité, car la vie des Tartares et aussi des autres ^{p.099} idolâtres est plus innocente que la leur.

Les franciscains eurent à endurer de leur part plus d'une tracasserie. Les musulmans les accusèrent aussi auprès de Mangoukan d'avoir dit qu'il était idolâtre. Sur ce, il leur envoya ses scribes, qui leur firent la communication suivante :

« Notre maître nous envoie vers vous, qui vous appelez chrétiens, sarrasins et idolâtres. Chacun vous prétendez que votre loi est la meilleure, et que seuls vos livres sont vrais ; il serait donc désireux de vous voir vous réunir pour avoir une conférence dans laquelle vous écrieriez vos arguments, afin qu'il puisse connaître la vérité.

Elle eut lieu dans l'oratoire du moine catholique ; Mangoukan y envoya trois secrétaires de chaque culte pour servir d'arbitres, et l'assistance fut nombreuse. On parla de Dieu, de son unité, de sa toute-puissance, de l'origine du mal, etc. Rubruquis seul était instruit ; les autres furent sans grande peine réduits au silence,

« et cependant personne ne dit : « Je crois ; je veux me faire catholique. »

Le lendemain, jour de la Pentecôte, Mangoukan le fit appeler et lui dit :

— Est-ce vrai que vous avez dit que j'étais idolâtre ?

— Non, répondis-je, je n'ai pas précisément parlé de la sorte.

— Je pensais bien que vous ne l'aviez pas fait, parce que c'eût été une parole déplacée, mais c'est votre interprète qui n'a pas bien compris ; ne craignez rien, ajouta-t-il.

Je dis tout bas en souriant :

— Si j'avais peur, je ne serais pas venu ici.

Après avoir demandé l'explication de ces mots à l'interprète, il commença à faire sa profession de foi à lui :

— Nous, Mongols, nous croyons qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et nous l'honorons avec un cœur droit. Comme il a donné à la main plusieurs doigts, de même il a tracé aux hommes plusieurs chemins. A vous, chrétiens, il a donné les Écritures, mais vous ne les observez pas ; à nous il a donné les devins, nous suivons ce qu'ils nous disent et nous vivons en paix.

On voit par ces paroles combien Mangoukan était éloigné du christianisme.

Il interrogea longuement Rubruquis sur le Pape, sur le roi de France, et il voulut lui adjoindre un ambassadeur que le missionnaire refusa prudemment. Rubruquis expliqua encore le but de sa mission, et demanda l'autorisation de revenir en ces contrées pour y prendre soin des chrétiens catholiques abandonnés.

« Mangoukan se tut, et resta longtemps pensif. Ce n'est pas sans émotion que j'attendais sa réponse ; enfin il me dit :

— Vous avez à faire une longue route, mangez bien pour vous reconforter et arriver en bonne santé dans votre pays.

Alors il me fit donner à boire, puis je sortis de sa présence et ne le revis plus. Si j'avais eu la puissance de faire des prodiges aussi grands que ceux de Moïse, peut-être se serait-il humilié.

Au moment du départ, Mangoukan offrit aux missionnaires des habits simples, « puisqu'ils ne voulaient ni or ni argent et étaient restés longtemps à prier pour lui. » Il les chargeait aussi d'une lettre pour le roi de France, conçue en termes des plus p.100 orgueilleux et visant à inspirer la terreur :

« Dieu seul éternel règne dans les cieux, et sur la terre il n'y a qu'un seul maître, Gengiskan, fils de Dieu. Voici son ordre : Faites savoir partout où des oreilles peuvent entendre et des chevaux marcher, que ceux auxquels nos ordres parviendront et ne leur obéiront pas ou s'armeront pour y résister, auront des yeux et ne verront point, voudront saisir et n'auront plus de mains, marcher et n'auront plus de pieds... Ce commandement est adressé par moi Mangoukan à Louis, roi de France, et à tous les seigneurs, prêtres et peuples de son royaume. Quand vous aurez appris nos ordres, vous nous enverrez vos ambassadeurs pour nous dire si c'est la paix ou la guerre que vous voulez.

Le compagnon de Rubruquis, extrêmement affaibli, ne pouvait songer à se remettre en route ; on lui permit de demeurer chez le bon orfèvre Guillaume, au milieu des chrétiens. Le 8 juillet, après un séjour de cinq mois, ils se séparèrent en versant d'abondantes larmes, et Rubruquis reprit seul le chemin de l'Europe avec son interprète, un guide et un domestique. Pendant le retour, il rencontra Sartak qui se rendait à la cour de Mangoukan. Il alla le saluer et lui dire qu'il n'avait pu obtenir la permission qu'il était venu solliciter.

Interprète de Rubruquis.

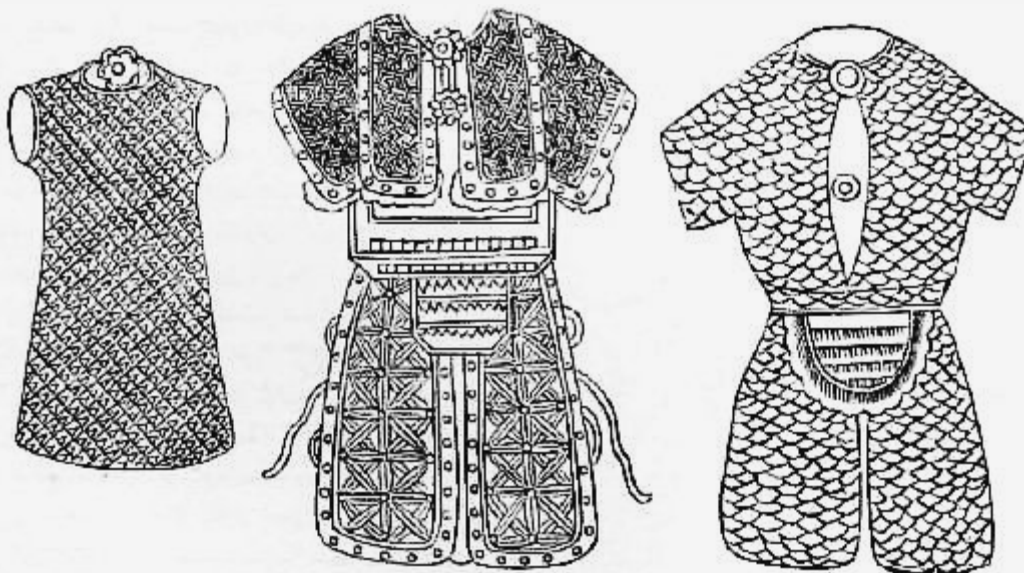
— Il n'y a qu'à obéir, dit Sartak ;

et ensuite il lui envoya deux vêtements de soie, l'un pour lui, l'autre pour le roi de France. Rubruquis les donna tous les deux à saint Louis. — Après avoir séjourné un mois chez Batou, il traversa le Caucase, l'Arménie, la Syrie, et arriva le 15 août 1255 à Tripoli près de Saint-Jean d'Acre, d'où il



envoya au roi la relation de son voyage : exposant les besoins de cette mission naissante chez les Mongols ; demandant qu'on fît partir des missionnaires pour développer le germe de foi qu'il y avait laissé.

Ainsi se termina l'ambassade de Rubruquis. On ne saurait trop admirer le zèle de ce vaillant homme si dévoué au roi de France et aux intérêts de la sainte Église romaine. Il ne convertit pas les Mongols, mais il ouvrit la voie ; et nous verrons dans le chapitre suivant que ses successeurs furent plus heureux.



Anciennes armures.

Disons quelques mots de trois illustres personnages qui secondèrent les premiers princes mongols, soit comme hommes de guerre, soit comme administrateurs.

T'a-t'a-toung-ho. — Dans le 28^e chapitre de l'histoire des Mongols, un article entier est consacré à ce personnage. Il était de la nation des Ouigours, d'une science plus qu'ordinaire, et très versé dans la connaissance des lettres de son pays. Taè-yan-kan, roi des Naïmans, l'avait pris pour ministre et lui avait confié son sceau d'or. Lorsque Gengiskan détrôna ce prince en 1204, T'a-t'a-toung-ho, emportant le sceau de l'empire, fut arrêté. Le grand conquérant, connaissant la fidélité de son illustre captif, le prit à son service et lui demanda quel était l'usage de ce sceau ; il répondit :

— Toutes les fois que mon seigneur voulait lever de l'argent ou des grains, il faisait marquer ses ordres de ce sceau pour leur imprimer un caractère d'authenticité. p.101

A partir de cette époque, Gengiskan commença à se servir lui-même d'un sceau impérial, dont il confia la garde à son nouveau ministre. Il conserva cette charge sous Oktaikan, et c'est à lui qu'on confia l'instruction des princes mongols. Sa femme fut la nourrice du prince héritier, fils d'Oktaï, et montra le plus grand désintéressement, refusant tous les présents qu'on voulait lui faire. — T'a-t'a-toung-ho mourut comblé de faveurs et de titres honorifiques. On peut regarder ce savant comme l'instituteur des Mongols, en ce sens qu'il leur enseigna l'usage d'une écriture qu'ils ne connaissaient point avant lui, ainsi que l'application de l'alphabet ouïgour à la langue mongole, vers l'année 1204 ou 1205. ([Abel de Rémusat.](#))

Yè-leou.

Yè-leou. — Ce ministre, appelé aussi Ts'ou ts'ai, rendit les plus grands services à la dynastie mongole. Il était né en 1198. Sa mère Yang-che prit beaucoup de soin de le faire instruire, et il s'acquit bientôt une telle réputation de science que l'empereur des Kin le nomma mathématicien et astronome de la cour. En 1213, il fut nommé gouverneur de la capitale, appelée Yen-king (Péking). Lorsque Gengiskan se fut rendu maître de cette ville, il s'attacha Yè-leou, dont il avait apprécié les qualités. Il fut fidèle à cette nouvelle dynastie, et Gengiskan le consultait avant toutes ses expéditions ; son ascendant sur le prince et son humanité empêchèrent bien des meurtres et sauvèrent du carnage des populations entières. Sous Oktaïka, Yè-leou conserva toute son influence et réprima, par ses sages avis, la cruauté des conquérants mongols. En 1234, sur son conseil, un dénombrement général de la population fut fait par familles, et les impôts répartis équitablement. ^{p.102} Par ses soins des écoles furent ouvertes dans les provinces, et le système d'examen rétabli. Ce sage ministre, en temps de disette,



nourrissait le peuple ; c'est lui qui faisait rentrer les impôts, empêchait les injustices et plaidait la cause des innocents.

L'impératrice Tourakina, régente après la mort d'Oktai, le prit pour conseiller, mais elle donna bientôt le pouvoir suprême et remit les sceaux à un autre ministre, turc de nationalité. Yè-leou, voyant le mauvais état des affaires, et attristé par l'ingratitude de l'impératrice, mourut à 55 ans (1253). Son fils et son petit-fils héritèrent de ses anciennes charges et faveurs, sous les empereurs mongols qui se succédèrent jusqu'à Témour (Ou-tsoung). En 1330, l'empereur, par un décret solennel, donna au fidèle Yè-leou le titre posthume de roi de Kouang-ning. ([Abel de Rémusat.](#))

Soubouctai.

SOUBOUCTAI. — C'est en 1212 que Soubouctai entra au service de Gengiskan. Il était d'une intrépidité rare, et d'un talent remarquable pour imaginer des stratagèmes et des ruses de guerre. En 1221, il s'empara de la Géorgie, puis, contournant la mer Caspienne, il soumit tous les peuples de ces contrées jusqu'au Volga, détruisa les environs de la mer d'Azof et pénétra en Crimée et en Bulgarie. Rappelé par Gengiskan, il fit la conquête du Tangut et de toutes les villes situées sur le fleuve Jaune. En 1229, Oktai lui donna pour épouse une princesse du sang royal. Ce même empereur lui fit ensuite envahir l'empire



des Kin. Pendant le siège de K'aè-foung-fou, le commandant des assiégés voulut, à coups de canon (p'ao), mettre le feu aux fascines qui comblaient les fossés. C'est au siège de cette ville qu'il est parlé pour la première fois de ces machines de guerre, dont les Mongols apprirent l'usage des Chinois et qu'ils portèrent dans l'Occident, où l'on croit qu'elles ont donné l'idée de l'artillerie. ([Abel de Rémusat.](#)) — Soubouctai, après la mort d'Oktai, retourna dans

Péking. Histoire.

l'ouest pour prêter son aide à Batou, et établit son camp sur le Danube ; il y mourut à l'âge de 73 ans. Il reçut le titre posthume de roi du Ho-nan, et l'épithète honorifique de fidèle et invariable. Son fils lui succéda, et les Mongols lui doivent la conquête du royaume d'Ava et de tout le Tonkin.

@

CHAPITRE V

I. Dynastie des Yuen : Koubilaïkan (Che-tsou). Marco Polo. Construction de Kambalick (Péking).

II. Conquête de la Chine. Nomination du grand Lama. Mort de Che-tsou.

III. L'empereur Ou-tsoung. Jean de Montcorvin, 1er archevêque de Péking. Odoric de Pordenone.

IV. L'empereur Choun-ti. Nicolas de Botras, 2e archevêque de Péking. Jean de Florence. Guillaume de Prato, archevêque de Péking. Fin de la dynastie des Yuen.



@

I

près ^{p.103} la mort de Mangoukan, l'assemblée des princes, en 1260, élit Koubilaï son frère. Depuis longtemps déjà il administrait, comme vice-roi, toute la Chine septentrionale, dont les Tartares avaient fait la conquête. Comme nous allons entrer maintenant d'une manière plus spéciale dans l'histoire de Péking, il semble nécessaire d'adopter pour les empereurs mongols les noms qui leur ont été donnés par les Chinois : Gengiskan s'appelait T'aè-tsou ; Oktai, T'aè-tsoung ; Kouyouk, Ting-tsoung ; Mangou, Sien-tsoung ; enfin, Koubilaï prit le nom de Che-tsou, par lequel nous le désignerons désormais ; il est le véritable fondateur et le premier empereur de la dynastie des Yuen.

En l'année 1255, Messire Nicolas Polo et son frère Matteo, marchands vénitiens, étaient à Constantinople, où régnait l'empereur Baudouin ; ils y achetèrent des bijoux et autres marchandises, et résolurent d'aller faire le commerce chez les Tartares. Ils passèrent d'abord un an chez Barka, qui commandait sur la mer Caspienne, puis se rendirent à Bokhara, où ils demeurèrent pendant trois ans. Ce n'est que vers l'année 1261 qu'ils arrivèrent chez le grand Kan Koubilaï, qui les reçut fort bien et leur demanda beaucoup de détails sur les empereurs, les rois, les princes, sur le Pape, l'Église et Rome. Après avoir demeuré plusieurs années à la cour, ^{p.104} l'empereur pensa en soi-même de

les charger d'un message pour l'apostolle (le pape), et ils repartirent avec un ambassadeur nommé Cogatal. Dans sa lettre, le grand Kan mandait au pape

« qu'il voulût bien lui envoyer jusqu'à cent hommes sages de notre foi chrétienne, instruits dans les sept arts, sachant bien discuter et démontrer clairement aux idolâtres... que la foi du Christ est la meilleure, que toutes les autres lois sont mauvaises et fausses.

Il les chargea aussi de lui apporter un peu d'huile de la lampe qui brûle sur le sépulcre de Notre-Seigneur à Jérusalem. (Marco Polo, ch. III.) Ils reçurent une tablette d'or pour sauf-conduit, tablette qui leur donnait le droit d'être traités comme de grands seigneurs et d'être défrayés de tout pendant la route. Ils laissèrent en chemin Cogatal atteint d'une maladie très grave, et après trois ans d'un voyage fort pénible, ils abordèrent enfin à Acre, en avril 1269. Le Pape était mort, et les deux frères demeurèrent deux ans à Venise en attendant l'élection d'un nouveau pontife. Messire Nicolas y avait trouvé son jeune fils, Marc, âgé de 15 ans, né pendant son absence. Craignant de trop faire attendre le grand Kan, ils demandèrent au légat Thébaldo l'autorisation de repartir, et se mirent en route. Ce même légat, ayant été élu pape sous le nom de Grégoire X, les rappela pour leur donner ses instructions, une lettre pour le grand Kan, et leur adjoindre deux dominicains : Nicole de Vizenze et Guillaume de Triple. Le jeune Marco était du voyage, qui fut si dangereux et si pénible, que les deux frères-prêcheurs, malades, furent obligés de s'arrêter en route. Les trois Vénitiens arrivèrent enfin après trois ans et demi à la cour de Koubilaï, qui se trouvait alors à Chang-tou, résidence d'été en dehors de la Grande Muraille. Ils lui présentèrent « les privilèges et chartes qu'ils avaient de par l'Apostolle, desquels il eut grande joie ». Ensuite ils lui donnèrent la sainte huile du sépulcre ; il en fut très content et en fit grand cas. Quand il vit Marc, qui était jeune homme, il demanda qui il était.

— Seigneur, dit son père Messire Nicolas Polo, il est mon fils et votre homme.

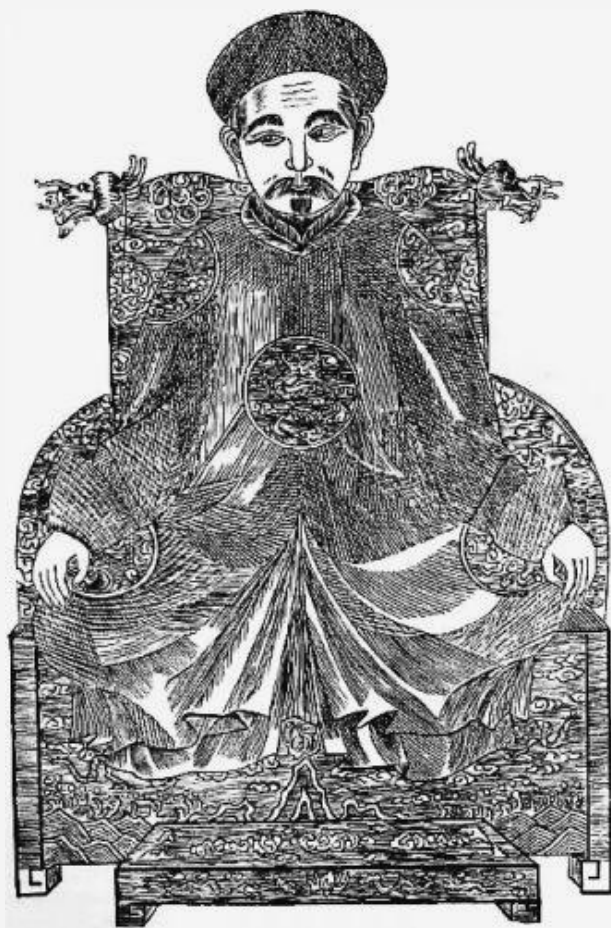
— Qu'il soit le bienvenu, dit le seigneur. (Marco Polo, ch. VI.)

L'intelligent Marco devint bientôt le favori de l'empereur, au service duquel il resta dix-sept ans, chargé de missions diverses et de postes importants dans les provinces du sud de l'empire. A

Marco-Polo.



cette époque, Argoun, roi de Perse, ayant perdu sa femme Bolgara, envoya une ambassade au grand Kan pour lui demander une nouvelle épouse du même lignage ; on lui choisit la jeune princesse Cogata, et, sur la demande des ambassadeurs, les trois Vénitiens la conduisirent avec eux par la route de mer. Koubilai leur avait donné de nouvelles lettres pour l'apostolle et les rois chrétiens. Après dix-huit mois de navigation, ils arrivèrent en Perse et remirent la princesse entre les mains de Gazan, fils et successeur d'Argoun qui était mort. En 1295 ils revirent leur patrie, et trois ans plus tard Marco Polo, prisonnier des Génois, dicta sa relation à Rusticien de Pise. Nommé membre du grand Conseil de Venise, il mourut dans cette ville en 1324.



Che-tsou (Koubilaikan).

Che-tsou, comme le raconte l'histoire persane de Raschid Eddin,

« considérant que Karakoroum était trop éloigné, que la contrée du Katai était très peuplée et la plus estimée de tous les pays et royaumes, y fixa sa résidence et établit son séjour d'hiver dans la ville de Kambalick, nommée, en langue du Katai, Tchoung-tou ou Ta-tou (grande capitale).

L'ancienne ville des Kin existait encore, mais fort délabrée, ayant, comme nous l'avons dit, supporté un siège mémorable ; Che-tsou ne pouvait s'en contenter, et après avoir consulté les astrologues, il résolut de construire une nouvelle cité au nord de la précédente, de l'autre côté du fleuve. Ce fleuve, dont parle Marco Polo (Ch. XVI), sépara les deux villes ; c'était le grand canal creusé par les Kin, et que la géographie impériale nomme Ta-t'oung-ho (grande rivière de communication). Voici la description de Kambalick, d'après Marco Polo (Chap. XVI) :

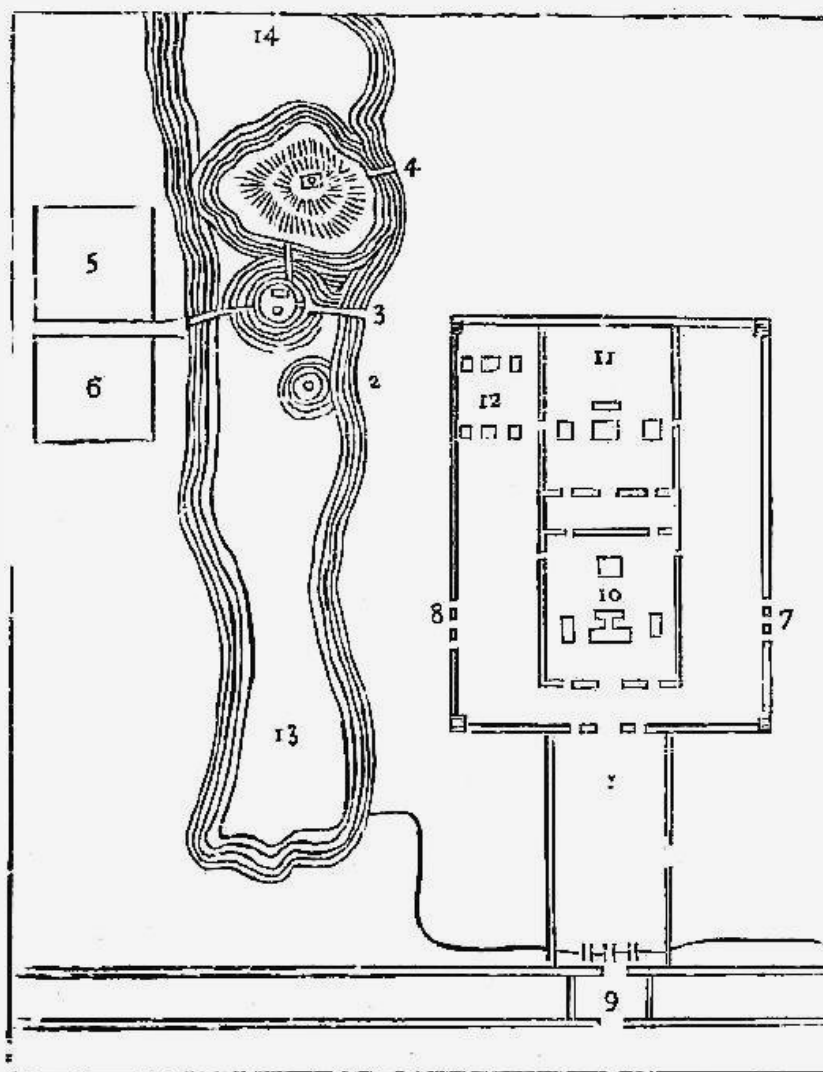
« La ville de Kambalick est située sur le bord d'une rivière, dans la province du Katai... elle est très grande, car elle a de tour vingt-quatre milles ; chaque face de son carré mesure six milles, car elle est toute carrée tant de part que d'autre. Elle est toute murée de murs en terre qui sont bien épais au moins de dix pas, mais ne sont pas si gros dessus que dessous, car ils vont toujours en s'étrécissant, si bien que dessus ils sont larges environ de trois pas et tout crénelés. Les créneaux sont blancs et les murs sont hauts de plus de dix pas. Elle a douze portes, et sur chaque porte il y a un grand palais très beau, si bien qu'en chaque face de son carré il y a trois portes, et cinq palais, parce qu'à chaque coin il y a un palais semblable aux autres. En ces palais il y a beaucoup de grandes salles, là où sont les armes de ceux qui gardent la cité ; et les rues sont si droites qu'on voit d'un bout à l'autre, car elles sont ainsi disposées qu'une porte se voit de l'autre à travers la ville par les rues. Il y a par la cité de grands et beaux palais, beaucoup de belles hôtelleries et de belles maisons en grande abondance. Il y a au milieu de la cité un grandissime palais, lequel a une grande cloche qui sonne la nuit pour que nul n'aille dans la ville quand elle aura sonné trois fois. Cette tour est voisine d'une autre construite en 1272, et sur laquelle il y avait une clepsydre, du travail le plus délicat, composée de quatre bassins remplis d'eau qui coulait de l'un dans l'autre avec la même quantité, pour marquer les heures.

p.107 Odoric de Pordenone, qui demeura trois ans à Kambalick, nous donne quelques détails sur la ville.

« M'en alay, vers Orient jusques à une autre cité moult noble et moult ancienne en la province de Cathay et a nom Chambalech. Ceste noble cité est moult ancienne et fut jadis conquise par les Tartres ; et à

de mi-lieu de ceste cité ont-ilz fait une autre cité qui a nom Cayto. Ceste a XII portes. Entre chascune des portes a deux grandes mille d'espace, si que ces deux cités on bien XII milles de tour.

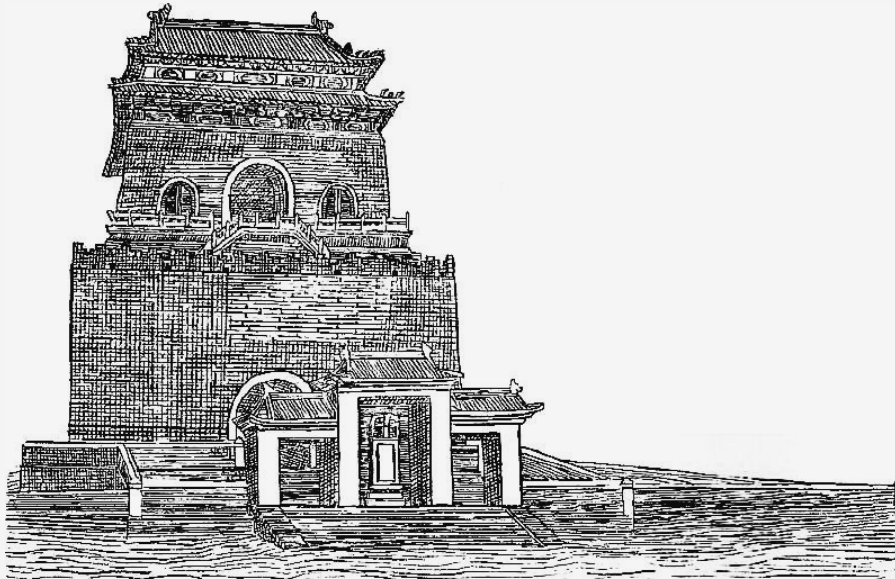
Che-tsou construisit ensuite un palais magnifique, dont tous les détails se trouvent dans le *Tchao-kien-lou* ou dans le *Kiu-keng-lou*, publiés vers la fin de la dynastie mongole. Bien d'autres ouvrages encore en parlent ; ils concordent tous pour dire que le palais des Mongols occupait le même emplacement que celui de la dynastie actuelle ; il était composé de trois clôtures concentriques ; celle du centre s'appelait Ta-née, ou grand intérieur ; celle du milieu Koung-tcheng (le Tse-kin-tch'eng d'aujourd'hui) ; la plus extérieure, Houang-tch'eng, qui avait 20 li de tour, a gardé son nom, sa place, et à peu près son ancien périmètre ; c'est la



Plan du palais de Che-tsou à Kambalick, d'après Bretschneider.

1. Avant-cour du Palais. — 2. Si-chan-t'aè. — 3. T'ien-t'aè. — 4. K'oung-hoa-tao. — 5. Tch'ing-cheng-koung. — 6. Loung-fou-koung. — 7. Toung-hoa-men. — 8. Si-hoa-men. — 9. Ling-sing-men. — 10, 11. Palais impérial. — 12. Palais des princesses. — 13. Nan-haè. — 14. Tchoung-haè.

ville impériale actuelle. Marco Polo nous dit que « le grand palais du Kan est entouré d'un grand mur formant un carré, dont chaque côté est d'un mille (environ 5.000 pieds ou deux et demi). A l'intérieur de ce mur il s'en trouve un second... au milieu du second enclos est le grand palais du souverain. » p.108



Grande tour de la cloche à Kambalick (Tchoung-lo).

Toutes ces constructions étaient recouvertes de tuiles vernissées comme aujourd'hui :

« A chaque angle du palais extérieur est un palais très beau et très riche, dans lequel on conserve les armes de guerre de l'empereur, telles que carquois, arcs, selles, brides... ; à mi-chemin entre les deux palais d'angle de chacun des murs, il s'en trouve un semblable, de sorte que, si l'on considère l'enceinte tout entière, il y a huit vastes palais... ; la seconde enceinte a aussi huit palais correspondants à ceux de la première. (Marco Polo.)

Cette disposition n'a pas changé, et il semble que le palais actuel a été copié sur celui des Yuen. Marco Polo nous apprend encore qu'un beau lac se trouvait au nord-ouest du palais, et une colline artificielle plantée d'arbres toujours verts au nord du même palais. Sur cette colline on avait construit des pavillons de plaisance, et à l'ouest du lac un deuxième palais appelé Loung-fou-koung, destiné à l'héritier présomptif. Le *Je-sia* nous dit que les empereurs mongols avaient ordonné d'apporter du désert de Mongolie, appelé Cha-mo, l'herbe ts'ing-ts'ao, afin que leurs enfants et petits-enfants n'oubliassent pas les steppes (ts'ao-ti) qui avaient vu naître la dynastie. Ce lac, dont il vient d'être parlé, est le même que le Taè-y-tch'e

de nos jours, le même que les Kin avaient creusé, et la rivière qui l'alimente s'appelle encore Kin-choui ; la montagne verte ne peut être que le Kioung-hoa-tao, appelé aujourd'hui Pè-t'a-chan. Des auteurs cependant, sur le témoignage de Marco Polo, pensent que cette montagne verte au nord du palais était le Kin-chan ou Mei-chan, mais rien dans les livres chinois n'appuie leur opinion.

Outre le palais d'hiver de Kambalick, Che-tsou en avait fait bâtir un autre à Chang-tou. Ce palais d'été se trouvait en ligne droite à environ 800 li au nord de Péking ; trois routes y conduisaient : celle de l'ouest par N'an-keou, celle de l'est par Kou-pé-k'eu et celle du centre par Pè-t'a.



Routes de Kambalick à Chang-tou. (Dr Bushell.)

1. Péking. — 2. Ma-yu. — 3. Tch'ang-p'ing-tcheou. — 4. Nan-k'eu. — 5. Yen-k'ing-tcheou. — 6. Hoè-laè-sien. — 7. T'ou-mou. — 8. Ki-ming-ii. — 9. Pao-ngan-tcheou. — 10. Suen-hoa-fou. — 11. Cha-ling. — 12. Kalgan. — 13. Ouang-ts'oun. — 14. Si-ma-ling. — 15. Chang-fang. — 16. Karabalgassoun (actuel). — 17. Tchaganbalgassoun. — 18. Mi-yun-sien. — 19. Kou-pé-k'eu. — 20. Fen-ning. — 21. Tsi-tcheng. — 22. Loung-men. — 23. Tou-che-k'eu. — 24. Pè-t'a. — 25. Dolon-noor. — 26. Chang-tou (ruines).

Ce beau palais de marbre blanc était entouré d'un parc immense, avec

« fontaines, fleuves, rivières et belles prairies, bêtes sauvages de toutes sortes que le seigneur y fait mettre, parfois le Kan se promène céans, monté sur son cheval, et a derrière lui sur la croupe un léopard ; et quand il voit quelque bête qui lui plaît, il laisse aller le léopard qui la prend. (Marco Polo, ch. XV.)

L'empereur avait de plus, près de là, deux léang-t'ing (pavillons frais) : l'un à 50 li à l'est de Chang-tou, l'autre à 150 li à l'ouest ; ces pavillons étaient construits en lamelles de bambou tressées et dorées, faciles à p.109 démonter et transporter...

« Ce palais de roseau que je vous ai dit, est si bien ordonné et disposé qu'il se fait et défait très promptement ; on le met tout par pièces, et on le porte sans peine là où le seigneur commande qu'il soit. Quand il est dressé, plus de deux cents cordes toutes de soie le soutiennent...

Che-tsou passait en Mongolie les mois de juin, juillet et août pour se reposer et se nourrir de laitage.

« Sachez, dit Marco Polo, qu'il y fait tenir un très grand haras de juments toutes blanches, sans nulle tache, au nombre de plus de dix mille, et il boit, ainsi que tous ceux de son lignage, le lait de ces juments, et personne autre n'en peut boire, sauf la tribu Ouïrat.

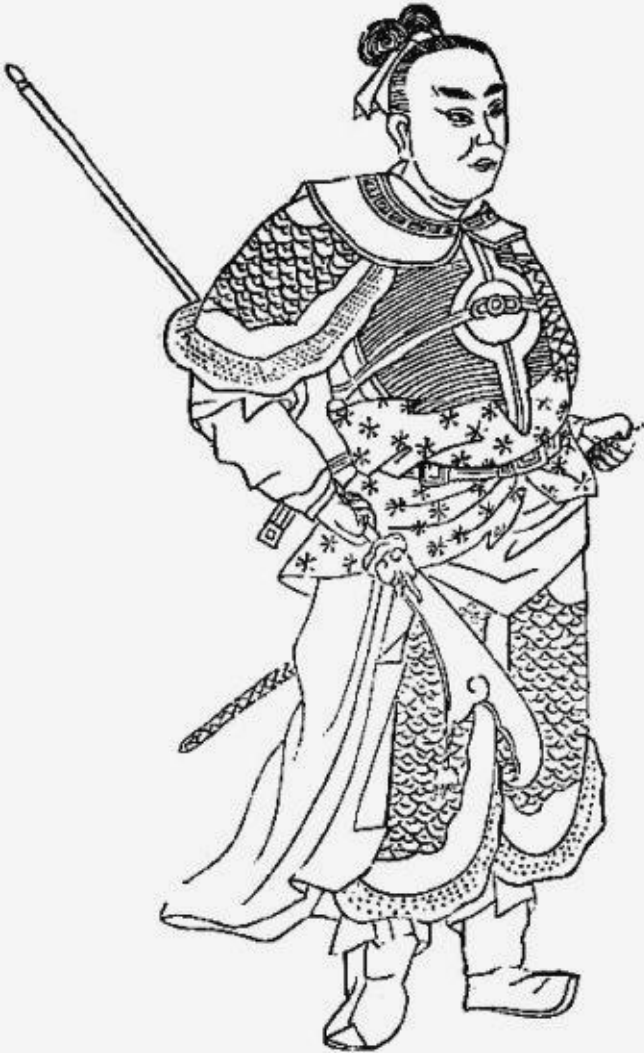
L'empereur rentrait le 28 août de chaque année au palais de Kambalick, où il séjournait tout l'hiver.

On voit encore les ruines de Chang-tou, que plusieurs voyageurs et missionnaires ont explorées.

II

@

Che-tsou, fixé à Kambalick, lança ses armées, commandées par le fameux général Pè-ien, à la conquête des provinces méridionales pour anéantir définitivement la dynastie des Soung (1280). Les trois Vénitiens aidèrent à la prise des villes fortifiées, en construisant des mangonneaux et autres machines de



Général Pè-ien.

guerre inconnues aux Tartares. L'empereur fit ensuite la conquête du Thibet et de la Cochinchine, qui reconnurent sa suprématie et envoyèrent un tribut d'éléphants. En 1281, Che-tsou voulut s'emparer du Japon ; il fut moins heureux : son immense flotte portant 80.000 hommes, chinois et tartares, fut presque anéantie dans un typhon ; l'armée put se réfugier en grande partie sur l'île de Sing-hou, où les Japonais firent prisonniers les soldats chinois, et massacrèrent impitoyablement tous les Tartares au nombre de trente mille. Cinq ans après, Che-tsou dut soutenir une grande guerre contre son oncle Nayan, qui ^{p.110} s'était révolté en Tartarie. Ce Nayan était chrétien et portait la croix sur ses étendards. Marco Polo raconte cette expédition dans tous ses détails. (Ch. IX, X, XI.)

Nayan, surpris par la marche rapide de Che-tsou, fut fait prisonnier et son armée taillée en pièces. L'empereur le fit mettre à mort, traîné dans le désert par un cheval indompté, mais après l'avoir fait envelopper dans un épais tapis pour que le sang royal ne fût pas répandu à terre. Les idolâtres vilipendèrent ensuite les chrétiens, disant :

— Voyez comme la croix de votre Dieu a aidé Nayan, qui était chrétien et qui l'adorait.

L'empereur réprimanda ces idolâtres et dit aux chrétiens :

— Si la croix n'a pas aidé Nayan, elle a eu grand'raison, car, bonne chose comme elle est, elle ne devait pas agir autrement ; Nayan était un traître déloyal qui venait contre son seigneur, et la croix de votre Dieu fit très bien en ne l'aidant pas contre le droit. (Marco Polo, ch. XI.)

Che-tsou, à l'anniversaire de sa naissance et aux premiers jours de l'année, donnait de grandes fêtes à ses généraux, qui lui apportaient des présents de toutes les puissances de l'empire. Il aimait aussi beaucoup les grandes chasses soit au lévrier, soit au faucon, et y consacrait plusieurs mois.

C'est Che-tsou qui le premier introduisit le papier-monnaie fait, dit Marco Polo, d'écorces d'arbres ; chaque billet de banque portait le sceau impérial, et les marchands étaient obligés d'accepter en paiement ce papier, contre « or, argent, pierreries et fourrures ». Du reste, ils l'employaient de même pour leurs achats, car il avait un cours forcé. L'empereur établit dans tout l'empire le service des postes par des courriers rapides relayés souvent. Dans les années de disette, il ouvrait ses greniers et faisait des distributions gratuites aux pauvres gens. Dans la capitale, plus de 20.000 enfants étaient exposés chaque année ; il les faisait recueillir, élever avec soin, puis adopter par les familles privées de postérité. Le sud de la Chine était déjà renommé par ses splendides étoffes de soie brochées d'or, que l'on apportait en immense quantité à l'empereur.

Dès le commencement de son règne, Che-tsou établit au Thibet le grand Lama ou Fo vivant ; il voulait par là acquérir l'amitié et se faire des alliés précieux des Thibétains, qui venaient de le reconnaître comme suzerain. Il revêtit de ce titre un jeune Thibétain nommé Pa-sse-pa, dont la famille exerçait depuis des générations la charge de grand prêtre auprès des rois du Thibet. Par ce pontife fut continuée la succession des anciens patriarches bouddhistes, et commença celle des Grands Lamas ; par lui aussi le lamisme, ou bouddhisme réformé, devint la religion commune des Mongols : la fondation du siège lamaïque de Pou-ta-la n'a pas d'autre origine. Nous savons qu'à la cour des T'ang, avec Olopen se trouvaient de nombreux patriarches bouddhistes ; les nestoriens et les chrétiens de saint Thomas étaient répandus dans les contrées voisines du Thibet : les ornements et les cérémonies de ^{p.111} la religion chrétienne, la magnificence de son culte frappèrent les réformateurs, qui en adoptèrent une grande partie ; et c'est ainsi que l'on rencontre dans le culte lamaïque des contrefaçons et des copies souvent saisissantes du culte chrétien.

Che-tsou aimait les savants et les gens de lettres, et en avait fait venir plusieurs de l'Occident ; à leur tête, il plaça Teu-mo et Su-heng pour diriger le collège impérial, pendant que Yao-tchou était chargé du ministère des Finances. Ces trois ministres jouissaient de l'estime des Chinois, et l'empereur mongol se servit d'eux pour régler la politique de l'empire. Su-heng rétablit les rites et les cérémonies, ainsi que le culte des ancêtres ; il apprit aux jeunes Mongols la langue chinoise et les usages de la bonne société ; il fit de nombreuses traductions des meilleurs livres chinois en langue mongole, rédigea le code et laissa des mémoires littéraires encore fort estimés. Il mourut en 1281, et son portrait fut placé dans le temple de Confucius par l'empereur Jen-tsoung.

Teu-mo.

L'empereur Che-tsou protégea ouvertement la religion des lamas et fit brûler tous les livres de la secte

de Tao, excepté le *Tao-teu-king* de Lao-tse. Les ouvriers venus des royaumes étrangers et très habiles dans les sciences comme dans les arts affluaient à Péking ; l'histoire rapporte qu'en 1286, des vaisseaux de plus de quatre-vingt-dix royaumes abordèrent au Fou-kien.

Su-heng.

L'astronomie fut en honneur sous son règne : quatre savants lettrés chinois travaillèrent à un grand traité sur cette matière ; le plus célèbre est Kouo-chou-king, qui suivait la méthode d'Occident, et fut chargé des observations astronomiques pendant 70 ans. Il dota le grand observatoire des Yuen, situé, comme nous l'avons dit, à l'angle sud-est de Kambalick, d'instruments en bronze, tels que sphère, astrolabe, boussole, niveau, gnomon. Quelques-uns de ces instruments avaient près de 40 pieds ; ils servirent aux observations jusqu'à l'arrivée du P. Verbiest, sous la



dynastie suivante. Les deux plus importants se voient encore dans la grande cour d'entrée de l'observatoire actuel.

Kouo-chou-king.

C'est à Che-tsou que l'on doit l'achèvement du grand canal impérial commencé par les Kin ; il le fit continuer et terminer depuis Kambalick jusqu'à Hang-tcheou, et même jusque dans le Fou-kien ; il le rendit navigable pour les navires au moyen d'écluses que l'on haussait ou baissait à volonté. Ce canal avait ses rives revêtues de pierres de taille et bordées d'arbres ombrageant une route de halage bien entretenue.

Che-tsou mourut en février 1294 dans son palais de Kambalick, à l'âge de 80 ans, laissant un des plus grands empires qui aient jamais existé ; il s'étendait en effet de la mer Glaciale au détroit de Malacca, et de la mer du Japon jusqu'à la mer Caspienne.

III



@

p.112 Le petit-fils de Che-tsou, Témour, succéda à son grand'père sous le nom de Tcheng-tsoung, ne régna que deux ans et fut remplacé par un de ses neveux, qui prit le nom de Ou-tsoung. C'était un prince humain et pacifique, qui gagna l'amitié du peuple par sa libéralité, et celle des lettrés en faisant construire un temple à Confucius dans la ville de Pé-king. Malheureusement il laissa trop de puissance aux lamas, qui indisposèrent contre lui la population chinoise et hâtèrent la chute de la dynastie des Yuen. Ou-tsoung était, du reste, comme ses prédécesseurs, tolérant pour toutes les religions.

A cette époque (1288), le pape Nicolas IV, connaissant les dispositions favorables des princes mongols à l'égard du christianisme, résolut d'envoyer une ambassade au grand Kan ; il s'adressa aux franciscains dont le général, Bonagratia, s'empessa de répondre aux désirs du souverain-pontife. Jean de



Montcorvin fut choisi pour être le chef de cette nouvelle mission : il était né en 1247, près de Salerne, dans un petit village appelé Monte Corvino. Le Pape lui donna des lettres datées de Rieti, le 3 des ides de juillet 1289, pour les rois de l'Inde, pour les chefs des nestoriens, pour Denys, évêque de Tauris, pour le prince mongol qui régnait en Perse et pour le grand Kan.

L'empereur Ou-tsong.

Il arriva en 1293 à Kambalick. Revêtu du titre de légat et de nonce du saint- siège, il fut bien accueilli par l'empereur, qui suivait comme ses prédécesseurs cette fausse maxime : « Qu'il n'y a qu'une seule religion, dont les sages des divers pays ont fait varier la forme suivant les temps et les lieux. » On a écrit souvent que le catholicisme n'a été prêché à Péking qu'au XVIIe siècle ; or, nous allons trouver deux cents ans plus tôt, dans la capitale, un archevêque, des églises et une chrétienté florissante. Voici in

extenso le récit que nous a laissé Jean de Montcorvin lui-même, dans deux lettres écrites de Péking :

Jean de Montcorvin.

De Kambalick, dans le royaume de Katai, le 8 du mois de janvier 1305.

p.113 « Moi, Frère Jean de Monte-Corvino, de l'ordre des frères-mineurs, j'ai quitté Tauris, capitale de la Perse, l'an de Notre Seigneur 1291. J'ai pénétré dans les Indes, où j'ai séjourné durant treize mois dans l'église de saint Thomas, apôtre ; là, j'ai baptisé environ cent personnes, et le compagnon de mon voyage, frère Nicolas de Pistoie, de l'ordre des frères-prêcheurs, y est décédé et a été enterré dans l'église. Pour moi, pénétrant ensuite plus avant, je suis parvenu dans le Katai, domaine de l'empereur des Tartares, nommé le grand Kan. J'invitai ce



souverain, en lui remettant les lettres du pape, à embrasser la foi catholique de Notre Seigneur Jésus-Christ ; mais il est profondément plongé dans l'idolâtrie, ce qui ne l'empêche pas d'accorder de nombreuses faveurs aux chrétiens. Je suis à la cour depuis plus de deux ans. Certains nestoriens qui se prétendent chrétiens, mais s'écartent beaucoup de la religion chrétienne, ont tant d'autorité dans ce pays-ci qu'ils ne permettent pas qu'un chrétien d'un autre rite ait un petit oratoire, ni qu'il prêche une autre doctrine que celle des nestoriens. Ces nestoriens, soit directement, soit par des individus qu'ils ont corrompus avec de l'argent, m'ont suscité d'implacables persécutions, publiant de toutes parts que je n'étais pas envoyé par notre seigneur le pape, mais que j'étais un espion dangereux et un séducteur du peuple ; puis ils produisirent de faux témoins qui soutinrent que j'avais tué dans l'Inde un ambassadeur étranger, chargé de porter à l'empereur un grand trésor dont je m'étais emparé ! Ces machinations durèrent environ cinq ans, pendant lesquels je fus souvent traduit en justice et menacé d'une mort ignominieuse ; enfin, par la grâce de Dieu, l'aveu d'un individu fit connaître à l'empereur et mon innocence et la malice de mes envieux, qui furent ^{p.114} exilés avec leurs femmes et leurs enfants. Je suis resté seul pendant onze ans, au bout desquels vint me rejoindre, il y a environ deux ans, le frère Arnold, allemand, de la province de Cologne. J'ai bâti une église dans la ville de Kambalick, qui est achevée depuis six ans ; elle a un clocher où j'ai fait mettre trois cloches. Jusqu'à présent, j'ai baptisé dans cette église, je pense, environ 6.000 hommes, et sans les diffamations dont j'ai parlé, j'en aurais baptisé plus de 30.000. J'ai recueilli successivement 150 garçons, fils de païens, âgés de 7 à 11 ans, qui n'avaient encore aucune religion ; je les ai baptisés et leur ai enseigné les éléments des lettres grecques et latines. J'ai écrit pour leur usage des psautiers, ainsi que 30 hymnaires et deux bréviaires, en sorte que onze de ces garçons savent déjà notre office, et chantent en chœur selon la pratique de nos monastères, que je sois présent ou non. Plusieurs d'entre eux transcrivent des psautiers et d'autres livres ; l'empereur se plaît beaucoup à les entendre chanter. Aux heures fixées, je fais sonner les cloches, je célèbre l'office divin devant la

réunion de ces enfants, et, n'ayant pas d'office noté, nous chantons un peu par routine. Un prince, nommé Georges, issu de l'illustre race de l'empereur, et appartenant autrefois à la secte des nestoriens, s'attacha à moi la première année de mon arrivée ici. Je l'ai converti à la vérité de la foi catholique ; il a reçu les ordres mineurs, et lorsque je célèbre les saints mystères, il m'assiste, revêtu de ses habits royaux. Les nestoriens l'ont accusé d'apostasie et persécuté ; cependant il a gagné à la foi catholique la majeure partie de son peuple, et il a fait construire, avec une magnificence royale, une église en l'honneur de la Sainte Trinité ; il l'appelle l'église romaine. Il y a six ans, en 1299, le roi Georges est mort en vrai chrétien, et son âme est allée vers le Seigneur ; il a laissé pour héritier un enfant en bas âge, qui actuellement est âgé de 9 ans. Les frères du roi Georges, étant opiniâtres dans les erreurs nestoriennes, ont essayé après sa mort de pervertir ceux qu'il avait convertis. Malheureusement je suis seul ici et je ne puis m'éloigner de l'empereur ; il ne m'est pas possible d'aller visiter cette église, distante d'une vingtaine de journées. Cependant, s'il m'arrivait quelque bon confrère, j'espère qu'avec la grâce de Dieu tout le mal pourrait se réparer, car je suis encore muni des pouvoirs du roi Georges. Je le répète, sans les calomnies dont j'ai parlé plus haut, les fruits de salut seraient très abondants ; si j'avais pu être assisté de deux ou trois compagnons, peut-être l'empereur se serait-il fait baptiser. Il y a déjà douze ans que je n'ai reçu aucune nouvelle ni de la cour de Rome, ni de notre ordre, et que j'ignore l'état des affaires en Occident. Je supplie le ministre général de notre ordre de m'envoyer un Antiphonaire, une Légende des saints, un Graduel et un Psautier notés pour modèles, car je n'ai qu'un bréviaire portatif avec de brèves leçons et un petit missel. Si j'en avais un exemplaire, les enfants pourraient le copier. Je fais bâtir une seconde église, afin de diviser ces garçons. J'ai appris la langue et l'écriture tartare, et j'ai déjà traduit dans cette langue tout le Nouveau Testament et le Psautier, que j'ai fait écrire en très beaux caractères tartares. Enfin, je lis, j'écris, et je prêche publiquement la foi de Jésus-Christ. Je m'étais arrangé avec le roi Georges pour traduire, s'il eût vécu, tout l'office du rite latin, afin qu'on pût chanter dans tous ses États les louanges du Seigneur.

Pendant qu'il vivait, je célébrais dans son église le saint sacrifice de la Messe selon le rite latin. Le fils du roi Georges s'appelle Jean, à cause de mon nom ; j'espère que, Dieu aidant, il marchera sur les traces de son père.

Le roi Georges, dont il est parlé dans la lettre de Jean de Montcorvin, était un descendant de Ongkan ; il avait reconnu la nouvelle dynastie, et régnait à Karakoroum, que Koubilaïkan avait abandonné pour se fixer à Péking.

Voici la seconde lettre, non moins curieuse et non moins édifiante que la première : p.115

« J'ai fait faire six tableaux de l'Ancien et du Nouveau Testament pour l'instruction des simples ; plusieurs des enfants que j'avais recueillis sont allés vers le Seigneur. Depuis que je suis en Tartarie, j'ai baptisé plus de 5.000 personnes. J'ai commencé un nouvel établissement tout près du palais du grand Kan ; de la porte de son palais à notre maison, il n'y a que la distance d'un jet de pierre. Un certain Pierre de Lucalongo, excellent chrétien et riche marchand, qui fut mon compagnon de voyage depuis Tauris, a acheté le terrain à ses frais et m'en a fait présent pour l'amour de Dieu. Lorsque nous chantons, le seigneur Kan peut nous entendre de ses appartements. De la première église à la seconde que je viens de construire, il y a deux milles de distance ; elles sont l'une et l'autre dans l'intérieur de la ville, qui est extrêmement grande. Je vous assure que dans le monde entier il n'y a pas d'empire aussi vaste que celui du grand Kan. J'ai une entrée au palais et une place fixe à la cour comme légat du pape. L'empereur m'honore plus que tous les autres prélats, quels qu'ils soient.

En 1305, il y avait donc à Péking deux églises, 6.000 chrétiens et un missionnaire légat du pape, ayant ses entrées libres au palais. Clément V, instruit des succès de Jean de Montcorvin, érigea Kambalick en métropole, l'an 1307, et l'en nomma premier titulaire. Le Pape conférait à Jean de Montcorvin et à ses successeurs le droit d'instituer et de sacrer les évêques ; il le plaçait à la tête des missions catholiques de tout l'Extrême-Orient, à la condition de recevoir le pallium du Pontife romain. La bulle qui contenait ces dispositions recommandait à Jean de Montcorvin de faire peindre, dans les églises nouvellement construites, les mystères de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Sept franciscains, tous sacrés évêques avant leur départ, furent chargés par le Pape d'aller eux-mêmes consacrer leur nouvel archevêque métropolitain ; trois moururent en route, un quatrième retourna en Italie, mais Gérard, Pérégrin et André de Pérouse arrivèrent en 1308 à Kambalick, où ils accomplirent en grande pompe les cérémonies du sacre. Ils présentèrent à l'empereur les lettres pontificales, par lesquelles le Souverain Pontife le remerciait de sa bienveillance envers les missionnaires et les chrétiens. Grâce à ce secours, Jean de Montcorvin multiplia tellement les conversions, qu'en 1312, le Pape lui envoya trois nouveaux suffragants : Thomas, Jérôme et Pierre de Florence. Les franciscains de Kambalick recevaient de l'empereur, pour l'entretien de huit personnes, une pension ^{p.116} annuelle nommée alafa, accordée d'ordinaire aux ambassadeurs. Une riche Arménienne ayant construit une église à Hang-tcheou à sa prière, Jean de Montcorvin l'érigea en cathédrale et la donna à Gérard, qui y fut enterré et dont Pérégrin fut le successeur. Dans une forêt voisine de la ville, André de Pérouse, grâce aux subsides de l'empereur, éleva une église et un couvent pour vingt-deux frères ; mais Pérégrin étant mort en 1322, l'archevêque nomma André de Pérouse évêque de Hang-tcheou ; il y mourut dans un âge très avancé.

Statue de marbre représentant Odoric
sur son tombeau à Udine.

Une des plus étonnantes pérégrinations accomplies dans ce temps-là est sans contredit celle d'Odoric Matthiucci. Né à Pordenone, dans le Frioul, en 1286, il entra très jeune chez les franciscains, où il se fit remarquer par une grande austérité de vie ; c'était un caractère énergique et prêt à tous les dévouements. Sur sa demande, il fut désigné pour les missions d'Asie ; il partit de Padoue en avril 1318, et s'embarqua à Constantinople pour Trébizonde ; de là il prit la route d'Arménie par Erzeroum et le mont Ararat, jusqu'à Tauris en Perse. De Tauris il se rendit à Sulthanye, traversa le Kurdistan, la Chaldée, revint au golfe Persique et s'embarqua à Ormouz pour les Indes. La traversée dura 28 jours ; on prit terre à Tana de Salsette peu de temps après la mort de quatre franciscains qui y avaient été martyrisés (avril 1321). Odoric visita la côte de Malabar, celle de Coromandel, et pria sur le tombeau de saint Thomas à



Méliapour ; de là il se rendit à Ceylan, à Sumatra et à Java, puis arriva enfin à Canton. Après avoir traversé le Fou-kien, il se rendit chez ses confrères à Hang-tcheou et leur laissa les ossements des martyrs de l'Inde, qu'il avait apportés avec lui. Ensuite, remontant par Nan-king et Yang-tcheou, il prit le grand canal qui le conduisit à Kambalick, où il séjourna trois ans dans le monastère de Jean de Montcorvin.

L'église de Péking était très florissante, et les chrétiens nombreux. Jean de Montcorvin et ses frères jouissaient d'une très grande considération à la cour, comme nous l'apprend la Relation d'Odoric :

« Je, Frère Odoric, fus en ceste Cayto (Kambalick) et souvent fus aux festes que le roy fist ; car nous frères meneurs avons nous propre lieu en sa court et comment que nous allons à lui donner nostre béneïçon, si que je enquis et aussi vis moult songneusement l'estat de la court et aussi tous Chrestiens, Sarrazins, idolâtres et aussi les Tartres de la court convertis à nostre foy... Et encore raconterai-je une chose du grand Caan, laquelle je vis : Comme il venait une fois à Cambaleck, et que l'on avait entendu certainement de sa venue, notre évêque, quelques-uns de nos frères meneurs et moi allâmes à l'encontre de lui par deux journées, et quand nous approchâmes de lui, je mis la croix sur un haut bâton pour qu'elle pût être vue communément de tous, tenant en ma main un encensier. Nous commençâmes à chanter à haute voix *Veni Creator*, et si nous chantions c'était pour que le grand Caan entendît nos voix et nous fît appeler vers lui, car nul n'ose approcher de son char d'un jet de pierre s'il n'est appelé, hors ceux qui le gardent. Comme nous allâmes à lui la croix levée, il ôta aussitôt son chapel de son chef, qui était de si grande valeur que nul ne peut estimer la valeur de ce chapel, et fit révérence à la croix. Je mis aussitôt encens en l'encensier et notre évêque le prit et encensea ce seigneur. Comme il est coutume que ceux qui vont à ce seigneur portent toujours quelque chose à lui offrir, et gardent l'autorité de l'ancienne loi qui dit : Tu ne viendras pas vide devant moi, nous portâmes des pommes et lui en offrîmes moult honorablement sur un tréchouër (plateau). Il prit de ces pommes et en mangea comme un petit. Après cela, notre évêque lui donna sa béneïçon, puis il nous fit signe de nous écarter pour que les chevaux et la multitude des gens

qui venaient après lui ne nous grevâssent en aucune autre chose. Nous nous écartâmes ^{p.117} aussitôt et allâmes à quelques-uns de ces barons qui étaient convertis à la foi de Jésus-Christ par nos frères, et étaient de sa compagnie. Nous leur offrîmes des pommes, et ils les reçurent avec grande joie et en furent aussi contents, comme si c'eût été un grand don.

L'humilité d'Odoric lui a fait supprimer dans son livre le récit de ses propres succès ; on sait pourtant qu'il baptisa plus de 20.000 infidèles, dont plusieurs occupaient une position élevée à la cour. Odoric revint en Europe par le Chan-si, le Chen-si, le Sse-tchouan et le Thibet ; il est le premier Européen qui nous parle de Lhassa. Il arriva en Italie en 1330, après une absence de douze ans. Sur les instructions de son supérieur, il dicta au mois de mai 1330, dans le couvent de Padoue, le récit de ses voyages au père Guillaume de Solagna ; il se rendit ensuite auprès du pape Jean XXII, pour lui rendre compte de sa mission, lui demander son aide et l'envoi de cinquante nouveaux missionnaires dans l'Extrême-Orient. Mais, arrivé près de Pise, saint François lui apparut et lui ordonna de retourner sur ses pas, car il devait mourir dix jours plus tard. Odoric rebroussa chemin et revint à son couvent d'Udine, où il mourut âgé d'environ 45 ans (14 janvier 1331), après avoir reçu l'extrême-onction. Il fut enterré le lendemain. Tous le regardant déjà comme un saint, le 4 décembre 1749 son procès de béatification fut introduit, puis, soixante-dix miracles ayant été dûment attestés, le 2 juillet 1755 Benoît XIV rendit le décret de béatification.

A la fin de son intéressante Relation ¹, Odoric donna l'attestation suivante :

« Moi, frère Odoric de Frioul, je certifie devant Dieu et devant les hommes que toutes les choses qui ont été écrites ici, je les ai vues de mes propres yeux ou entendues de personnes dignes de foi. Il en est bien d'autres qui n'ont pas été écrites, parce qu'elles paraîtraient impossibles aux hommes de nos contrées, si ce n'est à ceux qui ont voyagé comme moi, pauvre pécheur, sur la terre des infidèles;

¹ Voir la très savante édition qu'en a publiée M. Cordier.

IV

@

L'empereur Jen-tsoung, successeur de Ou-tsoung, ne se montra pas plus énergique que lui à réprimer les abus. In-tsoung, qui vint ensuite, ayant voulu s'opposer à la domination des lamas, fut assassiné par son fils adoptif, et remplacé par T'aè-ting en 1324, puis par Ouen-tsoung en 1329. Celui-ci est le premier des ^{p.118} empereurs mongols qui fit des sacrifices au temple du Ciel, et honora Gengiskan comme le fondateur de la dynastie. Il reçut à la cour le grand Lama du Thibet avec tant d'honneurs, qu'il s'attira la haine des lettrés. Il fut remplacé sur le trône en 1333 par Choun-ti, qui n'avait que 13 ans.



L'empereur Choun-ti.

Cette même année, l'Église de Kambalick fut plongée dans le deuil par la mort de son archevêque, l'illustre apôtre des Tartares et des Chinois. Jean de

Montcorvin, âgé de 83 ans, fut assisté à son lit de mort par Jean de Cor, nouvel archevêque de Sulthanye, qui se trouvait alors à Péking. Tous les habitants de Kambalick pleurèrent ce vénérable archevêque, l'accompagnèrent jusqu'à sa dernière demeure, et le lieu de sa sépulture devint bientôt un but de pèlerinage. L'archevêque Jean de Cor nous a laissé ces détails dans sa relation intitulée : *Le livre de l'Estât du Grant Caan*.

Le pape Jean XXII, Français natif de Cahors, élu le 7 août 1316 et mort le 4 décembre 1334, gouvernait encore l'Église. Instruit de la mort de Jean de Montcorvin, il lui donna pour successeur frère Nicolas de Botras, auquel il adjoignit vingt franciscains prêtres et six frères laïques, ainsi que des lettres pour le grand Kan. Ces lettres nous apprennent que Nicolas était français et professeur de théologie à la Faculté de Paris.

L'empereur Choun-ti envoya au pape Benoît XII, en 1336, une ambassade dont le chef était frère André, franciscain de la maison de Péking. Voici la teneur de la lettre impériale qu'il emportait :

« Nous envoyons notre ambassadeur André, Français, avec quinze compagnons, vers le pape, seigneur des chrétiens en France et au-delà des sept mers du côté de l'Occident... Nous le prions de nous envoyer sa bénédiction, de faire mémoire de nous dans ses prières et de s'intéresser aux Alains, ses enfants chrétiens et ses serviteurs. Nous le prions également de nous envoyer des chevaux et autres raretés du lieu où le soleil se couche... Écrit à Kambalick, en l'année du rat (1336), le 3^e jour de la 6^e lune.

Une lettre des princes alains ^{p.119} dont il est spécialement fait mention dans la lettre de Choun-ti, et une autre des chrétiens de Péking avaient été remises aux ambassadeurs. Ils n'arrivèrent en Europe qu'en 1338. Benoît XII, le 13 juin de la même année, écrivit une réponse à l'empereur : il le remerciait de la protection accordée aux chrétiens, le pria de permettre aux missionnaires de construire des églises et de prêcher la vraie foi dans toute l'étendue de l'empire. Il lui recommandait spécialement les cinq princes alains et les autres chrétiens qui lui avaient écrit. En novembre 1338, le Pape fit partir pour la haute Asie quatre franciscains qu'il nomma nonces apostoliques pour dix ans : Nicolas Bonnet, Nicolas de Molano, Jean de Florence et Grégoire de Hongrie. Ils arrivèrent en 1342 à la cour de Choun-ti, qui leur fit le meilleur accueil. Le nombre des

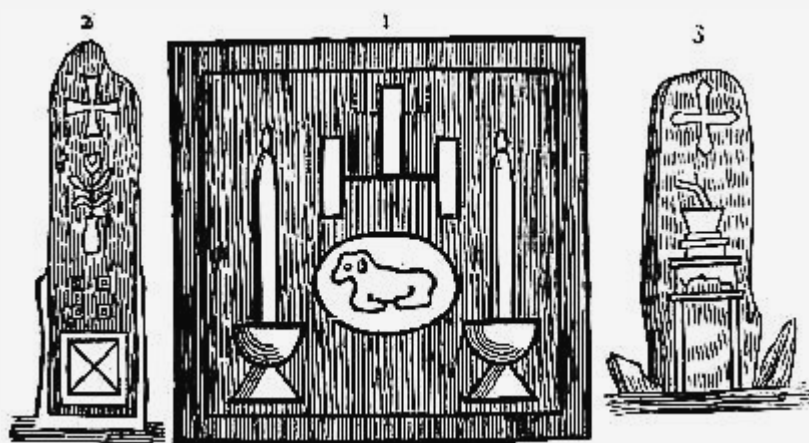
catholiques s'était grandement accru, et les franciscains avaient multiplié leurs résidences. Ceux qui habitaient le couvent de Kambalick, construit par Jean de Montcorvin près du palais impérial, étaient l'objet de tels égards, que l'empereur les admettait fréquemment à sa table, et qu'il n'allait prendre le repos de la nuit qu'après avoir reçu leur bénédiction. Outre ces résidences fixes, les franciscains avaient encore, à la mode tartare, des maisons roulantes qui leur permettaient de donner les soins spirituels aux populations nomades de la Tartarie.

L'empereur fit un décret conforme aux désirs du Souverain Pontife, et la liberté religieuse fut complète ; par le zèle de Jean de Florence, les conversions ne se comptèrent plus, et de nouvelles églises s'élevèrent de toutes parts. En 1353, Jean de Florence vint trouver le pape Innocent VI de la part du grand Kan, et lui demanda de nouveaux missionnaires. Le Souverain Pontife le nomma évêque de Bicignano en 1354, et la même année il ordonna aux frères mineurs de préparer une nouvelle expédition.

L'annonce de la révolution qui commençait alors en Chine, dans laquelle allait sombrer la dynastie des Yuen, et les désastres qui en furent la suite, arrêtaient pendant un certain temps l'envoi de nouveaux missionnaires. Urbain V, en 1370, ayant appris la mort de l'archevêque Nicolas, nomma au siège de Kambalick Guillaume de Prato, Français et professeur à l'Université de Paris. Il lui donna pour compagnons douze franciscains, qui furent bientôt suivis par soixante autres. Les Annales franciscaines nous donnent encore le nom de huit frères-mineurs envoyés à cette époque. En 1371, François de Podio, surnommé Catalan, fut nommé légat apostolique de Grégoire XI et vicaire des frères-mineurs dans la Tartarie du nord ; il partit avec douze compagnons, mais on n'entendit jamais plus parler d'eux. En 1391, les franciscains de Péking envoyèrent Roger d'Angleterre et Ambroise de Sienne pour supplier le pape Boniface IX de venir à leur secours. Ils repartirent pour la Chine avec vingt-quatre de leurs frères, mais on n'eut plus jamais de leurs nouvelles. Nous savons enfin par le témoignage du frère Léon qu'en 1456, sous Calixte III,

« le siège de Péking était occupé par un religieux franciscain, septième successeur de Jean de Montcorvin ; ces missions, à peine interrompues par les bouleversements politiques, furent reprises en 1579 par le père Pierre Alfaro, observant-déchaussé de la province de Saint-Gabriel. »
(Auréole séraphique.)

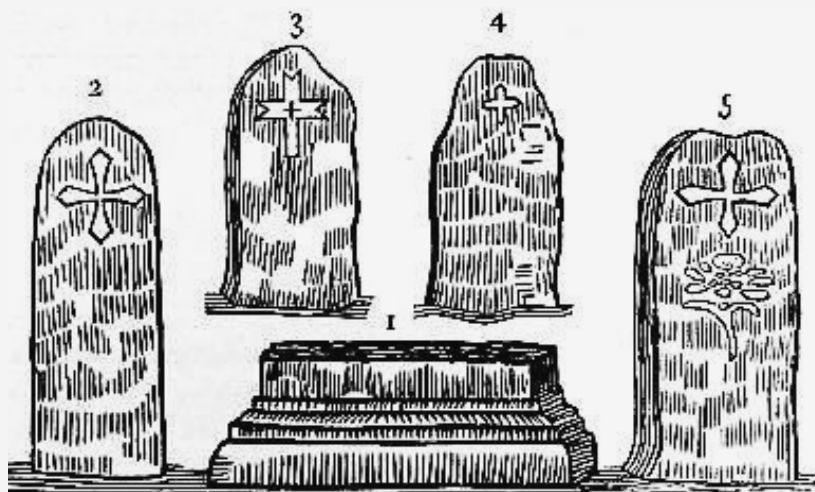
Nous venons de voir que sous cette belle dynastie des Yuen, trois archevêques avaient occupé le siège de Kambalick ; en outre, des nonces apostoliques, des légats, des ambassadeurs et un total de 164 franciscains avaient été envoyés dans la même ville. Le premier archevêque seul convertit 30.000 personnes ; Odoric seul, 20.000 : en y ajoutant les fruits spirituels des évêques suffragants et des missionnaires, il ne semble pas exagéré de fixer à 100.000 la population chrétienne, à la mort de Jean de Montcorvin. Les familles se multiplièrent d'année en année, et ^{p.120} Jean de Florence augmenta considérablement et le nombre des églises et celui des chrétientés. Les deux autres archevêques de Péking avec leurs nombreux compagnons ne restèrent pas inactifs, et bien que les révolutions aient entravé la liberté religieuse, il est impossible d'admettre que des œuvres si nombreuses et tant de chrétiens aient disparu sans laisser de traces. Si nous prenons la date de 1391 jusqu'en 1579, époque où les missions de Chine furent reprises, l'intervalle est de 188 ans ; si nous acceptons celle de 1456, où d'après un témoignage sérieux, le siège de Péking était encore occupé par un évêque franciscain, l'intervalle n'est plus que de 123 ans ; or, n'a-t-on pas dernièrement retrouvé au Japon des milliers de chrétiens qui avaient conservé leur foi après 240 ans d'abandon absolu ? Il n'est donc pas téméraire de croire que les nombreux Chinois et Mongols convertis par



1. Devant d'une pierre tombale. — 2 et 3. Tombes chrétiennes (Mongolie).

les franciscains, soient demeurés chrétiens longtemps encore après eux. Accusés de trop d'affections pour les empereurs mongols qui les avaient toujours protégés, plusieurs renièrent peut-être leur foi, mais les autres se cachèrent et conservèrent leurs pratiques chrétiennes. Sans aucun monument et par simple déduction ou comparaison, on peut donc déjà avoir la certitude morale que les chrétiens des franciscains n'avaient point disparu complètement. Mais nous

avons de plus un précieux témoignage qui nous donne une certitude presque absolue. Nous lisons, en effet, dans le P. Trigault (liv. I, ch. II) :



1. Socle d'une croix enlevée par les lamas. — 2, 3, 4, 5. Tombes chrétiennes de la dynastie des Yuen, découvertes récemment en Mongolie à trois journées de Kalgan vers le nord-est (missions belges).

« Un Juif, venu de Kaè-foung-fou à Péking pour les examens du doctorat, raconta au P. Ricci (1603) que dans cette ville, ainsi qu'à Ling-ts'ing-tcheou dans la province du Chang-toung et même dans celle du Chan-si, il y avait quelques estrangers, desquels les prédécesseurs estoient venus des royaumes voisins, et qu'ils estoient adorateurs de la croix, et avoient accoustumé d'en signer leur boire et manger avec le doigt voire mesme qu'on signoit les petits enfans du mesme caractère de ce signe salutaire au front avec de l'encre, en divers lieux, pour les préserver des malheurs qui arrivent ordinairement aux enfans... Assurant ensuite qu'une persécution ne s'estoit élevée contre eux, que parce que les Sarrazins (païens), ennemis jurés des Chrétiens, avoient causé ce désordre par le soupçon et la crainte qu'ils avoient inspirés aux Chinois ; de sorte qu'il n'y avoit pas plus de 60 ans qu'elle avoit commencé.

(Or cet Israélite parlait de cela l'an 1603 ; la ^{p.121} persécution datait donc seulement de 1543, et jusqu'à cette date les chrétiens n'avaient pas été gravement inquiétés.)

« Un de nos frères étant allé dans ces lieux pour découvrir les anciennes restes du christianisme, n'en put jamais découvrir pas une, quoiqu'il eût apporté les noms des personnes et des familles chrestiennes, que le Juif lui avoit donnés par escrit, un chacun faisant son possible de dissuader qu'il fut sorti de tels parens, n'y qu'il eût

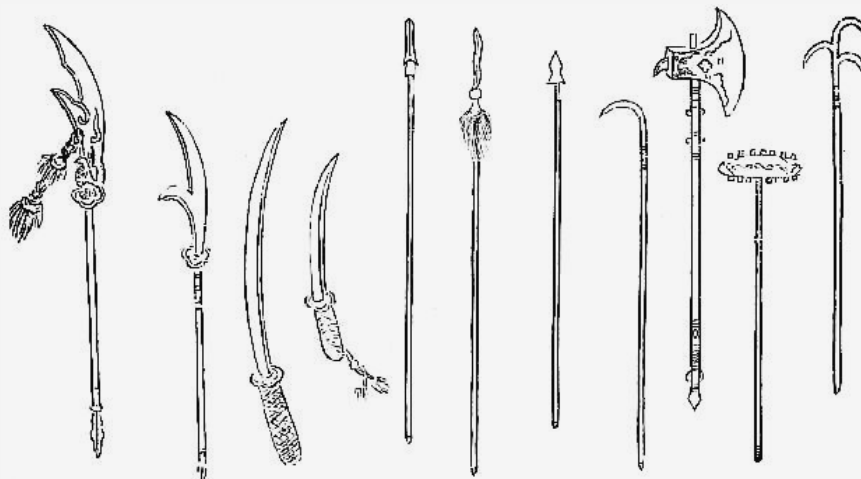
esté d'une telle religion : parce que peut-estre ils prenoient le frère pour un Chinois, ou bien parce qu'ils le croyoient un espion des magistrats, lequel venoit pour les surprendre. (Kircher.)

Ce frère (Sébastien Fernandez) était en effet chinois, et les chrétiens n'osèrent évidemment point se découvrir à lui.

Ce témoignage nous semble prouver suffisamment que des chrétiens convertis par les franciscains existaient encore lors de l'arrivée du célèbre père Ricci. Ce zélé missionnaire et ses illustres successeurs allaient reprendre l'œuvre des fils de saint François et rendre à l'Église de Péking, sous une nouvelle dynastie, sa première splendeur.

Choun-ti ne pensait qu'à ses plaisirs, et ses ministres préparaient par leur mauvaise administration la ruine de l'empire que les Chinois éclairés et patriotes espéraient toujours délivrer du joug des Mongols. Dès l'année 1337 les révoltes éclatèrent, et en 1352 presque toute la Chine méridionale était en révolution. Les gouverneurs et les princes tartares ne purent résister au torrent de l'insurrection ; l'empereur, amolli par les débauches, découragé par les défaites, se voyant sur le point d'être investi dans sa capitale, rassembla les grands et leur signifia qu'il voulait se retirer en Tartarie. La nuit suivante, il prit la route du nord et se rendit avec toute sa cour à In-tchang-fou, à trente lieues plus loin que Chang-tou.

Ainsi finit la grande dynastie des Yuen, dont un siècle auparavant les formidables armées avaient conquis toute l'Asie et fait trembler l'Europe. Les descendants du terrible Gengiskan durent regagner la Mongolie d'où ils étaient sortis, abandonnant le vaste empire de la Chine aux mains des heureux vainqueurs.



Anciennes armes.

CHAPITRE VI

I. Dynastie des Ming. Houg-ou. Léou-pè-ouen. Ma-hoang-heou. Young-lo.

II. Saint François-Xavier, Gaspard de la Croix.

III. L'empereur Ouan-li, le père Mathieu Ricci.

IV. Attaque des Tartares, insurrection. Le père Longobardi. Le père Trigault. Le père Adam Schall. Li-koung. Fin de la dynastie des Ming.

@

I



pprimée p.122 par l'étranger depuis près d'un siècle, la Chine ne demandait qu'à secouer le joug. Les Mongols, efféminés par les délices de la paix, n'étaient plus redoutables. Tchou-yuen-chang, d'abord simple bonze puis chef de voleurs, forma le dessein de reconquérir son pays sur les envahisseurs. Il n'eut point de peine à se créer des partisans, et bientôt, levant l'étendard de la révolte, il s'empara de plusieurs villes dans les provinces du sud, défit les troupes mongoles en bataille rangée, se fit proclamer empereur sous le nom de Houg-ou (grand guerrier) et devint ainsi le fondateur de la nouvelle dynastie des Ming. Il établit le siège de son empire à Nan-king. Après

avoir préparé une grande expédition et réuni une armée nombreuse, il marcha sur Péking, dont il s'empara. Ses descendants gouvernèrent la Chine de 1368 à 1644.

Les généraux de Houg-ou refoulèrent les Mongols au delà de la Grande Muraille, et de ce pays firent, à leur retour, un désert entre la Mongolie et la Chine. Au nord de la muraille, tout fut brûlé et détruit, et les Mongols durent se retirer dans les steppes d'où, cent ans auparavant ils avaient répandu la terreur par le monde entier. Néanmoins, ils ne laissèrent pas que d'inquiéter encore pendant bien des années la nouvelle dynastie, par de fréquents retours offensifs. Sous le second successeur de Houg-ou, la Mongolie devint une province chinoise, et tout ce qu'avaient construit les Yuen fut anéanti par les Ming. La ville

de Chang-tou fut détruite ; ses ruines, que l'on voit encore aujourd'hui, et ^{p.123} celles du palais des empereurs mongols, montrent quelle devait être la grandeur et l'opulence de cette cité. La ville de Karakoroum fut rasée en 1519 et, sur son ^{p.124} emplacement, on construisit le temple lama d'Erdenitchao. Les Ming ne voulaient rien laisser qui pût rappeler le souvenir de cette odieuse dynastie mongole ; non seulement les villes, les palais, les monuments, mais encore les églises de Jean de Montcorvin, tout disparut, et aujourd'hui il est fort rare de rencontrer une inscription, une stèle, un tombeau datant de l'époque des Yuen.

Léou-pè-ouen.

L'empereur Houng-ou.

Houng-ou se servit de tous les hommes de talent qu'il put trouver, pour l'aider dans le gouvernement de ses États. Un des principaux fut Léou-pè-ouen. Cet homme remarquable avait été reçu docteur vers la fin de la dynastie des Yuen, et pour ne point servir les nouveaux maîtres de la Chine, il s'était caché et voulait vivre dans l'obscurité. Houng-ou entendit parler de lui, le fit chercher et conduire à la cour, où il le combla de prévenances et se l'attacha.

Léou-pè-ouen fut fidèle à la nouvelle dynastie, qu'il servit pendant plusieurs règnes avec autant d'intelligence que de dévouement. Il s'acquitta de plusieurs ambassades importantes et composa des livres encore fort appréciés ; enfin c'est à lui que l'on doit la construction de la ville chinoise (Nan-tch'eng), comme nous l'avons dit dans l'introduction.

Pendant que ses généraux achevaient la conquête de la Chine, Houng-ou, avec l'impératrice Ma-hoang-





heou, préparait de sages règlements pour le gouvernement de l'empire. Il élaborait un code de justice criminelle, fit adopter l'ancien cérémonial des Rites, et rétablit les usages primitifs. Il porta un édit qui obligeait tous ses sujets à s'habiller comme au temps des empereurs chinois ; il retrancha tous les ornements inutiles, et donna lui-même l'exemple de la plus grande simplicité. Par ses soins, des écoles furent ouvertes et des bibliothèques fondées dans les principales villes de l'empire. Respectueux pour les anciennes dynasties, il fit réparer ou reconstruire leurs sépultures. Les droits et les devoirs des mandarins furent fixés. Une carte générale de la Chine fut dressée ^{p.125} en 1394, carte qui devait servir de base à celle que firent les jésuites un siècle et demi plus tard.

L'impératrice Ma.

Houng-ou mourut à Nan-king, après un règne glorieux, l'an 1399, laissant le trône à son fils Kien-ouen-ti, qui ne régna que quatre ans. Il fut détrôné par un de ses oncles nommé Yen-ouang, prince de Yen, qui commandait à Pé-king. Yen-ouang marcha contre son neveu, et après une bataille sanglante dans laquelle 300.000 hommes périrent, il s'empara de Nan-king et fit mourir dans les supplices plus de 800 personnages de haut rang demeurés fidèles au prince légitime. Maître des deux capitales, Yen-ouang se fit proclamer empereur sous le nom de Young-lo (1403).

La 7^e année de son règne, il quitta Nan-king et transporta sa cour à Péking, laissant son fils, le prince héritier, dans la capitale du sud, avec des tribunaux et une cour semblable à celle du nord, où il allait lui-même fixer sa résidence. Cet empereur, d'abord absolu et cruel, devint ensuite un bon souverain, aimé et estimé de ses sujets. Sa principale gloire est d'avoir reconstruit Péking presque en entier ; l'enceinte, les pagodes, le palais impérial, tous les principaux monuments datent de Young-lo. Il mourut en 1424.



Young-lo.

Un de ses successeurs, Ying-tsong, fit rebâtir en 1436 les neuf portes de la ville. Sous son règne, les Tartares se révoltèrent et l'empereur envoya contre eux une armée de 500.000 hommes, dont il donna le commandement à un chef incapable qui fut complètement battu ; presque tous les soldats périrent de misère. L'empereur, voulant venger cette défaite, se mit lui-même à la tête d'une ^{p.126} nouvelle armée ; il perdit la bataille, fut fait prisonnier et emmené en Tartarie. Son frère King-ti tint sa place de 1450 à 1456. Plusieurs empereurs se succédèrent encore, tous dominés par les eunuques, dont la néfaste influence devait perdre cette dynastie, comme elle en avait déjà perdu tant d'autres. Pendant le règne de Che-tsong (1522-1566), les Tartares orientaux ravagèrent toutes les provinces septentrionales de l'empire ; moins heureux furent les Japonais qui se virent, à la même époque, repoussés par trois fois des côtes du Tché-kiang.

Vers la fin de cette dynastie, les empereurs, toujours sous le coup d'une invasion des Tartares orientaux ou Tartares-mantchoux, entretenaient une armée d'un million d'hommes pour garder la Grande Muraille et ses passes. Le règne de Ouan-li (1573-1620) fut encore assez heureux ; il commit cependant une imprudence qui devait lui coûter cher, en refusant sa fille au prince des Tartares qui la lui avait demandée en mariage. Il fut aussi mal inspiré en vexant les marchands de Tartarie qui faisaient le commerce avec les Chinois. En outre, contre toute justice, il avait fait mourir le père du roi des Tartares tombé entre ses mains. Son fils jura de le venger et d'immoler à ses mânes 200.000 Chinois. A la tête de 50.000 cavaliers, il fondit sur la ville de Léao-yang et s'en empara. C'est là qu'il se fit déclarer empereur sous le nom de Tien-ming, l'an 1615. Les Tartares-mantchoux avaient déjà la ferme volonté de s'emparer de l'empire et s'y préparaient. Nous verrons bientôt comment, aidés par les circonstances, ils parvinrent enfin à leur but.

II

@

A la fin du XVe siècle, les Portugais et les Hollandais se lancèrent, en doublant le cap de Bonne-Espérance, à la recherche du fameux Katai de Marco Polo, et leurs vaisseaux abordèrent sur les rivages de l'Extrême-Orient. Ainsi s'ouvrait par mer une nouvelle voie beaucoup plus facile, au moment où il n'était plus possible de songer à se mettre en route par le nord, à travers les steppes dévastées de la haute Asie. De nombreux ouvriers apostoliques partirent à la suite des navigateurs et des marchands. Un nouvel ordre religieux, célèbre presque en naissant par l'ardeur de son zèle et l'éclat de sa science, venait d'être fondé par saint Ignace de Loyola. Gagné à Dieu par lui, François-Xavier, né dans la Navarre, le 7 avril 1506, fut un des cinq compagnons qui firent leurs vœux à Montmartre, en 1534, avec le fondateur.

Sur les instances de Jean III, roi de Portugal, le pape Jules II choisit des missionnaires pour les Indes. Il donna à saint François-Xavier le titre de nonce, avec les pouvoirs les plus étendus, et ce grand apôtre s'embarqua le 7 mai 1541. Après avoir visité le tombeau de saint Thomas à Méliapour, il partit pour le Japon et aborda au port de Cangoxima, le 15 août 1549. Après le Japon, son



zèle lui montrait vers l'ouest un autre grand pays, la Chine ; il voulut à tout prix s'y rendre pour y prêcher l'Évangile. Repoussé par les uns, trompé par les autres, ce n'est qu'après d'immenses difficultés que cet homme apostolique parvint à l'île chinoise de San-Siang, près de Canton. Cette île, où les Portugais avaient un comptoir pour leur commerce interdit sur le continent, fut le lieu où expira de fatigue saint François-Xavier. Un Portugais le trouva un jour étendu par terre, dévoré par les ardeurs d'une fièvre maligne ; il le porta dans sa cabane sur le bord de la

Mort de saint François-Xavier.

mer, et lui prodigua les soins les plus dévoués. Mais le mal empira, et le 2

décembre 1552, le saint rendait sa belle âme à Dieu, en face et en vue de cet empire chinois où il avait tant désiré porter les lumières de l'Évangile ! Le Père Caroccio, jésuite, découvrit plus tard le tombeau du saint ; c'était une pierre de cinq coudées de long sur trois de large. On y avait gravé ces mots en latin, en portugais, en chinois et en japonais : « C'est ici que Xavier, homme vraiment apostolique, a été enseveli. »

D'un autre côté, l'ordre de saint Dominique travaillait depuis déjà deux siècles à la conversion de l'Asie. Aussi, en même temps que saint François-Xavier, douze dominicains avaient passé dans les Indes, L'un d'eux, trois ans seulement après la mort du saint, tenta de pénétrer en Chine et y réussit. Ce dominicain, nommé Gaspard de la Croix, est donc le premier missionnaire entré en Chine par la voie du sud. Les commencements de sa prédication furent heureux, comme il le raconte dans la relation qu'il a laissée de son voyage et de ses missions. Les indigènes, touchés par ses exhortations et ses exemples, détruisirent eux-mêmes leurs pagodes et se firent baptiser ; mais les mandarins, effrayés de l'ascendant que prenait cet étranger, ^{p.128} le firent arrêter et chasser de l'empire. Il passa dans le royaume d'Ormuz, puis retourna dans sa patrie, où il mourut en soignant les pestiférés de Lisbonne.

Un autre missionnaire, Martin de Rada, augustinien espagnol, entra également en Chine en 1575, par le Fou-kien. Il y séjourna trois années entières et fut ensuite saisi par les mandarins, jeté en prison, battu de verges et enfin chassé du territoire chinois.

III

@

Les Portugais, étant parvenus à s'établir sur la côte de Chine, construisirent la ville de Macao (en chinois Ngao-men). Les religieux de différents ordres, entre autres les jésuites, vinrent s'y fixer pour administrer la chrétienté européenne et tenter l'évangélisation de la Chine. Le père Valignan, visiteur des Indes, nomma d'abord à cet effet le père Michel Roggier de Naples, arrivé en 1579, et qui avait déjà étudié la langue chinoise. Ce Père ouvrit un catéchuménat à Canton, et le visiteur, ayant appris ce premier succès, lui adjoignit Mathieu Ricci, jésuite italien, né à Macerata, près d'Ancône, en 1552.

Nous ne suivrons pas le célèbre père dans ses missions du sud ; du reste, depuis son entrée en Chine, il n'avait qu'un but : se présenter à la cour, avoir accès dans le palais impérial, et s'établir à Péking même. Il était persuadé, avec raison, que s'il parvenait à se faire accepter dans la capitale et à y établir une résidence, il ne serait pas difficile aux missionnaires de pénétrer partout ailleurs dans l'empire. Pour y arriver, il se livra d'abord avec ardeur à l'étude de la langue, puis il eut soin de se préparer des amis auprès de quelques mandarins en charge à la cour.

Vers le commencement de l'année 1599, accompagné du père Cattaneo et de deux frères coadjuteurs indigènes, récemment arrivés de Macao, le père Ricci partit de Nan-king à la suite d'un mandarin ami qui se rendait à Péking, où il arriva après un mois de voyage par eau. Ce mandarin lui fit faire la connaissance d'un officier du palais ; mais celui-ci, voyant qu'il n'y avait pas grand'chose à gagner avec les Pères et que, l'empire étant en guerre avec le Japon, tout étranger devenait suspect, refusa de les présenter. Le père Ricci, après des efforts persévérants, jugea les difficultés ^{p.129} insurmontables, et résolut de retourner à Nan-king. A cause de la saison d'hiver, les Pères n'y arrivèrent qu'au printemps suivant. Ce premier échec ne découragea pas le père Ricci ; il envoya le père Cattaneo à Macao, et reçut bientôt par son entremise de beaux et riches objets destinés à l'empereur : des pendules, des montres, une grande horloge, un clavicorde et autres curiosités., Les Japonais ayant été vaincus et la paix rétablie, le père Ricci partit de nouveau le 6 mai 1600, avec le père Pantoja, sur la jonque d'un officier de sa connaissance. Dans le Chan-toung, le vice-roi de cette province, dont le fils avait connu les Pères à Nan-king, les reçut avec bienveillance, mais arrivés à Ling-ting-keou, Ma-t'ang, préposé aux douanes, leur suscita les plus grandes difficultés ; il ne put cependant se dispenser d'avertir l'empereur de leur venue. Cet officier voulait accaparer à son profit les présents apportés par les Pères, ou au moins se charger de les offrir lui-même à l'empereur. Il entra à main armée sur la jonque du père Ricci, bouleversa tout, prit ce qui lui convenait, vomit d'horribles blasphèmes contre le crucifix et les images, puis fit mettre en prison les missionnaires. Ce méchant homme les accusait de vouloir faire mourir l'empereur par leurs maléfices, et la position devint si dangereuse, que leurs amis eux-mêmes conseillaient le retour. Les Pères demeurèrent fermes et envoyèrent à Péking un des Frères chinois, Sébastien Fernandez, porteur de lettres pour leurs amis ; mais personne ne

voulut le recevoir. Depuis six mois en prison, abandonnés de tous, n'attendant plus rien que de Dieu, ils furent agréablement surpris d'apprendre l'arrivée d'un ordre impérial qui les appelait à Péking. L'empereur Ouan-li, se souvenant du Mémoire que Ma-t'ang lui avait adressé, ordonnait d'expédier de suite ces étrangers et leurs présents. Il fallut s'exécuter ; on donna au père Ricci huit chevaux et trente porteurs renouvelés chaque jour, et pendant tout le voyage il fut fort bien traité. Le jour de janvier 1601, il entra à Péking avec son escorte, et était reçu par un eunuque qui lui prêta son palais. ^{p.130} Dès le lendemain les eunuques portèrent les présents à l'empereur, qui en fut ravi ; on n'avait



L'empereur Ouan-li.

jamais vu pareilles choses en Chine. Les Pères durent venir dans la seconde enceinte du palais, pour mettre en marche les pendules et indiquer aux eunuques la manière de les remonter ; quant à la grande horloge, le ministère des travaux publics reçut l'ordre de construire, dans un des jardins du palais, une tour en bois très haute et très élégante pour la placer. Elle coûta 1.300 onces d'or. Le père Pantoja apprit aux jeunes eunuques la manière de jouer du clavicorde, sur lequel ils exécutèrent bientôt une cantilène chinoise.

Mais, sans le vouloir et sans le savoir, les Pères avaient fait une grande faute en laissant offrir leurs présents par les eunuques ; cette cérémonie revenait de droit au tribunal des rites. Aussi, le président de ce tribunal, très irrité, fit arrêter les Pères, les retint trois jours en prison et les fit passer en jugement. Le père Ricci n'eut point de peine à démontrer son innocence ; cependant on parlait encore de renvoyer ces étrangers, lorsque les eunuques s'y opposèrent : ils craignaient de ne plus pouvoir faire marcher les horloges après leur départ. Le père Ricci présenta le 28 janvier 1601, à l'empereur, une requête ainsi rédigée :

« Mathieu Ricci, votre serviteur, venu du grand Occident, s'adresse à vous avec respect, pour vous offrir des objets de son pays.

Votre serviteur est d'un pays fort éloigné, qui n'a jamais échangé de présents avec la Chine. Malgré la distance, la renommée m'a fait connaître les remarquables enseignements et les belles institutions dont la cour impériale a doté tous ses peuples. J'ai désiré avoir part à ces avantages, et demeurer toute ma vie au nombre de vos sujets, espérant d'ailleurs n'être pas tout à fait inutile. Dans ce but, j'ai dit adieu à ma patrie et traversé les mers. Au bout de trois ans, après un voyage de plus de quatre-vingt mille stades, j'ai abordé enfin au Kouang-toung.

D'abord, ne comprenant pas la langue, j'étais comme un homme muet. Je louai une habitation, et m'appliquai à l'étude du langage et de l'écriture... L'extrême bienveillance avec laquelle la glorieuse dynastie actuelle invite et traite tous les étrangers, m'a inspiré la confiance de venir droit au palais impérial. J'apporte des objets qui sont venus avec moi de mon pays. Ce sont une image du maître du ciel, deux images de la mère de Dieu, un livre de prières, une croix ornée de pierres précieuses, deux horloges sonnantes, une mappemonde et un clavecin européen. Tels sont les objets que j'apporte. Je vous les offre respectueusement.

Le père Mathieu Ricci.

Sans doute ils ne sont pas de grande valeur ; mais venant de l'Extrême-Occident, ils paraîtront rares et curieux... N'ayant jamais été marié, je suis exempt de tout embarras, et n'attends aucune faveur. En vous offrant de saintes images, tout mon désir est qu'elles servent à demander pour vous une vie longue, une prospérité sans mélange, la protection du Ciel sur le royaume et la tranquillité du peuple. p.131

Je supplie humblement l'Empereur d'avoir compassion de moi, qui suis venu me mettre sincèrement sous sa



loi, et de daigner accepter les objets européens que je lui offre...

Autrefois, dans sa patrie, votre serviteur a été promu aux grades ; déjà il avait obtenu des appointements et des dignités. Il connaît parfaitement la sphère céleste, la géographie, la géométrie et le calcul. A l'aide d'instruments il observe les astres, et fait usage du gnomon ; ses méthodes sont entièrement conformes à celles des anciens Chinois. Si l'Empereur ne rejette pas un homme ignorant et incapable, s'il me permet d'exercer mon faible talent, mon plus vif désir est de l'employer au service d'un si grand prince. Toutefois je n'oserais rien promettre (vu mon peu de capacité). Votre serviteur reconnaissant attend vos ordres.

Lettre respectueuse.

L'empereur, bien disposé en faveur du père Ricci, lui donna la permission de louer une maison à Péking et d'y rester. Le souverain ordonna de plus que les Pères recevraient du trésor les sommes nécessaires à leur entretien et à celui de leurs quatre serviteurs. Il désirait beaucoup les voir, mais les rites s'y opposaient ; on envoya donc les meilleurs peintres du palais pour faire leur portrait de grandeur naturelle ; ce qui permit au souverain de connaître, au moins en quelque façon, ces nouveaux étrangers.

Assuré de la protection du prince, le père Ricci fit l'acquisition d'un terrain dans la ville tartare, non loin des grands tribunaux. Beaucoup de mandarins et de lettrés y étaient attirés par la curiosité ; d'autres y venaient pour s'instruire des sciences mathématiques et naturelles. Le père Ricci en profitait pour leur expliquer les principaux mystères de la foi et les amener au christianisme. Il se servait à cette fin de tableaux apportés d'Europe, qu'il avait placés dans un petit oratoire, où il introduisait les mieux disposés. En 1605, la mission comptait déjà plus de deux cents néophytes, parmi lesquels des personnages de p.132 marque. Parmi eux se trouvait le docteur Ly, natif de Hang-tcheou, dans la province du Tche-kiang. Homme de talent, et doué d'une perspicacité d'esprit peu commune parmi les Chinois, il avait un grand désir de s'instruire. Aussi dès qu'il eut fait la connaissance du père Ricci, il s'adonna, sous sa direction, à l'étude des sciences. Il composa sept volumes sur les mathématiques, traduisit les ouvrages d'Aristote, les livres d'Euclide qu'il possédait parfaitement, et laissa plus de vingt volumes manuscrits sur différents sujets de philosophie. Comme il était très

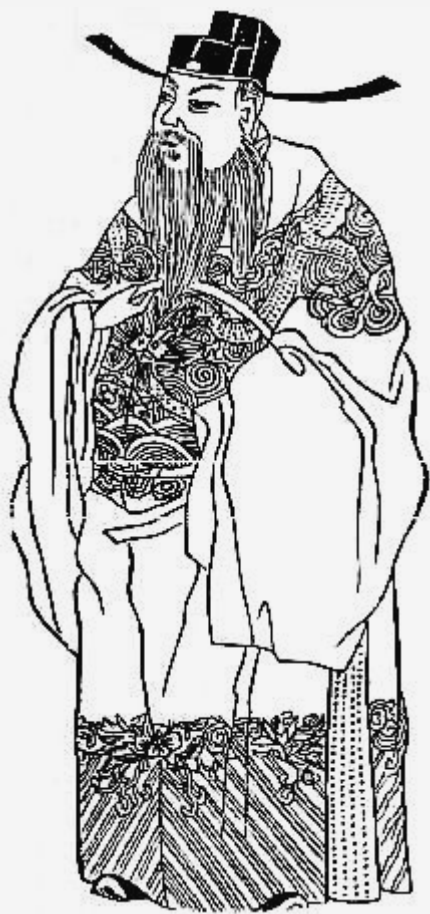
versé dans la littérature de son pays, il prit une grande part à la composition ou à la traduction des livres que les missionnaires publièrent pour les Chinois. Après être resté plusieurs années catéchumène, il reçut le baptême des mains du père Ricci, qui lui donna le nom de Léon. C'est lui dont il est parlé si souvent dans les Lettres édifiantes, avec le docteur Michel Yang, de Hang-tcheou, et le docteur Paul Su-kouang-k'i, de Su-kia-ouée ; ce dernier venait d'être appelé à Péking pour être Kolao (ministre de l'empire). Ces trois lettrés chrétiens, par leurs écrits apologétiques, rendirent de grands services aux missionnaires et à la religion.

Voici ce que le père Sémédo nous dit du docteur Léon :

« Il était natif de Hang-tcheou, personnage orné de belles qualités et doué d'un excellent esprit, et reconnu pour tel par tout le royaume ; de plus, à l'examen des docteurs, il aurait été le cinquième entre trois cents licenciés, ou environ, qui prirent leur degré, ce qui lui acquit beaucoup de réputation. Il était naturellement curieux, ce qui fit qu'avec son bel esprit, et avec l'aide du père Mathieu Ricci, il apprit force beaux secrets de la mathématique. Il traduisit en langue chinoise quantité de livres que le Père avait composés, et même, étant encore païen, il mit un catéchisme en beau style. On raconte que comme il le composait, voyant et pesant la force des raisons qui prouvent la sainteté de notre religion, qu'il n'avait pas encore embrassée, il s'écriait : « Certes, il faut avouer que ces ouvrages sont merveilleux, et bien raisonnés. » Enfin, Dieu lui ayant ouvert les yeux pour pénétrer plus vivement les vérités de notre foi, et ne pouvant plus étouffer tant de lumières qui l'accablaient, il se résolut à être chrétien ; il fut nommé Léon sur les fonts du baptême. C'est ce Léon si célèbre par son zèle, par sa vertu, et pour avoir été une des plus importantes colonnes de cette nouvelle Église de Péking.

Le docteur Ly Léon.

Le père Mathieu Ricci, supérieur de la résidence et de la mission de Péking, avait de plus le gouvernement général de toutes les missions des jésuites en Chine. Ses travaux apostoliques joints aux difficultés de cette lourde charge, usèrent sa santé, et il tomba gravement malade. Tous les remèdes furent inutiles, et ses confrères, après lui avoir demandé sa bénédiction, lui



donnèrent les derniers sacrements, qu'il reçut avec la plus grande piété. Étendu sur son lit, sans douleur et sans agonie, il rendit en paix son âme à Dieu, le 11 mai 1610, à l'âge de 59 ans.

Le docteur Paul Su-kouang-k'i.

Par la mort du père Ricci, le père Pantoja devenait le plus ancien des missionnaires ; il avait su s'attirer l'amitié d'un grand nombre de mandarins en leur faisant quelques présents, entre autres, certains cadrans d'ivoire qu'il fabriquait à la perfection. Soutenu par ses amis, il osa adresser à l'empereur une supplique pour demander un terrain devant servir de sépulture au père Ricci. Il existait alors, en dehors de la porte Ping-tse-men, une belle maison appartenant à un eunuque récemment condamné à mort. La requête du père Pantoja fut prise en considération, et le gouverneur de la ville, sur l'ordre de l'empereur, livra cette propriété aux missionnaires, par une pièce ainsi rédigée :

« Le temple de la science et de la bonté ne doit point être acheté, puisqu'il est à l'empereur, en conséquence de la sentence de mort portée contre p.¹³³ l'eunuque qui le possédait ; que le bonze qui est dedans soit congédié et que le père Pantoja et ses compagnons en soient mis en possession.

Malgré l'opposition des eunuques, l'ordre fut exécuté et les missionnaires entrèrent en possession de cette propriété, qui, d'après le père Sémédo, valait plus de 14.000 écus. La pagode qui s'y trouvait fut changée en une chapelle dédiée au Saint Sauveur ; les idoles furent abattues et les matériaux de leurs autels servirent à la construction du tombeau du père Ricci, dont les funérailles furent magnifiques. Le jour de la Toussaint, une messe solennelle fut célébrée, et le cercueil déposé devant une petite chapelle hexagonale construite au fond du jardin. Sur la porte de l'établissement on grava les deux caractères chinois : K'in-sse (don impérial) ; nous donnons ci joint le plan complet de la propriété du célèbre père Ricci. Voici, maintenant quelques extraits de l'éloge de ce Père, composé par le mandarin Ouang Iin-ling, préfet de Péking :



« Au printemps de l'année 1610, Ricci mourut. Pantoja et ses compagnons en informèrent l'empereur par une lettre commune, et le prièrent d'accorder des honneurs posthumes. L'empereur ordonna une délibération.

Ou Tao-nan, vice-président du Tribunal des rites, et chargé d'expédier les affaires de cette cour, dit que Ricci était venu de loin, attiré par la bonté de l'empereur ; qu'il avait étudié avec application et approfondi les sciences ; que ses écrits étaient en grand renom ; que Pantoja et ses compagnons désiraient n'être jamais séparés de lui, ni durant la vie ni après la mort ; qu'il convenait de lui accorder généreusement une faveur. Il pria l'empereur d'ordonner au préfet du Choun-t'ien-fou de chercher et de donner un terrain pour la sépulture du défunt, afin de signaler la bienveillance de la dynastie actuelle à l'égard des étrangers. L'empereur accorda la demande.

Le président du Tribunal des rites écrivit à Houng Ki-cheu, préfet en second du Choun-t'ien-fou, qui se rendit dans le Ouan-p'ing-sien. Dans le village de Eul-li-keou, se trouvaient une pagode de Bouddha et une maison de bonzes, en tout, trente-huit travées, bâties sans autorisation sur un ^{p.134} emplacement de vingt mou par l'eunuque Iang, dont les biens avaient été confisqués. Le président du Tribunal des revenus, ayant été informé de l'ordre de l'empereur, donna cette propriété. Il fit son rapport à l'empereur, et reçut son assentiment...

J'ai été chargé de faire exécuter les ordres bienfaisants et de publier les instructions de l'empereur. Je suis allé à la maison des savants européens. Pantoja et ses compagnons, Longobardi, de Ursis, Diaz et les autres sont venus au-devant de moi, et nous avons eu un long entretien. — J'ai observé attentivement leurs discours et leur manière d'agir ; j'ai trouvé qu'ils sont hommes de bien et très distingués. J'ai pénétré le fond de leurs sentiments. Leur principale affaire est d'honorer le maître du ciel et de la terre, de l'aimer, de croire et d'espérer en lui. Ils font consister les bonnes œuvres dans l'amour de tous les hommes ; le commencement de la vie chrétienne, dans le repentir des fautes et la pratique de la vertu. J'ai reconnu qu'ils se

conduisent avec modestie et déférence. Ils connaissent admirablement l'astronomie. Ils ont appris, scruté tout ce qui concerne le ciel et l'homme...

J'ai fait graver sur la pierre cette inscription, en témoignage des faveurs accordées par l'empereur aux étrangers, et du vif désir qu'il a de rendre sa bienfaisance à jamais célèbre, et de traiter avec honneur ceux qui viennent de loin.

Plan du cimetière de Cha-la-eul, en 1610.

1. Chapelle hexagonale de 2 mètres de diamètre.
2. Tombeau du père Ricci avec stèle en marbre et table aux offrandes, sur laquelle se trouvaient des coupes de fruits, et par devant un brûle-parfums, des vases et des chandeliers ; le tout en pierre blanche.
3. Puits de 7 mètres de profondeur.
4. Avenue conduisant au tombeau.
5. Cour intérieure d'habitation pour les missionnaires.
6. Avant-cour et portique.
7. Cour intérieure pour les salles de réception et les salons.
8. Première cour et dépendances pour les domestiques.
9. Porte d'entrée.

Tous ces bâtiments étaient précédemment occupés par des bonzes. L'empereur donna l'ordre de les renvoyer pour faire place aux missionnaires.

Tiré de l'*Expeditio Christiana* du père Trigault, imprimée en 1616.

Le père Ricci, à son lit de mort, avait désigné pour son successeur le père Longobardi, qui devint ainsi le supérieur de tous les jésuites de Chine.

Nicolas Longobardi, né en 1565, à Calatagirone, en Sicile, s'embarqua pour la Chine en 1596. Il mourut à Péking en 1655, après un séjour de 59 ans. Sa manière de voir au sujet de ce qu'on a appelé les rites chinois, était différente de celle de son prédécesseur le père Ricci. D'après le conseil du père Pasio, visiteur du Japon, qui lui avait écrit que les jésuites de ce pays n'approuvaient pas les rites, Longobardi étudia la question plus à fond, et ces rites lui parurent

entachés d'idolâtrie. En conséquence, il les interdit rigoureusement aux chrétiens, leur défendant, de plus, de se servir des mots T'ien ou Chang-ti pour désigner le vrai Dieu. Cette mesure n'empêcha nullement, tant que le père Longobardi fut supérieur, qu'on ne vît se produire des conversions nombreuses et éclatantes.

En 1618, Ouan-li, jusque là tolérant pour la religion chrétienne, publia un édit qui ordonnait à tous les missionnaires de sortir de l'empire, et défendait à tout Chinois de se faire chrétien. Le père Longobardi vint alors à Péking pour essayer

de présenter un placet à l'empereur, mais ce fut inutile. Tous les jésuites de Péking, même le père Pantoja, durent se retirer en laissant la garde de Cha-la-eul (cimetière du père Ricci) ^{p.135} à deux frères de la Compagnie qui, étant chinois, ne tombaient pas sous l'édit de proscription ; l'église et la résidence furent fermées.

IV

@

Nous avons vu plus haut que Tien ming, roi des Tartares-mantchoux, s'était fait déclarer empereur l'an 1615 ; en 1619, ses troupes arrivèrent jusqu'aux portes de Péking, mais n'osèrent donner l'assaut. L'année suivante, Ouan-li mourut assez à temps pour ne point voir sombrer sa dynastie ; son fils Taè-chan lui succéda pour quatre mois seulement et fut remplacé par Tien-ki. L'empereur, se voyant en danger de perdre sa couronne, songeait à prendre tous les moyens possibles pour lutter contre l'invasion. Les docteurs chrétiens Paul et Michel, qui étaient à Péking, en profitèrent pour représenter au souverain que les Portugais de Macao étaient d'excellents soldats, que les Pères jésuites étaient des savants de premier ordre ; que les uns et les autres pourraient contribuer puissamment au salut de l'empire. C'est ainsi qu'un nouvel édit impérial rappela les missionnaires à Péking ; 408 soldats partirent de Macao sous la conduite des capitaines Pierre Cordier et Rodriguez del Capo ; mais rencontrant trop de difficultés, ils s'en retournèrent après quelques semaines de marche. Au contraire, les pères Longobardi et Diaz arrivèrent à Péking et furent bien reçus. Ils n'approuvaient pas le moyen employé, « étant ignorants, disaient-ils, des choses de la guerre, des armes et de l'art militaire » ; mais le docteur Léon leva leurs scrupules en disant :

— Mes Pères, ne vous fâchez pas, s'il vous plaît, si l'on vous propose pour des guerriers : vous vous servirez de ce titre comme le couturier de son aiguille, qui ne lui sert qu'à passer son fil, et quand l'étoffe est cousue et l'habit achevé, il la quitte, n'en ayant plus besoin...
(Sémédo, p. 350.)

Le fait est que les Pères, après avoir été présentés au ministre de la Guerre, rentrèrent dans leur résidence, réparée par le Dr Ignace, « sans que jamais

depuis on leur ait ouvert la bouche, ny d'armes, ny de guerres, ny de Tartares. » (p. 351.)

Cependant les Mantchoux avaient enfin rencontré un général capable de leur résister ; il se nommait Ma-ouen-loung. Dans la presqu'île du Léao-toung, en Corée et sur le fleuve Ya-lou, toujours il leur tenait tête, et demeurait incorruptible aux plus belles promesses ; Péking n'eut rien à craindre pour un temps. Tien-ki, l'empereur de la Chine, mourut en 1627 et fut remplacé par Tch'oung-tchen son frère. Tien-ming, l'empereur tartare, mourut aussi la même année, laissant le trône à Tien-tsoung son fils.

Le général Ma-ouen-loung.

p.136 En 1627 mourut le père Trigault. Né à Douai, il était venu en Chine avec le père Rho, peu après le père Ricci, et s'était dévoué aux travaux de l'évangélisation jusqu'à l'année 1620. C'est alors que, le premier, il retourna de la Chine à Rome prendre soin des intérêts de la mission en qualité de procureur. Il y publia un abrégé de l'Histoire chinoise, et plusieurs autres ouvrages. Déjà en 1616, son *Expeditio Christiana*, contenant toute la vie du père Ricci, avait été imprimée à Lyon. Dans la question des Rites, son opinion était celle du père Longobardi, qui ne les autorisait pas ; il regardait Confucius comme une des divinités adorées par les Chinois.

Le père Trigault.

Vers cette époque, le fidèle général Ma-ouen-loung fut empoisonné par le général vendu aux Tartares. Tch'oung-tchen manda ce traître à la cour : il y arriva sans défiance et fut mis à mort. Cette condamnation intimida les Tartares, qui retournèrent pour quelque temps dans leur pays.

Depuis plusieurs siècles, la rédaction du calendrier chinois et la direction de l'observatoire étaient confiées à des astronomes mahométans. On s'était aperçu que de nombreuses erreurs s'étaient glissées dans ce calendrier :



mais, jusqu'à l'arrivée des missionnaires, on n'avait aucun moyen de les corriger. Immédiatement après la mort du père Ricci, le docteur Paul présenta une requête à l'empereur Ouan-li, lui disant que les Pères du grand Occident avaient une science profonde et étaient très instruits dans l'astronomie. L'empereur, agréant la requête, les chargea officiellement de la correction du calendrier. Les premiers à qui l'on donna cet emploi furent le père Sabatin de Ursis et le père Jean Téreñtius (Allemand). Le père Jacques Rho, Italien, savant astronome, fut, en 1634, chargé de l'observatoire de Péking. Il appela pour l'aider dans ses travaux le père Adam Schall, qui fut présenté à la cour par le docteur Paul.

Ce savant jésuite était né à Cologne en 1591 ; entré en Chine en 1622, il s'occupa d'abord à Si-ngan-fou dans le Chen-si, soit aux travaux des missions, soit à des observations scientifiques. Par ses soins, une église y fut même construite.

En 1634, Tch'oung-tchen, qui devait être le dernier empereur des Ming, eut à combattre une insurrection formidable de ses propres sujets. Il se trouvait pour ainsi dire entre deux feux : les révoltés arrivant par le sud, et les Tartares prêts à envahir son empire par le nord.

C'est alors, en 1636, que le père Adam Schall accepta la direction des fonderies de canons et autres pièces d'artillerie destinées à la défense de Péking contre les rebelles. ^{p.137} Il eut un plein succès : vingt canons de gros calibre pouvant lancer des boulets de 40 livres, et beaucoup d'autres moins importants, furent mis en batterie sur les murs de la capitale.



Le père Adam Schall.

Cependant, un nommé Li-koung ou Li-tse-tchang, voleur de grand chemin, avait résolu de faire la conquête de la Chine septentrionale, abandonnant le sud à un autre prétendant. A la tête de bandes nombreuses et aguerries, en 1641, il s'empara du Chen-si et du Ho-nan, et vint assiéger l'année suivante (1642), la ville de K'aè-foung-fou. Le 9 octobre, cette malheureuse cité, précédemment ravagée par le débordement du fleuve Hoang-ho, fut brûlée et servit de bûcher à

300.000 personnes. Il s'empara ensuite de Si-ngan-fou et se déclara empereur. Li-koung revint alors vers l'est et ravagea le Chen-si ; son armée fut renforcée par les troupes envoyées de Péking pour le combattre et qui passèrent à l'ennemi. L'empereur parlait de retourner à Nan-king, mais on l'en dissuada. Li-koung, après avoir acheté les principaux mandarins de la capitale, marcha sur Péking et y entra par trahison, en avril 1644. Réduit au désespoir, trahi et abandonné de tous, le malheureux empereur voulut, avant de se donner la mort, tuer sa fille ; il la frappa d'un coup de sabre qui lui coupa seulement la main droite ; ensuite il se rendit au jardin du nord (le Mée-chan), où il se pendit à un arbre. Cet arbre, instrument de régicide, est encore enchaîné. La reine, le grand Kolao et quelques mandarins fidèles imitèrent son exemple. Pendant cette lugubre tragédie, Li-koung monta sur le trône impérial ; le lendemain, il fit mettre en pièces le cadavre de Tchoung-tchen et tuer deux de ses fils ; l'aîné seul fut sauvé.



Li-koung, chef des rebelles.

p.138 On vit errer longtemps dans les montagnes du Chan-toung un vénérable vieillard, échappé au carnage et toujours dévoué aux Ming vaincus ; il servait de mentor à un jeune homme dont les manières distinguées trahissaient l'illustre origine ; près de lui était une jeune fille, sa sœur bien-aimée... ; elle n'avait plus qu'une main !

La cruauté de Li-koung s'exerça sur tous les personnages de haut rang faits prisonniers. Parmi eux se trouvait le père du général Ou-san-koui, qui commandait encore une armée dans le Léao-toung. Li-koung lui envoya un courrier pour lui signifier que s'il ne se rendait pas de suite avec ses troupes, son père serait égorgé, et il força ce vieillard à écrire la lettre suivante :

« La terre, le ciel et les destins ont fait le changement que nous voyons. Sachez, mon fils, que l'empereur Tchoung-tchen est mort, et



que ceux de la famille royale des Ming ne doivent plus rien prétendre à l'empire, puisque le ciel l'a donné à Li-koung. C'est sagesse de céder au temps et d'obéir à la nécessité, pour éviter la rigueur de celui qui est maître de l'empire, et qui a entre ses mains notre bonne et notre mauvaise fortune. Il vous fera roi, si vous voulez le reconnaître empereur et engager vos troupes à son service ; sinon, je suis mort. Voyez, mon fils, ce que vous devez faire pour sauver la vie à celui qui vous l'a donnée.

Ou-san-koui.

Ou-san-koui répondit à son père de cette façon :

« Celui dont vous me parlez ne nous sera pas plus fidèle qu'il ne l'a été à son roi ; et vous, mon père, si vous avez oublié ce que vous devez à votre prince, ne trouvez pas

mauvais que je vous désobéisse, puisque mon obéissance serait criminelle. J'aime mieux mourir que d'être esclave d'un voleur.

Ayant fermé sa lettre, il envoya aussitôt un ambassadeur au roi des Tartares pour lui demander du secours contre Li-koung. Le Tartare, ne voulant pas laisser passer une si belle occasion d'entrer dans la Chine, se présenta dès le même jour à Ou-san-koui, avec 80.000 hommes tirés des places qu'il avait dans la province de Léao-toung, et lui tint ce langage :

— Pour rendre notre victoire plus assurée, je vous conseille de faire raser vos soldats et de les habiller comme nous, afin que Li-koung les prenne tous pour des Tartares, et qu'ainsi notre nombre paraisse plus grand. Si je n'avais eu peur de trop tarder, je vous aurais amené une armée plus puissante, mais la brièveté du temps ne m'a pas permis d'en ramasser une plus forte.

Ou-san-koui avait un si grand désir de se venger, qu'il accorda tout, (le père Martini.)

Cette jonction ne laissa pas que d'épouvanter Li-koung ; il abandonna la capitale et recula vers le Chen-si, emportant les trésors et toutes les richesses accumulées par les seize empereurs des Ming. Les cavaliers tartares le poursuivirent et reconquirent une partie du butin, mais ils ne voulurent pas franchir le fleuve Jaune et revinrent à Péking, où ils furent reçus en libérateurs. Toujours fidèle à la dynastie ^{p.139} qu'il croyait peut-être avoir sauvée, Ou-san-koui voulut faire couronner empereur le descendant des Ming. Il remercia les Tartares des grands services qu'ils avaient rendus à la Chine, leur offrit de riches présents et les invita à regagner leur pays, ne voulant pas abuser plus longtemps de leur bonne volonté. Les Tartares lui firent observer que l'empire était encore bien troublé, et lui conseillèrent de poursuivre les rebelles dans le Chen-si avec ses troupes, auxquelles ils ajouteraient quelques régiments tartares ; eux, pendant ce temps, pacifieraient les provinces voisines de Péking. Ou-san-koui dut accepter leur proposition, sans probablement se faire illusion sur les desseins que cachait une politique aussi courtoise. Bientôt plus de 100.000 cavaliers arrivés de toutes les provinces tartares envahirent le Pé-tchely. Ils entrèrent en masse dans Péking ; c'était fini, l'empire leur appartenait. Leur premier empereur fut Choun-tche, fils de Tien-tsoung ; il n'avait que six ans. Le plus âgé de ses oncles, A-ma-ouang, fut nommé tuteur et régent de l'empire. C'était un prince d'une prudence consommée, un général habile et courageux, équitable dans ses jugements et bon envers tous. Ces qualités remarquables, jointes à un dévouement sans bornes aux intérêts de son neveu, ne tardèrent pas à affermir la puissance du nouvel empereur. Pour gagner à la dynastie le général Ou-san-koui, qui pouvait devenir encore fort redoutable, on lui offrit, avec le titre de Pacificateur de l'Occident, la vice-royauté de Si-ngan-fou dans le Chen-si. Le fidèle serviteur des Ming accepta, se réservant l'avenir. Les mandarins des divers tribunaux, les généraux chinois eux-mêmes vinrent féliciter le nouveau souverain ; le peuple cria :

— Ouan- soui ! Ouan-soui !

et la dynastie des Tsing fut fondée par acclamation (1644).



Hoang-ti, Ouan-soui, Ouan-ouan-soui.

A l'empereur dix mille années, dix fois dix mille années !!!

CHAPITRE VII

I. Dynastie des Ts'ing. Choun-tche. A-ma-ouang. Joun-liè. L'impératrice Hélène.

II. Décret en faveur du père Adam Schall. Construction de l'église du Nan-t'ang. Mort de Choun-tche.

@

I



houn-tche, p.141 premier empereur de la dynastie des Tsing actuellement régnante, monta sur le trône en 1643. Après son avènement, les Chinois vaincus reçurent l'ordre de sortir de l'enceinte des murailles et d'abandonner la ville impériale aux Tartares. Adam Schall, pendant l'effroyable révolution dont Péking venait d'être le théâtre, avait pu sauver et sa petite résidence et ses instruments d'astronomie. Il fit valoir auprès du nouveau gouvernement le titre de Président du tribunal des mathématiques que les Ming lui avaient conféré, et obtint

la permission de rester dans la ville. Un décret impérial du mois de février de l'année 1645 le confirma dans ses attributions, et la résidence de la ville et celle du cimetière où était enterré le père Ricci, furent conservées.

Les Tartares imposèrent aux Chinois l'obligation de se raser le contour de la tête et de s'habiller comme eux ; il fut ainsi facile de distinguer ceux qui acceptaient la nouvelle dynastie et ceux qui refusaient de la reconnaître. Aujourd'hui encore, garder les cheveux longs et non tressés est un signe de rébellion ouverte contre l'empereur. Cette condition, peu dure en apparence, coûta beaucoup aux Chinois, toujours si tenaces dans leurs coutumes, et plusieurs, plutôt que de se soumettre, préférèrent la mort.

Le premier ministre, A-ma-ouang, voulut avant tout assurer la tranquillité de l'empire. Les descendants des Ming étaient encore puissants dans le sud de la



p.142 Chine, et plusieurs d'entre eux se firent proclamer empereurs dans diverses provinces. Leur division fit leur faiblesse, et après quinze années de lutte, les troupes tartares finirent par être victorieuses dans tout le midi de l'empire. Les villes qui se rendaient sans combat, étaient traitées avec la plus grande humanité ; mais celles qui opposaient de la résistance, voyaient tous leurs habitants passés au fil de l'épée sans distinction d'âge ni de sexe. Les armées tartares, chargées de butin, revenaient vers Péking après chaque grande expédition, et étaient remplacées par de nouvelles troupes ardentes au pillage.

L'empereur Choun-tché.

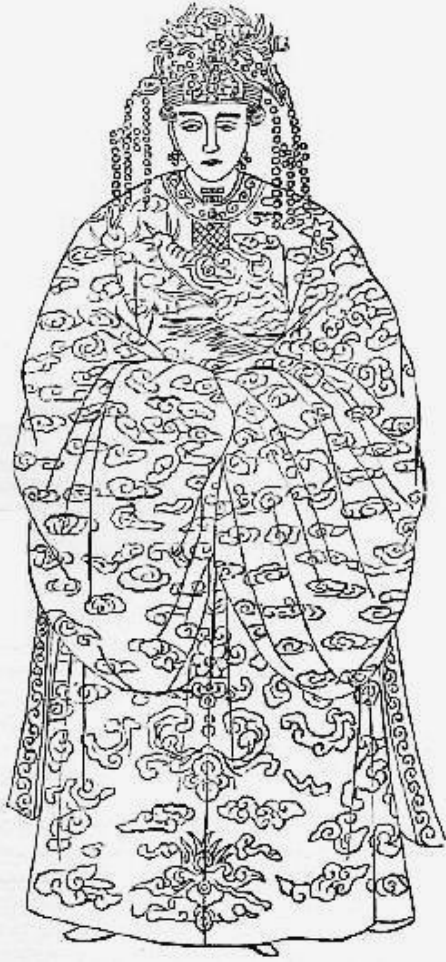
Aux prétendants qui luttèrent contre les Ts'ing, se joignit un fameux chef de pirates nommé Tchen-che-loung, qui tenait la mer depuis longtemps avec une flotte de plus de trois mille

jonques. Les Tartares, pour le gagner, favorisèrent son ambition en le nommant lieutenant-général, avec le titre de *pacificateur du midi*. Sans défiance, il se rendit à Fou-tcheou ; là, il fut saisi, chargé de chaînes et conduit prisonnier à Péking.

Le général Luc Sin.

Mais le plus redoutable ennemi de la nouvelle dynastie fut un petit-fils de Ouan-li, que ses partisans proclamèrent empereur sous le nom de Joun-liè. Il établit sa cour dans les provinces de Kouang-toung et Kouang-si, et choisit pour capitale la ville de p.143 Kouie-lin-fou. Le vice-roi du Kouang-si, nommé Thomas Su, était chrétien, ainsi que le général en chef, Luc Sin ; enfin, le grand chancelier de l'empire avait aussi embrassé le christianisme. La mère de l'empereur avait été baptisée en 1648 par le père André Koffler, ainsi que l'impératrice, à laquelle on donna le nom d'Hélène, et son jeune fils, que l'on appela Constantin.





Deux ans après, la princesse Hélène et Pan Achillée écrivirent au pape Alexandre VIII ; le père Michel Boyme porta les lettres qui contenaient des promesses de fidélité au souverain pontife. Elles sont datées des 1er et 4 novembre 1650. Le pape répondit par un bref du 18 décembre 1655 ; mais dans l'intervalle, les Tartares avaient vaincu, comme on va le voir, Joun-liè, leur dernier et plus terrible adversaire.

L'impératrice Hélène.

Les armées tartares, presque toujours victorieuses, avaient cependant essuyé plusieurs échecs inquiétants. Ama-ouang fit alors partir de Péking trois grands corps d'armée, donnant aux généraux les titres de princes, avec ordre d'anéantir le dernier des Ming et tous ses partisans. Ils marchèrent contre Canton, défendu par une redoutable armée et par une flotte considérable commandée par le fils du fameux pirate dont nous avons parlé. Les troupes de Macao prêtèrent aussi leur secours à Joun-liè. Le siège dura un an ; les Tartares éprouvèrent d'immenses pertes et furent repoussés dans trois assauts ; enfin, le 24 novembre 1650, ils dressèrent une batterie de gros canons qui fit brèche à la muraille. Maîtres de la place, ils commencèrent le pillage, qu'ils continuèrent jusqu'au 5 décembre. Le massacre fut horrible, on n'épargna ni femmes ni enfants ; plus de 100.000 personnes périrent par le fer ; le 6 décembre seulement, les généraux tartares publièrent un édit qui mettait fin à la dévastation. Ils marchèrent ensuite contre la ville de Chao-kin, où Joun-liè s'était retiré. Ce malheureux empereur s'enfuit avec ses partisans, et peu après fut tué ainsi que son jeune fils par les Tartares ; l'impératrice Hélène, condamnée à une prison perpétuelle, fut conduite à Péking. Les généraux et les mandarins chrétiens, fidèles jusqu'à la fin à la dynastie des Ming, trouvèrent la mort en combattant.

L'empereur Joun-liè et son fils Constantin.



**L'impératrice-mère (Anne).
Le vice-roi Thomas Su.**

Un autre danger avait également menacé la dynastie tartare. Les provinces du Chan-si, du Chen-si et de tout l'ouest de l'empire n'étaient encore qu'imparfaitement ^{p.144} soumises ; de plus, il était à craindre que les Tartares mongols ne se joignissent à elles ; aussi l'empereur Choun-tche envoya en 1649 un de ses oncles, le prince Pa-ouang, pour demander au chef de ces Tartares sa fille en mariage. En passant par la ville de Taè-toung-fou, l'ambassade tartare commit quelques désordres et une révolte éclata. Pa-ouang ne voulant point faire justice, le gouverneur de la ville, nommé Kiang, se mit à la tête des révoltés, et l'oncle de l'empereur ne dut la vie qu'à la vitesse de son cheval. A la première nouvelle de cette rébellion, une armée partit de Péking et fut défaite ; une seconde éprouva le même sort. Les Chinois continuèrent leur marche sur la capitale, et A-ma-ouang craignit, non sans

raison, de voir la puissance de son neveu ruinée de fond en comble. Il leva toutes les troupes de Tartarie, divisées comme aujourd'hui en huit bannières, et marcha en personne pour tenter une dernière fois la fortune. L'ambassade envoyée de nouveau aux Tartares mongols fut bien reçue ; l'or, l'argent, les étoffes précieuses qu'A-ma-ouang avait fait offrir au prince, le gagnèrent à la cause des Ts'ing. Il leur accorda tout : et sa fille et le secours de ses soldats. Ainsi fortement appuyé, A-ma-ouang, par de savantes manœuvres, réussit à enfermer dans la place de Taè-toung-fou le général Kiang et son armée. Des retranchements exécutés en quelques jours interdirent toute communication de la place avec le dehors. Réduit à la dernière extrémité, Kiang voulut s'ouvrir un passage l'épée à la main ; après un combat acharné, il tomba



mort, percé d'un javelot, et les débris de ses troupes mirent bas les armes, Taè-toung-fou fut pillée ainsi que toutes les villes de la province, puis les Tartares rentrèrent à Péking triomphants et chargés de dépouilles.

Le prince Pao-ouang.

Les dernières résistances ayant ainsi cessé, la paix de l'empire étant assurée, A-ma-ouang songea au mariage de son neveu. Pour que cette importante affaire réussît, il ne voulut la confier à personne et se rendit lui-même auprès du roi de la Tartarie occidentale, pour la traiter (1650). p.145

II

@

Cette même année, l'empereur Choun-tche, reconnaissant envers Adam Schall pour la correction du calendrier, rendit en sa faveur le décret suivant :

« Puisque nos aïeux ont toujours fait tant d'estime de la science astronomique, elle mérite bien que nous en fassions de même à leur exemple, et que nous l'élévions encore par-dessus les astres, d'autant qu'ayant été presque mise en oubli sous le règne des autres empereurs, elle a été rétablie à présent dans sa première perfection, et particulièrement du temps de Soung, empereur tartare qui possédait cet empire chinois avant l'année 400, sous le règne duquel elle fut rendue plus exacte par Coxen Kim. Comme elle fut néanmoins remplie de si grandes erreurs sur la fin de la vie de notre prédécesseur qu'on nommait Ming, qu'il était impossible de pouvoir s'en servir, le bonheur a voulu que nous ayons trouvé Jean-Adam Schall, qui est venu des extrémités de l'Occident en Chine, et qui sait non seulement l'art de calculer, mais encore possède parfaitement la théorie des planètes et tout ce qui appartient à l'astrologie, lequel a mis cette science en lumière, et a mérité que notre prédécesseur, en ayant eu connaissance, l'ait envoyé chercher pour l'établir maître de l'académie des mathématiques, et lui ait donné la charge de perfectionner la science astrologique. Il est arrivé



néanmoins que, comme plusieurs personnes ne connaissaient pas le profit qu'il en proviendrait à l'empire, on ne voulait pas aussi se résoudre à la faire apprendre aux sujets de cet État ; c'est pourquoi, voulant remédier à cet abus, mon premier soin (à mon avènement à cette couronne) a été de donner une parfaite connaissance de l'ordre des temps à tout ce royaume. Et parce que je voulais expérimenter le premier si l'art que le père Adam Schall avait réparé était fidèle, j'ordonnai d'observer soigneusement l'éclipse du soleil qu'il avait prédite autrefois, et je trouvai qu'elle arriva au même jour, à la même heure et à la même minute qu'il avait assuré, et que toutes les circonstances correspondaient très bien à son calcul. De plus, comme il avait dit qu'en l'année suivante il devait arriver une éclipse de ^{p.146} lune au printemps, je commandai de l'observer exactement ; de sorte qu'après avoir trouvé qu'il ne manquait pas d'un seul point, je crus que le Ciel nous avait offert cet homme pour nous servir dans le temps où je prenais en main le gouvernail d'un si grand empire. Voilà pourquoi je lui ai tout à fait commis l'intendance du tribunal des mathématiques ; mais parce que le père Jean-Adam vit chastement depuis sa jeunesse, et qu'il ne veut point entreprendre d'affaires incompatibles avec son institut de religion, j'ai cru qu'il était nécessaire de l'obliger par un commandement absolu d'accepter la préfecture de cette charge, et de lui donner le titre de Maître des secrets célestes, avec la dignité du second ordre des mandarins, en suite de quoi il s'est si fort occupé à cet office depuis quelques années, qu'il y emploie toute son étude et s'y applique avec plus de diligence qu'il n'avait accoutumé de faire. Et parce qu'il a un temple auprès de la porte de la ville qu'on appelle Choun-tche-nien, dans lequel il offre des sacrifices à Dieu selon la coutume de sa religion, j'y ai fait quelque peu de libéralité pour le faire bâtir et pour l'orner. Dès lors que je suis entré dans cette église, j'ai vu des images et autres ornements des pays étrangers, des livres de leur loi que j'ai vus sur les tables de leurs chambres ; et les ayant interrogés sur ce qu'ils contenaient, le dit Jean-Adam m'a répondu que c'était l'explication de leur divine loi, sur quoi je dirai que quoique je me sois autrefois occupé à l'étude de la doctrine de Yao, Choun, Yu, et quoique j'aie lu leurs livres, auxquels j'ai compris quelque chose, comme aussi à ceux de Fo et de Tao, dont je n'ai jamais pu rien retenir dans ma

mémoire, si est-ce pourtant que je ne trouve rien d'égal aux livres de cette divine loi. Et quoiqu'à présent je n'aie pas le temps de les lire, à cause de la grande multitude des affaires de notre royaume, qui ne m'ont pas permis d'en donner un plus parfait jugement, je crois toutefois que le père Jean-Adam, qui a demeuré longtemps parmi nous (et qui est en grande estime à cause de sa vertu et de sa science), est capable d'en juger ; et parce que lui-même la prêche et la suit, je crois aussi qu'elle est très bonne, d'autant mieux que ce Père qui adore Dieu, à qui il fait élever un temple où il le sert avec tant de modestie et de respect, garde toujours cette même loi depuis tant d'années sans y changer le moindre point : c'est une marque qu'elle est très pure. Ainsi, comme ce même Père est une personne douée d'une rare vertu, au jugement de tout le monde, et de plus que cette loi commande de servir Dieu et de lui obéir, comme aussi aux rois et aux magistrats, de ne point faire de mal à personne et de tâcher de procurer toujours le bien du public et du particulier, ce qu'il observe exactement et fidèlement, plutôt à Dieu que tous mes sujets et tous les magistrats de mon royaume eussent cette bonne méthode de servir Dieu, et que tous voulussent se conformer à son exemple pour ^{p.147} garder cette divine loi, et eussent le même zèle pour le service de leur empereur ; peut-être que l'on vivrait mieux avec moi qu'on ne le fait, qu'on serait plus soumis à mes ordres, et que l'empire jouirait plus longtemps d'une heureuse tranquillité. Pour ce qui est de mon particulier, je donne mon approbation à cette loi que ce Père observe, je l'estime et je la loue, et c'est pour cette raison que j'ai fait mettre ce titre devant cette église, afin que la mémoire s'en conserve éternellement : et je prétends au reste qu'on l'appelle *Toung-ouèi-kia-king*, c'est-à-dire, *excellent lieu d'où l'on pénètre les cieux*. Donnée à Péking, la 7^e année de notre empire (1650). (Kircher.)

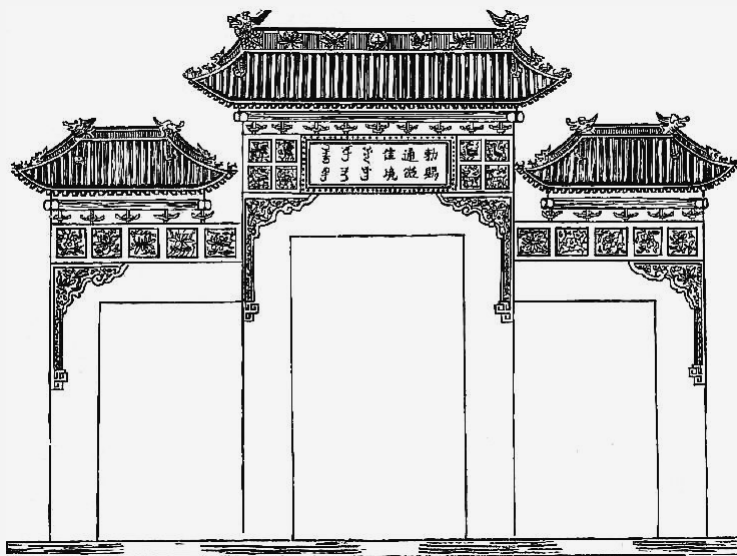
Grâce à ce décret, le père Adam Schall, en 1650, jeta les fondements d'une grande église, sur un terrain donné par l'empereur. Il put se procurer à bon compte les matériaux nécessaires, car la ville était encore couverte des ruines laissées par les rebelles. L'église fut rapidement construite en forme de croix latine et de style européen, accommodé au goût chinois. Outre le maître-autel, elle avait quatre chapelles latérales, et les murs à l'intérieur étaient couverts de

sentences chinoises sur la religion. Au-dessus du portail se lisait l'inscription suivante, en chinois et en tartare :

« Après que l'apôtre saint Thomas eut rapporté le premier la doctrine de l'Évangile dans ce pays ; après que les Syriens l'eurent publiée derechef et étendue par tout l'empire sous le règne des T'ang, elle y fut encore beaucoup divulguée sous l'empire des Ming, par des personnes très zélées, dont saint Xavier et le père Riccius étaient les chefs de cette sainte entreprise, lesquels firent un grand fruit tant par leurs prédications que par les livres composés en langue chinoise, qu'ils firent distribuer par tout le royaume. Mais enfin, comme l'inconstance est ordinaire aux choses humaines, il arriva que l'empire de la Chine étant tombé sous la puissance des Tartares, les mêmes Pères, ayant rétabli le calendrier XI nommé Hien-liè, ont mérité pour la récompense de leur travail que l'empereur leur ait fait bâtir dans la ville de Péking, où est la cour, un beau temple à la gloire du Dieu vivant.

LEQUEL FUT BÂTI ET DÉDIÉ
EN L'AN MDCL.
DE CHOUN-TCHE LA VII^e ANNÉE.

Le père Jean-Adam Schall, Allemand, religieux profès de la Compagnie de Jésus et l'auteur dudit calendrier, lègue cette maison à ses successeurs, laquelle il a fait bâtir avec grande peine et travail. (Kircher.)



Arc de triomphe élevé devant l'église du Nan-t'ang, près de la porte Choun-tche-men.

En face de ce monument s'élevait un grand portique ou arc de triomphe en marbre blanc, avec cette inscription : *Cet arc de triomphe a été élevé en signe*

de reconnaissance, et dédié à Dieu et à la Sainte Vierge en l'an de grâce 1652. Sur le fronton extérieur on voyait quatre caractères gravés et dorés, donnés par l'empereur. Les dimanches et fêtes, on se rendait en foule dans cette église, même des villages voisins ; des catéchistes étaient préposés pour recevoir les visiteurs et instruire les catéchumènes. Son érection et la faveur impériale portèrent à un haut degré le prestige des missionnaires.

On peut voir en dedans de la porte Choun-tche-men l'ancienne église plusieurs fois reconstruite, et les pavillons jaunes recouvrant les stèles sur lesquelles sont sculptés les décrets impériaux ; elles sont religieusement conservées. Du temps des persécutions, on avait fermé cette église et détruit les bâtiments ; la toiture était effondrée, les stèles à terre et sans pavillons. Ces ruines ont été relevées en 1861.

L'impératrice fille du roi des Tartares orientaux.

A-ma-ouang mourut en 1651, laissant l'empire pacifié. C'est à lui que la dynastie des Ts'ing doit son élévation. Il eut, paraît-il, vers la fin de sa vie un moment d'ambition, et songea même à supplanter son neveu sur le trône de Chine. Le jeune empereur, après avoir pris les rênes du gouvernement, ayant eu connaissance des vues ambitieuses de son oncle qu'on lui représenta comme un traître, oublia tout ce ^{p.149} qu'A-ma-ouang avait fait pour lui ; il fit déterrer son cadavre auquel on coupa la tête, et raser son tombeau !

Peu après, l'empereur procéda aux cérémonies de son mariage, qui furent magnifiques ; parmi les nombreux cadeaux que le prince des Tartares occidentaux envoyait à Choun-tche, le père Martini rapporte qu'il y avait 80.000 chevaux !

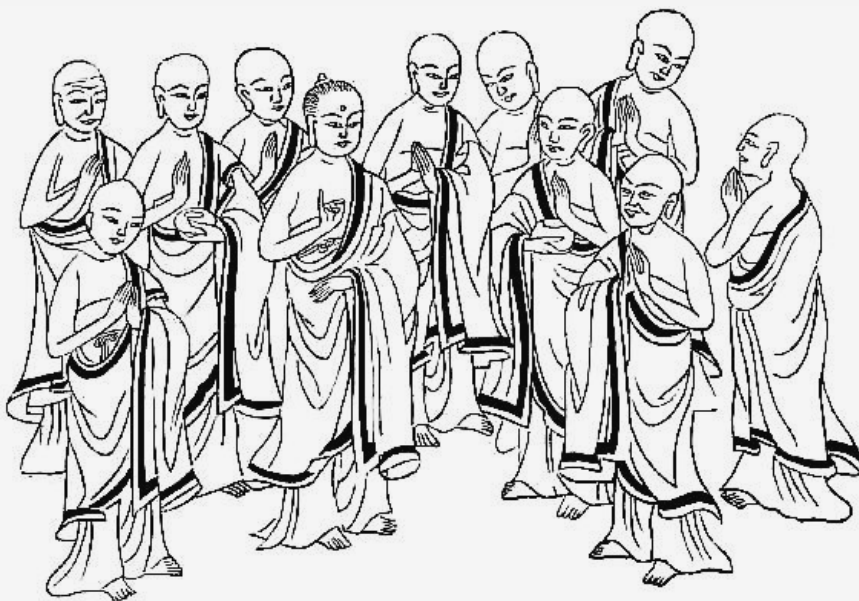
L'empereur, pour honorer le père Schall d'une manière spéciale, donna un édit par lequel il le nommait Ta-chan-sse, avec le titre de TOUNG-HOUI-TAË-FOU, c'est-à-dire « homme sage et prudent ». De plus, il voulut anoblir ses ancêtres, ce qui est une faveur tout à fait exceptionnelle, et rendit deux nouveaux décrets : l'un en l'honneur



de son père, Henri Schall, l'autre en l'honneur de sa mère, Marie Schaiffart de Mérode. Il donnait au premier le titre d'« homme d'une piété remarquable » ; à la seconde, celui de « femme d'une grande sainteté ». Ces trois décrets sont datés de la 8e année de Choun-tche (1651). Enfin, un peu plus tard, l'empereur conféra des honneurs à tous les ancêtres de Jean-Adam Schall, jusqu'à son trisaïeul.

La position de grand mandarin, occupée par le père Adam Schall, donnait beaucoup d'ombrage et excitait la jalousie de ceux qui auraient pu l'occuper à sa place. Il nommait lui-même les soixante-dix membres du tribunal dont il était président ; il ne sortait jamais qu'avec une nombreuse escorte de satellites et de serviteurs ; il était astreint à de continuelles visites officielles qui contrastaient si fort avec sa condition de religieux, que lui-même s'en plaignit un jour à l'empereur.

p.150 Choun-tche conçut beaucoup d'affection pour T'ang-Jo-ouang (nom chinois de Jean-Adam Schall), et écouta souvent ses conseils. Ce missionnaire avait à lutter contre l'influence prépondérante des bonzes protégés par la reine-mère. Malgré tous ses efforts, il ne parvint pas à détourner l'empereur des plus folles superstitions ; cependant Choun-tche lui donnait souvent le nom familial de Maffa, et lui permettait l'entrée journalière du palais ; il alla même plusieurs fois lui rendre visite dans sa résidence. Le père Adam Schall eut un instant l'espoir de convertir le souverain, mais tout fut inutile ; et un jour, pressé plus que de coutume, Choun-tche répondit :



Choun-tche et les bonzes se rendant aux pagodes.

— Maffa, je ne te comprends pas ! comment, toi qui es religieux, peux-tu me reprocher ce que ma religion me fait faire ? Ne trouverais-tu pas mauvais, si je voulais m'opposer à l'exercice de ta religion ? Pourquoi donc veux-tu m'empêcher de pratiquer la mienne ? Je te pardonne, Maffa, parce que tu agis ainsi par affection pour ma personne ; je supporte volontiers les invectives d'un ami.

Malgré toutes ses peines, le père Adam Schall n'arriva à aucun résultat, et, plus tard, il paya cher les faveurs dont il avait été comblé par Choun-tche.

Dès l'année 1623, les Hollandais avaient montré leur pavillon sur les côtes de Chine. Vers 1644, ils occupaient T'aè-ouan dans l'île de Formose, et envoyèrent, le 20 janvier 1653, une riche frégate à Canton pour exiger la liberté commerciale. Le vice-roi déclara que l'empereur seul pouvait l'accorder ; alors, en 1655, une ambassade fut envoyée à Péking. Elle eut peu de succès, et les Hollandais attribuèrent cette défaite aux intrigues du père Adam Schall. ([Mém., t. V, p. 21.](#))

En 1656, une ambassade envoyée à Péking par le Czar de Moscovie n'eut également aucun succès, l'ambassadeur refusant de se conformer aux exigences des Chinois.

^{p.151} Peu après, l'empereur étant tombé malade, le père Adam Schall tenta de nouveau de le convertir, mais ce fut en vain. Choun-tche était livré aux bonzes ; à la mort d'une de ses femmes de second rang, il lui fit faire des funérailles d'une pompe inouïe, renouvelant en sa faveur la barbare coutume des Tartares, qu'ils avaient abolie depuis leur entrée en Chine, et qui consiste à sacrifier des officiers et des esclaves sur le tombeau des princes, comme pour leur rendre dans l'autre vie les mêmes services qu'ils leur ont rendus dans celle-ci. D'après l'ordre de Choun-tche, plus de trente personnes se donnèrent la mort. Les funérailles furent surtout remarquables par un immense concours de bonzes ; il en vint de tous les côtés, et dans l'intérieur du palais on en compta bientôt plus de deux mille. Le malheureux empereur, à qui la douleur avait bouleversé l'esprit, leur rendait les honneurs les plus extravagants. La chose alla si loin qu'il se fit raser la tête à leur manière, adopta leur costume et se déclara publiquement disciple des bonzes. Il s'abandonna avec eux à tant de superstitions ridicules, qu'il finit par exciter le mépris et l'indignation, non seulement des Chinois, mais encore des Tartares. On le voyait, en dépit de sa



maladie, courir les rues de Péking comme un insensé, allant tantôt dans une pagode et tantôt dans une autre, se prosternant devant toutes les idoles qu'il rencontrait et psalmodiant des prières bouddhiques. Choun-tche ne put résister longtemps à ces intempérances de tout genre. Une violente fièvre se déclara et le conduisit bientôt aux portes du tombeau. Le père Adam Schall voulut le voir, mais il ne fut pas reçu ; le monarque moribond fit aux quatre régents de l'empire, en signe de respect, une inclination de tête, et demanda ensuite son vêtement impérial. Il revêtit une robe ornée de dragons brodés en or, et après avoir croisé les jambes et les bras :

— Voilà, dit-il, que je m'en vais ;

L'empereur K'ang-si.

et peu de temps après il expira. Le lendemain, les quatre régents firent monter sur le trône impérial le jeune prince, âgé de huit ans, qui donna à son long et glorieux règne le nom de K'ang-si. Le quatorzième jour de la première lune on prêta solennellement serment de fidélité au nouvel empereur. Lorsque les grands de l'empire eurent prêté serment au jeune K'ang-si, on s'occupa des funérailles de Choun-tche. On déploya une magnificence qui dépassa tout ce qu'on avait vu jusque-là dans la capitale. Il y eut des scènes tragiques, où de nombreux serviteurs de l'empereur défunt se donnèrent la mort, afin d'aller dans l'autre monde reprendre leur service accoutumé auprès de leur maître. Son cercueil fut transporté à la sépulture impériale de la nouvelle dynastie, située à 24 lieues à l'est de Péking (Toung-ling).

Donnons ici un extrait d'une composition très élogieuse pour le père Adam Schall, et qui paraît fort importante. Elle est datée de la 18^e année du règne de Choun-tche. Quoique cette année 1661 soit celle de l'intronisation de K'ang-si, elle est notée cependant comme dix-huitième et dernière de Choun tche. La suivante seulement est comptée pour la première année de K'ang-si. p.152

Extrait d'une composition écrite par le mandarin Han-che-ngan a l'effet de
féliciter Adam Schall

« Le respectable Tao-ouée (surnom de Schall), par son art dans l'astronomie, aide le gouvernement de l'empire, qui s'étend aux huit parties (points cardinaux) jusqu'aux extrémités de la terre.

Le nouvel empereur (K'ang-si), montant sur le trône, accorde une grâce extraordinaire à tous les mandarins petits et grands, et permet que tous ceux qui sont mandarins de 3e rang ou plus haut, puissent envoyer un de leurs fils à l'école impériale (Kouo-tse-kien) avec le titre de Kien-cheng (bachelier).

Le révérend T'ang Jo-ouang, qui est mandarin de 3e rang et a divers titres honorifiques, ne peut, à cause de sa religion, profiter de cette faveur, ce qui semble ne pas s'accorder avec la joie commune. A cause de cela, dans les premiers jours du 9e mois, on a reçu de l'empereur un commandement ainsi rédigé : « T'ang Jo-ouang est Européen, il a travaillé depuis de longues années pour le gouvernement, et il n'a jamais eu de femme ; il ne faut pas que cela empêche de recevoir à l'école impériale le jeune homme qu'il a adopté pour petit-fils ; recevez-le donc. — Qu'on respecte ceci !

En conséquence, T'ang Jo-houang a obtenu que son jeune petit-fils, T'ang Che-houng, adopté par lui, soit reçu avec des lettres d'approbation à l'école impériale. Ce fait n'est-il pas tout ce qu'il y a de plus extraordinaire ? Donc que tous portent leurs mains à leur front, louent la sainte dynastie qui, dans l'élévation des sages aux dignités, ne fait pas de distinction de nationalité ; et que tous félicitent T'ang Jo-ouang de l'immense bienfait dont il a été comblé.

@

CHAPITRE VIII

I. Avènement de K'ang-si. Les régents. Mort du père Adam Schall. Cimetières et sépultures.

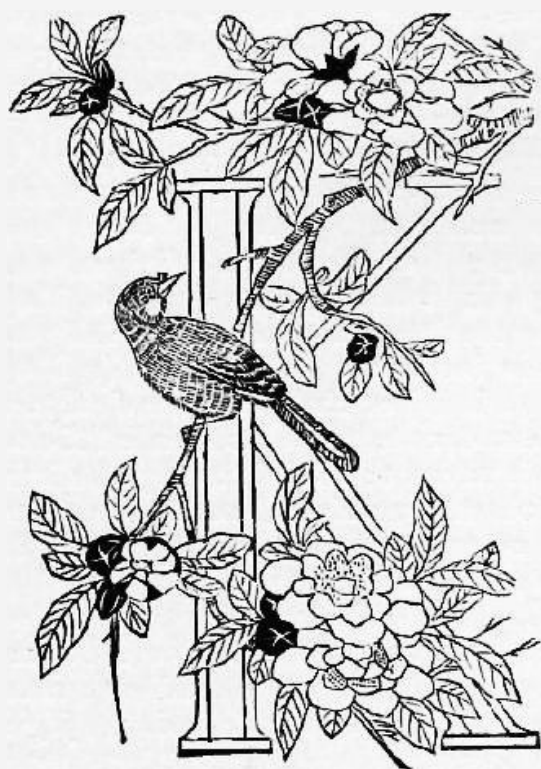
II. Grégoire Lopez. Le père Verbiest. Observatoire. Les vicaires apostoliques.

III. La mission française. Décret de K'ang-si ; le premier Pé-t'ang.

IV. La question des rites. Le cardinal de Tournon. Mgr Mezzabarba. MM. Appiani, Pedrini et Ripa. Conversion des Sourmia. Travaux des missionnaires. La mission russe. Mort de K'ang-si.

V. Young-tcheng. Les Sourmia. Le père Morao.

@



I

'ang-si ^{p.153} (inaltérable paix), monté sur le trône en 1622, gouverna la Chine pendant 61 ans, et mourut en 1723. Son règne glorieux a été comparé à celui de Louis XIV. Il était le second fils de Choun-tche et n'avait que 8 ans. Trop jeune encore pour gouverner, il confia la régence à quatre grands mandarins, dont le plus élevé se nommait Soui. Leur premier soin fut de mettre en accusation le chef des eunuques, qui fut condamné à mort et exécuté. Une loi expresse que l'on fit graver sur une plaque de fer du poids de

1.000 livres, interdit pour l'avenir aux princes mantchoux la faculté d'élever les eunuques à aucune sorte de charges ni dignités. Cette loi, qui existe encore, est une des principales sauvegardes de la dynastie.

Pour réduire un fameux pirate nommé Kouo-tch'en, les régents n'hésitèrent pas à tout brûler sur le littoral du Fou-kien, qui tenait encore pour les Ming,

En 1654, la mission de Péking fit une grande perte : le père Longobardi, supérieur des jésuites, usé par cinquante années de travaux apostoliques, termina sa longue vie en Chine, au mois de décembre 1654. L'empereur fit les frais de ses funérailles, et un détachement de la garde impériale accompagna le

corps jusqu'au lieu de sa sépulture, dans le cimetière du père Ricci, où il fut enseveli.

Le régent Soui.

p.154 L'amitié personnelle de Choun-tche pour Adam Schall avait arrêté toute persécution ; mais à la mort de l'empereur, les régents, qui détestaient les missionnaires, n'attendaient qu'une occasion pour les persécuter, et Adam Schall lui-même, malgré ses services, ne devait pas trouver grâce. Il s'était servi des mathématiques pour acquérir l'estime de l'empereur. Non seulement Choun-tche avait ôté aux mahométans la direction de l'observatoire, dont ils étaient en possession depuis 300 ans, pour la donner au père Adam Schall, mais il avait permis à ce Père de s'adresser directement à lui, sans passer par les tribunaux, peu favorables aux étrangers. Ce privilège lui avait suscité beaucoup d'envieux.

En 1664, Yang-kouang-sien, l'astronome mahométan dépossédé, présenta un mémoire contre le père Schall, l'accusant de fausses doctrines et de conspiration contre l'État. Les régents proscrivirent la religion dans tout l'empire et firent mettre en prison le père Schall avec ses trois compagnons ; on brûla leurs livres et tous les objets religieux, sans cependant détruire leur chapelle. Traînés de tribunaux en tribunaux, ils furent enfin incarcérés au Sing pou (tribunal des crimes) et chargés de neuf chaînes. L'état dans lequel se trouvait le père Schall était navrant : affaibli par l'âge, les infirmités et la paralysie, il souffrait, de plus, d'une espèce de catarrhe qui lui ôtait même la faculté de parler.

Le père Verbiest, qui partageait ses fers, présenta une courageuse défense de son confrère. On le condamna néanmoins à être étranglé ; puis les juges, révoquant leur premier arrêt, en portèrent un autre, par lequel Adam Schall devait être exposé sur la place publique et coupé, tout vivant, en dix mille morceaux. Un horrible tremblement de terre et un incendie qui consuma une grande partie du palais, firent surseoir à l'exécution ; on relâcha le père Schall, et on lui permit d'aller dans sa maison, jusqu'à ce que l'empereur en disposât autrement. p.155 Il mourut le 15 août 1666, à l'âge de 75 ans, sans que la



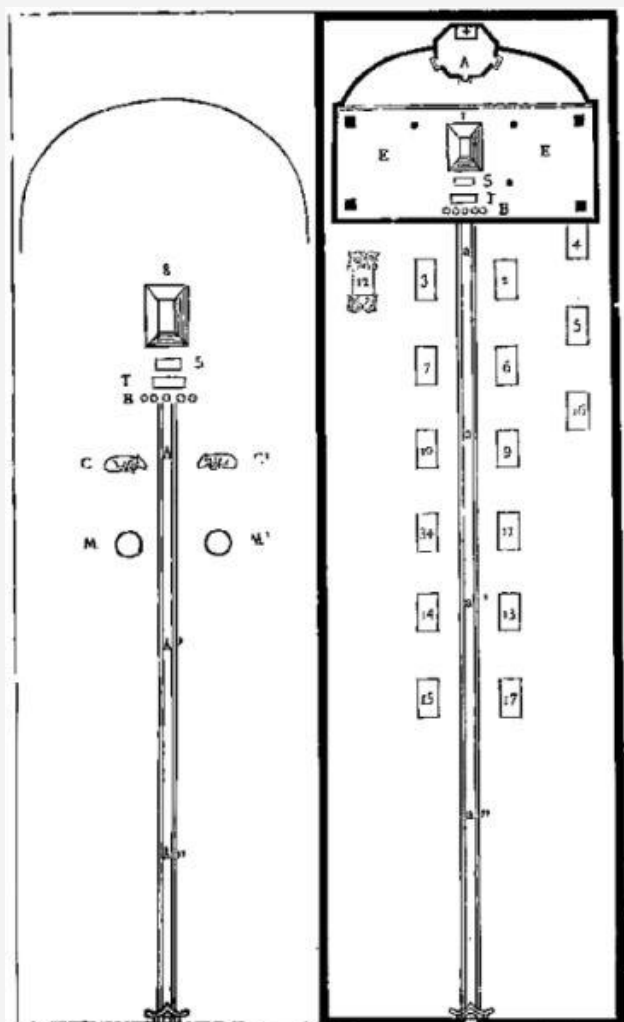
sentence de mort fût rapportée. Quelques années après on réhabilita sa mémoire, et il fut enterré aux frais de l'empereur.

Nous lisons dans les lettres écrites par les jésuites :

« Le tombeau du père Mathieu Ricci est le premier au bout du jardin ; tous les autres sont rangés sur deux lignes au-dessous de lui. Le père Adam Schall est d'un autre côté, dans une sépulture vraiment royale, que l'empereur qui règne aujourd'hui lui fit faire quelques années après sa mort. L'empereur destina des sommes considérables à lui élever un magnifique mausolée, que l'on voit encore à présent au lieu de sa sépulture, orné de statues et de plusieurs autres figures de marbre, selon la coutume du pays.

Comme on peut le constater par le plan du cimetière du père Ricci, imprimé en 1616 (V. p. 133), le terrain donné par l'empereur n'avait pas même la moitié de la largeur du terrain actuel. Le tombeau du célèbre jésuite se trouvait à égale distance du mur de l'est et de l'ouest, une allée en pierre conduisait de la résidence à ce tombeau, et les Pères jésuites enterraient leurs confrères défunts à droite et à gauche de cette allée. Les deux plus voisins du père Ricci, sont le père Jean Terenz (1630) et le père Jacques Rho (1638) ; puis viennent le père Longobardi (1654) et le père Coronatus, dominicain (1666).

La sépulture donnée pour le père Adam Schall se trouvait en dehors du mur ouest du premier cimetière. Il y fut enseveli à la manière chinoise ; mais, après sa mort, les missionnaires continuèrent à enterrer leurs confrères à droite et à gauche de l'allée dont nous avons parlé : le père de Sequeira, Chinois (1673), le père Gabriel de Magalhaes (1677), le père Louis Buglio (1682), le père Charles Dolzé (1701), le père Pernou (1702). Le père Verbiest (1688) avait son tombeau à part, mais toujours dans le même cimetière. C'est en 1708 que le père Thomas Pereira fut enterré dans la partie ouest du mur ; ce qui tendrait à prouver qu'à cette époque seulement, les deux cimetières furent réunis en un seul, tel qu'on le voit aujourd'hui. Alors la grande allée fut transportée au milieu, et on enterra de chaque côté : le père Thomas (1709), le père Kastner (1709), le père Liebestein (1711), le père Grimaldi (1712), etc.



Plan de Cha-La-Eul comprenant le cimetière du père Mathieu Ricci et celui du père Adam Schall.

- 1 Mathieu Ricci, 1610
- 2 Jean Terenz, 1630
- 3 Jacques Rho, 1638
- 4 F. Christophon, 1640
- 5 F. Mendez, 1640
- 6 N. Longobardi, 1654
- 7 D. Coronatus, 1666
- 8 Adam Schall, 1666
- 9 De Sequeira, 1673
- 10 A. de Magalhaes, 1677
- 11 Louis Buglio, 1682
- 12 Ferdinand Verbiest, 1688
- 13 François Simoci, 1694
- 14 Charles Dolzé, 1701
- 15 Louis Pernou, 1702
- 16 F. p. Frapperie, 1703
- 17 C. de Broissia, 1704

*

- A, Chapelle hexagonale
- B, Brûle-parfums, vases
- E, E, Esplanade
- S, Stèle
- T, Table-autel
- C C', Chevaux couchés
- M M', Mandarins
- A A' A'', Allée pavée
- a a' a'', Allée pavée.

p.156 D'après les textes cités plus haut, la sépulture du père Schall fut établie « à la mode p.157 du pays ». Au nord du tombeau, devait donc se trouver un assez grand espace avec un remblai fort élevé, formant montagne. Devant le tombeau construit en pierre de taille, et mesurant plus de trois mètres de long sur

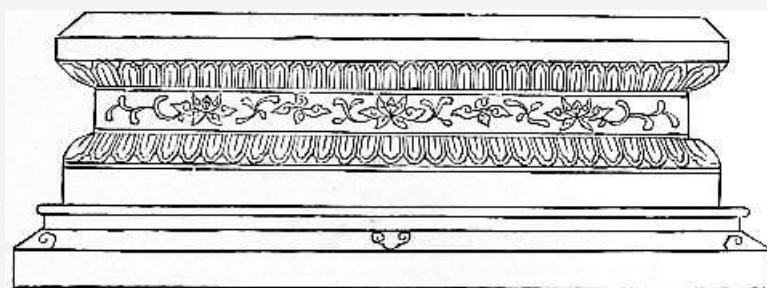


Table de pierre sur laquelle sont déposées les offrandes.

deux de large, une immense stèle en marbre, de quatre mètres de haut, avait été dressée, portant une inscription en l'honneur du défunt. Puis on voyait le grand autel, nommé *Koung-chouo*, sur lequel étaient déposées des coupes de fruits en marbre (Koung). Devant cet autel se trouvaient cinq grandes pièces

également en marbre, nommées *Ou-koung*, à savoir : un brûle-parfums, deux chandeliers et deux vases ; ces pièces n'avaient pas moins de deux mètres d'élévation. Venaient ensuite deux chevaux couchés, en marbre, et deux statues de mandarins tenant une tablette (*hou-pan*) pour écrire les commandements. Les deux statues mesuraient plus de deux mètres et étaient de marbre blanc, sans aucune tache. Une allée s'étendait depuis le tombeau jusqu'à la porte d'entrée.



Vase funéraire. Brûle-parfums. Chandelier funéraire.

Toute cette décoration entièrement chinoise avait été faite par ordre impérial, en l'honneur du père Adam Schall, sans que les Pères y eussent participé.



Chevaux de marbre dans les cimetières.

« Le commencement de l'année 1666 fut marqué par la mort de Soui, le plus âgé des quatre régents de l'empire : ce fut une époque mémorable pour la Chine. Le jeune empereur K'ang-si n'était encore qu'un enfant, mais un enfant d'une précocité extraordinaire. Doué d'un esprit solide et plein de raison, d'une intelligence vive et pénétrante, il était en outre courageux, énergique et persévérant dans ses entreprises. Toutes ces qualités, qui se manifestaient avec éclat dans la conduite du jeune empereur, faisaient présager un règne de prospérité pour l'empire et de gloire pour la dynastie tartare-mantchoue.

K'ang-si n'avait que quatorze ans lorsqu'on vint lui annoncer la mort de Soui, le premier des quatre régents. Il convoque aussitôt le conseil de régence, les cours souveraines et les grands dignitaires de l'empire. Ce jeune prince se présente avec une noble assurance au milieu de cette imposante assemblée, et après un instant de profond et religieux silence, il déclare que le conseil de régence n'existe plus et que dès ce moment il prend lui-même les rênes du gouvernement. C'était, avons-nous dit, au commencement de l'année 1666... Vers la même époque, et à l'autre extrémité du monde, venait aussi de mourir un puissant ministre qui avait gouverné un grand royaume durant la minorité du prince héritier. On rapporte qu'aussitôt après la mort ^{p.158} de Mazarin on vint demander à Louis XIV qui allait gouverner la France... « C'est moi », répondit le jeune roi... Ainsi à l'Orient et à l'Occident, au sein de deux civilisations bien différentes, on voyait s'inaugurer dans les mêmes circonstances et à la même époque les deux plus grands règnes qui aient illustré l'empire chinois et la monarchie française. (Huc.)

Un jour K'ang-si, passant auprès d'une sépulture qu'il trouva dans un état peu convenable, s'informa de qui elle était. Les courtisans qui l'accompagnaient lui répondirent que c'était le tombeau de Tch'oung-tchen, dernier empereur de la dynastie des Ming. Ce prince généreux fit brûler des parfums sur cette sépulture abandonnée, puis donna des ordres pour qu'on y élevât aussitôt un beau mausolée, et assigna les sommes nécessaires afin que tous les ans on pût faire des sacrifices solennels au dernier représentant de la monarchie chinoise.

Le second régent, Soukama, accusé et convaincu de crime, fut condamné à mort, ses biens confisqués et ses sept fils décapités. Un jour à la chasse un vieillard ayant supplié K'ang-si de le protéger contre l'injustice du gouverneur, l'empereur fit, après examen, trancher la tête à ce haut dignitaire. Ces exemples, et bien d'autres, firent voir qu'il faudrait compter désormais avec le jeune souverain.

II

@

p.159 Cependant la persécution continuait dans tout l'empire ; les missionnaires avaient été chassés, à l'exception de quatre résidant encore à Péking. Jésuites, franciscains, dominicains, se trouvaient à Canton dans l'impossibilité de rentrer en Chine. Les missions furent alors secourues par un prêtre chinois nommé Grégoire Lou, élevé par les franciscains, et entré dans la famille de saint Dominique ; il avait reçu des Portugais le nom de Lopez.

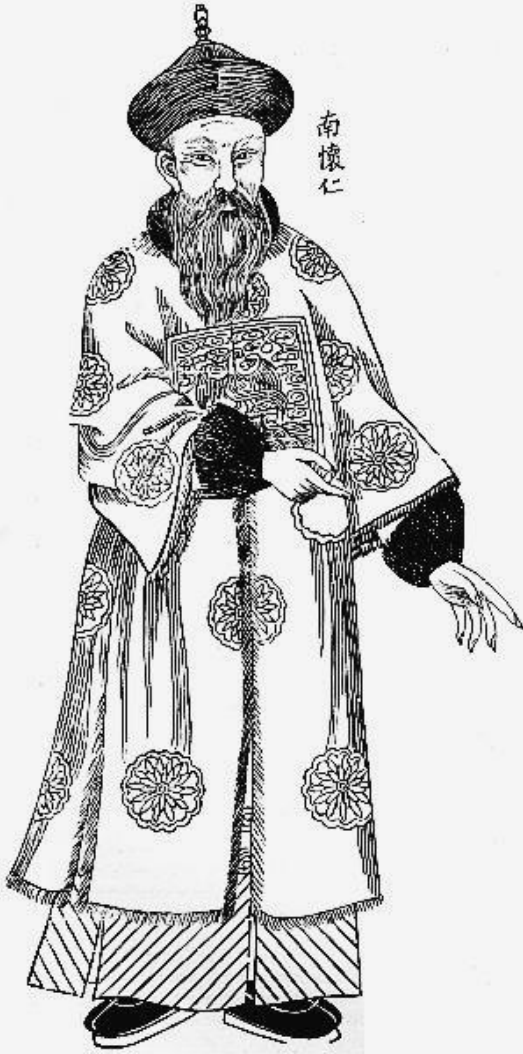
Le Pape le nomma évêque de Basilée, et lui donna la liberté de se choisir un successeur. Peu après avoir nommé en sa place son grand-vicaire, le père de Leonissa, Italien et religieux de saint François, il tomba malade à Nan-king et mourut. Mgr de Basilée fut regretté des missionnaires dont il était aimé, et des chrétiens qui perdaient en sa personne le premier prêtre, le premier religieux et le premier évêque que la Chine eût encore donné au christianisme.



Mgr Grégoire Lopez, évêque de Basilée.

A Péking le père Ferdinand Verbiest, Belge de nationalité, doué d'une remarquable intelligence, succéda au père Adam Schall. Leur accusateur, Yang-kouang-sien, chargé de nouveau de la rédaction du calendrier, y commit de telles erreurs que tout un mois intercalaire devait être supprimé. C'est alors que l'empereur eut recours aux missionnaires. Le père Verbiest, fort versé en astronomie, démontra d'une façon péremptoire, en présence de l'empereur lui-même, l'inexactitude du calendrier. Yang-kouang-sien fut condamné à l'exil en Tartarie, et le père Verbiest nommé à sa place président du tribunal des mathématiques.

Les éclaircissements du père Verbiest sur l'astronomie avaient excité la curiosité de l'empereur. Malgré l'opposition des mandarins chinois, qui appelaient le missionnaire un bonze d'Occident, K'ang-si, admirant la sûreté des méthodes européennes et leur exactitude, se mit sous la direction du Père, pour apprendre la géométrie et même la musique.



Le père Ferdinand Verbiest.

Voulant profiter de sa position pour le bien de la religion, le père Verbiest présenta une requête qui fut agréée, et l'empereur, par un édit du mois de mars 1671, annula le décret de persécution lancé par les régents ; les missionnaires purent, en partie du moins, rentrer dans leurs chrétientés. Remarquons toutefois que l'édit impérial ^{p.160} était bien loin d'accorder la liberté religieuse, car « il défendait absolument à tout Chinois d'embrasser, à l'avenir, la religion chrétienne.

Le père Verbiest reçut de l'empereur l'ordre de fonder de nouveaux instruments pour l'observatoire. Voici les principaux :

- 1° Une sphère armillaire zodiacale de six pieds de diamètre ;
- 2° Une sphère équinoxiale de la même dimension ;
- 3° Un horizon azimutal de six pieds également ;

- 4° Un grand quart de cercle de six pieds de rayon ;
- 5° Un sextant dont le rayon avait huit pieds ;
- 6° Un globe céleste de six pieds de diamètre.

Tous ces instruments sont montés sur de magnifiques dragons en bronze, du travail le plus soigné ; des piédestaux en marbre les supportent, et comme beauté d'exécution, ils ne laissent rien à désirer : ils sont en plein air, sans le moindre abri depuis 200 ans, et n'ont nullement souffert des intempéries. Le père Verbiest écrivit trente-trois volumes sur l'astronomie et les offrit à K'ang-si, qui le récompensa par un diplôme d'honneur ; ensuite, il composa un Abrégé de la Doctrine chrétienne, le *Kiao-iao-su-loun*, qui fut placé dans la bibliothèque impériale.

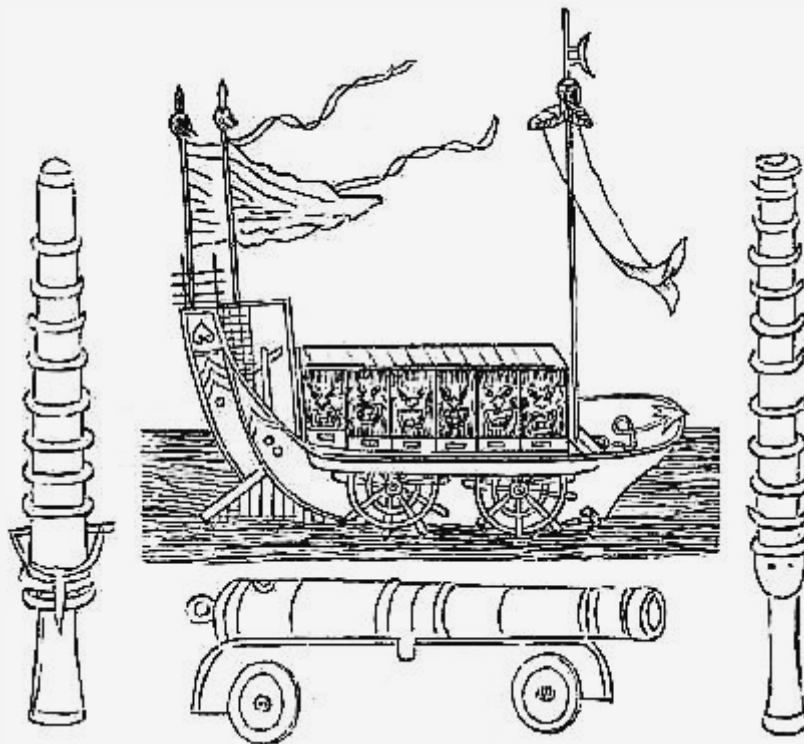
L'empereur, craignant Ou-san-koui, toujours dévoué à l'ancienne dynastie, avait retenu son fils en otage à Péking ; il le fit sommer de venir en personne à

la cour pour lui rendre hommage. Ou-san-koui, se défiant, non sans raison, répondit :

« Si l'on continue de me presser, j'irai à Péking, mais ce sera à la tête de 80.000 hommes.

Il quitta l'habit tartare pour reprendre celui des Chinois, proscrivit le calendrier des Tsing, et avec ses alliés, se prépara à marcher contre les troupes impériales. Pendant ce temps, son fils ^{p.161} fomentait une révolte à Péking. Une conspiration se forma ; on devait, le 1er jour de l'an, s'emparer de la personne de l'empereur, et faire main-basse sur tous les officiers chinois ou tartares que la solennité rassemblait au palais. Un traître fit découvrir le complot ; le fils de Ou-san-koui et les principaux chefs moururent dans les supplices...

Ou-san-koui avait si bien pris ses mesures, qu'il s'était rendu maître des trois grandes provinces : Yunnan, Sse-tchouan, Kouei-tcheou, et d'une grande partie du Hou-kouang ; de sorte qu'avec le Chen-si, où il commandait depuis longtemps, il était maître du tiers de l'empire.



Armes, canons et navire de guerre à roues.

A l'occasion de cette guerre, le père Verbiest rendit à l'empereur un service signalé.

L'empereur, après avoir tenté divers moyens, vit bien qu'il était impossible de vaincre Ou-san-koui sans l'usage du canon ; mais les pièces qu'il avait étaient

en fer, et si pesantes qu'on ne pouvait les transporter au travers des montagnes escarpées. Il crut que le père Verbiest pourrait suppléer à ce défaut, et lui ordonna de fondre des pièces légères à la manière européenne. Ce Père s'en excusa d'abord ; mais ses ennemis persuadèrent à l'empereur

« qu'il n'y avait pas plus de difficultés à faire des canons qu'à fondre des instruments de mathématiques ; qu'assurément le père Verbiest s'entendait secrètement avec les révoltés ;

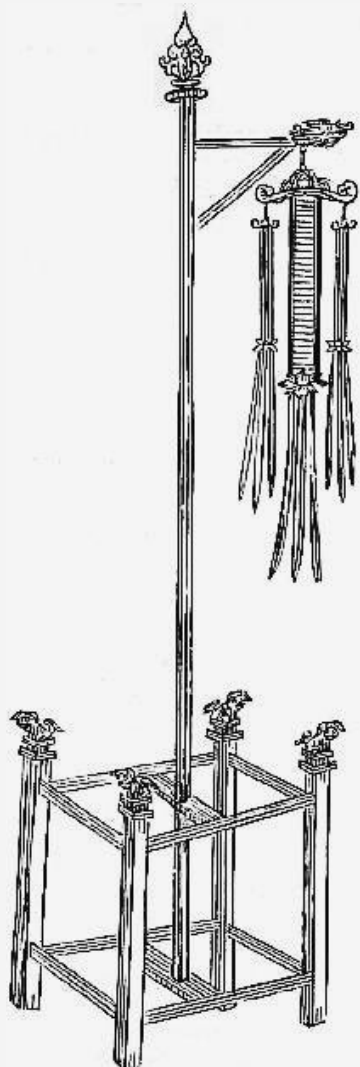
de sorte que K'ang-si lui fit comprendre que s'il n'obéissait pas, sa vie et sa religion étaient en danger. C'était prendre le père Verbiest par l'endroit le plus sensible, il ne pouvait plus hésiter, et voici ce qu'il répondit à l'empereur :

« J'ai déjà assuré Votre Majesté que je suis très peu instruit en ce qui regarde la fonte du canon ; mais puisqu'elle me commande d'y travailler, je tâcherai d'expliquer à ses ouvriers ce que nos livres nous en apprennent. Il conduisit en effet tout l'ouvrage, et les canons se trouvèrent excellents dans les épreuves qu'on en fit en présence même de l'empereur, qui, ravi de ce succès, se dépouilla devant toute sa cour de son manteau de zibeline et le donna au Père, comme marque de satisfaction.

Sur ces entrefaites, Ou-san-koui mourut ; un de ses fils, après avoir continué la guerre quelque temps, s'étrangla lui-même de désespoir, ce qui termina la campagne.

En 1681, le pape Innocent XI écrivit au père Verbiest un bref de félicitations pour approuver sa conduite.

p.162 Vers ce temps-là le père Verbiest, déjà mûr pour le ciel par la pratique de toutes les vertus chrétiennes, fut attaqué de la maladie qui devait l'emporter. Elle commença par une langueur et un épuisement universel, qui dégénérèrent en une espèce de phtisie. Les médecins de l'empereur le soutinrent durant quelque temps à force de remèdes ; mais la fièvre augmentant tous les jours, il reçut les sacrements avec une ferveur qui édifia tout le monde, et rendit son âme à Dieu le 29 janvier 1688.



L'empereur donna 700 taëls pour les frais de ses funérailles et de sa tombe. Elle se compose d'une stèle en marbre blanc montée sur une tortue ; on y a gravé l'éloge du père Verbiest fait par K'ang-si. Le Père ne fut enterré que le 11 mars. Dès le matin, l'empereur envoya son beau-père, un des premiers mandarins de la cour, et cinq officiers du palais, pour le représenter aux obsèques. Le convoi passa par deux grandes rues de la ville, dans l'ordre suivant :

Grande banderole funéraire.

« On voyait d'abord une machine élevée de trente pieds, sur laquelle on avait écrit en gros caractères d'or, sur un fond de vernis rouge, le nom et les qualités du père Verbiest. Ensuite, une grande croix ornée de banderoles et portée entre deux rangs de chrétiens en habits de deuil. A quelque distance de la croix suivaient l'image de Notre-Dame et le tableau de saint Michel. Immédiatement après, paraissait l'éloge du Père, composé par l'empereur et écrit sur une grande pièce de satin jaune ; enfin le cercueil porté par soixante hommes. Dès qu'on fut arrivé au lieu de la sépulture, les missionnaires, en surplis, firent les prières et les cérémonies, et le corps fut descendu dans le tombeau...



Porteurs d'insignes.

Porte-parasols et Porte-drapeaux (funérailles.)

Le 2 septembre 1679, il y avait eu à Péking un tremblement de terre d'une violence extrême : une partie des murailles, des pagodes, des palais, furent

renversés, et quatre cent mille personnes périrent. Vers l'est, dans la ville de T'oung-tcheou, trente mille habitants trouvèrent la mort sous les décombres. L'empereur et la cour quittèrent le palais ébranlé, pour aller loger sous des tentes. Une seconde calamité survint l'année suivante : le palais impérial prit feu, et les dégâts produits par l'incendie, furent estimés à deux millions huit cent mille onces d'or ! Le peuple de Péking était réduit à la plus profonde misère ; mais l'empereur lui fit d'abondantes aumônes, comme cela se pratique encore aujourd'hui en temps de disette.

La même année, le vice-roi de Canton devint suspect et fut accusé de pactiser avec les descendants des Ming. L'empereur, craignant une nouvelle révolte, lui envoya deux mandarins avec le lacet de soie pour se pendre. Cette cérémonie se passe ainsi : On présente au mandarin une belle corde tressée en soie jaune, et il se prosterne devant cet envoi impérial ; on attache la corde à une poutre, le condamné monte sur une table, se passe le nœud coulant, puis les mandarins retirent solennellement la table. Cette mort est regardée comme honorable. Le vice-roi de^{p.163} Canton en eut seul le privilège ; cent douze de ses principaux officiers furent simplement décapités.

A cette époque, le Portugal revendiquait pour lui seul le droit de patronage sur toutes les missions des Indes et de la Chine. Tout évêque devait être présenté par lui ; tout missionnaire devait avoir son autorisation, et ne partir que sur ses vaisseaux. Le Portugal, en échange, avait promis beaucoup et ne put rien tenir ; aussi la cour de Rome ne lui maintint pas ses privilèges.

Sur la demande de la duchesse d'Aiguillon, le pape Innocent X nomma trois évêques français pour les missions de la Haute-Asie : François Pallu, de Lamothe-Lambert et Ignace Cotelletti. Ce dernier avait Péking sous sa juridiction ; il n'appartenait à aucun ordre religieux. Pour soutenir ces missions, Dieu suscita une nouvelle Société française, sous la direction de trois saints prêtres : Vincent de Meurs, Armand Poitevin et Michel Gazil ; un évêque leur donna une maison, rue du Bac, à Paris ; la Société des Missions Étrangères, d'où devaient sortir tant d'apôtres et de martyrs, était fondée (1663). En octobre 1684, Mgr Pallu rendit son âme à Dieu après une vie pleine de labeurs. Il avait désigné sur son lit de mort M. Maigrot comme vicaire apostolique des provinces confiées à ses soins, et administrateur de toute la Chine. Ce nouvel évêque était du diocèse de Paris.

Dans un but scientifique et religieux, Louis XIV fit envoyer alors à Péking six jésuites : le père Tachard, qui retourna plus tard en Europe, les pères Gerbillon, Le Comte, de Visdelou, Bouvet et de Fontaney. Ils partirent le 3 mars 1685 et arrivèrent le 8 février 1688, grâce à la permission obtenue pour eux par le père Verbiest, qu'ils n'eurent pas la consolation de voir. L'impératrice-mère était morte et, le deuil ^{p.164} terminé, l'empereur, qui aimait les savants, reçut les nouveaux Pères. Le supérieur des jésuites, le père Pereyra, ne garda à Péking que les pères Gerbillon et Bouvet ; il envoya les trois autres dans les provinces. Ces deux Pères, retenus à la cour, s'appliquèrent non sans succès à l'étude des langues chinoise et tartare.

Vers 1686, le Kan des Mongols occidentaux, chef de la nation connue sous le nom d'Éleutes, et qui régnait sur une partie des États de l'ancien prêtre Jean, voulut imiter Gengiskan et ressusciter le grand empire mongol. Il attaqua les Kalkas établis dans l'ancien pays des Karaïtes, près de Karakoroum, et se prépara à envahir tout le pays jusqu'au fleuve Kairoulan. (V. la carte, p. 83.) K'ang-si comprit le danger que ce nouvel empire ferait courir à la Chine, si on le laissait se former. Il temporisa jusqu'après la mort de Ou-san-koui, puis il fit marcher ses troupes à la défense des Kalkas. En 1688, le Kan blanc, roi des Oros, c'est-à-dire le Czar de Russie, envoya une ambassade pour fixer les limites des deux empires, près du fleuve Amour. K'ang-si, de son côté, fit partir des commissaires pour la ville de Sélinginskoi, où on devait se réunir. Voici quelques détails :

Les Russes avaient peu à peu pénétré en Mongolie, et leurs colons envahissaient la Sibérie tout entière. Ils avaient su se faire des amis des Mongols, et avancèrent sans encombre jusqu'à ce qu'ils arrivassent aux possessions mantchoues ; alors seulement il y eut conflit. La forteresse élevée par les Russes, près de la Mantchourie, fut rasée par les Chinois ; reconstruite par les Russes, elle fut encore démolie une seconde fois ; c'était la guerre. L'empereur de la Chine pas plus que le Czar ne désirait se battre, et sur la proposition de ce dernier, K'ang-si envoya une ambassade en Sibérie pour traiter de la paix (1688). Le prince Sosan, oncle de l'empereur, en était le chef ; on adjoignit aux plénipotentiaires les pères Pereyra et Gerbillon comme interprètes pour la langue latine, en les nommant mandarins de second ordre.

Ce fut à Nipchou que les ministres des deux nations s'assemblèrent, suivis chacun d'un corps d'armée pour terminer, en cas de besoin, par la force ce que les p.165 négociations ne pourraient décider. La fierté des uns et des autres les porta souvent à des extrémités qui eussent été funestes aux deux partis, si le père Gerbillon, par sa sagesse, n'eût modéré leurs emportements. Il passait perpétuellement d'un camp à l'autre, portait des paroles de paix, proposait des expédients, adoucissait les esprits, dissimulait ce qui pouvait mutuellement les aigrir. Enfin il ménagea si adroitement les intérêts communs, que la paix fut conclue à la satisfaction des Chinois et des Moscovites. — Le prince Sosan était si content du zèle et de la sagesse du Père Gerbillon, qu'il disait publiquement que sans lui tout était désespéré. Il promit aux missionnaires sa protection, et nous verrons bientôt qu'il tint parole.

Kaldan.

Délivré de cette difficulté, K'ang-si put enfin attaquer sérieusement Kaldan, qui parcourait la Tartarie en devastateur. Campé sur le fleuve Orgon (Or-ho) avec une armée formidable, il combattit durant sept ans ; enfin, en 1696, l'empereur lui-même à la tête de ses troupes s'avança jusqu'au fleuve Kairoulan. Kaldan, repoussé mais non vaincu, se retira dans la partie occidentale de ses États, et l'année suivante, K'ang-si, dans une seconde expédition, marcha contre lui dans le pays des Ortos. Arrivé sur les bords du Hoang-ho, il envoya un ultimatum, et s'arrêta dans la ville de Nui-sia pour attendre la réponse. Sur ces entrefaites, Kaldan mourut, ce qui mit fin à la guerre, et K'ang-si revint triomphant à Péking, laissant à ses généraux le soin de pacifier le pays.



III

@

Les succès du père Verbiest, la dégradation et la mort de Yang-kouang-sien, son prédécesseur au tribunal des mathématiques, la faveur de l'empereur

accordée aux jésuites, n'étaient pas sans accumuler contre ceux-ci beaucoup de jalousie et de haine. Le vice-roi du Tche-kiang, ami de Yang-kouang-sien, voulant le venger, évoqua les anciens édits, et souleva une terrible persécution. La 9^e année de son règne, K'ang-si avait en effet lancé un édit qui portait :

« A la réserve de Nan-hoè-jen (père Verbiest) et de ses compagnons... de crainte que dans les provinces on ne bâtit de nouvelles églises et qu'on ne fasse de nouveaux chrétiens, j'ordonne de le défendre sévèrement.

Peu après (1760), il s'exprimait encore ainsi, dans un nouveau décret :

« Nous ne permettons à aucun de nos sujets, tant à la cour que dans nos provinces, d'embrasser cette loi.

Armé de ces deux pièces, le vice-roi fit arrêter partout les missionnaires et les chrétiens, qui subirent les plus indignes traitements. Par deux fois, le tribunal des rites repoussa la demande des Pères de Péking ; l'empereur lui-même avait dit en effet :

« Les missionnaires ne doivent pas se flatter que je me déclare le protecteur d'une loi étrangère.

Les quatre jésuites de Péking en appelèrent au prince Sosan ; ce prince, touché de la douleur des Pères, résolut de solliciter en leur faveur. Il alla donc trouver l'empereur et lui dit :

— Enfin, Sire, ce sont des gens qui comptent pour rien leur vie, p.166 quand il s'agit de vous obéir ou de vous plaire : il est vrai que tout cela ne mériterait pas que Votre Majesté approuvât leur loi, si d'ailleurs elle était dangereuse ; mais fut-il jamais une doctrine plus saine que la leur, et plus utile au gouvernement des peuples ?

L'empereur écouta ce discours, mais persista dans sa première détermination.

— C'est une affaire conclue, lui répondit-il ; je me serais fait un plaisir de favoriser ces bons missionnaires, mais le déchaînement des mandarins contre eux ne m'a pas permis de suivre mon inclination.

— Quoi, Sire, répliqua le prince, n'êtes-vous pas le maître ? Et quand il s'agit de rendre justice à des sujets aussi distingués que ceux-ci, ne pouvez-vous pas user de votre autorité ?

L'empereur, ne pouvant plus tenir contre de si pressantes sollicitations, fit écrire aux Kolao, à leurs assesseurs et à tous les mandarins tartares du Lipou (tribunal des rites) la lettre suivante, dans laquelle il manifestait sa volonté :

« Nous voulons que tous les édits qui jusqu'ici ont été portés contre la religion des Européens par l'avis et le conseil de nos tribunaux, soient à présent déchirés et brûlés. Vous, ministres d'État, et vous, mandarins tartares du souverain tribunal des rites, assemblez-vous, examinez cette affaire et me donnez au plus tôt votre avis.

Le président répondit par ce décret :



« Votre serviteur Kou-pa-taè, président du tribunal des rites et d'autres tribunaux, abaissé d'un degré, vous écrit respectueusement au sujet d'un édit impérial. Votre serviteur et ses collègues ont tenu une délibération, dont voici le résultat : Des Européens, attirés par le désir de profiter des sages institutions de nos souverains, ont entrepris une traversée de plusieurs fois dix mille stades pour venir ici. Ils ont corrigé et perfectionné les règles du calcul des temps. En temps de guerre, ils ont fabriqué des canons et d'autres armes. Députés auprès des Russes, ils ^{p.167} ont montré un dévouement sincère, et sont parvenus à faire un traité de paix.

Kou-pa-taè, président du tribunal des rites.

Leurs travaux et leurs services sont très nombreux. Dans les provinces où ils résident, ils ne font aucun mal, ne causent aucun trouble nulle part. Ils ne séduisent pas la multitude par de fausses doctrines, ne suscitent d'affaires sous aucun prétexte. Dans les pagodes des lamas, des bonzes de Bouddha et des sectateurs de la Raison, il est permis de brûler des parfums et de faire des cérémonies. Les Européens n'étant

coupables d'aucune infraction aux lois, il ne semble pas juste d'interdire leur religion.

Il convient de laisser subsister comme autrefois toutes les églises des chrétiens, de laisser libres comme d'ordinaire toutes les personnes qui vont y porter des parfums ou d'autres offrandes ; il ne faut pas les en empêcher. Quand le décret aura paru, il sera bon d'en envoyer copie à tous les gouverneurs de provinces.

Note commune adressée à l'Empereur le 19 mars 1692.

Le 30 mars le décret fut approuvé par ces mots :

« Qu'on suive l'avis adopté dans la délibération.

Les pères de Fontaney et de Visdelou se trouvaient à Péking lorsque l'empereur tomba malade : ils avaient apporté une livre de quinquina, que le père Dolu leur avait ^{p.168} envoyée de Pondichéry, et ce remède encore inconnu contribua, avec des pâtes médicinales qu'administrèrent les pères Gerbillon et Bouvet, à guérir le monarque. On avait d'abord fait plusieurs expériences en donnant cette médecine à de simples mandarins malades, puis, l'efficacité du remède ayant été constatée, l'empereur lui-même consentit à en essayer, et fut guéri.

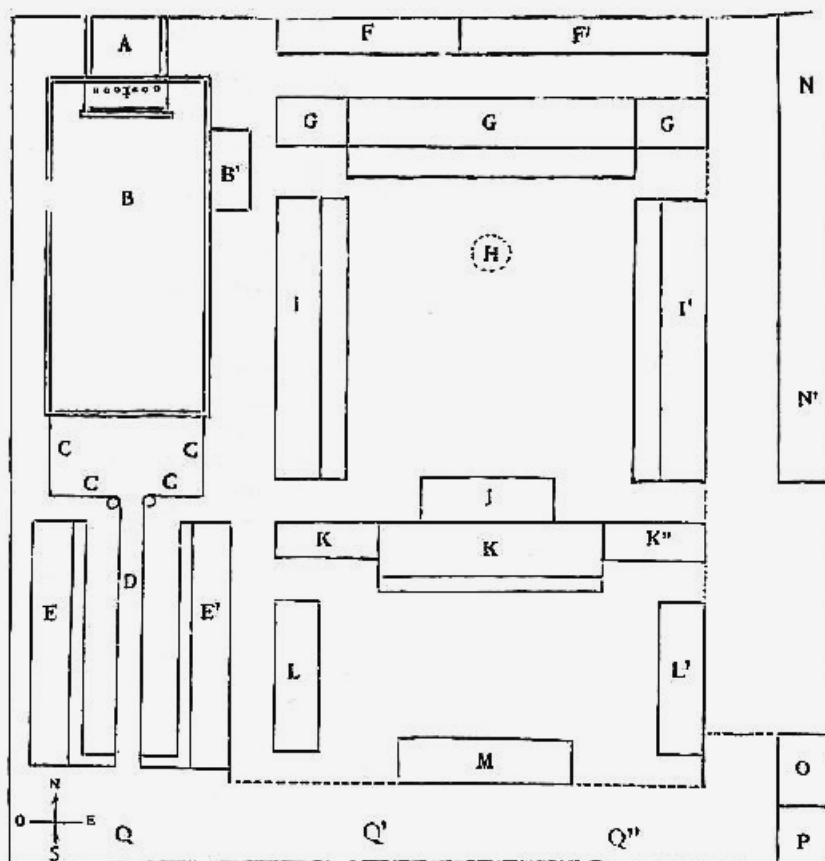
Sauvé de cette maladie, K'ang-si voulut récompenser les jésuites.

« Le 4 juillet de l'année 1693, dit le père de Fontaney, il nous fit venir au palais, et nous fit dire par un des gentilshommes de sa chambre ces paroles : « L'empereur vous fait don d'une maison à vous quatre dans le Hoang-tch'eng, c'est-à-dire dans la première enceinte de son palais. »

Nous prîmes possession de notre maison le 11 juillet : mais, comme elle n'était pas encore accommodée à nos usages, l'empereur ordonna au tribunal des édifices d'y faire toutes les réparations que nous souhaiterions... Tout étant prêt le 19 décembre, nous dédiâmes notre chapelle à l'honneur de Jésus-Christ mourant sur la croix pour le salut des hommes, et nous en fîmes le lendemain l'ouverture avec cérémonie.

L'édit favorable et le don de la résidence encouragèrent les jésuites à faire une nouvelle demande. Les pères Gerbillon, de Fontaney et de Visdelou sollicitèrent une audience et prièrent l'empereur de leur donner un nouveau terrain pour y bâtir une église. K'ang-si accorda la moitié du terrain demandé,

et fournit même une partie des matériaux pour la construction, qui dura quatre ans. Les lettres écrites par les missionnaires de ce temps-là, et un saint vieillard, M. K'o, lazariste chinois, qui a encore vu cette église, nous ont fourni les détails suivants : Une avant-cour, entourée de vérandas décorées d'images peintes, précédait l'édifice : d'un côté on avait construit un bâtiment de 50 pieds pour les catéchumènes ; de l'autre, un semblable pour les assemblées ; ce dernier servait de salle de réception ; on y voyait les portraits de Louis XIV, de sa famille, des rois d'Espagne et d'Angleterre.



Plan de l'ancien Pé-t'ang sous K'ang-si.

A Tour d'astronomie et bibliothèque. — B Église. — B' Sacristie. — C C C C Grille de fer envoyée par Louis XIV. — D Avenue dallée de marbre. — E E' Stalles de réception et de conférences. — F F' Chambres. (Ces chambres ont servi de noviciat sous les lazaristes.) — G grand salon. — G G Chambres. — H Cadran solaire. — I I' Chambres. — J Porte d'honneur. — K Entrée. — K K' K'' Chambres. — L L' Chambres des Lettrés. — M Porte d'entrée de la maison. — N N' Dépendances. — O Portier. — P Porte d'entrée de la résidence. — Q Q' Q'' Avenue allant à l'église.

NOTA : Au sud se trouvait un jardin ; à l'ouest la verrerie impériale ; à l'est la rue dite Ts'an-che-keou.

L'église, au fond de cette cour, avait 75 pieds de long sur 33 de large et 30 de haut. Dans l'intérieur, une seule nef ; contre les murs, 16 demi-colonnes peintes en vert, puis une frise et encore 16 demi-colonnes superposées ; chaque colonne n'avait donc qu'environ 12 pieds de haut. Elles appartenaient à deux

ordres différents d'architecture : ionique et corinthien. Les murs étaient recouverts de peintures religieuses et de sentences chinoises ; il y avait de chaque côté six fenêtres en plein-cintre. Le mur du fond, peint en perspective et simulant la continuation de l'église, faisait illusion aux Chinois, peu versés dans cet art. La voûte était peinte également, mais sur un plan uni : on y avait représenté des colonnes, des dômes, des tableaux, comme ceux qui existent encore à l'église de l'Immaculée Conception (Nan-t'ang).

Aux yeux des Chinois, ce qu'il y avait de plus honorable pour cette église, ce qui devait la protéger mieux que tout le reste, c'était l'inscription suivante donnée par l'empereur et gravée sur une plaque de marbre au fronton de l'édifice : *Temple du Seigneur du ciel, bâti par ordre de l'empereur*, « Tche-kien T'ien-tchou-t'ang ». Cette inscription, que le père K'o a vue, resta comme une sauvegarde jusqu'à la démolition de l'église, et fut emportée au trésor du palais, enveloppée de soie jaune, en 1827.

Avec cette inscription, K'ang-si en avait encore donné trois autres, mais purement honorifiques. Sur celle du milieu appelée Pien, on lisait : « Au vrai Principe de toutes choses ». Celles de droite et de gauche, appelées Toui-tse, parce qu'elles se correspondaient, signifiaient : « Il est infiniment bon, infiniment juste ; il éclaire, il soutient, il règle tout avec une suprême autorité et une souveraine justice. » — « Il n'a point eu de commencement, il n'aura point de fin ; il a produit toutes choses ^{p.169} dès le commencement ; c'est lui qui gouverne tout et qui est le véritable Seigneur de tout. »

La dédicace de cette église, consacrée au Sauveur des hommes, à Jésus-Christ mourant sur la croix, fut faite avec la plus grande solennité le 9 décembre 1703.

Derrière le maître-autel, on avait construit une tour un peu plus élevée que le toit ; elle servait de bibliothèque et d'observatoire astronomique ; sur les côtés, se voyaient plusieurs petites chapelles et la sacristie. Enfin, vers l'est était la résidence des missionnaires, bâtie à la mode chinoise. Près d'un jardin assez grand, situé au sud de l'établissement, on éleva un bâtiment pour les chrétiennes, qui ne pouvaient alors entrer dans l'église ; ce jardin touchait au mur du palais impérial.

IV

@

Avant de parler de la question des Rites, voyons d'abord en quoi ils consistent :

Le culte des ancêtres. — On honore les ancêtres d'un culte spécial, en public et en particulier ; ils ont des temples et des chapelles où sont placées des tablettes de bois peint, et de gros caractères dorés qui signifient : *Siège de l'esprit de...* (le nom du défunt). Ces tablettes sont mises sur des autels, et à certains jours fixes, surtout au printemps et à l'automne, on y célèbre le rite. Le chef de la famille se prépare plusieurs jours d'avance ; la veille, on éprouve les victimes : porcs, chèvres et autres ; en leur versant du vin dans l'oreille, il faut qu'elles remuent la tête pour être déclarées bonnes. Le matin suivant, tout le monde se réunit, on fait les prostrations à la tablette, on immole les victimes, on offre du vin avec le sang et le poil des animaux, on offre également des fruits, des étoffes, des lingots en papier d'or et d'argent que l'on brûle devant la porte.

Le culte de Confucius. — Dans chaque ville, Confucius a son temple, son



Statue de Confucius.

autel, sa statue ou sa tablette sur laquelle on lit : *Siège de l'esprit du très excellent maître Confucius*. Aux équinoxes du printemps et de l'automne, se célèbre la cérémonie officielle ; le mandarin préside l'office, aidé par les lettrés. La veille, tout est préparé comme pour le culte des ancêtres ; le jour suivant on allume les cierges, on brûle l'encens, on offre le sang et le poil des animaux immolés, on fait la procession à la tablette, puis les prostrations et on crie : *L'esprit de Confucius descend* ; alors le mandarin verse du vin sur l'image d'un homme en paille, retire la tablette de sa niche et la dépose sur l'autel ; ensuite on fait l'adoration et on brûle une

étouffe de soie en oblation, avec le vin ; enfin on offre la chair des victimes en récitant une prière à Confucius ; tout ce qui reste est distribué aux assistants.

Le mot Chang-ti (Roi suprême) et le mot T'ien (Ciel) peuvent-ils être employés pour désigner le vrai Dieu ? Les honneurs rendus aux ancêtres, à Confucius et au Ciel sont-ils superstitieux ? Telle était la question.

Anciens costumes des sacrificateurs.

Parmi les jésuites, il s'était formé deux écoles : celle du père Ricci, que les p.170 interprétations qu'il crut pouvoir donner aux usages chinois déterminèrent à la tolérance ; celle du père Longobardi, qui, voyant un véritable culte dans les hommages rendus à K'oung-fou-tse (Confucius), une superstition dans les cérémonies en l'honneur des ancêtres morts, et l'idée, non du Seigneur du ciel, mais du ciel matériel, dans les mots King, T'ien et Chang-ti, interdit avec sévérité aux nouveaux chrétiens ce qui ne lui semblait pas pouvoir s'allier avec la sainteté du christianisme. Dès 1628, les jésuites les plus expérimentés et



les plus instruits des deux écoles se réunirent pour discuter sur le choix d'un nom propre à rendre l'idée de Dieu ; la discussion dura un mois entier, sans qu'on pût arriver à s'entendre.

Les missionnaires des autres ordres adoptèrent généralement l'opinion du père Longobardi, et la question fut portée à Rome.

Deux réponses de la Propagande à deux exposés contradictoires des dominicains et des jésuites furent approuvées, l'une par Innocent X en 1645, l'autre par Alexandre VII en 1656, puis confirmées toutes deux selon leur exposé par Clément IX en 1669 ; rien n'était résolu. Mgr Maigrot, vicaire apostolique du Fou-kien, fut chargé par Innocent XI et Innocent XII d'examiner le véritable état de la controverse, et d'en informer le Saint-Siège. Il publia, en 1693, un mandement dans lequel, tout en excusant les missionnaires, il condamnait

les rites pratiqués en l'honneur de Confucius et des ancêtres.



L'examen approfondi de la question fut confié à la Congrégation du Saint-Office par Innocent XII et Clément XI. Il dura six années ; les deux parties eurent toute liberté pour exposer et défendre leur sentiment. Cette même année 1699, pendant que l'on commençait à Rome les informations, les pères Grimaldi, Pereyra, Thomas et Gerbillon s'adressaient à l'empereur pour avoir son sentiment sur la question. K'ang-si approuva en tout point les conclusions du rapport que les jésuites lui adressèrent, et entendit bien donner à son approbation l'autorité d'une décision sans appel.

La Congrégation du Saint-Office porta, en 1704, un décret solennel approuvé par Clément XI, qui prohibait absolument les cérémonies chinoises, et le Souverain-Pontife voulut envoyer un légat pour le publier en Chine. Dans les instructions qu'il lui donna, il excusait tous ceux qui jusque-là ne s'étaient point ralliés :

« Il ne faut ^{p.171} pas, disait le Pape, blâmer les missionnaires qui ont cru devoir suivre jusqu'ici une autre pratique ; il ne doit pas paraître étonnant que, dans une matière discutée durant tant d'années, où le Saint-Siège a donné auparavant différentes réponses, selon les différents exposés qu'on lui avait faits, tous les esprits ne se soient pas trouvés réunis dans le même sentiment. C'est pourquoi nous chargeons le Patriarche d'Antioche (Mgr de Tournon) et tous les autres qui auront le soin d'exécuter nos décisions, de mettre à couvert l'honneur et la réputation des ouvriers évangéliques, et d'empêcher qu'on ne les fasse passer pour des fauteurs de la superstition et de l'idolâtrie, étant hors de doute qu'après que la cause est finie, ils se soumettront avec humilité et obéissance aux décisions du Saint-Siège.



Charles Maillard de Tournon était né à Turin en 1667. Le 5 décembre 1701, il fut préconisé patriarche d'Antioche et sacré le 21 par le Pape lui-même, puis nommé légat *a latere* pour les Indes et la Chine, le 2 juillet 1702 ; il quitta Rome le 4, avec une suite de douze personnes. Les fatigues, les difficultés et les dangers ne manquèrent pas durant le voyage ; enfin, le 2 avril 1705, il abordait à Macao, et le 6 il se

M. Appiani, lazariste. rendait à Canton. Le légat choisit pour interprète chinois M. Appiani, né à Dogliani, dans le Piémont, le 22 mars 1663. Reçu

docteur en théologie, il entra en 1687 dans la congrégation des Lazaristes, fondée par saint Vincent de Paul. La Propagande l'envoya en Chine avec le titre de vice-visiteur apostolique, et le 14 août 1699, il arrivait à Canton, où il s'adonna à l'étude de la langue chinoise et aux missions.

Le patriarche fut heureux de trouver ce missionnaire, bon sinologue et savant théologien. Après mille difficultés, le légat put enfin s'embarquer pour Péking le 8 septembre 1705 ; il y arriva le 4 décembre et alla se loger à la résidence du Pé-t'ang. L'empereur envoyait chaque jour prendre des nouvelles du patriarche, un peu fatigué du voyage, et lui fournissait des vivres pour lui et sa suite. K'ang-si, bien disposé pour le légat, le reçut avec bienveillance le 31 décembre 1705 et lui dit entre autres bonnes paroles : « Que les missionnaires, dans leur divergence, eussent à s'entendre avec le Pape et ne point troubler la paix dans son empire. » (Mém. du cardinal de Tournon.)

L'empereur l'invita à aller prendre pour sa santé les eaux sulfureuses aux bains impériaux de T'ang-chan. Le légat s'y rendit quelques jours après, et y passa plusieurs mois. Rentré à Péking dans un état de santé fort inquiétant, il commença la ^{p.172} publication du décret, comme il en avait reçu l'ordre exprès du Souverain-Pontife.

Pendant tout ce temps, K'ang-si avait bien changé. A la seconde audience, l'empereur s'emporta contre Mgr Maigrot et ceux qui condamnaient les rites ; à la troisième, le 29 juin 1706, sa colère éclata par la publication de plusieurs décrets défavorables : Mgr de Tournon recevait l'ordre de retourner en Europe ; Mgr Maigrot, que le légat avait appelé auprès de lui, devait, avec plusieurs personnes de la suite du légat, se constituer prisonnier. Chargés de chaînes, on les traîna au tribunal, où ils eurent à subir un interrogatoire humiliant et les plus mauvais traitements. Peu s'en fallut que Mgr Maigrot ne fût condamné à mort ; l'intervention du prince héritier obtint une sentence de bannissement. Le prélat s'embarqua sur un navire anglais et se rendit à Rome, où il mourut, en 1730, entouré des témoignages d'estime des Souverains-Pontifes.

Le plus grand mal de ces édits contre la religion fut une nouvelle mesure qui annulait de fait le célèbre décret de 1692. L'empereur imposait à tous les missionnaires alors en Chine et à ceux qui y viendraient, l'obligation d'approuver les rites chinois, et la promesse de ne plus retourner en Europe. Un permis de

séjour (piao) serait délivré à ceux qui auraient pris ces engagements ; tous les autres devaient quitter la Chine pour ne plus y rentrer jamais.

Mgr de Tournon repartit pour Canton le 28 août suivant. Le 22 novembre, à Haè-nan, près de Nan-king, malgré les protestations du légat, on arrêta M. Appiani qui l'accompagnait, on le chargea de chaînes et on le conduisit à Péking pour y être jugé. Le légat dit alors :

« Si M. Appiani est coupable, je le suis autant que lui ; enchaînez-moi de même, c'est ce que je désire !

On lui mit aussi une chaîne au cou ; mais l'ordre d'arrestation ne portant que le nom d'Appiani, le légat fut relâché. M. Appiani, arrivé à Péking, n'eut point de peine à se justifier ; alors ses ennemis, pour faire traîner son procès en longueur, le firent partir pour le Sse-tchouan, où jadis il avait fait mission ; là encore on ne put que le trouver innocent et le renvoyer à la capitale. Enfin, le disciple ne fut pas mieux traité que le maître ; on l'emprisonna pendant deux années à Péking, puis il fut exilé à Canton, où il resta prisonnier pendant douze ans. Il y mourut le 27 août 1732, à l'âge de 70 ans, dont 30 années passées en Chine, et fut enterré dans l'église des dominicains. — Clément XI adressa à ce zélé missionnaire un bref de félicitations, daté du 22 août 1711.

Le légat, considérant la nécessité de donner une règle de conduite à tous les missionnaires appelés dès lors à faire profession de leur foi devant les tribunaux, se détermina à promulguer le décret de Clément XI, condamnant les rites chinois. Afin de ne pas mettre directement le Souverain-Pontife en état d'hostilité avec l'empereur, il aima mieux attirer contre lui seul toute la colère du monarque. Il promulgua donc en son nom le décret du Saint-Siège, par son célèbre mandement de Nan-king du 27 janvier 1707. Aussitôt que K'ang-si en eut connaissance, il fit immédiatement ^{p.173} arrêter et conduire à Macao Mgr de Tournon, avec ordre aux Portugais de l'y retenir prisonnier. Malgré la surveillance continuelle dont il était l'objet, il put en partie accomplir sa mission, réorganiser la hiérarchie, nommer des vicaires apostoliques ; il sacra même le père de Visdelou, jésuite, le 2 février 1709, et fit approuver cette élection par le pape Clément XI. Le nouvel évêque, chassé de Chine, dut peu après se retirer dans les Indes, et mourut à Pondichéry le 11 novembre 1737.

Cependant le pape Clément XI, connaissant le zèle, la fidélité et les souffrances de son légat en Chine, voulut l'en récompenser ; dans le consistoire du 1er août 1707 il le nomma cardinal.

M. Pedrini, lazariste.

Cinq missionnaires de la Propagande, parmi lesquels M. Ripa et M. Pedrini, lazariste, arrivés à Manille depuis peu, partirent de cette ville pour Macao ; ils achetèrent les gardiens de l'illustre prisonnier, et lui remirent la barrette de cardinal, le 8 janvier 1710. Le 8 juin suivant, après deux années de lutte et trois d'emprisonnement, le cardinal mourut, âgé seulement de 43 ans. Le Pape, en annonçant cette nouvelle au Sacré Collège, appelle le cardinal de



Tournon : « Très grand zélateur de la foi orthodoxe, défenseur intrépide de l'autorité pontificale, très vaillant soldat de la discipline ecclésiastique. » En écrivant à l'évêque de Manille, le même Pape nomme son légat « le bouclier du saint Siège, la gloire et la lumière de l'église de Rome. » On ne saurait rien ajouter à de tels éloges.

Le Souverain-Pontife avait approuvé, par un décret pontifical du 25 septembre 1710, tout ce qu'avait fait le cardinal de Tournon. Pour couper court à tout subterfuge, il publia la Constitution solennelle *Ex illâ die*, le 19 mars 1715, rejetant tout appel au Saint-Siège et obligeant, sous les peines les plus sévères, tous les missionnaires à prêter le serment d'observer fidèlement cette Constitution apostolique.

Voyant que la paix ne se rétablissait pas, le Pape résolut d'envoyer un nouveau ^{p.174} légat, et Charles Mezzabarba fut créé patriarche d'Alexandrie, légat et visiteur apostolique pour toute la Chine. Il partit de Rome en 1719 et s'embarqua à Lisbonne en 1720 ; son voyage dura six mois. Dès son arrivée à Péking (26 décembre), il se vit assailli de difficultés et d'obstacles sans nombre. Ayant été obligé de préciser le but de sa légation, il n'obtint qu'à grand'peine une première audience. L'empereur reçut pourtant le légat avec les honneurs dus à sa dignité, mais ce fut tout. Après une sortie violente contre le Souverain-Pontife, qui avait, dit le prince, porté une condamnation sans connaissance de cause, il congédia la légation sans avoir laissé à Mgr Mezzabarba le temps de dire un seul mot. Après cette première audience, il y en eut d'autres qui eurent toutes le même caractère.

L'empereur exigea que le légat lui remît la constitution du Pape ; il la lui renvoya après avoir écrit au bas cette note menaçante :

« Cette espèce de décret ne regarde que de vils Européens ; comment y décideraient-ils quelque chose sur la grande doctrine des Chinois, dont ces gens d'Europe n'entendent pas même la langue ? Il paraît assez par cet acte qu'il y a beaucoup de ressemblance entre leur secte et les impiétés des bonzes et des tao-che. Il faut donc défendre à ces Européens de prêcher leur doctrine en Chine.

Le légat, en présence de cette opposition, crut pouvoir inscrire dans sa réponse à l'empereur quelques concessions. Il fut ensuite reçu dans une dernière audience, la onzième, le 2 mars 1721 : l'empereur lui signifia que l'affaire de sa légation étant terminée, il pouvait retourner en Europe. — Le légat, la mort dans l'âme, partit aussitôt de Péking pour Macao, où il séjourna jusqu'à la fin de cette année 1721. Il adressa aux missionnaires un mandement, où il déclara ne suspendre en aucune façon la constitution de Clément XI, et ne rien permettre de ce qu'elle défend. Il partit quelques jours après, emportant avec lui le corps du cardinal de Tournon, et n'arriva à Rome qu'à la fin de l'année 1723 ; Innocent XII avait succédé à Clément XI.

Enfin, le Pape Benoît XIV lança, le 11 juillet 1742, la célèbre bulle *Ex quo singulari* qui, affirmant le dogme de l'Église sur les rites chinois, les proscrivait sous les peines les plus sévères. Encore aujourd'hui, tout missionnaire arrivant en Chine doit jurer entre les mains de son évêque, et envoyer copie de son serment à Rome, pour attester devant Dieu qu'il admet dans son entier toute la Bulle susdite et en accepte toutes les conséquences.

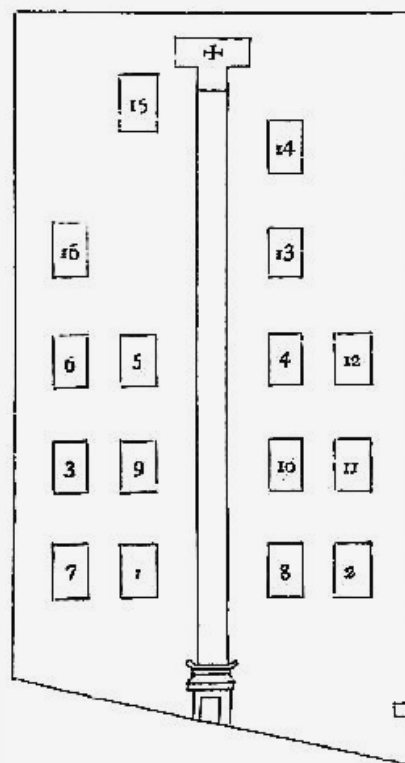
Cependant, les missionnaires restés à Macao et destinés au service de l'empereur : MM. Pedrini, Ripa et Bonjour, ainsi que deux Pères jésuites, reçurent enfin l'ordre de se rendre à Péking. Ils partirent le 27 septembre 1710, et arrivèrent dans la capitale le 5 février 1711 ; l'empereur les reçut immédiatement, puis ils allèrent loger au Pé-t'ang chez les Pères jésuites français. M. Pedrini avait des manières affables ; de plus il était versé dans les sciences et spécialement dans la musique. K'ang-si le prit en grande affection dès son arrivée ; il ne profita de la faveur impériale que pour le bien de la sainte Église, et ne craignit pas, plusieurs fois, de représenter humblement au souverain ce qu'il croyait devoir être utile à la religion. L'empereur le nomma

précepteur de son quatrième fils, qui devait plus tard lui succéder sous le nom de Young-tcheng. Le 12 novembre 1715, M. Pedrini avait rédigé un Mémoire pour tâcher d'amener l'empereur à accepter les décisions de la cour de Rome au sujet des rites. Il s'exposait ainsi à déplaire et à perdre la faveur dont il jouissait, mais aussi il pouvait rendre un éminent service à l'Église. Cette hardiesse devait lui coûter cher : la bulle de Clément XI *Ex illâ die* fut publiée à Péking en octobre 1716, par le père Castorano, franciscain, vicaire général de Mgr della Chiesa, évêque de Péking, en résidence au Chan-toung. On accusa ^{p.175} M. Pedrini d'être l'inspirateur de cette bulle et d'avoir voulu tromper l'empereur. Il fut saisi, enchaîné, frappé, et subit mille avanies. Enfin on le mit en prison au tribunal des crimes ; mais l'empereur, se souvenant de ses services, et sur les instances de son quatrième fils, lui pardonna une faute qu'il n'avait pas commise. Peu après, à l'occasion de la légation de Mgr Mezzabarba, encore faussement accusé, il reçut la bastonnade et fut chargé de neuf chaînes, qu'on ne lui ôta qu'après le départ du prélat. Il resta prisonnier deux années entières, et ne fut délivré qu'à la mort de K'ang-si, par son successeur Young-tcheng.

En 1723, M. Pedrini acheta de son argent une maison près de la porte Si-tche-men, où il se retira ; c'est le Si-t'ang actuel. Il en fit don à la Propagande ; elle lui avait coûté 2.130 écus romains. Il mourut le 10 décembre 1746, à l'âge de 77 ans, dont 40 en Chine. L'empereur fit les frais de ses funérailles, et il fut enterré au cimetière de la Propagande, vis-à-vis celui du père Ricci, cimetière également honoré des caractères impériaux.

Cimetière de la Propagande (Si-t'ang).

1. Joseph François Deturige ? — 2. Archan, carme déchaussé, Milanais. — 3. Théodore Pedrini, lazariste, 1746. — 4. Jean de la Croix, Napolitain. — 5. Ange Burgo, Français. — 6. Séraphin Bapta, carme déchaussé. — 7. Sans épitaphe. — 8. Prêtre indigène. — 9. Sans épitaphe. — 10, 11. Prêtre indigène. — 12, 13, 14 et 15. Sans épitaphe. — 16. Paul Ly (prêtre chinois), 1895.



Nous avons vu que M. Mathieu Ripa, envoyé par la Propagande, arriva en même temps que M. Pedrini. Il était estimé de l'empereur, auquel il rendait de grands services comme dessinateur et graveur ; ses œuvres n'étaient pas sans mérite. M. Ripa fut pour M. Pedrini un ami et un consolateur qui partagea souvent

ses souffrances ; il retourna plus tard en Europe où il fonda, puis dirigea le collège de la Sainte Famille à Naples. C'est là qu'il mourut en odeur de sainteté.



K'ang-si.

Le 29 novembre 1720, une ambassade russe arriva à Péking. L'ambassadeur, avec une suite de cent personnes, fit son entrée solennelle dans la capitale, puis au palais, où il remit à l'empereur des lettres du czar Pierre, écrites en russe, en latin et en mongol ; cet ambassadeur se nommait Léon Ismaïlof. On s'entendit assez difficilement sur le cérémonial à suivre ; mais enfin le représentant du czar ne fut point astreint aux prostrations d'usage. — C'est depuis cette époque qu'une mission russe est installée à Péking, dans l'angle extrême nord-est de la ville ; on la nomme le Pé-kouan.

La famille impériale tartare a beaucoup de ramifications, et tous ceux qui de près ou de loin lui appartiennent jouissent de titres et de privilèges spéciaux. Aux plus p.176 proches parents on donnait, sous K'ang-si, le nom de regulo, et parmi eux, les Sourniama se faisaient remarquer par les services rendus à la

dynastie. En 1721, deux des fils du vieux prince Sourniama, le prince Paul et le prince Jean, se convertirent ; on verra ce qu'il en advint sous le règne suivant.

Les jésuites achetaient le droit de sauver les âmes par les plus grands services. Ainsi, le père Dominique Parennin, né en 1665 au Russey, près Pontarlier, et arrivé en 1698 en Chine, ayant fait observer à K'ang-si qu'on se trompait sur la position géographique de quelques villes de l'empire, ce prince ordonna de faire des cartes nouvelles de toutes les provinces. Dès le mois de mai suivant, les pères Régis, Jartoux et Fridelli allèrent lever celles du pays des Mantchous, puis celle du Pé-tche-li ; ce travail les occupa pendant l'année 1710. L'année suivante, les pères Régis et Cardoso furent chargés de la carte du Chan-toung. Plus tard, les pères Régis, Moyria de Maillac et Henderer levèrent celles du Ho-nan, du Kiang-nan, du Tche-kiang, du Fou-kien ; et après la mort du père Bonjour, survenue en 1715, le père Régis fut encore envoyé dans le Yun-nan, dont il acheva la carte. Quand elle fut terminée, il se joignit de nouveau au père Fridelli, avec qui il dressa les cartes des provinces du Kouei-tcheou et du Hou-kouang. Tous ces travaux sont de la plus haute valeur.

L'empereur K'ang-si, âgé de 70 ans, semblait devoir encore fournir une longue carrière, quand, au retour d'une chasse, il fut pris de frissons et mourut le 20 décembre 1722. Par son testament il désignait son quatrième fils, Young-tcheng, pour lui succéder. Ainsi finit l'empereur K'ang-si, dont le règne fut un des plus glorieux de la dynastie actuelle. Il aimait les sciences et avait réuni une fort belle bibliothèque ; c'est à lui que l'on doit le grand dictionnaire appelé *K'ang-si tseu-tien*, rédigé par trente lettrés de premier ordre, et qui contient environ 40.000 caractères. La préface est de la main même de l'empereur. Cet ouvrage parut pour la première fois en 1716.

K'ang-si aimait aussi les arts, et pour cette raison il protégea les missionnaires qui étaient à Péking ; comme nous l'avons vu, cette protection ne suffisait pas toujours pour assurer la paix religieuse dans les provinces. — Malgré les efforts des jésuites et des autres missionnaires employés par l'empereur, il ne fut point possible de le convertir : on espérait en faire un Constantin, mais il resta jusqu'à son dernier soupir dans les erreurs du paganisme.

V

@

Vers l'âge de 40 ans, Young-tcheng (Concorde perpétuelle) monta sur le trône. C'était un prince sérieux et travailleur, mais qui n'aimait ni les missionnaires ni les chrétiens : aussi une persécution violente ne tarda pas à éclater au début même de son règne.

Le Tsoung-tou, ou gouverneur du Fou-kien, présenta le 7 septembre 1723 une requête à l'empereur, dans laquelle il rendait compte des raisons importantes qu'il avait eues de proscrire la religion chrétienne dans toute l'étendue de son gouvernement. Il le suppliait ensuite, pour le repos de l'empire et le bien des peuples, d'ordonner que les missionnaires fussent renvoyés des provinces, conduits à la cour ou à Macao, et que leurs temples fussent employés à d'autres usages.

Ce placet fut remis au tribunal des rites, pour déterminer ce qu'il y avait à faire. La sentence de ce tribunal fut de conserver à la cour les Européens qui y étaient, et d'y faire venir ceux des provinces qui pouvaient y être utiles ; mais pour les autres, ^{p.177} de les conduire à Macao, de changer les temples en maisons d'utilité publique, et d'interdire rigoureusement leur religion.

Cette délibération du tribunal des rites fut approuvée par l'empereur, le 11 janvier 1724 ; il ajouta que les vice-rois des provinces désigneraient un mandarin pour conduire les missionnaires à la cour de Macao, afin de les garantir de toute insulte.

K'ang-si avait permis aux missionnaires qui s'engageaient à observer les rites et avaient reçu une patente appelée piao, de rester en Chine. Cette fois, ceux-là mêmes ne furent point exemptés. D'un bout de la Chine à l'autre, les églises et oratoires furent convertis en magasins ou en écoles, par ordre impérial (1724). Dans la province de Péking, les églises de Ouen-ngan-sien, Kou-pé-k'eou, Suen-hoa-fou furent changées en greniers publics, et tous les tableaux qui les ornaient furent livrés aux flammes ; l'église de Pé-t'ang, confisquée, devint un hôpital pour les pestiférés.

Les missionnaires s'adressèrent à un frère de l'empereur, qu'ils croyaient leur protecteur, pour obtenir la révocation de l'arrêt ; ce fut inutilement. Ils

rédigèrent alors un placet pour l'empereur, qui leur permit de se présenter et leur dit ces dures paroles :

« Si j'envoyais des troupes de bonzes ou de lamas dans votre pays pour y prêcher leurs lois, comment les recevriez-vous ? Vous voulez que tous les Chinois se fassent chrétiens, votre loi le demande, je le sais bien, mais en ce cas que deviendrions-nous ? les sujets de vos rois ! Les chrétiens que vous faites ne reconnaissent que vous ; dans un temps de trouble, ils n'écouteront point d'autre voix que la vôtre. Je vous permets de demeurer ici à Canton tant que vous ne donnerez aucun sujet de plainte ; car s'il y en a dans la suite, je ne vous laisserai ni ici, ni à Canton : je ne veux point de vous dans les provinces. Il ne manquera rien à la Chine quand vous n'y serez plus.

p.178 Le père Parennin rapporte que les missionnaires furent longtemps sans oser sortir, excepté pour aller au palais ; et que les jésuites chinois Lo et Tchen administraient seuls les sacrements aux moribonds.

C'est à cette époque que toute la famille princière des Sourmia (ou mieux Sourniama) fut exilée. La plupart de ses membres étaient redevables de leur conversion au père Joseph Suarez, jésuite portugais, qui leur avait conféré le baptême et qui dirigeait leur conscience.

Quelques jours après l'audience accordée par l'empereur aux missionnaires, le chef de la famille Sourniama, qui n'était pas converti, reçut l'ordre de se rendre au palais. Dès qu'il parut dans le vestibule, le président du tribunal des princes fit mettre à genoux ce vieillard de soixante-dix-sept ans et lui lut, par ordre de l'empereur, une longue liste de fautes commises par lui et par ses ancêtres. Pour le punir on lui annonça qu'on le destituait de sa dignité, qu'on le privait de ses appointements, et qu'on le condamnait à partir dans dix jours avec toute sa famille, ses femmes, ses enfants et ses petits-fils, pour You-ouée, en tartare Fourdane, ville de 50.000 habitants, ayant 40.000 hommes de garnison, et située à quatre-vingt-dix lieues à l'ouest de Péking, au-delà de la Grande Muraille.

Aussitôt que le vieux Sourniama fut de retour chez lui, espérant regagner la faveur impériale, il envoya chercher ses fils et ses officiers, fit apporter des chaînes, et, d'un signe de la main, il ordonna d'en charger le prince Jean et le prince Paul. Sourniama retourna ensuite au palais pour y rendre compte de ce

qu'il venait de faire. Le président du tribunal des princes refusa d'avertir l'empereur et dit :

— Tout est fini ; vous êtes instruit de la sentence qui a été portée ; il ne vous reste plus d'autre parti à prendre que celui d'obéir...

Le Prince Joseph, 12e fils de Sourniama, parent de l'empereur Young-tcheng.

Gravure tirée du livre Neuen well bott, t. III.

Par ordre impérial, trois fois exilé en haine de la foi chrétienne, chargé de 9 chaînes, affaibli par la faim, l'emprisonnement et les privations, il mourut à Péking le 14 août 1727 à l'âge de 33 ans. Son cadavre fut brûlé, ses os, brisés à coups de marteau, furent enfouis dans un marais.

Le malheureux prince partit pour se rendre au lieu de son exil, avec ses enfants, ses petits-fils, ses arrière-petits-fils, au nombre de trente-sept ; les princesses, qui égalaient à peu près ce même nombre, et plus de 300 serviteurs. On ne leur permit pas de séjourner à Fourdane, mais on les relégua en plein désert, sur une petite colline où se trouvaient de misérables cabanes. Cet endroit s'appelait Sin-pou-tse. Toute communication avec l'extérieur leur fut interdite. Le vieux Sourniama ne survécut pas longtemps à sa disgrâce ; accablé d'années, d'ennuis et de misère, il mourut le 2 janvier 1725, en protestant de son innocence.

La mort de Sourniama n'apaisa pas la haine que Young-tcheng avait conçue contre toute la famille de ce malheureux Tartare. Des mandarins, envoyés exprès de la cour, firent venir les princes à Fourdane ; et, les ayant fait mettre à genoux, ils leur signifièrent un ordre de l'empereur, qui les dépouillait du rang et des prérogatives de princes du sang : on leur ôta la ceinture jaune et on les renvoya ensuite à Sin-pou-tse, où ils furent confondus avec le simple peuple.

Cette haine féroce de l'empereur contre la famille Sourniama venait sans doute des accusations portées contre elle. L'histoire rapporte que peu de temps après la mort de K'ang-si, on découvrit une conspiration ayant pour but de détrôner Young-tcheng pour proclamer un de ses frères. On prétendit que la



famille Sourniama était entrée ^{p.180} dans le complot ; le prince aspirant, disait-on, au trône, fut envoyé à Si-ning sur la frontière du Koukou-noor. Le douzième fils de Sourniama, nommé Joseph, et son frère Louis, furent exilés au même lieu avec le père Morao, supérieur des jésuites.

Le tribunal des crimes reprit ensuite toute cette affaire, et décréta que « les ossements du vieux Sourniama seraient déterrés, réduits en cendres et jetés au vent ; que tous ses fils et petits-fils au-dessus de 15 ans seraient mis à mort, et les plus jeunes dispersés dans les provinces ; enfin, que le père Morao, également condamné, serait exécuté en automne. » L'empereur modifia cette sentence et ordonna que huit princes seraient bannis, mais que, le 2 janvier, Louis et Joseph, chargés de chaînes, seraient amenés à Péking et enfermés pour la vie dans une prison ; il maintenait la sentence de mort contre le missionnaire.

La cour de Lisbonne, informée de l'affreuse position du père Morao et des terribles conséquences qui pourraient en rejaillir sur les missions, fit partir immédiatement comme ambassadeur Don Métello Souza y Menesez, pour essayer de le sauver. L'empereur, averti par un courrier rapide, envoya aussitôt l'ordre d'étrangler le père Morao, ce qui fut exécuté. Dom Métello fut traité avec magnificence à Péking dans la résidence impériale de Yuen-ming-yuen, et s'en retourna sans avoir pu atteindre le but de sa mission.

Le prince Louis mourut après un long emprisonnement ; quant au prince Joseph, il resta dans un étroit cachot de 9 pieds de long sur 6 de large pendant trois années, et fut trouvé mort d'un flux de sang, le matin de l'Assomption 1727. Son corps, mis dans un pauvre cercueil deux jours après, fut conduit en dehors de la porte Occidentale, jusqu'à un endroit appelé Sse-li-yuen, « où le chemin de l'est à l'ouest est coupé par un autre aussi grand qui va du nord au sud » ; le cercueil et le corps furent brûlés, les os écrasés par les roues des voitures que l'on fit passer par-dessus, et les chaînes furent reportées au tribunal des crimes.



Le prince Louis (Lissihin).

Au moment où l'empereur traitait avec tant de rigueur les chrétiens et les missionnaires, le pape Benoît XIII envoyait en Chine deux religieux, avec un bref apostolique, pour féliciter Young-tcheng de son avènement à l'empire et le prier de prendre sous sa protection la religion chrétienne. Les ambassadeurs du Saint-

Siège arrivèrent à Péking dans le mois d'octobre 1525, et l'empereur leur fit donner une audience solennelle où il invita, au grand étonnement de la cour, tous les missionnaires de la capitale.

Après l'interminable cérémonie des génuflexions et des prostrations au pied du trône, l'empereur fit présenter du thé aux missionnaires et leur dit :

— Toutes les religions portent au bien et visent au même but ; mais aucune ne peut être comparée à celle des lettrés de la Chine.

Il les renvoya ensuite, après leur avoir fait distribuer à chacun d'eux un melon de Hami, fruit précieux et très rare pour la saison.

p.181 Voici la réponse de Young-tcheng au bref du Pape :

« En lisant la lettre de Votre Majesté, et à la vue des beaux présents que vous m'avez envoyés, je me suis convaincu de la sincérité de vos sentiments. Ainsi je reçois avec joie la lettre obligeante dans laquelle, en me rappelant le souvenir des bienfaits que mon père a versés sur le christianisme, vous me souhaitez une longue prospérité et me promettez vos prières...

J'envoie cette lettre avec soixante pièces de soie brochées d'or, et quarante autres plus communes.

En 1728, fut signé le traité de Kiachta qui rétablissait le commerce de la Russie avec la Chine, et consacrait l'existence des établissements russes à Péking.

En 1730, un violent tremblement de terre bouleversa la capitale ; le 30 septembre eurent lieu les premières secousses ; plus de 100.000 habitants furent écrasés sous les ruines des édifices ; les palais des princes, les pagodes et les deux églises catholiques furent renversés ou sérieusement endommagés. L'empereur vint en aide aux habitants, réduits à la plus affreuse misère ; il leur fit distribuer plus de quinze millions de francs. Il donna aux missionnaires 1.000 taëls, soit environ 7.000 francs pour réparer leurs églises et résidences.

Cette générosité n'attestait nullement un changement dans les idées de Young-tcheng au sujet de la religion ; la persécution continua plus implacable que jamais, et le 20 août 1732, tous les missionnaires réunis à Canton furent chassés de Chine. Trente-cinq s'embarquèrent et arrivèrent à la colonie portugaise de Macao trois jours après.

Pendant ce temps, les missionnaires qui avaient pu se cacher administraient les sacrements aux fidèles ; mais ils étaient en très petit nombre, et les chrétiens sans cesse poursuivis, frappés, mis à mort. Les missionnaires de Péking, jésuites ou lazaristes, restaient pour ainsi dire enfermés dans leur résidence ; seul, peut-être, M. Pedrini, que l'empereur avait eu pour précepteur et qu'il aimait, pouvait encore être admis près de lui ; il rendit dans cette occurrence bien des services ignorés de ses confrères. Enfin, Young-tcheng mourut le 7 octobre 1735, âgé de 58 ans, dans son palais du Yuen-ming-yuen, près de Péking. — De tous les travaux des premiers et célèbres Pères jésuites, il ne restait rien, tout était anéanti !

@



CHAPITRE IX

I. K'ien-loung. Le père Parennin. Guerre des Éleutes. Le père Gaubil. Le père Benoist. Le frère Castiglione. Le frère Attiret.

II. Persécution. Guerre des Miao-tse. Le général Tchao-hoei. Suppression des jésuites. Incendie du Nan-t'ang.

III. La congrégation de la mission, dite des lazaristes. Décrets. Mgr de Gouvéa. MM. Raux et Ghislain. Le frère Paris. Abdication de K'ien-loung.

@



I

onté sur le trône à 26 ans (1735), K'ien-loung eut la sagesse de se donner quatre régents pour l'aider dans le gouvernement de l'empire. Une amnistie générale rendit à la famille Sourniama la ceinture jaune, insigne de son alliance avec la famille impériale, et ses descendants la portent encore ; mais les chrétiens des provinces ne profitèrent point de la clémence de K'ien-loung. Cependant, il y avait encore à Péking trois églises desservies par les jésuites. Le père Koegler, Bavarois, et ses

compagnons étaient au Nan-t'ang ; le père Parennin et les Français, au Pé-t'ang ; le père Pinheiro et les Portugais, au Toung-t'ang. Il y avait également divers établissements où l'on transportait les enfants trouvés.

Les régents rendirent un décret portant

« que les Européens, tolérés seulement à cause des services qu'ils pouvaient rendre, ne pourraient plus chercher à convertir ni les Chinois, ni les Tartares.

Des mandats d'arrestation furent lancés contre les chrétiens de Péking même, que l'on incarcéra en très grand nombre. Dans ce temps-là, un frère jésuite italien ornait de peintures le palais impérial ; il se nommait Castiglione, et était né en 1698 ; K'ien-loung l'avait pris en affection. Doué d'un remarquable talent, on

l'obligeait à renoncer aux règles de son art pour suivre les goûts de la cour ; outre les portraits, il peignait des aquarelles qui sont encore fort estimées, et c'est à prix d'or que l'on vend les éventails ou les pendentifs signés Lang-che-ning (nom chinois de Castiglione). Les jésuites, voulant ^{p.183} profiter de la faveur relative dont jouissait ce frère, le chargèrent de présenter un mémoire à l'empereur, qui le reçut et en prit lecture. Cette démarche, quoique sans succès, ne fut pas inutile ; on vit que les missionnaires avaient encore un certain crédit à la cour, puisque l'on recevait leurs pétitions ; mais peu de temps après, une accusation lancée contre un chrétien qui baptisait des enfants païens fit redoubler la persécution, et un édit terrible parut contre le christianisme. Le lendemain, 14 décembre 1737, le frère Castiglione, en pleurant, supplia à genoux l'empereur d'en suspendre l'exécution. K'ien-loung fut touché, et donna l'ordre impérial suivant :

« Le tribunal des crimes a pris et puni Léou-eul (le chrétien accusé) pour avoir transgressé les lois de la Chine... cela n'a nul rapport avec la religion chrétienne, ni avec les Européens...

Cette pièce atténua un peu l'effet de l'édit proscrivant le christianisme, et quelques missionnaires en profitèrent pour rentrer furtivement en Chine, sous des déguisements ; plus de quarante s'échappèrent ainsi de Macao. Quelques paroles bien simples du frère Castiglione avaient plus fait que tous les mémoires et que toutes les pétitions.



Le père Parennin. Le 17 octobre 1741, mourut à Péking le père Parennin. Il était âgé de 77 ans et avait quitté la France en 1698. Pendant plus de vingt ans, il avait suivi l'empereur K'ang-si dans tous ses voyages et dans ses chasses, ne pouvant guère, que sur la route et en passant, s'occuper des chrétientés. Ce Père était peu versé dans les sciences exactes, mais il avait fort bien appris le chinois et le tartare qu'il parlait avec la plus grande facilité. Comme les rapports avec les

Russes se faisaient en latin, un collège de jeunes Tartares avait été établi à Péking pour y enseigner cette langue, et c'est le père Parennin qui en fut le directeur. L'empereur voulut faire les frais de ses funérailles, et il s'en acquitta d'une

manière digne d'un grand monarque. Le frère de K'ien-loung et dix autres princes y concoururent aussi : ils envoyèrent chacun plusieurs de leurs officiers, pour accompagner le convoi jusqu'à la sépulture des jésuites français donnée par l'empereur, et qui est située à une lieue de Péking, vers l'ouest. p.184

En 1753, les princes descendus de ce Kaldan qui, plusieurs fois du temps de K'ang-si, avait troublé la tranquillité de l'empire, après s'être fait les uns aux autres une guerre continuelle, commencèrent à se rendre redoutables à leurs voisins. Beaucoup d'Éleutes vinrent implorer le secours de l'empereur. Ce prince prit parti dans la querelle qu'un des chefs éleutes, nommé Amour-sanan, avait avec Dawadji, autre chef de la même famille. Les troupes impériales mirent Amour-sanan sur le trône ; mais l'empereur fit grâce de la vie à Dawadji, son prisonnier ; peut-être moins par clémence que par politique, et pour pouvoir, au besoin, l'opposer à son rival. Ce dernier, devinant les motifs de la conduite de K'ien-loung, et mécontent du peu d'autorité que les lieutenants de l'empereur lui laissaient en Tartarie, excita ces peuples contre l'autorité chinoise et leva, en 1755, l'étendard de la révolte.



L'empereur K'ien-loung.

Tous les grands étaient d'avis d'abandonner les Tartares à leurs dissensions, et de ne point entreprendre une guerre lointaine et hasardeuse : K'ien-loung pensa différemment. Ses généraux eurent ordre de pénétrer jusqu'au fond des pays habités par les Éleutes ou leurs partisans ; mais, trompés et trahis par les Tartares, qui formaient une partie de leurs troupes, ils ne purent s'emparer d'Amour-sanan, et furent plusieurs fois vaincus.

Amour-sanan.

K'ien-loung, voyant ses armées presque détruites, hésita à continuer la guerre ; mais Tchao-hoei et Fou-te, deux excellents officiers généraux, l'un chinois et l'autre manchou, firent changer la face des affaires. Les Éleutes plièrent devant eux, tout leur pays fut occupé. Amour-sanan, fugitif, se retira d'abord chez les Kasaks, ensuite dans la Sibérie, où il mourut bientôt après de la petite vérole.

Les armées chinoises parcoururent alors la Tartarie, en rassemblant tout ce qui restait des tribus éleutes ; les hommes du commun furent transportés dans des contrées lointaines, et les chefs envoyés pour la plupart à Péking, où l'empereur les jugea lui-même et les condamna au supplice des rebelles. Le pays fut administré sous sa protection par des gouverneurs qu'il institua, et dont il rendit la charge héréditaire, à la condition qu'ils tiendraient de lui leur autorité.

p.185 Les vastes contrées habitées par les Éleutes ne furent pas les seules qui se soumirent à K'ien-loung. Toutes les villes des Turcs de Kachgar, d'Aksou, de Yerkiyang, et jusqu'aux Kasaks, précédemment vassaux des Éleutes, passèrent sous la domination chinoise. Le sultan de Badackchan, chez qui s'étaient réfugiés les princes de Kachgar et de Yerkiyang, fut contraint de les livrer. Ainsi la puissance chinoise s'exerça encore une fois sur toute la Tartarie, jusqu'aux confins de la Perse. K'ien-loung, se voyant seul maître des régions centrales de



l'Asie, voulut se conformer aux rites que les anciens empereurs pratiquaient à la fin d'une guerre glorieusement terminée. Il se rendit à dix lieues de Péking, sur la



Combat d'Éleutes.

route par laquelle devait revenir Tchao-hoèi, descendit de cheval, salua le vainqueur,

lui présenta une tasse de thé, fit avec lui des sacrifices et toutes les cérémonies prescrites, puis revint à Péking précédé du général, couvert de son armure et suivi



Combat d'Éleutes.

de trente prisonniers turcs enchaînés. Ce triomphe eut lieu au mois d'avril 1760.

Un des jésuites les plus remarquables de Péking sous le règne de K'ien-loung, fut le père Antoine Gaubil, né le 4 juillet 1689 à Gaillac, ville du Haut-Languedoc, et admis dans la Compagnie de Jésus à Toulouse, vers l'âge de quinze ans. Parti de France en 1721, il arrivait à Péking en 1723. Le père Gaubil se mit dès lors à étudier les langues chinoise et mantchoue, dans lesquelles il fit de tels progrès, qu'il fut bientôt nommé interprète des Européens résidant à la cour. Il remplaça, de plus, le père Parennin, en qualité de premier professeur du collège impérial, et fut comme lui interprète pour le latin et le tartare, charge que les relations établies entre la Russie et la Chine rendaient très importante. Un visage toujours serein, des mœurs extrêmement douces, une conversation agréable, des manières aisées : tout cela prévenait en faveur du père Gaubil, et l'amitié ne tardait pas à se joindre à l'estime. Il mourut en 1759 et fut enterré au cimetière français.

Un autre jésuite, le père Michel Benoist, ne se recommanda pas moins par son caractère et par ses talents. Il naquit à Autun le 8 octobre 1715, fit son cours de théologie à Paris, au séminaire de saint Sulpice, puis entra au noviciat de Nancy, le 18 mars 1737. Enfin il partit pour la Chine, et arriva heureusement à Macao en 1744. L'empereur l'appela dans la capitale comme mathématicien. En moins d'un an, il fut en état d'entendre les livres usuels et de faire toutes les fonctions de missionnaire.

K'ien-loung, ayant vu en 1747 la peinture d'un jet d'eau, demanda s'il y avait à la cour quelque Européen en état d'en faire exécuter une semblable. Le père Benoist fut désigné. Il se dévoua à cet ouvrage, et fut présenté à Sa Majesté pour faire exécuter des choui-fa ou jets d'eau. L'empereur, satisfait, lui parla avec bonté, et donna des ordres pour qu'on lui obéît en tout. Le père Benoist, astronome, fut donc transformé en fontainier. Les jardins du palais d'été lui furent ouverts à toute heure, et il fut ^{p.186} libre d'y aller quand il voudrait.

« Les jours de fête étaient les seuls où il pût respirer ; quelque temps qu'il fût, il venait la veille à Péking, éloigné de deux grandes lieues, et après avoir passé la soirée et la matinée à confesser et à prêcher, il s'en retournait le soir, à moins qu'on ne l'eût invité pour le lundi à quelques assemblées de néophytes ; car il mettait les fonctions de missionnaire au-dessus de tout, et ne voulait jamais s'en décharger sur d'autres.

La machine hydraulique et le premier jet d'eau furent terminés en automne ; l'empereur fut ravi, et, ce premier chouï-fa fini, il fallut en commencer d'autres, d'abord dans les environs de la maison européenne, puis dans les jardins intérieurs de la ville et du Yuen-ming-yuen, qui est, pour ainsi dire, le Versailles de la Chine...

Une carte générale de l'empire chinois et des pays limitrophes venait d'être dressée ; K'ien-loung voulut qu'elle fût gravée sur des planches de cuivre sous la direction du père Benoist. On grava donc cent quatre planches, et on imprima cent exemplaires pour lesquels il fallut dix mille quatre cents feuilles. Le père Benoist dut ensuite s'occuper d'un autre tirage d'une exécution plus difficile encore. Seize magnifiques dessins des batailles de K'ien-loung avaient été envoyés en France, où ils furent gravés aux frais de Louis XV sous la direction de Cochin. Ces planches, accompagnées de leurs dessins originaux et de deux cents exemplaires, revinrent d'Europe en deux fois. Les sept premières étant arrivées à Péking au mois de décembre 1772, l'empereur voulut que le père Benoist en tirât de nouveaux exemplaires. Ce premier essai de l'impression en taille-douce en Chine fut le dernier des travaux du père Michel Benoist, qu'un coup de sang, qui ne lui laissa que le temps de recevoir avec édification les sacrements, enleva à Péking le 23 octobre 1774. K'ien-loung donna cent onces d'argent pour ses funérailles.

Le frère Castiglione appartenant à la mission portugaise, le Pé-t'ang voulut avoir aussi un artiste, et le frère Attiret fut demandé. Il était Français, fils de peintre, et né à Dôle le 31 juillet 1702. Admis dans la Compagnie de Jésus après deux années de noviciat, il fut envoyé à Péking, où il arriva en 1738. Quoique fort habile en son ^{p.187} art, il dut y renoncer et ne peindre qu'à l'aquarelle, ce qui lui coûta beaucoup. L'empereur ne voulait pas d'autre peinture.

« Elle est plus gracieuse, disait-il, et elle frappe agréablement la vue, par quelque côté qu'on la regarde ; ainsi, il faut que le nouveau venu peigne de la même manière que font les autres ; pour ce qui est des portraits, il pourra les faire à l'huile. Qu'on ait soin de l'instruire.

Le frère Attiret supporta même qu'on lui donnât des maîtres chinois pour lui apprendre à peindre ; il se soumit à tout pour la gloire de Dieu. On voulut le nommer mandarin, mais toujours il refusa, au grand étonnement de l'empereur.

Le travail qu'il faisait au palais était fort pénible. Une espèce de salle isolée au rez-de-chaussée, comme sont tous les appartements chinois, entre cour et jardin, exposée à toutes les incommodités des différentes saisons, était le lieu destiné pour lui servir d'atelier. Là, n'ayant d'autre feu en hiver que celui d'un petit réchaud sur lequel il mettait ses godets pour empêcher les couleurs de geler, il souffrait cruellement du froid toujours si vif à Péking. Par contre, en été, les rayons du soleil brûlant changeaient sa pauvre chambre en une véritable fournaise. Une des lettres du frère Attiret nous montre bien le servage auquel étaient réduits tous les missionnaires, esclaves des moindres désirs de la cour.

« J'ai été reçu par l'empereur de la Chine, aussi bien qu'un étranger puisse l'être d'un prince qui se croit le seul souverain du monde, qui est élevé à n'être sensible à rien ; qui croit un homme, surtout un étranger, trop heureux d'être à son service et de travailler pour lui... Ce n'est pas assurément cet honneur qui m'a amené en Chine, ni qui m'y retient. Être à la chaîne d'un soleil à l'autre, avoir à peine les dimanches et les fêtes pour prier Dieu, ne peindre presque rien à son goût et à son génie, avoir mille autres embarras qu'il serait trop long de vous expliquer : tout cela me ferait bien vite reprendre le chemin de l'Europe, si je ne croyais mon pinceau utile pour le bien de la religion et pour rendre l'empereur favorable aux missionnaires qui la prêchent, et si je ne voyais le paradis au bout de mes peines et de mes travaux. C'est là l'unique attrait qui me retient ici, aussi bien que tous les autres Européens qui sont au service de l'empereur.

p.188 Le frère Attiret mourut à Péking, le 8 décembre 1768, âgé de 66 ans, dans les sentiments d'une vive piété. Le frère Castiglione, que K'ien-loung avait honoré des plus riches cadeaux pour célébrer sa 70e année, mourut peu après. L'un et l'autre furent enterrés aux frais de l'empereur.

Depuis que les missionnaires étaient établis en Chine, aucun empereur n'avait autant profité de leurs services que K'ien-loung ; cependant, aucun ne les maltraita davantage, et ne porta de plus foudroyants arrêts contre le christianisme.



Miao-tse.

II

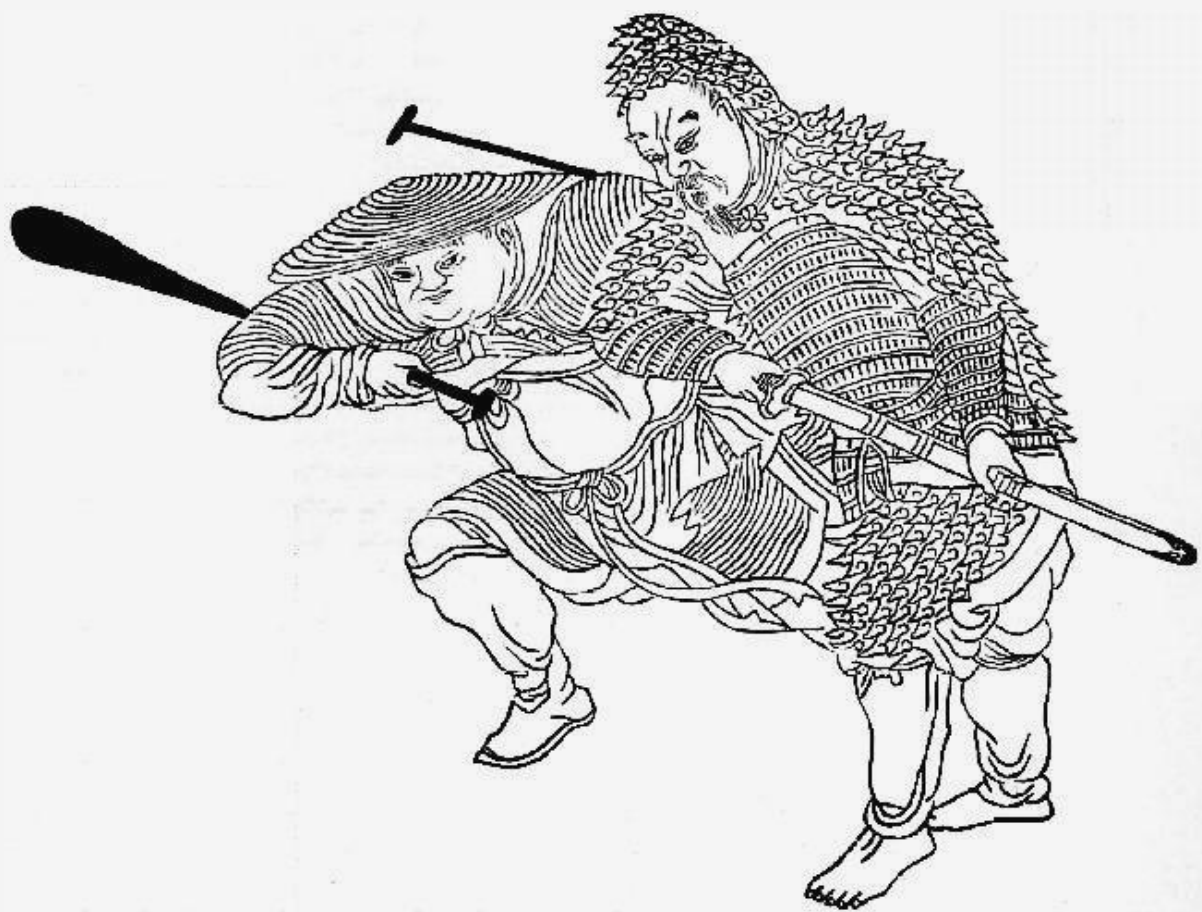
@

En 1746, la persécution, qui n'avait jamais cessé, sembla redoubler de violence, surtout dans les missions du sud. Le père Pierre Sanz, dominicain, né en 1680, à Aseo, en Catalogne, et arrivé en Chine en 1715, avait été nommé évêque de Mauricastre et vicaire apostolique du Fou-kien. Il fut arrêté et chargé de chaînes à l'âge de 66 ans, se livrant lui-même pour sauver son troupeau. Ses compagnons, les pères Alcober, Royo, Diaz et Serrano, tous dominicains, imitèrent son exemple. Le novembre 1746, ils furent condamnés à mort, et le 21 avril 1747, l'empereur ratifia la sentence ; le prélat fut exécuté le 26 mai suivant ; avant de mourir, il s'écria :

— Je vais devenir dans le Ciel le protecteur de cet empire.

Le 28 octobre 1748, après une longue attente, les autres missionnaires dominicains, avec un nombre considérable de leurs chrétiens, furent aussi exécutés. En 1893, ils ont été déclarés bienheureux.

Les pères Athemis et Henriquez, jésuites, furent arrêtés, emprisonnés, condamnés à d'affreux supplices et étranglés dans leur prison, le 12 septembre 1748, avec plusieurs néophytes. Dans cette horrible persécution, le nombre des martyrs fut grand, mais bien grand aussi le nombre de ceux qui succombèrent aux tortures et apostasièrent.



Miao-tse.

En 1775, eut lieu un événement que les Chinois regardent comme très glorieux, et que K'ien-loung a célébré comme faisant honneur à son règne. Nous voulons parler de l'expédition contre les Miao-tse, petit peuple de race thibétaine, qui était p.189 resté enfermé dans les montagnes du Sse-tchouan et avait conservé son indépendance. Cette guerre fut plutôt une véritable extermination. Le général Akouï, après avoir fait entrer son artillerie dans les gorges où vivaient ces montagnards, les poursuivit de retraite en retraite sur les

rochers les plus escarpés et au travers des précipices les plus dangereux. La capitale fut prise, malgré une belle défense ; le dernier fort tomba entre les mains du général Akouï, et les prisonniers furent conduits à Péking, où l'empereur souilla l'éclat de cette petite mais pénible victoire en faisant mourir, non seulement les chefs, mais beaucoup de Miao-tse d'un moindre rang, dont les têtes furent exposées dans des cages.

« En 1780, dit Abel de Rémusat, l'empereur fit venir à Jehol, en Tartarie, le second des lamas du Thibet ; et ce voyage, dont les motifs ne furent jamais bien connus, donna d'autant plus à penser que le lama, s'étant rendu à Péking, y mourut subitement des suites de la petite vérole, à ce qu'on prétendit. Quelques personnes ont soupçonné la politique de K'ien-loung d'avoir été la cause de cette mort d'un des principaux personnages d'entre les bouddhistes. Quoi qu'il en soit, K'ien-loung, qui se servait adroitement des lamas pour tenir en respect ses peuples de Tartarie, et qui, dans cette vue, avait rendu de grands honneurs au lama pendant sa vie, lui en rendit de plus grands encore après sa mort, ce qui toutefois ne diminua rien des soupçons qu'on avait conçus.

La nouvelle de la suppression de la Compagnie de Jésus par le bref de Clément XIV *Dominus ac Redemptor* (1754), fut connue en Chine l'année suivante. Plusieurs missionnaires jésuites en moururent de douleur ; les lettres de ceux qui eurent la courageuse résignation de leur malheur, surtout celles du père Bourgeois, supérieur des jésuites de Péking, exprimèrent d'une manière touchante leur soumission à la décision du Souverain-Pontife.

En 1775, nouvelle épreuve s'ajouta à celle qui venait de frapper les Pères. L'église de l'Immaculée Conception, dite du Nan-t'ang, fut détruite par l'incendie. Le 13 février, on célébrait avec solennité la fête de sainte Catherine de Ricci, grand'tante du général des jésuites, quand il sortit de dessous l'autel une odeur si p.¹⁹⁰ forte, que le célébrant eut bien de la peine à terminer l'office. On chercha de tous côtés, sans rien découvrir. Les fidèles et les missionnaires avaient quitté l'église depuis peu d'instants, lorsque les cris : Au feu ! Au feu ! retentirent de toutes parts, et aussitôt on vit de longs tourbillons de flammes et de fumée qui s'élançaient de toutes les fenêtres. L'incendie s'était propagé avec la rapidité de la foudre ; en moins d'une heure, le vaste bâtiment fut consumé.

Dès le lendemain de l'incendie, l'empereur K'ien-loung, sensible au malheur qui venait de frapper les missionnaires, donna ordre au tribunal des ministres de s'informer de ce que son aïeul, K'ang-si, avait fait lors de la construction de cette église. On trouva qu'il y avait contribué pour la somme de 10.000 taëls. En Chine, les anciens usages font loi ; K'ien-loung en donna autant pour la reconstruction de l'édifice, et promit d'écrire lui-même de nouvelles inscriptions pour remplacer celles de K'ang-si, qui avaient été brûlées. Cette nouvelle se répandit aussitôt partout ; on vint féliciter les Pères du Nan-t'ang pour ce témoignage extraordinaire de la faveur impériale. Les travaux avancèrent avec activité, et les jésuites dépensèrent toutes les ressources dont ils pouvaient disposer.

K'ien-loung témoignait encore quelque bienveillance aux missionnaires employés à la cour, et, pour le bien de la religion, ils continuèrent leurs travaux scientifiques ; mais la mort venait éclaircir peu à peu leurs rangs, et ils n'étaient pas remplacés. Ceux qui survivaient étaient plongés dans un profond abattement ; ils ne voyaient que des ruines dans le présent, et pour l'avenir un désastre total. En 1780, l'un d'eux, le père Dollières, écrivait en Europe :

« Nous avons grand besoin que Dieu nous regarde en pitié, et nous envoie des successeurs. Il est impossible que la mission se soutienne longtemps dans l'état où nos désastres l'ont réduite... Il faut recourir à quelques communautés où il règne beaucoup de piété, un grand zèle pour le salut des âmes, quelque goût pour les sciences, mais surtout beaucoup de douceur, de modération, de patience, d'abnégation et de charité.

Le père Dollières expirait de chagrin deux mois après avoir écrit ces paroles.

III

@

Le roi de France, Louis XVI, se préoccupait de subvenir aux besoins de la mission de Péking. Après s'être adressé à divers Instituts, qui ne purent accepter, Sa Majesté la proposa à la Société des Missions Étrangères (1776). Ce projet, approuvé par le Souverain-Pontife, rencontra de la part de cette respectable Société un refus absolu et irrévocable. M. Jacquier, supérieur général de la Congrégation de la Mission, dite des lazaristes, refusa de même

jusqu'à trois fois ; c'est qu'en effet, s'il est fâcheux d'avoir à céder sa place, il est aussi fort désagréable de se mettre à celle des autres. Des instances multipliées, enfin un ordre du roi, arrachèrent un consentement que M. Jacquier qualifia toujours de consentement forcé.

Par le décret suivant daté du 7 décembre 1783, la congrégation de la Propagande mettait les lazaristes en possession des missions, résidences, églises de Péking et des biens-fonds qui y avaient été annexés.

« Le roi très chrétien de France, Louis XVI, ayant, selon sa piété et son zèle pour la foi catholique, fait exposer à notre saint Père le pape Pie VI qu'il désirait que les prêtres de la mission soient subrogés pour les missions de l'empire de la Chine aux pères français de la Société éteinte des jésuites, qui les administraient précédemment, Sa Sainteté, après avoir pris l'avis de quelques éminents cardinaux ^{p.191} de la Sacrée Congrégation de la Propagande, louant hautement la foi et la religion du même roi très chrétien, et voulant seconder ses pieux désirs, a subrogé et député les susdits prêtres de la congrégation de la mission, sous la désignation du supérieur général et l'approbation de la même Sacrée Congrégation, à la place des susdits pères de la Société éteinte des jésuites, dans les missions de la Chine qu'administraient ces mêmes pères de la nation française, avec tous les pouvoirs, droits et privilèges qui doivent être donnés à chacun d'eux respectivement, lesquels la Sacrée Congrégation a coutume d'accorder aux missionnaires, sous la dépendance des évêques, ou des vicaires apostoliques là où il n'y a pas d'évêques, sauf pourtant les privilèges et exemptions accordés aux susdits prêtres et à la Congrégation de la Mission par le Siège apostolique, suivant les mode, forme et teneur qui seront prescrits à l'avenir par Sa Sainteté, de concert avec le roi très chrétien, soit pour la désignation des lieux où ces mêmes prêtres de la Congrégation de la Mission devront être envoyés, soit pour les biens et revenus à eux déjà assignés ou devant être assignés à l'avenir par la pieuse libéralité des fidèles chinois, soit pour les charges à acquitter par eux en conséquence des fondations pieuses, et enfin pour les règles à observer dans l'exercice de leurs missions. Pour tout ce qui se rattache, soit aux biens, soit aux revenus, que tiennent ou que tiendront ces missions de la munificence des rois très chrétiens ou de

la libéralité des sujets français, le roi très chrétien, en s'inspirant de son zèle et de sa sollicitude pour la foi catholique, en disposera seul pour l'avantage et l'utilité de ces mêmes missions.

Donné à Rome, dans le palais de la Sacrée Congrégation, le 7 décembre 1783.

Cardinal Antonelli,
Étienne Borgia, secrétaire.

p.192 Quelques semaines plus tard, Louis XVI donnait, à son tour, les lettres patentes en vertu desquelles le Parlement de Paris devait enregistrer le décret de la Congrégation :

« Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre,

A tous ceux qui ces présentes verront, salut.

Nous étant fait représenter le décret de la Propagande du 7 décembre dernier, par lequel les prêtres de la Congrégation de la Mission sont subrogés à la Société éteinte des jésuites pour la desserte des missions françaises de la Chine qui avaient été confiées à ladite Société, nous avons, de l'avis de notre conseil, de notre certaine science, pleine puissance et autorité royale, ordonné et ordonnons par ces présentes, signées de notre main, que ledit décret de la Propagande du 7 décembre 1783, ci-attaché sous le contre-scel de notre chancellerie, sera exécuté suivant sa forme et teneur, en tout ce qui ne sera pas contraire aux libertés de l'Église gallicane.

Si donnons en mandement à nos amés et féaux conseillers, les gens tenant notre Cour de Parlement à Paris, que ces présentes ensemble ledit décret ils aient à faire enregistrer pour avoir leur pleine et entière exécution sous la réserve portée en ces présentes. Car tel est notre plaisir, en témoin de quoi nous avons fait mettre notre scel à ces dites présentes.

Donné à Versailles, le 25 jour du mois de janvier de l'an de grâce 1784, et de notre règne le dixième.

Louis.

Par le roi, le ministre,
Maréchal de Castriel.

La substitution des lazaristes aux jésuites étant désormais un fait accompli, le

Raux, lazariste.



supérieur général, M. Jacquier, désigna pour cette nouvelle mission de Péking : M. Nicolas-Joseph Raux, né à Ohain, dans le Hainaut, diocèse de Cambrai, le 14 avril 1754 ; M. Jean-Joseph Ghislain, né à Salles, diocèse de Cambrai, le 5 mai 1751, et le Frère Charles Paris, né le 8 décembre 1738 à Verderonne, diocèse de Beauvais. Ils arrivèrent devant Macao le 23 août 1784, et le 29 ils débarquaient à Canton. M. de Torre, procureur de la Propagande, leur offrit l'hospitalité. Après cinq mois d'attente, ils partirent de Canton le 7 février 1785, arrivèrent à Péking le 29 avril, et

furent présentés à l'empereur, qui leur fit les présents ordinaires. MM. les ex-jésuites français et portugais, MM. les missionnaires de la Propagande et Mgr l'évêque de Péking lui-même les félicitèrent de leur heureuse arrivée.

Mgr Alexandre de Gouvêa, franciscain portugais, publia, le 8 mai 1785, le décret ^{p.193} pontifical avec l'ordonnance royale, et le même jour, M. Raux fut reconnu par tous comme supérieur de la mission, dont il prit possession en s'établissant au Pé-t'ang. Tous les anciens jésuites de la mission française signèrent avec l'évêque de Péking l'acte suivant de publication :

« D. F. Alexandre de Gouvêa, de la famille du tiers-ordre de saint François par la grâce de Dieu et du Siège apostolique, évêque de Péking, conseiller de la très fidèle reine des Portugais, etc.,

A tous ceux à qui il appartient, faisons connaître et certifions qu'aujourd'hui, dimanche de l'octave de l'Ascension, huitième jour du mois de l'année 1785, devant nous et en présence des missionnaires de l'église du Pé-t'ang, convoqués par notre ordre dans notre église cathédrale, ont été lus et publiés : le décret de la Sacrée Congrégation de la Propagande, en date du 7 décembre 1783, par lequel les prêtres de la Congrégation de la Mission sont subrogés et substitués à la place des Pères français de la Société éteinte des jésuites, pour les missions de la Chine que les dits Pères français administraient ; le brevet du roi

très chrétien des Français sur cette matière, donné à Versailles le 25 janvier 1784 ; le décret de la susdite Congrégation de la Propagande du 17 décembre 1783, par lequel M. Nicolas-Joseph Raux, prêtre de la Congrégation de la Mission, est approuvé comme supérieur des susdites ^{p.194} missions de la Chine. Ces divers décrets ont été acceptés par tous selon leur forme et teneur.

En foi de quoi nous avons donné ces lettres testimoniales, signées de notre main, ainsi que de celle de notre secrétaire et de tous ces missionnaires susdits, et munies de notre sceau.

A Péking, au palais épiscopal, les jour et an par-dessus. Signé : F. Alexandre, évêque de Péking ; J. Marie Amyot ; J. Mathieu Ventavon ; François Bourgeois ; Louis de Poirot, missionnaire apostolique ; Joseph Panzi ; Rodrigue de la Mère de Dieu, secrétaire.

Les Pères jésuites étaient restés dans cette maison du Pé-t'ang 93 ans, de 1692 à 1785.

Dès les commencements, une entente cordiale s'établit entre les anciens missionnaires et leurs successeurs. Voici le témoignage touchant que le père Bourgeois se plut à rendre aux lazaristes qui venaient prendre leur place au nom du Pape et du roi de France :

« On a donné notre mission à ces MM. de saint Lazare... Ce sont de braves gens : ils peuvent être assurés que je ferai tout mon possible pour les aider et les mettre en bon train.

Après l'arrivée des lazaristes, il ajoute :

« MM. les missionnaires, nos successeurs, sont des gens de mérite, pleins de vertu et de talents, de zèle et de bonne société. Nous vivons en frères ; on ne sait pas si ce sont eux qui vivent en jésuites, ou nous en lazaristes.

Il y avait alors à Péking quatre églises : 1° le Pé-t'ang, dont nous avons donné la description, et qui était situé dans la ville impériale, près de la porte Si-hoa-men ; 2° le Nan-t'ang, jadis résidence du père Ricci, puis des jésuites non français, située dans la ville tartare, près de la porte Choun-tche-men (cette église venait d'être reconstruite) ; 3° le Toung-t'ang, occupé par les jésuites portugais ; belle église de style ionique, mais, comme le Pé-t'ang, fort petite :

elle n'avait que 70 pieds de long ; enfin, le Si-t'ang, donné avec la résidence par M. Pedrini, lazariste, pour l'usage des missionnaires envoyés par la Propagande.

M. Raux, aussitôt installé, s'appliqua avec ardeur à l'étude des langues chinoise et mantchoue, dans lesquelles il ne tarda pas à faire de si rapides progrès, qu'il composa une grammaire et un dictionnaire en tartare, et remplaça M. Amyot comme interprète. Il fut présenté à la cour par le père Bourgeois, qui écrivit peu après à ses confrères :

« Ses talents ne tardèrent pas à lui donner la réputation d'un homme du premier mérite. »

Son tact et sa prudence, son caractère facile et bienveillant, ses qualités extérieures, sa haute taille, ses manières nobles, en imposaient aux gens du peuple et ne plaisaient pas moins aux princes et aux dignitaires de l'empire. Il fut d'abord nommé assesseur, puis, quatre ans plus tard, président du tribunal d'astronomie, après le père Espinha, mort en 1788. C'était le premier Français élevé à cette dignité, M. Raux se servit de son influence à la cour, et de ses bonnes relations avec les mandarins, pour venir en aide aux missionnaires des provinces détenus dans les prisons de Péking. Il écrivit sur ce sujet à M. Jacquier la lettre suivante :

La prise des quatre missionnaires dans le Hou-kouang, arrivée l'an 1784, a entraîné la prise de tous les missionnaires du Chen-si, Chan-toung et des quatre du ^{p.195} Sse-tchouan. Les prêtres chinois ont été condamnés à un exil perpétuel dans la Tartarie. Les missionnaires européens ont été conduits dans les prisons de cette capitale, au nombre de dix-huit, y compris M. de Torre et deux franciscains du Kiang-si. De ce nombre, il en est mort six dans les chaînes : deux évêques, le nouveau et l'ancien vicaire apostolique du Chen-si, M. de Torre, procureur de la Propagande à Canton, le père Atho, franciscain italien, et deux Français, MM. Devaut et Delpont, des Missions Étrangères. Nous avons pourvu à leur subsistance le plus tôt qu'il nous a été possible, et l'on n'a épargné aucune dépense pour cela.

Lorsque l'empereur revint de Tartarie, nous allâmes à sa rencontre ; il nous reçut avec un air de bonté qui nous donna des espérances. Elles ne furent pas vaines, car le 10 de ce mois (novembre 1785), les douze missionnaires qui restaient au Sing-pou furent délivrés par un édit de

l'empereur, qui leur permet de demeurer dans les églises de Péking, ou de s'en retourner.

L'édit étant publié, M. de Ventavon, trois prêtres portugais et italiens avec moi, nous courûmes aux prisons pour recevoir nos douze illustres confesseurs. Des prisons nous allâmes tous ensemble à la cathédrale, pour rendre au roi du ciel mille actions de grâces de la preuve si touchante de sa protection, qu'il venait de donner en faveur des églises de l'empire de Chine. Ensuite, nous avons conduit dans notre maison française Mgr de saint Martin et M. du Fresse, des Missions Étrangères ; de plus, un franciscain espagnol qui a le plus souffert durant la persécution. Nous n'épargnons rien pour bien traiter des hôtes si illustres, si respectables et si saints, qui nous édifient beaucoup par leurs vertus vraiment apostoliques. Ils se proposent de retourner à Macao dans quelque temps. Nous aurons soin de pourvoir à tout, rien ne leur manquera.

Les lazaristes dépensèrent à cette occasion plus de 2.500 taëls. (Lettres des Missions Étrangères, p. 209.)

Les rapports que M. Raux était obligé d'avoir avec la cour ne lui firent oublier ni les missions, ni les chrétiens. Plus de 3.000 baptêmes d'adultes furent donnés sous son administration. Les offices solennels et les processions se faisaient avec grande pompe au Pé-t'ang, et étaient très suivis. Non seulement il prêchait les dimanches et les fêtes, mais il donnait encore des retraites qui faisaient grand bien aux âmes. Il fit construire des chapelles spéciales pour les chrétiennes, qui purent ainsi assister aux cérémonies de l'Église. Il fonda des écoles et un séminaire qu'il confia à son confrère M. Ghislain, et d'où sortirent de bons prêtres indigènes, entre autres MM. Sue et Han qui rendirent les plus grands services.

M. Raux mourut le 16 novembre 1801, muni des sacrements de l'Église. Il avait 48 ans d'âge, dont dix-huit années passées en Chine. L'empereur contribua aux frais de ses funérailles, selon l'usage établi pour les hauts mandarins du tribunal d'astronomie. Les chrétiens, venus en grand nombre, purent profiter de la liberté qui leur était accordée à Péking, pour accompagner publiquement le cercueil jusqu'au cimetière français, où il repose sous un modeste monument.

Après la mort de M. Raux, le supérieur de la mission française fut M. Ghislain, qui avait d'abord été chargé de former à l'état ecclésiastique les élèves chinois

du séminaire établi dans la capitale. Il s'occupait en même temps des fonctions ordinaires du saint ministère faisant des missions dans la province. Sa vertu aimable, ^{p.196} sa prudence, et surtout sa grande charité, le faisaient chérir également de ses élèves et des chrétiens. Tous le vénéraient comme leur père, et avaient en lui une particulière confiance.

Par ses connaissances en médecine et en physique, il s'attira l'estime du peuple et des mandarins. Sa science de la mécanique lui fut aussi très utile : les membres de l'ambassade de Macartney, en 1793, conservèrent une vive reconnaissance, qu'ils témoignèrent plus tard aux lazaristes et aux autres missionnaires, pour les soins qu'il apporta, aidé du frère Paris, à monter les pièces des diverses machines astronomiques que l'ambassadeur anglais offrit à l'empereur.

La Révolution française fut la cause des plus grandes difficultés pour la mission de Péking. Les ressources promises n'arrivaient plus ; les missionnaires ne pouvaient plus obtenir la permission d'aller à Péking. Seul, M. Lamiot put entrer dans la capitale en 1797, avec un autre lazariste, M. Hanna, qui mourut la même année. MM. Richenet et Dumazel, qui les avaient suivis de près, rencontrèrent des difficultés insurmontables et n'eurent pas le bonheur d'entrer à Péking. Vers 1805 seulement on commença à respirer. Le supérieur général des lazaristes avait envoyé 14 missionnaires ; trois seulement arrivèrent dans la capitale.

Le frère Paris avait succédé à M. de Ventavon comme horloger et machiniste du palais.

« On ne le trouvait jamais oisif, écrivait M. Ghislain, mais il travaillait ou priait continuellement. A une régularité et à une piété fort exemplaire, il joignait un talent presque universel. Il fit plusieurs grandes horloges, deux grands carillons, un petit et un grand orgue, une pendule qui doit aller trois mois sans qu'il soit besoin d'en remonter les poids. Il fit même un automate de cinq pieds de haut, qui écrivait les louanges de l'empereur en chinois, en tartare et en mongol. Il est allé en paradis, comme nous le croyons tous, le 6 septembre 1804, muni de tous les secours de la religion.

Les lazaristes français de Péking furent puissamment aidés dans leur tâche par les lazaristes portugais. Après la suppression des jésuites, la reine de Portugal avait également envoyé des lazaristes pour les remplacer. MM. Ferreira et Ribeiro arrivèrent en 1801 et furent mis en possession de l'église du Toug-t'ang par Mgr

de Gouvéa. Ils furent rejoints en 1804 par MM. Gaétan Pires et Serra. M. Ribeiro était leur supérieur et en même temps président du tribunal des mathématiques. Un autre lazariste portugais, M. Joachim de Souza-Sarreira, fut nommé coadjuteur de Mgr de Gouvéa à Péking et sacré en 1805 à Macao. Mgr de Gouvéa étant mort le 6 juillet 1808, Mgr Souza devint titulaire du poste, mais il ne put jamais s'y rendre et ne l'administra que par son vicaire-général M. Ribeiro.

Sous le règne de K'ien-loung, la Russie, l'Angleterre et la Hollande, envoyèrent plusieurs ambassades à Péking. En 1792, lord Macartney fut convenablement accueilli ; en 1793, Isaac Titsing'i et Van Braam, Hollandais, vinrent aussi complimenter l'empereur K'ien-loung sur son long règne et furent reçus avec politesse ; mais tous ces ambassadeurs n'obtinrent aucun avantage pour les pays qu'ils représentaient.

K'ien-loung occupait depuis longtemps le trône impérial, et on avait remarqué qu'à mesure qu'il avançait en âge, il devenait plus exact à s'acquitter des devoirs du souverain. Quand les infirmités qui commençaient à l'assiéger l'obligeaient à relâcher quelque chose de son exactitude, il s'en justifiait par des déclarations publiques. Il était aussi de plus en plus appliqué aux affaires de l'État ; et à l'âge de quatre-vingts ans, il se levait au milieu de la nuit, dans la saison la plus rigoureuse, pour donner des audiences ou travailler avec ses ministres. Les missionnaires ^{p.197} et les ambassadeurs étrangers qui ont eu quelquefois de ces audiences matinales, ne concevaient pas comment un prince âgé et infirme pouvait en soutenir la fatigue ; mais les exercices tartares et la chasse l'y avaient endurci. Son plus grand désir avait toujours été d'égaliser, par la durée de son règne, son illustre aïeul K'ang-si, qui avait occupé le trône pendant soixante années. Ses vœux furent satisfaits ; et il se montra fidèle à un serment qu'il avait fait, d'abdiquer la couronne s'il parvenait à ce terme. C'est ce qu'il exécuta le premier jour de l'année 1796, en remettant par une déclaration qui fut rendue publique, les sceaux de l'empire à son fils, lequel a donné à son règne le nom de Kia-k'ing ou suprême félicité.

K'ien-loung est certainement un des empereurs les plus illustres de l'histoire chinoise. Il était doué d'un caractère ferme, d'un esprit pénétrant, d'une rare activité, mais peut-être d'un génie moins élevé et de moins de grandeur d'âme que son aïeul. Il aimait et admirait les missionnaires à la façon de K'ang-si, utilisant volontiers leurs talents sans se préoccuper de leur doctrine, sans même

trop s'inquiéter de leur propagande religieuse. Il les laissait faire et les couvrait avec bonté de sa protection, tant que les accusations n'étaient pas trop pressantes et que les tribunaux suprêmes de Péking ne poussaient pas les hauts cris. Ainsi durant son long ^{p.198} règne, il sut entretenir les missionnaires dans de perpétuelles illusions, dans des espérances qui ne se réalisèrent jamais. K'ien-loung n'aimait sérieusement des Européens que les talents littéraires et artistiques, pour lesquels il avait lui-même des dispositions remarquables.

Quoique les missionnaires et les chrétiens de la Chine aient eu beaucoup à se plaindre de l'empereur K'ien-loung, sa mort dut cependant leur causer de grands regrets ; car son successeur, qui était ouvertement hostile au christianisme, allait le poursuivre sans relâche et déchaîner contre lui les plus violentes persécutions.

K'ien-loung, quoiqu'il eût abandonné les rênes de l'État à l'empereur son fils, ne laissa pas de recevoir les ambassadeurs des Mongols et des autres États étrangers. On se préparait à célébrer les fêtes de la nouvelle année 1799, lorsqu'il mourut âgé de quatre-vingt-sept ans (Huc).

On fit à l'empereur les plus pompeuses funérailles et son cercueil fut transporté à la sépulture de l'est (Toung-ling).

@



CHAPITRE X

I. L'empereur Kia-k'ing. Persécution générale. Destruction du Si-t'ang. Mgr Pirès. Destruction du Toung-t'ang. Martyre de M. Clet. Révoltes. Mort de Kia-k'ing.

II. L'empereur Tao-kouang. Destruction du Pé-t'ang. Mgr Mouly. Mort de Mgr Pirès. Confiscation du Nan-t'ang. J.-Gabriel Perboyre. Guerre de l'opium. Traité Lagrenée. Mort de Tao-kouang.

@

I



ul p.199 ne persécuta plus violemment la religion chrétienne que l'empereur Kia-king. Dès le commencement de son règne, en 1805, il rendit un édit défendant, sous peine de mort, aux missionnaires de rester en Chine. Il y eut de nombreux martyrs ; un des plus célèbres fut l'évêque de Tabraca, vicaire apostolique du Sse-tchouan, Mgr Dufresse, qui eut la tête tranchée.

Quelques années plus tard (1811), sans annuler le premier édit, Kia-king en fit paraître un second qui permettait à MM. Ribeiro, Serra et Pirès, lazaristes portugais, de rester à Péking comme président et membres du tribunal des mathématiques ; quant aux autres, « ils ne devaient plus sortir de chez eux, sous peine d'expulsion ». Les quatre missionnaires de la Propagande qui demeuraient au Si-t'ang, repartirent alors pour l'Europe, et leur église fut démolie par les mandarins. Pour comble de malheur, M. Ghislain, miné par les soucis de sa lourde charge, par ses infirmités et son grand âge, mourut à Tcheng-fou-sse (cimetière français) en 1812, le 12 août à 10 heures du matin, assisté par M. Lamiot et entouré des élèves du séminaire ; c'était un homme d'une grande science et d'une grande piété.

M. Pirès, nommé évêque de Nan-king, sacré par Mgr de Gouvéa, ne put quitter la capitale. A la mort de l'évêque de Péking, il fut administrateur du diocèse, et la ^{p.200} cathédrale du Nan-t'ang passa aux lazaristes portugais, qui avaient dû quitter le Toung-t'ang.

L'empereur Kia-k'ing.

Ces missionnaires, en effet, voyant la persécution devenir chaque jour plus sévère, voulurent mettre en sûreté leurs livres les plus précieux, et comme ils y travaillaient la nuit, ils mirent le feu à la bibliothèque. Au lieu de les aider à reconstruire leur résidence, l'empereur les envoya au Nan-t'ang, confisqua leur maison et démolit l'église restée intacte. En creusant les fondations de celle qui devait la remplacer, vers 1884, nous avons retrouvé des soubassements de colonnes, des frises, des corniches et les deux colonnes de marbre rouge qui décoraient la porte principale ; aucune pierre ne portait trace d'incendie. Le travail en était remarquable, et cette église saint Joseph du Toung-t'ang passait, à bon droit, pour la plus belle de Péking. L'établissement fut complètement anéanti, et lorsqu'en 1860 on rendit le terrain aux missionnaires lazaristes, il ne restait plus qu'une simple porte. Deux églises avaient ainsi disparu ; deux restaient encore : le Nan-t'ang et le Pé-t'ang.



Dans les années qui suivirent, M. Lamiot, joignant la prudence au zèle, put, avec l'aide de ses confrères portugais, entretenir et augmenter la chrétienté confiée à ses soins ; mais la persécution allait bientôt l'atteindre lui-même.

M. Clet, lazariste, venait d'être arrêté à King-kia-kang dans le Ho-nan ; c'était un vénérable vieillard de 72 ans, d'une vertu admirable. Malgré son grand âge qui, selon les mœurs chinoises, eût dû l'exempter des supplices, il fut martyrisé avec un raffinement de cruauté inouï. M. Lamiot dépensa les derniers biens de la mission de Péking, près de 200.000 francs, pour essayer de sauver son confrère, tout fut inutile ; ce missionnaire, qui avait travaillé en Chine pendant 29 ans, fut étranglé pour la foi, le 18 février 1820. En plein tribunal, il

avait prédit la mort prochaine de l'empereur, qui en effet devait suivre de près la sienne. l'Église l'a déclaré vénérable. p.201

M. Lamiot, très versé dans les langues chinoise et tartare, avait été nommé interprète de la cour. C'était un homme remarquable, qui pendant sa vie entière n'eut que déboires et difficultés, dont sa rare énergie parvint à triompher. Il fut arrêté en juin 1819, comme impliqué dans le procès du vénérable Clet. Enfermé dans la prison du tribunal des crimes (Sing pou), où il confessa la foi, il y resta quatre mois. Conduit en septembre à Ou-tchang-fou, il arriva dans cette ville à la fin de décembre et fut confronté avec M. Clet, puis déclaré innocent, mais forcé de partir pour Canton, en mars 1820. Malgré ses efforts, on lui refusa toujours de revenir à Péking. Il se rendit à Macao où il mourut le 5 juin 1831, âgé de 64 ans. M. Serra prit sa place dans la capitale, et administra avec beaucoup de prudence les biens de la mission française ; quant à M. Suè, lazariste chinois, il fit l'office de supérieur du Pé-t'ang et dirigea les séminaires.

Kia-k'ing eut plusieurs révoltes à comprimer pendant son règne. De plus, une conspiration, à la tête de laquelle se trouvaient, dit-on, des personnes de haut rang et même des parents de l'empereur, fut découverte en 1803 : l'empereur qui avait échappé à l'assassin, continua quand même sa vie efféminée et licencieuse ; les révoltes furent apaisées plutôt par l'argent que par la force des armes.

Chef de Pé-lien kiao.

De nombreuses associations secrètes se formèrent en Chine sous le règne de Kia-k'ing ; leur but était de détruire le gouvernement et la domination des Tartares. La société secrète dite Pé-lien-kiao, ou *secte du Nénuphar blanc*, excita une sérieuse insurrection dans le Chan-toung et les provinces limitrophes. Leur chef s'arrogea le titre de San-hoang, c'est à-dire empereur du ciel, de la terre et des hommes.

Dans une de ces révoltes du palais, l'empereur dut la vie au dévouement personnel de son second fils, qui le protégea au péril de ses jours. Plus tard,



une formidable association de pirates, commandée par Tcheng-i et Tchang-pao, et disposant de 600 jonques bien armées, désola les côtes méridionales de l'empire. Les flottes et les soldats du gouvernement ne parvinrent pas à la détruire ; mais, divisés par les habiles intrigues des autorités provinciales du Kouang-toung, ces deux chefs en vinrent aux mains et, affaiblis par leurs mutuelles attaques, firent successivement leur soumission.

C'est sous Kia-k'ing qu'arriva à Péking l'ambassade de lord Amherst (1816).

Au mois d'août 1820, l'empereur, étant au palais de Je-hol, en Mongolie, faisait la sieste dans l'après-midi avec un favori qui le suivait partout, lorsqu'un orage éclata : un éclair foudroya les dormeurs, les brûla au point que l'on ne put pas même reconnaître le cadavre impérial ! Lorsque l'empereur sort de Péking, on doit, selon les rites, le faire suivre de son cercueil : cette fois on l'avait oublié. Que faire ? On entoura de glace le corps présumé du souverain, en attendant que la bière arrivât de la capitale, puis on l'enterra sans bruit, voulant cacher cette triste mort au peuple.

p.202 C'est dans ce palais qu'en 1860 Sien-foung se retira, fuyant les troupes européennes, et c'est là aussi qu'il termina ses jours. Ce palais est situé près des montagnes, le parc est superbe, des sources d'eau minérale y abondent ; le lieu est agréable, mais on le regarde comme néfaste, et l'empereur n'y va plus passer la saison d'été, comme il avait coutume de le faire avant ces tristes événements.

II

@

Tao-kouang, deuxième fils de Kia-k'ing, appelé sur le trône par le testament de son père dont il avait sauvé les jours, se montra moins acharné contre les chrétiens. C'était un prince pacifique, qui possédait un réel talent d'administrateur. Il sortait souvent à cheval dans la capitale pour se rendre compte de tout par lui-même. On pouvait raisonnablement espérer une trêve à la persécution, et cependant nous allons voir sous son règne la fin de l'église du Pé-t'ang.



L'empereur Tao-kouang.

Comme Européens, il n'y avait plus à Péking que Mgr Pirès, M. Ribeiro, supérieur et vicaire-général au Nan-t'ang, M. Serra, aidé par M. Sue au Pé-t'ang, et M. Ferreira. Ce dernier mourut le 1er février 1824. M. Serra voulut alors tenter un dernier effort pour obtenir des missionnaires français ; il représenta, dans un placet à l'empereur, « que sa mère étant vieille, il devait aller l'assister et se faire remplacer par d'autres pour le service de Sa Majesté. » L'empereur approuva le départ, mais sans vouloir de remplaçant, et M. Serra dut quitter Pékin en octobre 1826. M. K'o, missionnaire chinois, mort il y a quelques années seulement, était alors étudiant au Pé-t'ang ; il nous a raconté que le malheureux M. Serra pleurait et se désolait en quittant la résidence. Son confrère. M. Ribeiro, président du tribunal des mathématiques depuis vingt-deux ans, mourut de chagrin quelques jours après, le 14 octobre, à l'âge de 61 ans.

p.203 Mgr Pirès, sur les sollicitations de M. Sue, consentit à rester encore à Péking et conserva le Nan-t'ang, mais ne put sauver le Pé-t'ang, qui fut vendu par ordre de l'empereur, au mandarin Yu, pour la somme de 5.000 taëls ; il en valait dix fois plus. L'église fut démolie en 1827, les caractères impériaux Tche-

kien Tien-tchou-t'ang du fronton, enlevés, furent enveloppés de soie jaune et portés au trésor Née-ou-fou. Le mandarin Yu mourut sans postérité et le Pé-



M. Sue, lazariste chinois.

t'ang passa à un prince qui laissa tout dépérir. Ses femmes étaient logées dans un bâtiment reconstruit sur l'emplacement même de l'église. Lorsqu'en 1860, l'établissement fut rendu, on installa dans ces bâtiments une chapelle provisoire. La grille en fer de Louis XV existait encore sur le devant avec deux boules de même métal montées sur un socle de marbre. Ainsi finit l'établissement du Pé- t'ang, qui était resté entre les mains des missionnaires pendant 135 ans. Le pauvre M. Sue, désolé, se

retira au Nan-t'ang, près de Mgr Pirès, qui aurait voulu le conserver toujours ; il ne consentait à demeurer lui-même à Péking qu'à la condition que ce bon prêtre ne le quitterait pas. Mais peu de temps après, M. Sue, dénoncé et menacé d'arrestation, dut se retirer en Mongolie, et s'établir dans un grand village chrétien nommé Si-ouan-tse, d'où il dirigea avec sagesse la mission de Péking jusqu'en 1835. Si-ouan-tse devint dès lors le centre de l'action apostolique et l'école du clergé indigène.

Il y avait encore à Macao un autre séminaire dirigé par les lazaristes, dont M. Torrette était le supérieur. Il en sortit trente-trois bons prêtres, parmi lesquels M. Ko et M. Yang, qui vinrent ensuite à Péking et rendirent d'excellents services.

Coréen.

En 1830, arriva de Portugal Jean de Castro, lazariste, destiné à la mission de Péking, et qui travailla 17 ans en Chine. Mgr Pirès le nomma son vicaire général. — L'Église de Corée, qui naissait alors, peut à bon droit passer pour la fille de l'Église de Péking ; en effet, Mgr de Gouvêa avait fait baptiser dans sa cathédrale du Nan-t'ang, par M. Raux, lazariste, le Coréen Paul Soung, dont le frère Paris fut le parrain. De plus, l'évêque de Péking avait envoyé en Corée un missionnaire



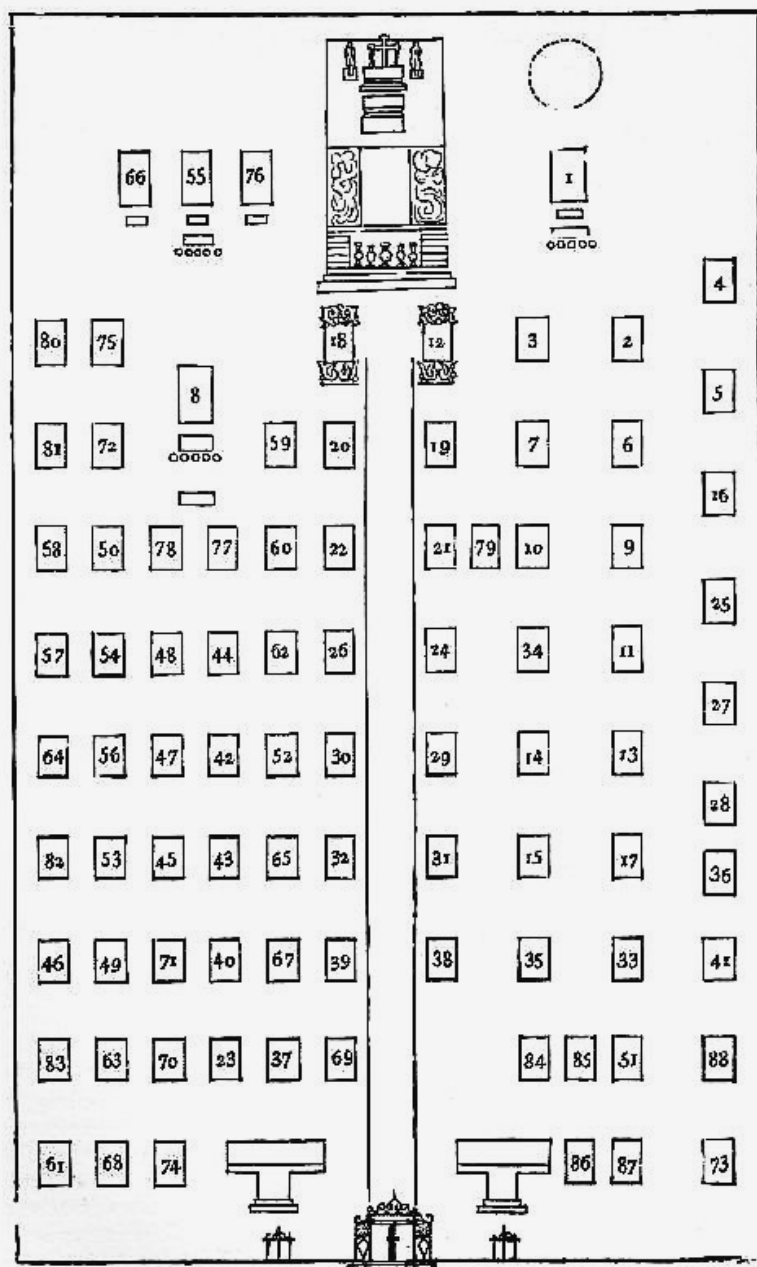
chinois, le père Jacques Tsiou, qui, le premier, eut la gloire d'y pénétrer et d'y souffrir le martyre à l'âge de trente-deux ans.

Mgr Pirès, lazariste.

Mgr Pirès, toujours membre du tribunal des mathématiques, restait au Nan-t'ang, seul et sans pouvoir en sortir, tant il était surveillé de près. Mais bientôt, un ^{p.204} auxiliaire puissant lui arriva de France, et la mission française, passée pendant quelques années aux Portugais, revint aux mains des missionnaires français. Joseph-Martial Mouly, né à Cahors en 1807, débarqua à Macao après 9 mois de voyage, le 14 juin 1834 ; il y apprit la langue chinoise, puis fut dirigé sur Péking. Il a raconté lui-même tous les dangers de ce voyage, qui dura huit mois et demi en doublant le cap de Bonne-Espérance. Il mit autant de temps pour se rendre de Macao à Péking. On l'avait déguisé en malade ; chaque jour il se lavait la figure avec du thé pour le rendre jaune et pâle ; dans les auberges, on le couchait face au mur, enveloppé de couvertures. Malgré toutes ces précautions, il manqua d'être reconnu plusieurs fois, ce qui aurait fait tomber sa tête. Enfin il arriva près de Péking ; il put entrer en ville et s'entretenir toute une nuit avec Mgr Pirès. Quel courage dans ce jeune missionnaire ! mais aussi quelle joie pour le vénérable évêque abandonné depuis si longtemps ! M. Mouly se rendit ensuite en Mongolie, où le père Suè remit entre ses mains la direction de la mission française exilée ; cette belle mission allait bientôt renaître de ses cendres ! Le 2 novembre 1838, Mgr Pirès, après 38 années de séjour en Chine, mourut âgé de 71 ans, et fut enterré par les soins de l'archimandrite russe dont il était l'ami ; on voit sa tombe au cimetière de Challa-eul. Lui-même avait préparé une simple stèle sur laquelle les dates seules restaient à graver. La Gazette officielle dit à ce propos :



« Le mandarin de droite du tribunal des mathématiques, l'Européen Pisiao-yuen (Mgr Pirès), est mort de maladie, le 2e jour de la 10e lune de la 18e année de Tao-kouang. En conséquence, l'église et la maison des Européens sont remises au président du tribunal Née ou-fou, chargé des Européens ; on délibérera et l'on verra ce qu'il faut en faire.



Cimetière de Cha-la-eul. (voir légende.)

Mais le Nan-t'ang fut sauvé par la prévoyance de Mgr Pirès, qui, se voyant seul et craignant que tout fût détruit après sa mort, avait confié ses titres de propriété à l'archimandrite, lequel réclama de suite et finit par obtenir un décret portant que « l'église et la maison seront remises à M. Ouée de la nation russe ». Il sauva ainsi l'ancienne cathédrale, où les scellés furent apposés ; les cimetières des missionnaires et la bibliothèque du Nan-t'ang lui doivent aussi leur conservation. En 1860, son successeur rendit ce dépôt aux missionnaires français, qui n'oublieront jamais le service éminent et désintéressé rendu par les Russes en ces tristes circonstances. La bibliothèque de la mission française avait été transportée au cimetière français ; elle était fort riche, mais ne fut pas sauvée. Les chrétiens chargés

de la conserver, ayant été accusés, l'enfouirent dans la terre, espérant la retirer bientôt ; mais ils furent envoyés en exil, et ces précieux ouvrages périrent complètement. Les 6.000 volumes anciens qui se trouvent actuellement au Pé-t'ang, proviennent de l'ancienne bibliothèque du Nan-t'ang, conservée par l'archimandrite. — La résidence du Nan-t'ang fut démolie par les mandarins, et les maisons qui en dépendaient vendues ou détruites ; l'église seule subsista et resta fermée jusqu'en 1860. — Avec Mgr Pirès, disparut le dernier missionnaire-mandarin du tribunal des mathématiques.

Pendant les cruelles persécutions qui désolèrent la chrétienté chinoise, l'Église p.205 eut un martyr admirable, qu'elle mit au nombre des bienheureux de 1889 ; nous voulons parler de Jean-Gabriel Perboyre, lazariste, qui fut arrêté,

emprisonné, cruellement torturé, enfin étranglé dans la ville de Ou-tchang-fou, province du Hou-pé, le 11 septembre 1840. Comme cet illustre martyr n'est jamais venu à Péking, nous nous contentons de cette mention ; mais nous ne pouvions passer sous silence un nom si glorieux pour l'Église de Chine. — Nous avons dit que le patronage du Portugal s'étendait sur toute la Chine, spécialement sur les évêchés de Macao, Nan-king et Péking, souvent au préjudice de ces missions. Aussi la cour de Rome avait-elle déjà distrait plusieurs provinces pour les ériger en vicariats apostoliques. Ainsi fit-elle en 1840 pour la Mongolie et la Mantchourie, par un bref du 28 août. Mgr Mouly fut nommé vicaire apostolique de la Mongolie ; mais il ne put se faire sacrer que deux ans plus tard, le 24 juillet 1842, par l'évêque du Chen-si.

A la même époque (1840), eut lieu la guerre des Anglais contre la Chine. Le commerce de l'opium de contrebande se faisait sur les côtes de Chine depuis 1832. En 1836, on agita cette question à Londres, aux Indes et à Péking, où l'empereur défendit ce commerce comme immoral, et menaçant l'existence même du peuple chinois. En 1838, un édit rigoureux parut, et les plus féroces contrebandiers chinois furent mis à mort par le vice-roi de Canton. En 1839, le commissaire Lin, vice-roi du Hou-kouang, exigea la livraison de 20.281 caisses d'opium valant 60 millions de francs, et les détruisit complètement, expulsant de plus 16 négociants étrangers qui se livraient à ce commerce. Sir Elliot protesta et envoya l'Ariel en Angleterre pour prendre des ordres ; ce navire revint en 1840, et les Anglais déclarèrent la guerre à la Chine. Les îles Tchou-san furent occupées, puis les deux forts de Canton. Ki-cheng, successeur de Lin, accorda 6 millions de piastres avec l'île de Hong-kong ; mais cette concession n'ayant pas été ratifiée par l'empereur, les hostilités recommencèrent. Y-tchang, successeur de Ki-cheng, offrit de nouveau les 6 millions de piastres : on ne les accepta pas, et la guerre continua. En 1842, les Anglais prirent Tse-ki, près de Ning-po, occupèrent Chang-hai et imposèrent à cette ville 1.800.000 francs d'indemnité.

Le commissaire Y-tchang.



Au mois de juillet, 72 navires anglais mouillèrent devant Nan-king, qui paya 18.000.000 de francs pour se racheter. La paix fut conclue le 29 août, ratifiée en septembre, et les Chinois payèrent encore une indemnité de 21.000.000 de piastres. — En 1843, Ki-ing, commissaire impérial, chargé de la ratification du traité de Nan-king avec sir Henry, solda enfin en décembre 6.000.000 de piastres pour l'opium détenu jadis par le vice-roi Lin.

p.207 Deux ans après, des traités de commerce furent conclus entre la Chine d'une part, l'Angleterre, l'Amérique et la France de l'autre ; le plénipotentiaire français, M. de Lagrenée, obtint alors l'édit de tolérance religieuse suivant :

« Ki-ing, grand commissaire impérial et vice-roi des deux provinces de Kouang-toung et de Kouang-si, présente respectueusement ce mémoire.

Le vice-roi Ki-ing.

Après un examen approfondi, j'ai reconnu que la religion du Seigneur du ciel est celle que vénèrent et professent toutes les nations de l'Occident. Son but principal est d'exhorter au bien et de réprimer le mal. Anciennement, elle a pénétré, sous la dynastie des Ming, dans le royaume du Milieu (la Chine), et à cette époque, elle n'a point été prohibée...

Sous le règne de Kia-k'ing, on commença à établir un article spécial du code pénal pour punir ceux qui abusaient de la religion pour faire le mal. Au fond, c'est p.208 pour empêcher les

Chinois chrétiens de faire le mal, mais nullement pour prohiber la religion que vénèrent et professent les nations étrangères de l'Occident.

Aujourd'hui, comme l'ambassadeur français La-ko-nie (Lagrenée) demande qu'on exempte de châtiments les chrétiens chinois qui pratiquent le bien, cela me paraît juste et convenable.

J'ose, en conséquence, supplier Votre Majesté de daigner, à l'avenir, exempter de tous châtiments les Chinois comme les étrangers qui



professent la religion chrétienne et qui, en même temps, ne se rendent coupables d'aucun désordre ni délit.

Quant aux Français et autres étrangers qui professent la religion chrétienne, on leur a permis seulement d'élever des églises et des chapelles dans le territoire des cinq ports ouverts au commerce (Canton, Hong-kong, Ning-po, Amoy et Chang-hai) ; ils ne pourront prendre la liberté d'entrer dans l'intérieur de l'empire pour prêcher la religion. Si quelqu'un, au mépris de cette défense, dépasse les limites fixées et fait des excursions téméraires, les autorités locales, aussitôt après l'avoir saisi, le livreront au consul de sa nation, afin qu'il puisse le contenir dans le devoir et le punir. On ne devra pas le châtier précipitamment ou le mettre à mort.

Par là, Votre Majesté montrera sa bienveillance et son affection pour les hommes vertueux ; l'ivraie ne sera point confondue avec le bon grain, et vos sentiments et la justice des lois éclateront au grand jour.

Suppliant Votre Majesté d'exempter de tout châtiment les chrétiens qui tiennent une conduite honnête et vertueuse, j'ose lui présenter humblement cette requête, afin que sa bonté auguste daigne approuver ma demande et en ordonner l'exécution.

Requête respectueuse.

Approbation de l'empereur. « Le dix-neuvième jour de la onzième lune de la vingt-quatrième année Tao-kouang (1844), j'ai reçu ces mots écrits en vermillon : J'acquiesce à la requête. — Respectez ceci.

p.209 Conformément à cette approbation, il y eut plus tard un édit impérial, adressé à tous les vice-rois et gouverneurs de province, faisant l'éloge de la religion chrétienne et défendant à tous les tribunaux, grands et petits, de poursuivre à l'avenir les Chinois chrétiens pour cause de religion.

Voici cet édit :

« Déjà auparavant, Ki et d'autres m'avaient adressé des lettres dans lesquelles ils attestaient la bonne conduite des chrétiens, me priaient de lever les peines portées contre eux et disaient qu'il ne fallait pas les rechercher, ni les empêcher de bâtir des églises, de s'y réunir pour les cérémonies du culte, d'exposer des croix et des images, de réciter des

prières, d'expliquer la doctrine chrétienne. Leurs demandes ont été pleinement accordées.

La religion chrétienne, ayant pour but d'exciter les hommes à la vertu, est fort différente des sectes perverses ; déjà j'ai supprimé les enquêtes et les interdictions auxquelles elle était soumise. Ce qu'on demande cette fois, doit aussi être entièrement accordé.

Au sujet des établissements religieux qui ont été fondés autrefois sous K'ang-si dans diverses p.²¹⁰ provinces, excepté ceux qui ont été changés en pagodes ou en habitations particulières, et dont il ne doit plus être question, j'accorde que tous les bâtiments qu'il constera avoir appartenu à ces établissements, soient rendus aux chrétiens de la localité où ils se trouvent.

Quand dans chaque province les autorités locales auront reçu cet édit, si quelque officier se permet de rechercher et d'arrêter des hommes qui sont vraiment chrétiens et n'ont fait aucun mal, il devra être mis en jugement, en vertu du présent décret.

Mais ceux qui sous couleur de religion feraient le mal, attireraient et réuniraient des hommes de pays éloignés, les engageraient dans une cabale et les exciteraient à une mauvaise action ; de même les malfaiteurs qui, appartenant à une autre société, se couvriraient du nom de chrétiens et chercheraient à susciter ses affaires : tous les coupables de ce genre doivent être jugés et punis selon les lois.

D'après les règlements actuels, aucun étranger n'est autorisé à pénétrer dans l'intérieur des terres pour propager sa doctrine ; ce qui met une différence entre les Chinois et les étrangers. Qu'on fasse connaître partout cet édit.

« Respect à cet ordre.

L'édit impérial fut promulgué et affiché dans les cinq ports ouverts au commerce européen. M. de Lagrenée demanda qu'il fût également publié dans l'intérieur de l'empire ; on le lui promit, mais on se garda bien d'en rien faire, et les persécutions locales continuèrent.

Cependant le traité Lagrenée fut un grand succès, et, si les chrétiens demeurèrent encore longtemps sous la verge des mandarins, du moins les

missionnaires cachés dans l'intérieur de l'empire ne coururent plus le risque d'être décapités.

Le Souverain-Pontife voulut alors ériger en vicariat apostolique l'ancien diocèse de Péking, que M. de Castro, grand vicaire, administrait depuis la mort de Mgr Pirès, et confier le poste à cet excellent missionnaire. Mais M. de Castro, se croyant lié vis-à-vis du roi de Portugal son souverain, ne voulut point accepter. Dans ces conjonctures, la cour de Rome prescrivit à Mgr Mouly de ne rien négliger pour faire revenir M. de Castro sur sa décision ; ajoutant que si ce missionnaire persistait dans son refus, elle nommait, par le fait même, Mgr Mouly administrateur du diocèse de Péking. Ce dernier alla voir M. de Castro à Hou-lin-tien, village situé à neuf lieues de Péking, vers le sud. Il passa toute une nuit à l'exhorter, il se mit même à genoux pour le supplier d'accepter l'épiscopat, sans pouvoir rien obtenir. M. de Castro adressa alors un mandement aux missionnaires et aux chrétiens pour les mettre sous l'obéissance de Mgr Mouly, puis il partit pour le Portugal, où il fut nommé évêque de Porto, et mourut saintement en 1869. La mission entière de Péking passait aux mains des Français par le bref donnant l'administration de ce diocèse à Mgr Mouly, que plus tard le pape Pie IX nomma vicaire apostolique du Tche-ly. Mgr Mouly avait choisi pour coadjuteur de la Mongolie M. Florent Daguin, qui fut sacré le 25 juillet 1848.

C'est vers cette époque que les douze premières Filles de la Charité débarquaient en Chine.

CHAPITRE XI

I. L'empereur Sien-foung. La croix du Nan-t'ang abattue. Mort de M. Chapdelaine. Expédition de 1858.

II. Expédition de 1860. Ta-kou. Tchang-kia-ouan. T'oung-tcheou. Pa-li-k'iao. Palais d'été. Fuite de l'empereur. Le prince Koung. Traité signé à Péking.

@

I



ien-foung ^{p.211} fut le successeur de Tao-kouang, qui mourut à Péking le 20 février 1850, après un règne de 30 ans. Le nouvel empereur se montra dès l'abord fort opposé au christianisme et à tout ce qui était européen : il destitua les mandarins qui avaient signé des traités avec les Anglais et les Français, par l'édit suivant :

« Les deux mandarins Niou et Ki qui ont adopté les idées des Barbares de l'Occident, ont trompé mon père en lui faisant accepter des traités ; qu'ils

soient dégradés comme traîtres et criminels au premier chef.

Sien-foung n'avait que 19 ans ; à peine sur le trône, il eut à dominer la révolte des Tchang-mao (rebelles aux longs cheveux) qui dévastaient les provinces du sud ; un missionnaire français, M. Montels, lazariste, fut massacré par eux. Cette rébellion, qui menaça Péking même, ne fut éteinte que grâce au secours des étrangers. Quoiqu'il n'y eût aucun chrétien parmi les rebelles, ceux-ci, dans l'espoir d'être aidés par les Européens, arborèrent souvent la croix sur leurs étendards, et brûlèrent les pagodes aussi bien que les temples de Confucius ; de là soupçon de pacte avec les chrétiens, et persécution plus violente. Le 1er juillet 1853, parut un décret impérial ordonnant au préfet de la ville de Péking d'avoir à abattre la croix qui surmontait l'église du Nan-t'ang ; ce qui fut exécuté. Un courrier de Mgr Mouly fut arrêté le 15 août 1854 et mis en prison : ce fait compromettait la chrétienté ; pour la sauver, Mgr Mouly se livra

lui-même aux mandarins. D'après le traité Lagrenée, on dut le ^{p.212} reconduire à Chang-haè, avec une escorte d'honneur ; il y arriva sans difficulté, et regagna peu après son vicariat où il demeura caché, tout en continuant son administration. A cette époque, la nomination définitive de Mgr Mouly, comme vicaire apostolique de Péking, arriva de Rome ; on lui donnait pour coadjuteur Mgr Arnouilh.

L'empereur Sien-foung.

En 1853, les rebelles prirent Nan-king, et le 29 mars de l'année suivante, Chang-haè tombait en leur pouvoir. Au mois de janvier 1855, les troupes chinoises, aidées par les Français, attaquèrent cette ville, qui ne fut prise que le 17 juillet suivant. Un missionnaire français, M. Chapdelaine, du diocèse de Coutances, fut dénoncé et arrêté au Kouang-si, le 25 février 1856. Le mandarin Tchang, après lui avoir donné trois cents coups de bambou et trois cents soufflets, lui fit offrir la liberté s'il voulait donner 500 taëls, mais M. Chapdelaine répondit :

— Allez, et dites au mandarin que je ne donnerai pas même une sapèque. Il peut faire de moi ce qu'il voudra.

Le 27 février, il fut condamné au supplice de la cage et expira le même jour.

Ce meurtre, violation flagrante des traités, ne pouvait rester impuni, et la France prit la résolution de se joindre à l'Angleterre qui, ayant aussi à se plaindre de la Chine, venait de faire bombarder Canton et brûler le tribunal du vice-roi Yè.

Il devenait nécessaire de reviser les traités de 1842. Lord Elgin pour l'Angleterre, et le baron Gros pour la France, furent nommés plénipotentiaires à cet effet, et voulurent se mettre en rapport avec le gouvernement de Péking. Le 20 avril 1858, se joignirent à eux le comte Poutiatin pour la Russie et M. Reed pour l'Amérique. La flotte anglaise, composée de quinze navires, partit pour le nord avec la flotte française qui en comptait onze ; les Américains avaient deux vaisseaux et les Russes un seulement.



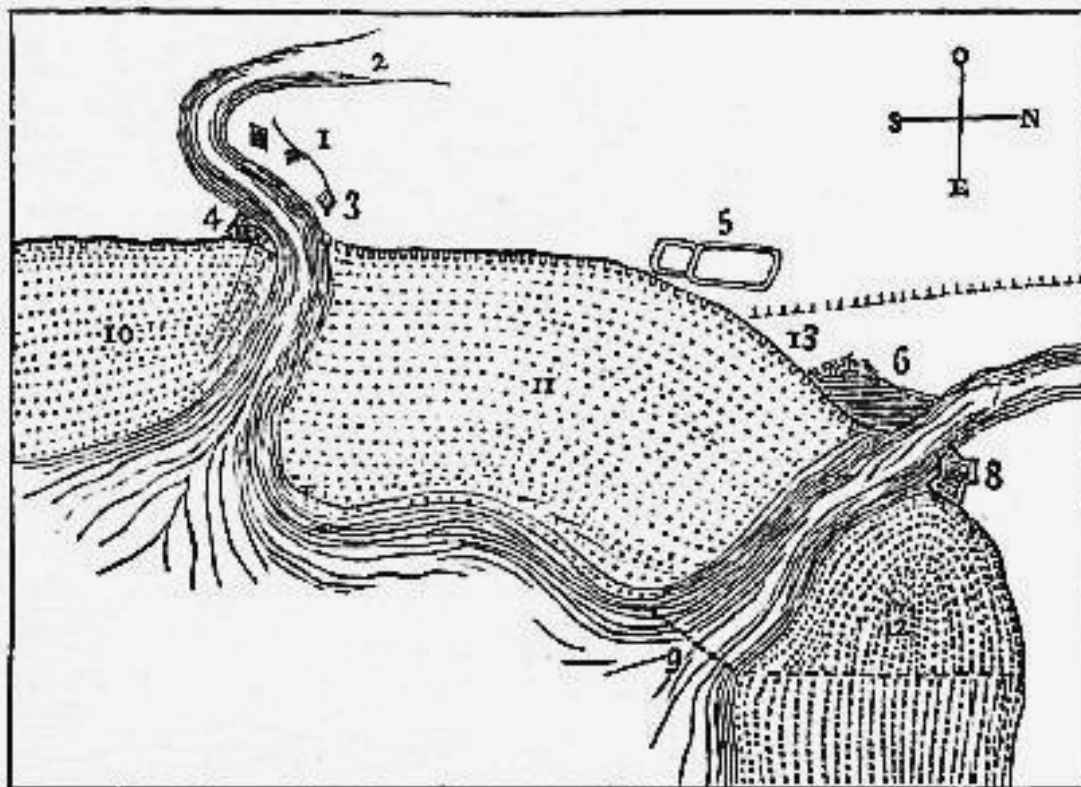
L'empereur ne voulut point consentir à recevoir les ambassadeurs, qui avaient envoyé un message à Péking pour demander audience ; et le 20 mai, les alliés sommèrent le commandant des forts de Ta-kou, qui refusa de les livrer ; ils furent emportés de vive force le même jour. En juin, les traités furent signés à Tien-tsin, et le 4 juillet l'empereur les approuva. Le baron Gros et lord Elgin quittèrent la Chine en mars 1859, laissant M. de Bourboulon et sir Frédéric Bruce pour représenter la France et l'Angleterre à Péking, et y échanger les ratifications du traité. Dès le mois suivant, la *Gazette de Péking* annonçait la fuite des Barbares, et les troupes chinoises relevaient les forts de Ta-kou. En juin 1859, les flottes anglaise et française, composées de dix-huit navires, voulurent forcer l'embouchure de la rivière et furent repoussées par le fameux p.²¹³ San-ko-lin-sin, qui leur fit éprouver des pertes sensibles. Trois chaloupes-canonnières furent coulées à fond, et 474 hommes mis hors de combat, dont huit officiers parmi lesquels l'amiral Hope et le commandant Tricault.

II

@

Les Européens ne pouvaient rester sur cette défaite ; une expédition anglo-française fut résolue. Le général Cousin de Montauban pour la France, et le général Hope-Grant pour l'Angleterre, prirent le commandement. Cette fois tout était préparé avec soin, et le 31 juillet 1860 les deux flottes, comptant deux cents navires, étaient réunies près de Pé-t'ang, ville fortifiée au nord-est de Ta-kou. Le lendemain, 1^{er} août, les troupes, leurs généraux en tête, souvent dans l'eau jusqu'à la poitrine, débarquèrent et enlevèrent les forts sans coup férir. Après avoir pris successivement les fortifications de Tang-kou et de Sing-ho, livré bataille aux troupes tartares, préparé l'attaque des grands forts de Ta-kou, le 21 août les deux forts restèrent aux mains des alliés ; ils contenaient 500 bouches à feu de gros calibre et d'innombrables munitions de guerre. Cinq jours après, les ambassadeurs, les généraux et les troupes étaient à Tien-tsin. Les négociations commencèrent mais n'aboutirent pas, et on dut marcher sur Péking. Le départ eut lieu le 9 septembre avec 2.500 hommes. Le 12 septembre, l'armée était à Yang-tsoun, le 17 à Ma-teou, en suivant toujours la rivière ; il faisait très chaud et les étapes étaient forcément courtes. Voyant la marche sur Péking s'accroître, les Chinois demandèrent une conférence à T'oung-tcheou,

afin de régler les dernières conditions de paix. Une commission anglo-française fut envoyée dans cette ville pour tout préparer ; mais lorsqu'elle voulut revenir au



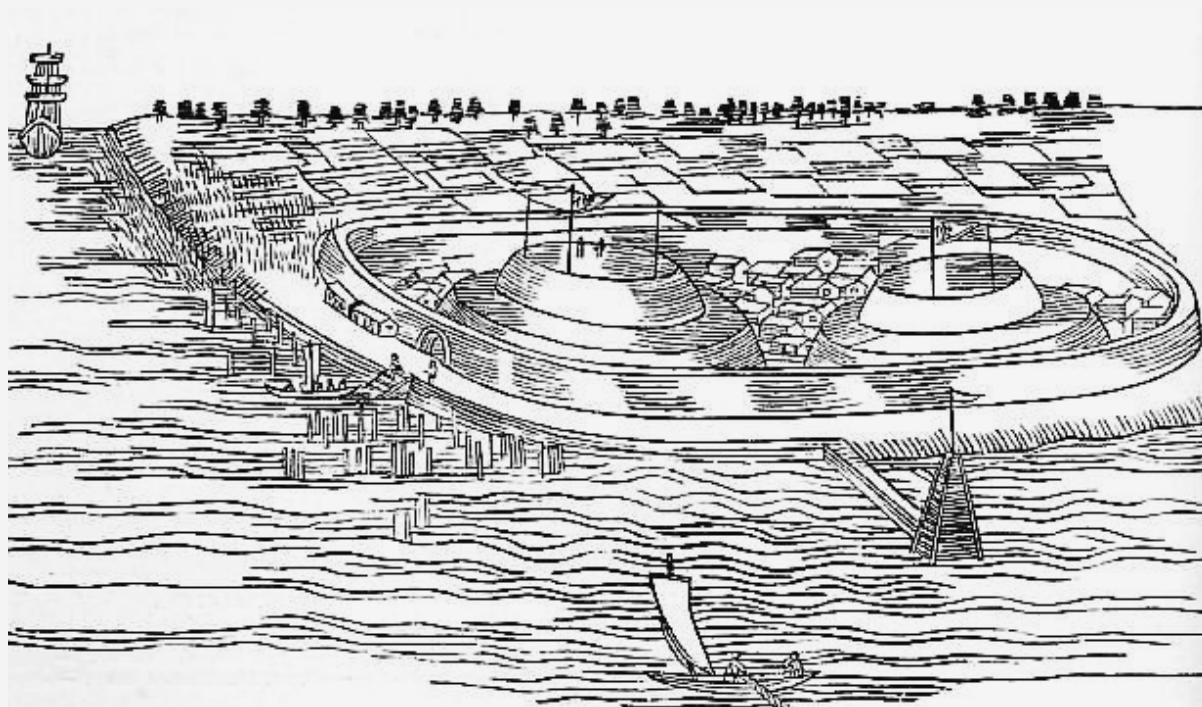
Plan du lieu de débarquement des alliés (Lucy).

1. Village de Ta-kou. — 2. Rivière du Pè-ho. — 3. Fort du nord. — 4. Fort du sud. — 5. Camp tartare. — 6. Village de Pé-t'ang. — 7. Rivière de Pé-t'ang. — 8. Fort de Pé-t'ang. — 9. Barre de la rivière. — 10, 11, 12. Banc de sable. — 13. Lieu de débarquement.

camp, elle s'aperçut de la trahison des Chinois et fut inopinément attaquée. Chacun s'en tira comme il put ; le capitaine Chanoine, grâce à un domestique chinois nommé Simon et à un excellent cheval, rejoignit l'armée ; mais le colonel Grandchamps, le sous-intendant Dubut, le Père Duluc, M. Ader, officier d'administration, ainsi que plusieurs Anglais et soldats de l'escorte furent massacrés. M. d'Escayrac de Lauture, M. Parkes, interprète de lord Elgin, et plusieurs autres furent retenus prisonniers. Toute l'armée chinoise, forte de 30.000 hommes, se prépara à attaquer le corps expéditionnaire. A p.214 peine parut-elle que les Anglo-Français ouvrirent le feu ; les Chinois, assaillis avec la plus grande vigueur, perdirent plus de 2.000 hommes, 80 pièces de canon, une immense quantité d'armes et de munitions, et s'enfuirent dans toutes les directions.

Dans cette bataille de Tchang-kia-ouan, livrée le 18 septembre, deux mille Anglo-Français mirent en fuite en quelques heures toute l'armée chinoise. On eut

à déplorer la perte du lieutenant de Damas, qui se fit tuer dès le commencement de l'action en se jetant seul au milieu des escadrons ennemis.



Fort du sud. (D'après un dessin chinois).

Jusque-là, rien n'avait été plus facile que l'approvisionnement de l'armée ; le général de Montauban a dit lui-même qu'on n'avait pas été obligé de recourir aux biscuits et aux conserves emportés d'Europe, les Chinois fournissaient abondamment et à des prix très modérés tout ce dont l'armée avait besoin : dans ce pays, l'amour de l'argent laisse loin derrière lui l'amour de la patrie. Mais à partir de cette première bataille le peuple, effrayé par les menaces des mandarins, n'osa plus rien vendre à l'armée des alliés ; on fut obligé de piller la ville de T'oung-tcheou, qui était très bien approvisionnée.

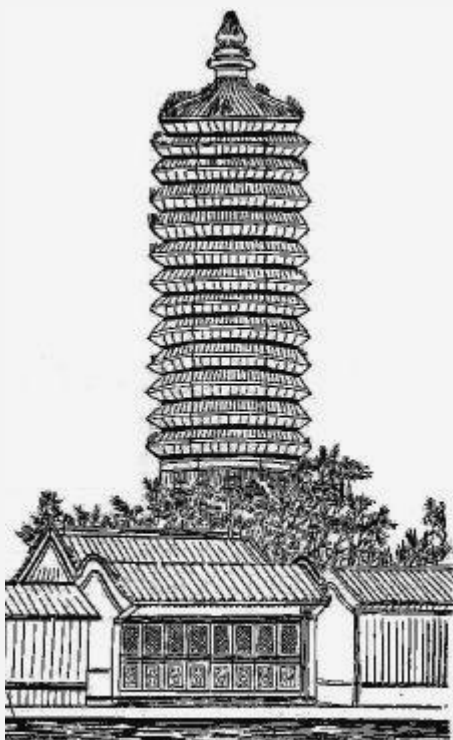
San-ko-lin-sin s'était retranché, avec ses troupes et la cavalerie tartare qu'il avait pu réunir, derrière le petit canal qui va de T'oung-tcheou à Péking. A quatre kilomètres ouest de cette ville se trouve le pont de Pa-li-k'iao, qu'il avait mis en état de défense ; c'est là qu'il comptait arrêter les alliés dans leur marche sur Péking. Le 21 septembre, les troupes européennes attaquèrent à 7 heures du matin l'armée chinoise retranchée dans les villages ; le colonel de Bentzmann battit le pont avec l'artillerie française, et le général Collineau l'emporta ; à midi, tout était fini. Plus ^{p.215} de 50.000 cavaliers tartares cédaient la route de Péking à 1.200 Français, et s'enfuyaient par toutes les issues de la Grande Muraille jusqu'en Mongolie. Les fusées, les pièces d'artifice lancées au milieu de ces

chevaux mongols à demi sauvages, les avaient rendus furieux, et quatre à cinq mille Tartares périrent piétinés par leurs montures. Quelques soldats français, blessés par les flèches mongoles, furent étonnés de ces blessures qu'ils ne connaissaient pas, mais aucun d'eux ne fut tué.



Pont de Pa-li-ki'ao.

Le célèbre San-ko-lin-sin, criant victoire et annonçant la défaite complète des Barbares, s'enfuit sur la route dallée jusqu'à Péking, dont on lui ouvrit les portes ; entré en ville avec son état-major, il les fit bien vite refermer, abandonnant ses troupes aux hasards de la défaite. Tel est ce fait d'armes, qui valut au général de Montauban le titre de comte de Palikiao. Après avoir attendu quelques jours les vivres et les munitions qui arrivaient par le Pè-ho, et fait plusieurs reconnaissances jusqu'aux portes de Péking, les alliés apprirent que les



Tour de T'oung-tcheou.

débris de l'armée tartare s'étaient reformés vers l'ouest. Les généraux résolurent de se porter sur ce point, où se trouvait également le fameux palais d'été appelé Yuen-ming-yuen. Les deux armées devaient partir ensemble le 6 octobre, à 4 heures du matin ; mais, d'après ce qui a été raconté, les Anglais levèrent le camp les premiers et se mirent en marche à minuit. Quelques heures après, le général de Montauban, apprenant leur départ, fit venir deux Chinois et leur dit :

— Voilà 100 piastres pour vous si vous nous conduisez directement au Yuen-ming-yuen, et voilà un revolver pour vous casser la tête si vous nous égarez.

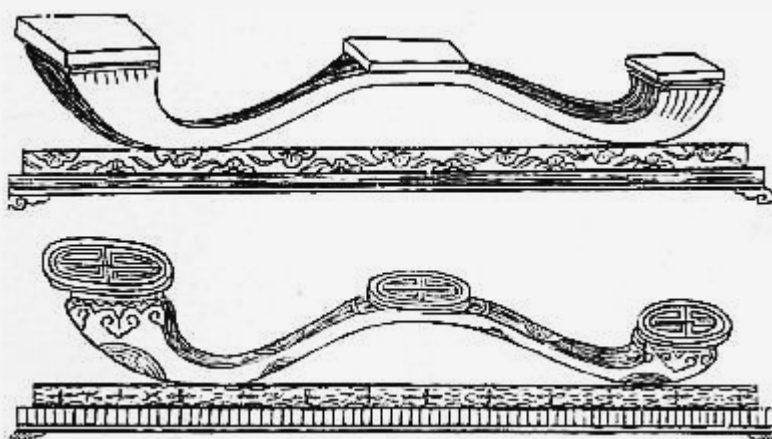


Le revolver était inutile, un Chinois ne résiste pas à 100 piastres. A 7 heures du soir, la division française atteignit le palais, tandis que ^{p.216} la division anglaise, égarée dans le pays, n'arriva que le lendemain. M. de Pina, officier d'ordonnance du général, escalada les murs avec M. Vivinon, enseigne de vaisseau. Ils soutinrent d'abord seuls l'attaque de quelques Tartares qui les blessèrent grièvement, mais des soldats vinrent bientôt à leur secours, et les portes furent ouvertes. Cette nuit-là même du 6 au 7 octobre, l'empereur s'échappait sur la route qui conduit à Jehol en Mongolie. Un piquet de cavalerie contournant les murs du Yuen-ming-yuen aurait pris l'empereur sans difficulté ; on

Le général San-ko-lin-sin (Seng-ouang). n'y pensa pas. Le 7 au matin, les généraux et officiers français visitèrent le palais, mais le général de Montauban eut la délicatesse de faire placer des sentinelles afin qu'on ne touchât à rien jusqu'à l'arrivée du général Grant. Il arriva enfin et une commission mixte entra dans le palais pour choisir les objets les plus rares destinés à Napoléon III et à la reine d'Angleterre. Rien ne peut donner une idée des merveilles entassées depuis plus de 200 ans dans les quatorze palais dont était composé le Yuen-ming-yuen ; or, argent, bronzes niellés, émaux cloisonnés, jade vert, jade antique, jade blanc, cornaline, améthyste, pierres dures de tout genre, bois précieux, ivoire, incrustations de nacre, soieries brochées, porcelaines admirables, tapis précieux, fourrures inestimables, laques anciennes, tout se trouvait entassé à profusion dans d'immenses salles, dans de splendides pagodes. Les objets européens y étaient aussi en abondance : pendules Louis XV, montres décorées d'émaux et de perles, tapisseries de Gobelins et jusqu'à de magnifiques voitures anglaises offertes jadis par lord Macartney. Un soldat a raconté qu'en voulant saisir un petit chien caché sous un sofa, il avait rencontré un gros anneau de cuivre : détourner le sofa et ouvrir la trappe fut l'affaire d'un instant ; la cachette

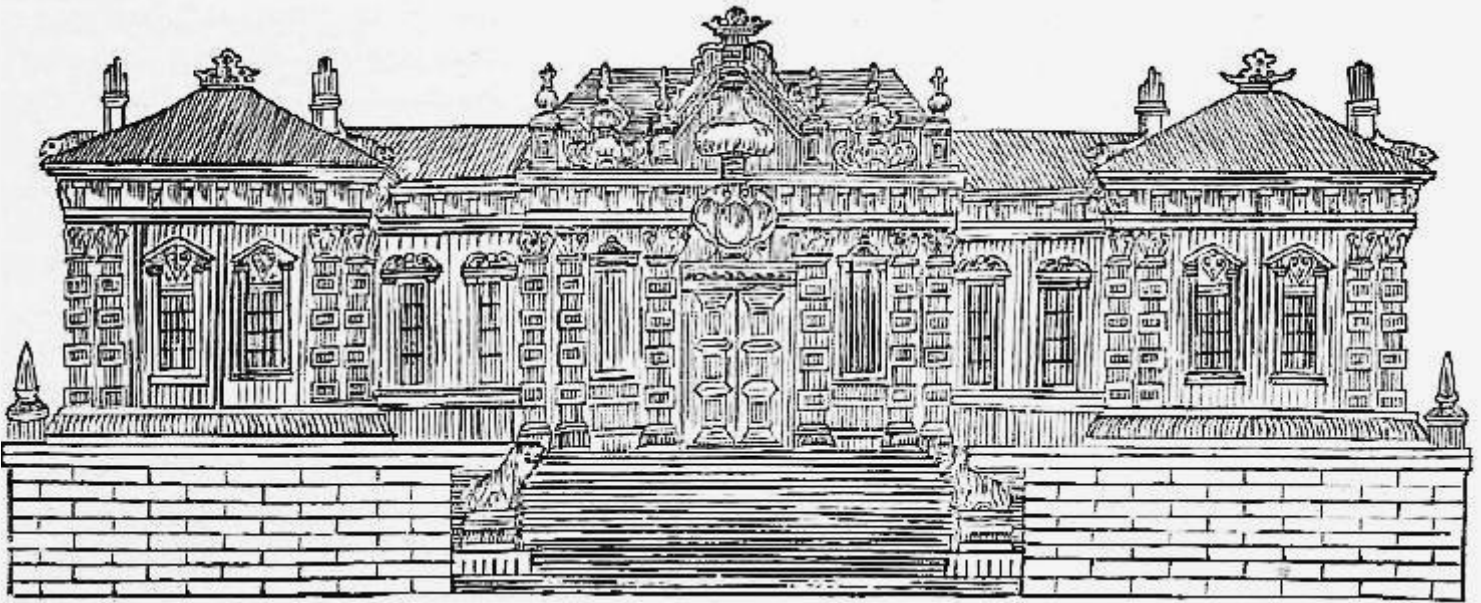
contenait deux caisses remplies de montres garnies de perles et de diamants ; il vida son sac et y cacha vivement ces richesses avant l'arrivée des camarades :

— On me donna, dit-il, deux jours de salle de police, mais je ne les regrette pas, car j'ai vendu mon sac 25.000 francs.



Sceptres impériaux (jou-y), or massif et jade vert.

Chaque soldat avec plus ou moins d'intelligence fit son choix ; les connaisseurs achetaient simplement aux troupiers leurs meilleures trouvailles pour quelques piastres, et plusieurs remplissaient de pierres précieuses des bas de laine et des musettes de cavalerie. Les cantiniers surtout firent fortune, et l'un d'eux échangea, dit-on, contre un verre d'absinthe un Poussa en or massif. Souvent, dans le ventre des idoles, on place des pierreries et des lingots d'or ; aussi nos soldats ne se faisaient pas faute de donner quelques coups de baïonnette aux divinités pansues. La difficulté était ^{p.217} d'emporter toutes ces richesses. Les premiers arrivés purent mettre la main sur une foule d'objets transportables ; les autres furent moins heureux, et s'en vengèrent en cassant beaucoup ; les étoffes précieuses couvraient les cours de plusieurs pieds d'épaisseur ; on s'en servait comme de matelas ou de toile d'emballage. Ceux qui firent les meilleures affaires furent sans contredit les Chinois ; nos soldats ne connaissant point les lingots d'argent, n'acceptaient d'eux que des piastres, et le prix de la piastre monta subitement dans Péking à plus de 12 francs. Malgré la peine de mort portée par les mandarins contre tout receleur des objets du Yuen-ming-yuen, la plupart passèrent aux mains chinoises, et pendant plusieurs années les marchands de Péking en offrirent aux amateurs ; quelques-uns y perdirent la vie, mais beaucoup y gagnèrent une fortune !



Façade principale du palais européen au Yuen-ming-yuen.

Donnons la parole à quelques témoins oculaires :

« Dans la matinée du 7, le général de Montauban, accompagné des généraux Jamin et Collineau, du colonel Schmitz, du brigadier anglais Fattle, du colonel Fowley et du major Sley des dragons de la reine, se rendit au palais de l'empereur. Une compagnie d'infanterie était chargée d'ouvrir la marche pour faire face à toutes les éventualités ; mais, le palais étant complètement évacué par les Tartares, il n'y eut pas un coup de fusil échangé. Après cette première visite dans le palais du Yuen-ming-yuen, le général de Montauban fit placer des sentinelles chargées de veiller à ce que personne ne pût pénétrer avant l'arrivée du général Grant. Aussitôt l'arrivée de ce dernier, on désigna dans chaque corps d'armée trois commissaires chargés de faire mettre à part les objets de curiosité les plus précieux, et de procéder au partage des monnaies d'or et d'argent trouvées dans le palais. p.218

La commission anglo-française, présidée par le général Jamin, a décidé, au nom du corps expéditionnaire, d'envoyer à S. M. l'empereur Napoléon ainsi qu'à S. M. la reine Victoria les objets les plus curieux trouvés au Yuen-ming-yuen, à titre d'hommage et de souvenir.

Parmi les objets envoyés par l'armée à l'empereur Napoléon, figurent : Deux bâtons de commandement (Jou-y), longs de 40 centimètres environ. Ils ont la forme d'un C allongé et sont en or, ornés au milieu

Péking. Histoire.

et aux extrémités de jade remarquable par la beauté, la grosseur des pierres et la perfection du travail.

Vase K'ien-loung blanc et or (Palais d'été).

Un costume complet de l'empereur de Chine. Ce costume consiste en plusieurs vêtements superposés les uns sur les autres : le premier est en soie lamée d'or ; le second, en acier, forme cotte de maille ; le troisième, le plus riche, est en soie couleur jaune d'or avec de ravissantes broderies de toutes couleurs ; des boutons en or et en pierreries rehaussent encore la richesse de ce vêtement, qui est complété par un casque d'or

et d'acier surmonté par une longue pointe en acier.

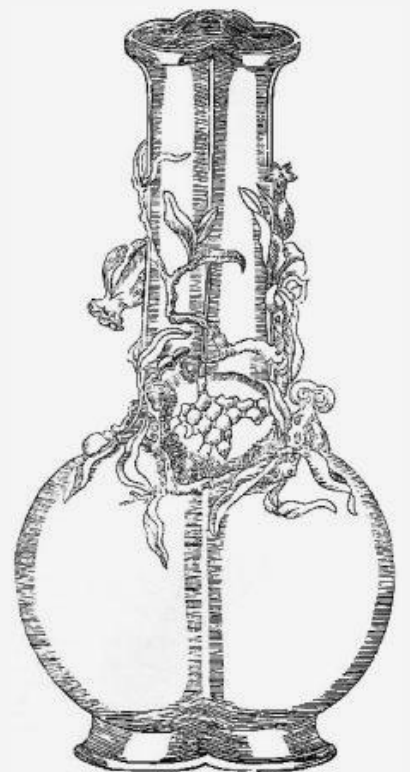
Une pagode, bronze doré et ciselé d'un remarquable travail ; de gigantesques vases en émail aux couleurs variées ; plusieurs divinités en or et en émail. Ces objets faisaient partie d'un temple situé à peu de distance du palais, dans les vastes jardins impériaux.

Deux énormes chimères en cuivre doré, et pesant chacune près de 400 kilogrammes. Deux stores d'une longueur démesurée et d'un travail remarquable, Enfin des bagues, des colliers, des coupes, des laques, des porcelaines, et mille objets de curiosité.

Vase K'ien-loung fond blanc grenades polychromes en relief (Palais d'été).

Quand les objets précieux ont été réunis et partagés, il nous a été permis de visiter nous-mêmes ce merveilleux palais, véritable palais des Mille et une nuits.

Quand nous avons pénétré dans ces jardins immenses où, sur une étendue de quatre lieues environ, les palais, les pagodes, les lacs se succèdent à chaque pas, nos regards étonnés ne savaient où se fixer.



Dans les pagodes, nous avons remarqué toutes les divinités bouddhistes, colossales statues d'or, d'argent et de bronze ; une seule, en bronze, a soixante-dix pieds de hauteur. — Dans les palais, c'est une profusion d'objets d'art chinois et européens où les lambris d'ivoire, les candélabres étincelants aux mille facettes, les meubles de toute forme, les ornements d'or, de jaspe, de jade et de porphyre, se mêlent, s'enlacent, se répercutent dans de grandes et belles glaces, qui semblent sortir de la manufacture de saint Gobain.

Vase K'ien-loung fond rose, arabesques et fleurs polychromes (Palais d'été).

Dans des garde-meubles sont entassées les dentelles les plus fines, les fourrures les plus riches, les soieries les plus variées.

Il faudrait des volumes pour décrire toutes les splendeurs amoncelées depuis des siècles dans le palais favori de l'empereur du Céleste Empire. p.219

Dans une des habitations voisines du palais de l'empereur, nous avons retrouvé plusieurs effets appartenant aux malheureux prisonniers

européens ; parmi ces effets, nous avons reconnu ceux du colonel Foulon-Grandchamps, de M. Ader, comptable des hôpitaux, de plusieurs officiers anglais, et enfin quinze selles complètes de sicks.

Vase K'ien-loung fond blanc, dessin représentant une vue du Palais d'été.

Nous avons quelques raisons de craindre que nos compagnons d'armes n'aient succombé. Il nous tarde d'avoir de leurs nouvelles. (de Mutrécy.)

« On a partagé un trésor aux soldats, environ 90 francs par homme, mais qu'est-ce que cela pour eux au prix de ce qu'ils ont razzé en or, en



argent, en objets précieux ! — Un soldat vend deux piastres pièce soixante montres, et quelles montres ! C'est avec des sacs à distribution qu'on rapporte des bijoux et colliers en corail, des perles fines, et encore, et encore ! Une perle est estimée seule 10.000 francs. Lorsque l'armée se mit en route pour Péking, elle présentait le plus singulier coup d'œil ; plus de 300 voitures étaient chargées uniquement de butin. Les soldats avaient remplacé le couvre-nuque blanc par des turbans en soie rouge pour les grenadiers, jaune pour les voltigeurs, bleue, verte ou rose pour le centre. Puis, sur le sac, des ballots énormes.

Le lendemain arrive en voiture le pauvre M. d'Escayrac, dans quel état, grand Dieu ! les mains paralysées, des plaies saignantes aux poignets, quelques haillons sur le dos. On avait jeté de l'eau sur les cordes qui le liaient, et mis des tourniquets ! D'autres prisonniers arrivèrent ; un Français nommé Petit, grièvement blessé et demi-fou, était avec eux. M. Parkes et M. Lock, rendus à la liberté avec M. d'Escayrac, n'avaient pas souffert.

Enfin, on rendit six Français sur treize ! Les autres étaient morts. Six cadavres furent aussi rendus. On reconnut aux bandes du pantalon le colonel Grandchamps, le malheureux M. Dubut, un chasseur à pied, le brave Ozouf, un trainglot et un soldat d'administration. — Qu'était devenu M. Duluc, des Missions Étrangères ? Des chrétiens chinois affirmèrent que, le 21 septembre, le général Chen-pao avait fait couper la tête à deux Européens, près de Pa-li-k'iao. Leurs corps ne purent être renvoyés ; ils avaient été dévorés par les chiens ! Les Anglais eurent également leurs morts, moins un nommé Trahison. La moitié des individus qu'on leur avait ^{p.220} pris avaient été massacrés. Il y eut des détails atroces. On les garda quatre jours, les quatre membres amarrés ensemble, sans leur donner même à boire. Un attaché d'ambassade anglais, M. de Norman, a vécu 17 jours ; tous ses doigts sont tombés l'un après l'autre rongés par la gangrène. Les vers de ces blessures étaient entrés dans son corps et le dévoraient vif ! Le pauvre M. Ader avait des vers dans le nez et les oreilles quand il est mort. Quant aux autres, Dieu seul sait ce qu'ils ont souffert ! (Lucy.)

« De toutes les splendeurs, il ne restera bientôt plus que des ruines, car lord Elgin et le général Grant viennent de faire incendier ce fameux palais impérial, pour tirer vengeance des cruautés infligées aux prisonniers européens. A cet égard, je crois pouvoir dire que le général en chef du corps anglais, sous l'influence de lord Elgin, pressa de tout son pouvoir le général de Montauban pour le décider à envoyer des soldats français chargés d'aider les soldats anglais à incendier le palais. A cette communication par écrit, notre général en chef répondit qu'il ne retournerait pas au Yuen-ming-yuen, et qu'il considérerait le fait d'incendier le palais comme une représaille inutile.

Lord Elgin persista dans son projet. L'ambassadeur d'Angleterre a donné à son gouvernement des explications pour justifier ce fait ; mais il importe de dire ici que les troupes françaises n'ont coopéré en rien à cet immense incendie, et que si la grande bibliothèque du Yuen-ming-yuen, si riche en collections diverses, et dont on peut avoir une idée en consultant le catalogue déposé à la bibliothèque impériale de Paris, a été brûlée, l'armée française et son chef avaient protesté d'avance contre cet acte dont lord Elgin a assumé sur lui toute la responsabilité. (de Mutrécy.)

Du reste, au dire des Chinois, deux ou trois palais seulement furent incendiés par l'armée anglaise, et les onze ou douze autres par des bandes de pillards qui profitèrent de la bonne occasion pour tout ravager.

Vous l'aurez appris par les journaux et, sans aucun doute, on aura fait suivre ce récit de commentaires plus ou moins flatteurs pour nous. Mais c'était le seul moyen ^{p.221} de frapper l'esprit des mandarins et surtout la cour. Piller et brûler Péking n'était rien en comparaison. Qu'importait en effet à celui qui est tellement au-dessus de tous, que nul ne peut lever les yeux sur lui ? Tandis qu'au Yuen-ming-yuen, c'était directement l'empereur que nous frappions. Nous ne faisons du mal qu'à un homme, et nous laissons derrière nous un souvenir éternel de notre vengeance et un sentiment de terreur chez les grands, qui pourra assurer notre tranquillité dans l'avenir. Si dans quelques jours (le 25 probablement) nous allons conclure la paix, nous la

devrons en grande partie à cet acte d'énergie, d'autant plus frappant que les petits ont été protégés par les plus sévères punitions. (Lucy.)

Le 9 octobre, les alliés abandonnèrent le Yuen-ming-yuen et vinrent camper sous les murs de Péking, en dehors de la porte Ngan-ting. Le colonel de Bentzmann reçut l'ordre d'établir une batterie à 75 mètres de la place ; le chef d'escadron d'artillerie Schenegaens mesura la distance à grandes enjambées et alla reconnaître les murailles, sur lesquelles on avait préparé des amas de chaux pour jeter aux yeux des assaillants. Évidemment Péking ne pouvait ni ne voulait se défendre.

L'empereur Sien-foung, retiré, comme nous l'avons dit, à Je-hol avait laissé le soin de traiter avec ^{p.222} les Barbares à son frère le prince Koung, nommé aussi sixième prince, parce qu'il était le 6^e fils de Tao-kouang. Agé de 25 ans seulement, il était plein d'intelligence et d'amabilité, mais saisi d'une crainte bien naturelle en pensant à la lourde charge qui lui incombait. Les alliés brûleraient-ils Péking et le palais impérial, comme ils avaient fait du Yuen-ming-yuen ? N'imposeraient-ils pas des conditions inacceptables ? Et lui, quoique prince du sang, ne se verrait-il pas plus tard désapprouvé, condamné et exécuté peut-être pour avoir livré la capitale ? Aussi, lorsque, le 13 octobre, il reçut l'ultimatum qui exigeait l'ouverture des portes à midi sous peine de bombardement, hésita-t-il encore jusqu'à la dernière minute. Il fallait cependant se décider, car le massacre des Européens et la vue des plaies des survivants avaient exaspéré les alliés. Enfin, le 15 octobre à 11 h. ½, la porte Ngan-ting fut ouverte, selon qu'il avait été convenu ; 200 Français et 200 Anglais devaient en même temps occuper la droite et la gauche des murailles, et y déployer à la même minute le drapeau national. Les Anglais étant montés sans attendre leurs alliés, le colonel Schmitz avec le 101^e de ligne s'avança à plus d'un kilomètre dans la ville et, après cette manifestation, monta aussi sur les remparts. Une altercation très vive s'éleva entre lui et le général Napier, qui s'excusa de son mieux ; tout rentra dans l'ordre.

Malgré les dangers qu'il pouvait y avoir pour un Européen à traverser les districts occupés par l'armée chinoise et tartare, Mgr Mouly, vicaire apostolique de Péking, s'était rapproché de la capitale dès le commencement des hostilités ; le ^{p.223} prince Koung, régent de l'empire, qui n'ignorait pas sa présence, fit chercher l'évêque, pour servir d'intermédiaire entre lui et les alliés, par un

nommé Tchang, mandarin de classe à bouton rouge ; l'évêque partit aussitôt pour Péking, accompagné de son coadjuteur Mgr Arnouilh. Ils arrivèrent au camp des alliés le 23 octobre, après la suspension d'armes et l'ouverture des portes de la ville.

M. Campenon, alors chef d'escadron d'état-major, en compagnie de l'abbé Trégaro, aumônier en chef, avait déjà visité l'ancienne cathédrale catholique fermée depuis plus de 30 ans. Plus de fenêtres, plus d'autel, plus de tableaux ; une ouverture considérable dans la voûte au-dessus du chœur, la croix disparue, tel était le triste état de l'église. Mais enfin c'était encore une église et on résolut d'en faire la réouverture par une cérémonie funèbre en faveur des victimes, suivie d'un *Te Deum* solennel en l'honneur de l'armée française et de l'empereur Napoléon ; la cérémonie fut fixée au 28 octobre, afin de laisser le temps de faire les réparations les plus urgentes.

Quelle joie pour Mgr Mouly de retrouver encore cette vieille cathédrale, et de rentrer dans la capitale de la Chine au milieu de ses chrétiens ! Ces braves gens du reste n'étaient pas moins heureux, et prêtèrent leur aide à nos soldats afin de tout préparer pour la cérémonie. Pendant ce temps eut lieu la signature des traités par les plénipotentiaires.

Le 24, lord Elgin, ambassadeur d'Angleterre, signa le traité anglais avec le prince Koung ; le lendemain 25, à onze heures, le cortège se mettait en marche du quartier général français pour se rendre au Ya-men des Rites, situé très loin dans la ^{p.224} ville de Péking. — Après une heure et demie de marche dans l'intérieur de la ville tartare, nous arrivons devant un vaste édifice d'assez triste apparence, c'est le Ya-men des Rites, lieu désigné pour l'entrevue des grands dignitaires français et chinois, où le prince Koung attendait les représentants de la France, entouré d'un grand nombre de mandarins civils et militaires. Le prince Koung s'est montré d'une aménité fort gracieuse pour le baron Gros et le général de Montauban à qui, tour à tour, il s'est empressé de tendre la main. Après l'échange des salutations d'usage, le baron Gros, le général de Montauban, suivis du personnel de l'ambassade et des officiers généraux et supérieurs du corps expéditionnaire, entrèrent dans une vaste cour tendue de riches tapisseries, puis dans un grand vestibule dans lequel étaient groupés deux ou trois cents mandarins à globules de toutes les couleurs, enfin dans la salle des cérémonies, où le prince Koung les conduisit au siège qu'ils devaient

occuper. En face de l'entrée se trouvaient deux tables ; celle de droite était occupée par le prince Houngh, assisté de Kang-ki, gouverneur de Péking ; celle de gauche, le côté d'honneur en ce pays, était occupée par le baron Gros, assisté du général de Montauban.

Devant la table de notre ambassadeur étaient assis le général Jamin, le général Collineau, le colonel Schmitz, et tous les officiers supérieurs chefs de service ; derrière se tenaient tous les officiers du corps expéditionnaire.

L'abbé Delamarre, mis à la disposition de notre ambassadeur, remplissait les fonctions d'interprète. L'échange des pouvoirs, leur vérification, la lecture et la signature du traité ont duré une heure environ ; au moment de la signature, une salve de vingt et un coups de canon annonçait au peuple chinois que la paix était conclue.

Après l'échange des traités (le nôtre sur très beau parchemin, celui des Chinois sur des plaques d'or), le baron Gros a offert au prince Koungh plusieurs pièces d'or à l'effigie de l'empereur Napoléon et une collection de très belles photographies représentant S. M. Napoléon et la famille impériale. Ces petits présents ont paru très agréables au prince Koungh, autour duquel sont venus immédiatement se grouper en curieux tous les mandarins présents à la cérémonie.

Après les saluts d'usage on se sépara, et nous reprîmes la route de notre camp au milieu de la population compacte qui nous avait accueillis à notre arrivée. Seul, notre ambassadeur, M. le baron Gros, resta à Péking dans un Yamén mis à sa disposition par le prince Koungh, et sous la garde d'honneur d'un bataillon du 101^e régiment de ligne.

Le 27 au matin, le général en chef alla visiter lui-même l'ancienne cathédrale ; le génie sous la direction de ses officiers s'était surpassé ; toute l'église était décorée p.225 de tentures noires et de drapeaux français en soie, l'autel reconstruit, le pavé recouvert de feutre ; un immense catafalque s'élevait au milieu de la nef ; bref, rien ne manquait pour la cérémonie du lendemain. Le 28, le général, avec tout son état-major en grand uniforme et plusieurs pelotons de troupes en grande tenue vinrent à la cathédrale, déjà remplie par une foule innombrable de chrétiens chinois. Les deux évêques, accompagnés de six prêtres indigènes, firent leur entrée solennelle et célébrèrent la messe, pendant laquelle la musique joua des airs funèbres et religieux ; le vent soufflait et une petite pluie glacée tombait par la vaste ouverture du toit ; néanmoins chacun était heureux et content, car

l'ancienne croix avait été retrouvée et remplacée tant bien que mal au faite de l'édifice par les soldats du génie. Les ambassades française, anglaise et russe assistaient à l'office, après lequel le cortège se forma ; c'est ce jour-là même, 28, que Mgr Mouly fut reçu par le prince Koung, à l'heure fixée pour le convoi funèbre, si bien que l'évêque ne put y assister. Le prince, quoique le traité fût signé, tremblait de crainte et n'avait qu'une confiance limitée en voyant tant de soldats dans la ville de Péking : Mgr Mouly prit ses deux mains dans les siennes, et pendant plus d'une demi-heure il le rassura et finit par calmer sa frayeur. Depuis ce temps-là le prince Koung garda à Mgr Mouly une profonde reconnaissance, et lorsque l'évêque mourut, il se fit représenter à ses funérailles. Au sortir de cette audience, Mgr Mouly se rendit en toute hâte au cimetière, où il arriva assez à temps pour bénir les cercueils des victimes. Ces cercueils renfermaient les corps de MM. Foulon-Grandchamps, colonel d'artillerie, Dubut, sous-intendant militaire, Ader, officier comptable, Blanquet, infirmier, Bonicho, soldat du train, et Ozouf, chasseur à pied ; ils étaient portés chacun sur un chariot d'artillerie.

Charles Foulon-Grandchamps, né à Caen (Calvados), le 11 novembre 1808, commandait les batteries montées attachées à l'expédition. Sorti de l'École polytechnique, il était lieutenant en 1832 et capitaine en 1838. Nommé chevalier de la Légion ^{p.226} d'honneur en Algérie, il devint officier en 1853 et fut nommé lieutenant-colonel en 1857. En 1860, il partit pour la Chine avec le grade de colonel et se distingua par la plus grande bravoure. Fait prisonnier le 10 septembre dans le guet-apens de T'oung-tcheou, ce brillant officier périt accablé par le nombre ; il venait d'être nommé commandeur de la Légion d'honneur.

Victor-Laurent Dubut, né à Paris le 3 septembre 1815, sortit de l'École polytechnique en 1853 avec le grade de sous-lieutenant. Lieutenant en 1841, sa belle conduite en Algérie lui valut la décoration de la Légion d'honneur ; pendant la guerre d'Orient, il reçut la croix d'officier. Il succomba le 19 septembre en résistant aux Tartares qui voulaient s'emparer de lui.

Jean Pierre-Prosper Ader, né à Neyrac (Lot-et-Garonne) le 16 janvier 1814, élève du Val-de-Grâce, fut nommé adjudant de 1^e classe en 1841 et passa dix années en Algérie. Il se distingua par sa belle conduite devant l'ennemi, fut nommé officier comptable de classe en 1853, et chevalier de la Légion d'honneur. Attaché à l'expédition de Chine, il succomba le 24 septembre aux infâmes traitements dont il fut l'objet lors de la trahison de T'oung-tcheou.

Le clergé, composé de l'abbé Trégaro, l'abbé de Serres, l'abbé Delamarre, l'abbé Mahé et six prêtres chinois, suivait le catafalque ; les généraux, les ambassadeurs portant l'écharpe de deuil, les officiers tant anglais que français, enfin les brigades Jamin et Collineau accompagnèrent le convoi jusqu'au cimetière, au son des tambours voilés alternant avec la musique du régiment. Arrivé à Cha-la-eul, plusieurs voix éloquentes se firent entendre et, les honneurs militaires une fois rendus, les cercueils furent déposés dans une fosse préparée d'avance ; quelques mois après, on construisit un caveau au cimetière français de Tcheng-fou-sse, où les six cercueils furent transportés ; on éleva en leur honneur un monument sur lequel furent gravés les noms des victimes de la guerre en 1860.



Inscription du monument.

Collineau, général de division. **Dubut**, sous-intendant militaire. Foulon-Grandchamps, colonel d'artillerie. **Livet**, colonel du génie. **Gary**, chef d'escadron d'artillerie. **Marif**, capitaine d'artillerie. **de Montferrant**, lieut. au 2e B. de chass. de Roquefeuille, lieut. au 2e B. de chass. **de Damas**, capitaine au 2e B. de chass. d'Afrique. **Vazeilles**, capitaine au 101e régiment de ligne. **Driou**, lieutenant au 101e régiment de ligne. **Joly**, capitaine au 102e régiment de ligne. **Loubet**, capitaine au 102e régiment de ligne. **Grandperrier**, lieut. au 102e rég. de ligne. **Ader**, officier d'administration. **Ozouf**, chasseur au 2e B. de chasseurs à pied. **Bonicho**, soldat au 5e escadron du train. **Blanquet**, infirmier militaire.

Une autre cérémonie devait avoir lieu le lendemain 29 octobre ; pas plus que la veille, personne ne voulut manquer au rendez-vous. Le service solennel célébré, Mgr Mouly fit un discours de circonstance pendant lequel des larmes de joie coulaient des yeux de ce vieil évêque ; il remercia Dieu, l'empereur, la France et l'armée, et enfin, au milieu de l'émotion générale, il entonna le *Te Deum*, qui fut suivi des prières pour l'empereur. La croix dominait de nouveau l'édifice, le culte public était rétabli dans la ville de Péking, tous les établissements religieux avaient été restitués ; une fois de plus, on pouvait dire à bon droit : *Gesta Dei per Francos*.

Médaille de la campagne en Chine.



Le traité franco-chinois contenait la disposition suivante : p.227

Art. 13. « La religion chrétienne ayant pour objet essentiel de porter les hommes à la vertu, les membres de toutes les communions chrétiennes jouiront d'une entière sécurité pour leurs personnes, leurs propriétés et le libre exercice de leurs pratiques religieuses, et une protection efficace sera donnée aux missionnaires qui se rendent pacifiquement dans l'intérieur du pays, munis des passeports réguliers dont il est parlé dans l'article 8. Aucune entrave ne sera apportée par les autorités de l'empire chinois au droit qui est reconnu à tout individu en Chine d'embrasser, s'il le veut, le christianisme, et d'en suivre les pratiques sans être passible d'aucune peine infligée pour ce fait.

Il avait été stipulé, en outre, que les anciennes églises, établissements ou cimetières seraient rendus aux missions ; Mgr Mouly en prit possession sans difficulté. Dans l'article concernant la religion, rien n'autorisait les missionnaires à acheter des propriétés en dehors des ports ouverts, et par conséquent à s'établir dans l'intérieur de la Chine ; l'abbé Delamarre, travaillant à la rédaction du texte chinois du traité, y introduisit une clause qui donnait ce droit aux missions. Malheureusement, elle ne se trouvait pas dans le texte français, qui seul devait faire foi. Aussi, peu d'années après, les Chinois protestèrent-ils : ce qui donna lieu à une convention spéciale qui permettait d'acheter dans l'intérieur, mais seulement au nom et pour l'usage de la communauté chrétienne.

Le 5 novembre, l'empereur Sien-foung approuvait définitivement les traités et mourait peu après, laissant l'empire à son fils T'oung-tche ; mais on cacha sa mort, qui ne fut annoncée que l'année suivante, si bien que l'année 1861 appartient encore au règne de cet empereur.

L'expédition anglo-française dut précipiter son embarquement, car les glaces ferment l'entrée du Pé-ho de décembre en mars. On laissa cependant quelques troupes pour occuper les forts de Ta-kou ; les Français gardèrent ceux du sud et les Anglais ceux du nord, qui ne furent évacués définitivement qu'après l'entier paiement des indemnités de guerre ; celle de la France s'élevait à 50 millions, y compris les paiements à faire aux familles des victimes du guet-apens de T'oung-tcheou. Aurait-on mieux fait de s'établir définitivement dans les forts ou du moins d'en prolonger l'occupation pendant plusieurs années ? c'est possible, mais on ne connaissait point alors les Chinois comme on les connaît aujourd'hui.

Péking. Histoire.

Chacun tira le meilleur profit possible de l'expédition :

La France eut la gloire des armes, vengea le meurtre d'un de ses enfants, M. Chapdelaine ; on vit quelques milliers de ses soldats pénétrer au cœur d'un empire de 400 millions d'âmes, en vaincre les armées, en prendre la capitale.

L'Angleterre obtint les plus sérieux avantages pour son commerce, et les négociants firent de rapides fortunes dans les ports ouverts.

La Russie rectifia ses frontières de Mantchourie, qui suivirent désormais le fleuve Amour jusqu'au confluent de l'Ousouri ; la ville d'Ourga et même celle de Kachgar furent ouvertes à ses produits ; enfin le service des postes entre la Russie et la Chine fut définitivement organisé.

La religion retrouva sa liberté et en profita pour relever les ruines de ses temples détruits pendant les persécutions. Mgr Mouly, laissant son coadjuteur et ses missionnaires réparer provisoirement les églises et les sépultures de Péking, partit pour l'Europe, où il arriva en juin 1861.

La guerre de 1860 fut une dure leçon pour la Chine ; malheureusement la Chine oublie vite les leçons !

@

CHAPITRE XII

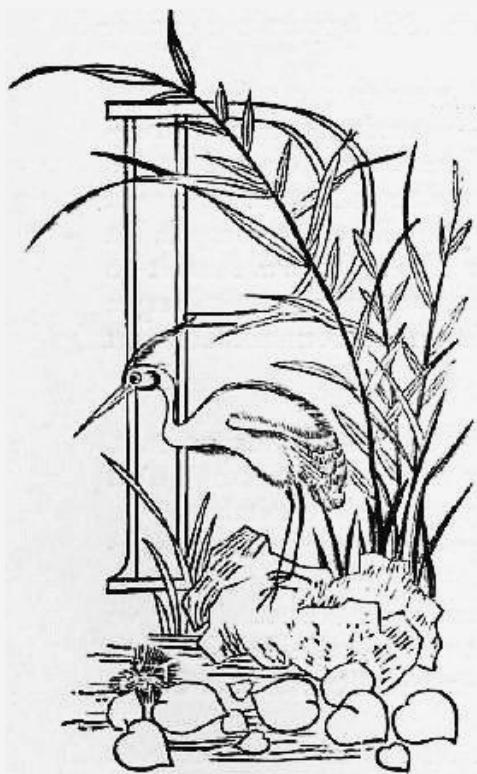
I. T'oung-tche. Rebelles aux longs cheveux (Tch'ang-mao). Les filles de la charité. Le second Pé-t'ang.

II. M. Armand David ; ses travaux, ses découvertes.

III. Mort de Mgr Mouly. Église de sainte Croix. Église de N.-D. des Victoires. MM. Chevrier et Ou.

IV. Massacres de Tien-tsin. Mgr Delaplace. Construction de l'église saint Louis.

@



I

endant p.228 que l'armée anglo-française battait les Chinois, les rebelles aux longs cheveux (T'chang-mao), soi-disant descendants des Ming, se révoltèrent contre la dynastie et s'emparèrent de presque tout le sud de la Chine : Hang-tcheou, Ning-po, Chao-sing, Nan-king et enfin Chang-haè tombèrent en leur pouvoir. Les alliés se résolurent à défendre la dynastie et à reprendre au moins les ports qu'elle avait ouverts au commerce de l'Europe. En février 1862, on débarqua de l'infanterie de marine, et Chang-haè, attaqué par terre et par mer, fut évacué par les

rebelles. Le 10 mai, Ning-po était pris ; la joie de ce succès fut bien amoindrie par la mort de l'amiral Proté, frappé d'une balle en pleine poitrine à la tête de ses troupes. Peu après, à une troupe assez nombreuse de Manillois et de Chinois fidèles se joignirent des soldats français qui, ayant fini leur temps, voulurent prendre du service en Chine. Un corps se forma à Ning-po sous le commandement de MM. Lebreton et d'Aiguebelle. Le 19 juillet 1864, Nan-king, dernier rempart des rebelles, fut emporté, et Taè-ping-ouan, leur chef, se suicida, ce qui mit fin à la révolte. — C'est au corps franco-chinois que la dynastie est redevable d'avoir reconquis ses provinces du sud.

Peu après la guerre, Mgr Mouly était parti pour l'Europe, qu'il n'avait pas revue depuis 25 ans. Son arrivée fut un événement ; ce bon évêque à longue barbe, à grosses lunettes chinoises, à l'air un peu dépaysé, était une curiosité ;



on se le disputa. Avec l'extrême bonté qui le caractérisait, il se laissa faire ; on le fit prêcher, ^{p.229} présider des conférences, des réunions de tout genre en France, en Italie, en Belgique, en Hollande, enfin un peu partout. Il alla voir l'empereur qui, sur l'indemnité de guerre, lui avait alloué une forte somme pour reconstruire les anciennes églises détruites. Napoléon III, très affable et fort bien disposé pour ce vieil évêque qui était resté si français, lui dit :

— Que pourrais-je faire encore pour vous être agréable ?

— Sire, répondit-il, ce serait de me faire reconduire jusqu'à Tien-tsin avec la colonie de missionnaires et de sœurs que je dois emmener.

L'empereur T'oung-tche.

L'empereur accorda gracieusement la demande et, le 24 février 1862, sept missionnaires et quatorze Filles de la Charité partirent sur une frégate de l'État.

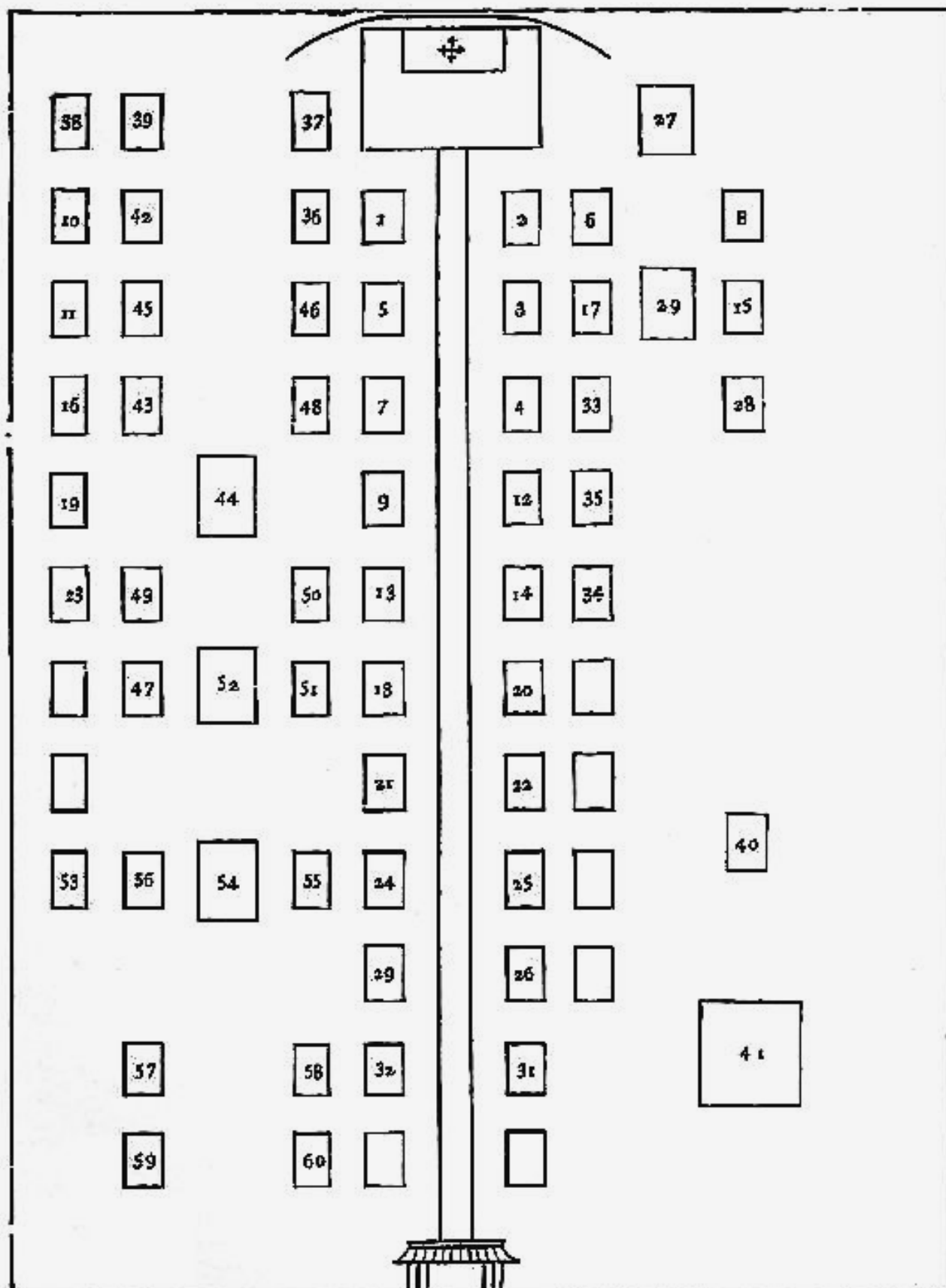
Après mille péripéties et mille dangers, la nouvelle colonie arriva à Chang-haè à la fin du mois de mai. Les navires du port avaient leurs pavillons en berne et leurs vergues en croix, à l'occasion des funérailles de l'amiral Proté.

Mgr Mouly mit 21 jours pour aller de Chang-haè à Ka-kou sur un voilier américain. On installa les sœurs destinées à Tien-tsin dans la maison qui leur avait ^{p.230} été préparée ; quant aux missionnaires, ils logèrent au Ouang-haè-leou, belle résidence donnée par le gouvernement chinois ; elle se trouvait à la jonction du canal impérial avec le Pè-ho, et avait servi à l'état-major lors de l'occupation par les alliés. Le 10 juillet, Mgr Mouly faisait son entrée solennelle à Péking.

Pendant son séjour en Europe, les missionnaires avaient relevé les murs d'enceinte, refait la toiture de la cathédrale et construit quelques chambres

d'habitation. Au Pé-t'ang, résidence française, on s'était contenté de réparer les anciens bâtiments ; l'évêque, les missionnaires et les séminaires y trouvèrent place ; au TOUNG-t'ang et au Si-t'ang rien n'était fait encore. Mgr Mouly se mit de suite à l'œuvre ; une maison disposée pour les Sœurs de Charité non loin du Pé-t'ang fut bientôt remplie de malades et d'enfants abandonnés. On termina les réparations de l'ancienne cathédrale, qui fut repeinte en entier, en conservant religieusement les mêmes dessins qui la décoraient jadis. Mgr Mouly ne voulut point tarder à réparer aussi le cimetière français de Tchong-fou-sse, situé à 8 kilomètres de la porte Pin-tche-men. On dut refaire les tombes, relever les stèles, replanter les arbres et reconstruire tout le mur d'enceinte. Un accident vint encore augmenter les dépenses : la résidence du Pé-t'ang, nouvellement restaurée, fut presque totalement détruite le 9 janvier 1864 par un incendie. On sauva non sans difficulté, la grande bibliothèque qui commençait à flamber ; le soir chacun eut à peine de quoi coucher ; la perte fut estimée à 100.000 francs.

Quelques mois après s'éleva sur les ruines une grande maison européenne, et Mgr Mouly pensa à reconstruire la cathédrale française du Pé-t'ang. Un architecte du Lot-et-Garonne, M. Bourrières, en avait fait le plan ; deux tours surmontées de deux flèches fort élégantes devaient s'élever sur la façade ; mais pour ne point créer d'affaires avec les Chinois, le plan fut envoyé au Tsoung-li ya-men, qui pria l'évêque de retrancher aux flèches. Ainsi diminuées, les tours avaient encore près de 90 pieds de haut. La première pierre fut posée le 1^{er} mai 1865, en présence de M. de Berthemy, ministre de France, que tous ses collègues avaient accompagné, et des ministres du Tsoung-li ya-men : Tchoung, TOUNG et Heng-tsi. Cette pierre fut bénite par Mgr Mouly. L'église, dédiée au saint Sauveur, ne se trouve pas sur l'emplacement de l'ancienne bâtie par les jésuites et détruite en 1827 ; comme cet emplacement était beaucoup trop restreint pour la nouvelle cathédrale, on acheta à l'est de la résidence un vaste terrain pour l'y construire. Cette église est gothique (XIII^e siècle) ; elle mesure à l'intérieur 49 mètres de long sur 30 de large au transept et 21 à la nef, y compris les bas-côtés ; la hauteur est de 17 mètres 66 sous clef de voûte. Le 1^{er} janvier 1867 on en fit la bénédiction solennelle, à laquelle assistait M. le comte de Bellonet, chargé d'affaires de France. La même année, l'église de N.-D. des Sept-Douleurs était bâtie au Si-t'ang, ancienne résidence de M. Pedrini ; et une grande chapelle provisoire au TOUNG-t'ang pour les chrétiens de cette paroisse, qui durent encore attendre longtemps leur église, car l'indemnité avait été totalement absorbée.



Plan du cimetière français de Tcheng-fou-sse. (voir légende.)

II

@



Syrnium Davidi.

Parmi les missionnaires arrivés avec Mgr Mouly, il s'en trouvait un très remarquable par ses connaissances en histoire naturelle : c'était M. Armand David. La Chine était ouverte, les Européens astronomes, mathématiciens et autres allaient se mettre au service des Chinois ; les missionnaires n'avaient donc plus raison d'être comme savants ou artistes de la cour. Cependant, on ne pouvait ^{p.231} abandonner les sciences, qui sont un puissant auxiliaire pour la religion ; il était bien à désirer qu'un collègue s'ouvrît à Péking, et pour ce collègue il fallait un homme ; M. David fut choisi.

Missionnaire avant tout, cette qualité lui eût fait préférer la vie apostolique, mais ses supérieurs en disposèrent autrement. Sur leur désir et sur la demande du gouvernement français, M. David dut utiliser ses connaissances variées à la préparation du collège futur, et surtout à l'augmentation des collections du Muséum de Paris. Il fit plusieurs voyages fort pénibles, dans les premières années de son séjour en Chine, voyages qui furent très fructueux pour le Muséum. En 1868, il alla jusque dans le Thibet indépendant, où il fit des découvertes importantes ; sa santé ruinée l'obligea à retourner en Europe (1874). Nommé membre de plusieurs académies, il reçut deux médailles d'or, et refusa par trois fois la croix de la Légion d'honneur, se conformant ainsi aux règles de sa congrégation. Bien des années s'écoulèrent, et, s'oubliant lui-même, il devait croire que personne ne penserait plus à lui ; mais les travaux qu'il avait entrepris pour la science, ses mémoires, ses relations et ses précieuses découvertes, réclamaient une récompense ; sans lui demander son assentiment, en 1896, à l'occasion du centenaire de l'Institut, la croix de la Légion d'honneur lui fut envoyée ; il ne pouvait plus la refuser.

Les services que M. David a rendus à la mission de Péking sont inestimables ; il a formé à lui seul un musée d'histoire naturelle comprenant plus de 800 oiseaux, quelques beaux mammifères, environ 3.000 insectes ou papillons ; de plus, un herbier et des échantillons minéralogiques très complets. Ce musée du Pé-t'ang fit pendant longtemps l'admiration des visiteurs qui s'y rendaient presque chaque jour. Les mandarins, fréquentant par ce moyen les missionnaires, perdirent peu à peu leur antipathie ; les préjugés tombèrent, et l'estime qu'on avait déjà pour les prêtres catholiques français s'en accrut sensiblement. La renommée de ce musée alla jusqu'au palais, d'où plusieurs princesses, et même, dit-on, l'impératrice, vinrent le visiter incognito. Enfin, lorsqu'en 1885 un arrangement dut intervenir pour rétrocéder le Pé-t'ang, ou plutôt pour p.232 l'échanger contre une nouvelle résidence, la dernière clause stipulait que le pape serait prié d'offrir le musée à l'impératrice. Quelque temps après, un missionnaire fut nommé par le 7^e prince, père de l'empereur, conservateur de ce musée, et il désigna lui-même deux chrétiens intelligents qui s'y rendent chaque semaine pour l'entretenir en bon état, enlever et remplacer au besoin les pièces avariées. Pour l'empereur et pour l'impératrice, ce musée est une des choses précieuses du palais, et la gracieuseté avec laquelle on l'a cédé à l'impératrice sur sa demande, n'a pas peu contribué au résultat pacifique de la négociation si difficile, qui s'est terminée à la gloire de la France, de la mission de Péking et de la religion en Chine.

Voici quelques-unes des plus belles trouvailles en zoologie faites par M. David, soit à Péking même, soit dans les provinces :

Syrnium Davidi ; espèce de chat-huant, trouvé dans les forêts de Mou-ping (Thibet), fort rare même dans cette région.

Pyrgilauda Davidi.

Pyrgilauda Davidi ; espèce de passereau découvert sur les plateaux les plus élevés de Mongolie ; il est très farouche et fait son nid dans les rochers.



Arundinax Davidianus ; nouvelle espèce également découverte à Mou-ping ; c'est un spécimen unique, rare même dans le pays ; se trouve dans les hautes herbes au bord des ruisseaux.

Pterorhinus Davidi ; découvert près de Péking, dans les montagnes Si-chan. Les Chinois le nomment Chan-hoa-mi et le conservent en cage, se plaisant à entendre ses cris singuliers et sonores, même quelque peu fatigants ; dans les bois, il est peu sauvage et se laisse facilement approcher ; il niche jusqu'en septembre dans les buissons.

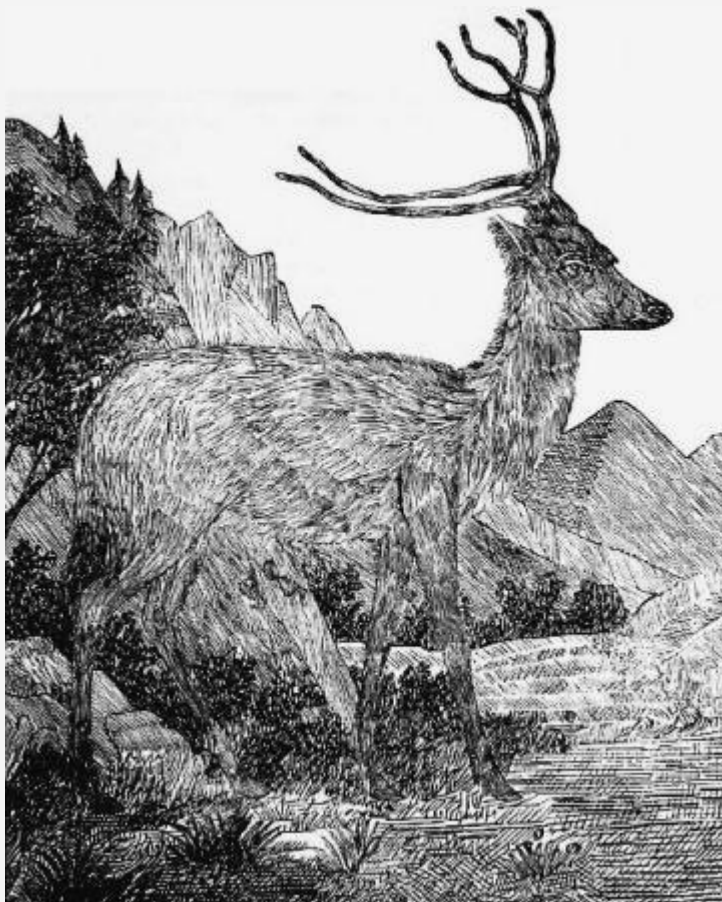
Oreopneuste Armandi ; découvert dans les hautes montagnes du nord de la Chine, où il vient se loger en été ; son chant est sonore et varié.

Crossoptilon Mantchuricum ; trouvé sur le marché de Péking en hiver, puis tué dans les montagnes de l'ouest (Si-chan) par M. David ; les Chinois le nomment Ho ki ; ce magnifique oiseau a depuis été répandu en Europe ; on peut l'élever facilement dans les parcs.

Propasser Davidianus ; ce charmant roselin habite les plus hautes montagnes du nord-est de la Chine ; on en trouve sur les marchés de Péking à l'ouverture du printemps ; son nid, trouvé par M. David sur des lilas sauvages, contient cinq œufs, bleu-turquoise tacheté de points bruns ; son chant est peu varié. p.233

Elaphurus Davidianus. Hors de la porte sud de Péking, à 2 kilomètres environ, se trouve l'ancien parc de chasse de l'empereur ; il a 12 kilomètres de côté ; on y élevait par tradition (car l'empereur n'y chasse plus) de nombreux cerfs, daims, chèvres sauvages et autres animaux. M. David apprit par les chrétiens qu'un animal fort curieux s'y trouvait ; les Chinois le nomment Sse-pou-siang (qui ne ressemble à aucun des quatre), parce qu'il a les bois du cerf, la queue de l'âne, les pieds du bœuf et le pelage du mulet. M. David lui-même, dans une promenade, aperçut par-dessus les murs d'enceinte cet intéressant animal, et alors il ne songea plus qu'au moyen de s'en procurer un spécimen pour le Muséum de Paris. Ce n'était rien moins que facile ; il y a peine de mort contre ceux qui se permettent de tuer le gibier impérial, p.234 mais cela n'empêche nullement les gardes de s'en nourrir. M. David se ménagea une entrevue avec l'un d'eux, et il fut convenu qu'on jetterait par-dessus le mur, d'un côté une peau avec les bois et les os, de l'autre la

somme promise. C'est ainsi que M. David put envoyer à Paris le premier spécimen du Sse-pou-siang. Plus tard d'autres nations s'en procurèrent aussi par leurs ministres, mais le premier était à la France.



Elaphurus davidianus. (Sse-pou-siang).

Si l'on considère ce que M. David a découvert dans le sud de la Chine, les trouvailles faites dans le nord sont bien minimes. Nous ne pouvons entrer dans de plus grands détails, et nous devons renvoyer ceux qui voudraient en savoir davantage à ses ouvrages très intéressants, très savamment rédigés et toujours de la plus parfaite exactitude, ainsi qu'aux travaux spéciaux des professeurs du Jardin des Plantes de Paris.

III

@

Cependant Mgr Mouly perdait ses forces, et sa première vigueur avait disparu ; perclus de rhumatismes, affaibli par une vie de privations et de fatigues, on ne pouvait plus espérer pour lui de longs jours. Souvent le pieux évêque subissait de douloureuses crises ; l'une d'elles, pendant la nuit du 30



Ancienne résidence du Pé-t'ang.

novembre au 1er décembre, le conduisit aux portes du tombeau et on dut lui administrer les derniers sacrements, qu'il reçut avec une grande ferveur ; malgré les soins de deux docteurs européens, il s'affaiblit de plus en plus et s'éteignit le 4 décembre à 4 heures du soir, à l'âge de 61 ans ; il eut la joie de mourir au milieu de ses confrères et dans ce Pé-t'ang reconstruit par lui. Mgr Mouly peut être, à bon droit, regardé comme le second fondateur de la mission de Péking, car après les horribles persécutions qui l'avaient presque anéantie, c'est lui qui la ressuscita et lui donna une vie nouvelle. Les funérailles du saint évêque furent une démonstration. Tous les ministres européens, les représentants du prince Koung et du Tsoung-li ya-men, l'archimandrite russe, le clergé en entier et plus de 400 voitures contenant chacune deux ou trois chrétiennes, l'accompagnèrent au cimetière. Le cortège s'étendait sur plus d'un kilomètre et demi, une foule respectueuse évaluée à 100.000 personnes bordait les deux côtés de la route ; les chants liturgiques alternaient avec les prières chinoises.

Mgr Mouly repose dans un tombeau orné d'une belle stèle en marbre, devant les mausolées de MM. Raux et Ghislain, au cimetière français de Tcheng-fou-sse. — Mgr Mouly, né à Figeac, diocèse de Cahors, le 2 août 1807, n'était point un homme ordinaire : il avait fait d'excellentes études, et sa science en chinois était peu commune. Son talent d'administration, son sang-froid dans les circonstances les plus critiques, son courage, sa fermeté, et surtout une sérénité et une bonté de cœur inaltérables, avaient fait de lui un missionnaire hors ligne. Il servit de trait d'union entre la grande ère des persécutions et celle de la liberté religieuse ; son passage sur la terre de Chine fait époque.

p.235 Cependant les œuvres continuaient de progresser dans les environs de Péking, et plusieurs églises étaient construites ; l'une, sous le vocable de saint Pierre, à 18 lieues sud-ouest de la capitale ; l'autre, dédiée à la Sainte-Croix,

dans la ville de Suen-hoa-fou. Un monument de plus grande importance, l'église de N.-D. des Victoires, s'élevait en même temps dans la ville de Tien-tsin, sous la direction du Frère Marty, lazariste ; cette construction avançait rapidement. Le ministre de France avait prié l'évêque de rétrocéder au gouvernement français une partie de la

Porte de la résidence de Suen-hoa-fou.

résidence des missionnaires de Tien-tsin, pour y établir le consulat. La mission devait cet emplacement aux armes françaises, elle consentit à le partager, et la partie est avec les bâtiments qui s'y trouvaient devant



l'habitation du consul ; à côté du pavillon français s'éleva la belle façade de N.-D. des Victoires. Entièrement terminée à la fin de 1869, bénite très solennellement par l'évêque en présence du consul et des autorités chinoises, elle ne devait durer que quelques mois !

Deux excellents missionnaires furent chargés de cette nouvelle église :

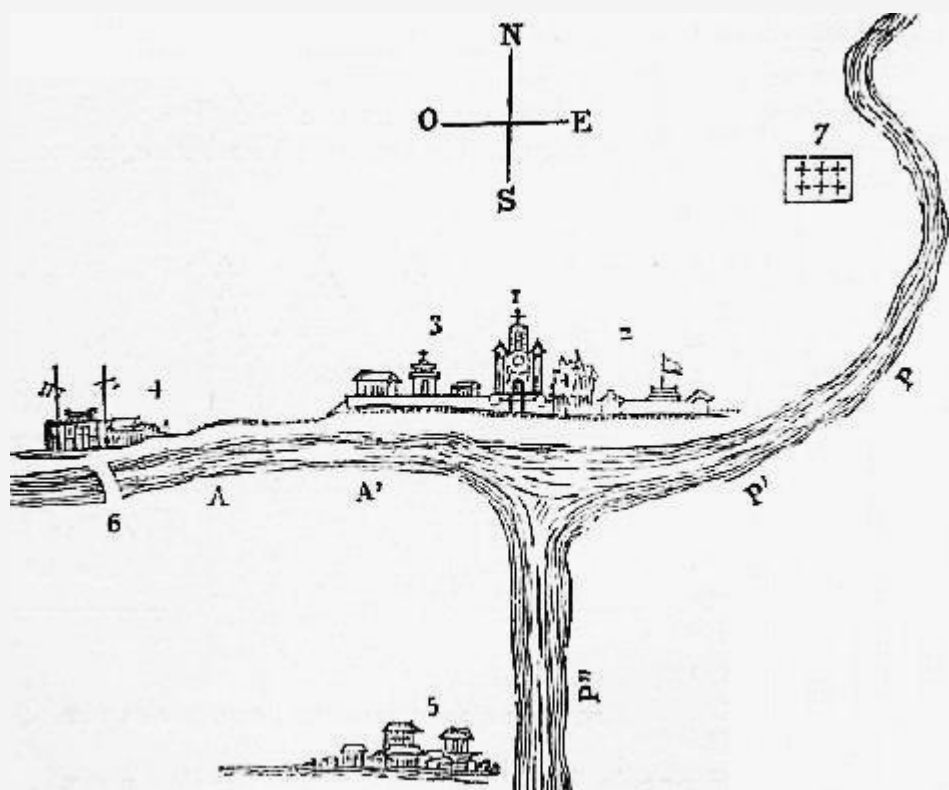
M. Claude-Marie Chevrier, né le 13 août 1821 à Vanneau de Vieillezeire, paroisse de saint Jodard dans le diocèse de Lyon, fut d'abord soldat et envoyé dans la Guyane, où il devint sous-officier. Son service militaire achevé, il continua ses études ecclésiastiques et reçut la prêtrise. Nommé vicaire à Batna près de Constantine, puis curé à Lambesse, il entra, le 22 novembre 1858, dans la congrégation de la Mission ; le 12 août de l'année suivante il partit pour la Chine, où il travailla dans la Mongolie. Ce vicariat ayant été cédé aux Belges en 1864, M. Chevrier passa dans celui de Péking, et fut nommé procureur à Tien-tsin en 1866. Il y resta quatre ans ; très zélé, plein d'amabilité, de prudence, bon missionnaire et bon Français, il ne comptait jamais que des amis.

Son confrère M. Ou était né à Canton en 1821. Ses études terminées à Macao, il fut ordonné prêtre en 1846 et envoyé en Mongolie, où il resta 20 ans. C'était un homme de valeur et d'une grande piété.

IV

@

Vers la mi-mai 1870, des bruits alarmants commencèrent à circuler : des enfants avaient disparu, volés, disait-on, par des gens à la solde des missionnaires ; les sœurs en avaient tué pour préparer avec leur cœur et leurs yeux des charmes et des remèdes européens !... Le 4 juin, une bande de fanatiques, excitée par ces rumeurs malignement répandues parmi le peuple, voulut voir si véritablement on arrachait les yeux des enfants ; elle se rendit au cimetière situé sur les bords du Pè-ho, et déterra une douzaine de petits cercueils. Ces petits squelettes, depuis longtemps enterrés, n'avaient plus que les os et quelques cheveux ; on en conclut que les sœurs leur avaient enlevé les yeux ! A côté de ces cercueils se trouvait la tombe du capitaine Joly, recouverte d'une pierre portant son nom et d'une croix : elle fut brisée !



Massacres de Tien-tsin ; plan topographique.

1. Église de N.-D. des Victoires. — 2. Consulat de France. — 3. Résidence des missionnaires. — 4. Yamen du vice-roi. — 5. Établissement des sœurs. — 6. Pont de bateaux. — 7. Cimetière des enfants. — A A' Canal impérial. — P P' P'' Fleuve Pè-ho.

p.236 Les violations de sépultures sont toujours fort graves en Chine ; à ce moment, étant donnés les bruits qui se propageaient, celle-ci était plus sérieuse encore ; cependant on ne put obtenir réparation, et les violateurs restèrent

impunis. Aussi dans la quinzaine qui suivit, des attroupements se formèrent, des insultes partielles furent infligées aux Européens, et des bruits sinistres, des menaces de mort se firent entendre dans la ville. Les chrétiens avertirent M. Chevrier, directeur de la mission, qui lui-même en informa M. Fontanier, consul de France. La paix parfaite qui régnait depuis huit ans, le respect que la population avait toujours témoigné pour les missionnaires et les sœurs, sembla au consul un motif raisonnable de ne pas trop s'effrayer ; qui eût jamais pu soupçonner ce qui allait arriver !

Le sous-préfet au moment des massacres.

Le 20 juin, une troupe malveillante se rassembla sur le quai de la mission et du consulat ; plusieurs individus lancèrent des pierres et des briques contre ces résidences ; la nuit seule les dispersa. Mais le lendemain 21, dès 9 heures du matin, on entendit résonner le gong, et des attroupements plus nombreux se formèrent ; à la foule évidemment hostile se mêlaient des soldats, des gardes nationaux, des compagnies entières de pompiers. Bientôt des projectiles de tout genre volent contre les fenêtres ; un envahissement paraît inévitable. Arrivent en ce moment le préfet et le sous-préfet de Tien-tsin, pour faire, disent-ils, une enquête dans le but de calmer la population. Reçus poliment par M.



Chevrier, conduits partout, ils examinent, interrogent les domestiques, avouent ne rien trouver de compromettant et prennent congé. Ces deux mandarins devaient rassurer la populace, la faire écouler lentement.. ; au lieu de prononcer un mot, un seul mot qui eût évité le malheur, alors bien facile à prévoir, ils remontent dans leurs chaises et s'en vont à leurs tribunaux, abandonnant la mission et le consulat à la merci des furieux !

Pendant cette visite des autorités, M. Fontanier, en grand uniforme, était allé chez le gouverneur général Tchoung-heou, pour l'informer de ce qui se passait.



Ce haut mandarin lui dit qu'il ne pouvait rien et l'engagea fortement à ne pas quitter le tribunal, disant :

— Ici, je répons de votre vie.

M. Fontanier bondit d'indignation et p.237 répondit :

— Vous, mandarin chinois, vous agiriez peut-être ainsi, mais je vais vous faire voir qu'un représentant de la France ne craint pas la mort.

Soldats armés à l'européenne. (Yang-ts'iang-toui).

Il sortit alors avec son chancelier, M. Simon, mais il ne tira point un coup de pistolet, comme les Chinois l'ont raconté plus tard. Tchoung-heou joua le rôle de Pilate et laissa faire. Près de son palais, en effet, se trouvait une caserne de Yang-ts'iang-toui (soldats armés à l'européenne) qui dépendait de lui ; ces soldats auraient pu voler au secours de la résidence sur un signe, mais Tchoung-heou ne le fit pas !

M. Fontanier n'ignorait pas les dangers qu'il allait courir ; près du gouverneur on n'eût pas osé le tuer, mais c'était un Français, il ne déserta pas son poste. Pour revenir au consulat, il avait à suivre le chemin qui longe le canal impérial, chemin qui n'a guère plus de 1 mètre 50 de largeur ; il se fit place le revolver en main et arriva sur le quai devant la porte de la mission. En route on lui avait déjà jeté des pierres et des briques ; lui et M. Simon avaient la figure ensanglantée, et leur marche était vacillante. Le sous-préfet sortait alors de la mission et remontait dans sa chaise ; M. Fontanier l'interpella en lui disant :

— Que faites-vous ? Défendez-nous, parlez à cette foule et ne partez pas !

L'autre répondit :

— Ouo pou kouan (Je ne m'en occupe pas).

C'est alors que le consul exaspéré fit feu sur le mandarin, qui du reste ne fut pas atteint ; la balle frappa un de ses gens au milieu du front ; il y eut une reculade dans la foule au coup du revolver. M. Fontanier menaçant de son arme quiconque s'opposait à sa marche, M. Simon, avec son sabre de cavalerie, ouvrant la route, l'un et l'autre parvinrent à la porte du consulat, que le peuple envahissait. Voici ce qui s'y était passé : Quelques jours auparavant, M. Thomassin, chancelier de la Légation de France à Péking, était arrivé avec sa jeune femme et logeait au consulat ; les barques qui devaient les conduire à la capitale avaient été louées et

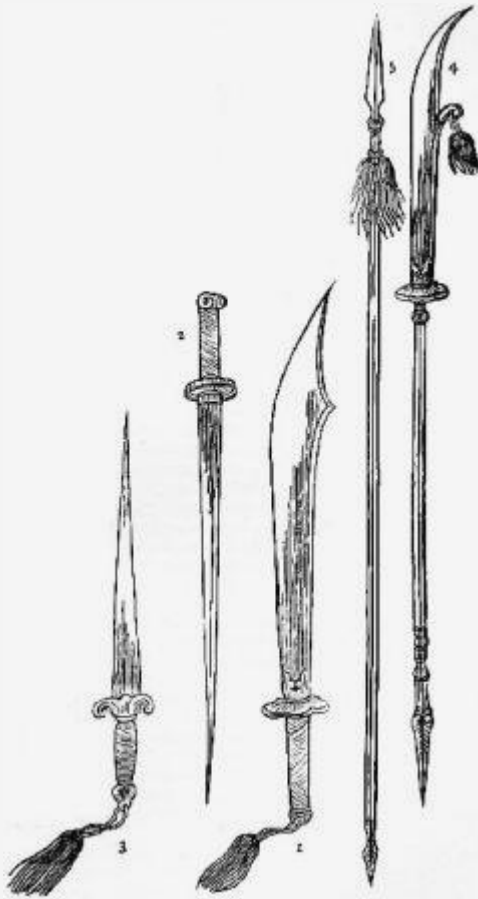
chargées, elles étaient amarrées au quai le matin du 21 ; M. Fontanier s'étant, comme nous l'avons dit, rendu chez le gouverneur, M. Thomassin se mit en travers de la porte du consulat un revolver à la main, et, par son attitude énergique, maintint la foule près d'une heure ; sa femme était à dix pas derrière lui, près d'une petite colline artificielle en rocailles, ne pouvant se décider à s'éloigner de son mari.



Types d'égorgeurs.

Telle était la position, quand un enfant d'environ 15 ans jeta une brique qui atteignit M. Thomassin au visage ; celui-ci, ne voulant pas faire usage de son arme contre le jeune agresseur, fit un pas en avant pour lui donner un soufflet ; ce pas fut fatal ; la porte dégagée un instant fut envahie par la foule, et les égorgeurs massacrèrent ^{p.238} Mme Thomassin ; son mari, accouru à son secours, tomba percé de coups sur le corps de sa femme. Un quart d'heure avant, la porte de la mission, très solide, avait enfin cédé sous les coups réitérés des assiégeants ; M. Chevrier et M. Ou Vincent, prêtre chinois, se retirèrent alors dans l'église et la fermèrent, les domestiques s'échappèrent par le mur du nord. Les deux lazaristes se confessèrent mutuellement et se donnèrent la dernière absolution, puis, voyant que la barricade céda, ils se réfugièrent au consulat, en passant par une fenêtre de la sacristie qui donnait sur le jardin. M. Chevrier et M. Ou se trouvaient du côté nord-ouest de la petite montagne rocailleuse pendant que M. Thomassin se tenait vers le versant sud-est ; ils furent massacrés en même temps. Quelques minutes après, M. Fontanier et M. Simon succombaient entre la porte d'entrée et le monticule en rocailles.

Toutes les victimes furent donc immolées dans l'intérieur même du consulat : M. Fontanier reçut un coup de sabre à deux mains qui lui fendit le visage, et de plus un coup de lance et un coup de stylet dans le flanc gauche ; M. Simon fut



écharpé en se défendant, M. et Mme Thomassin tailladés à coups de sabre, les deux missionnaires eurent le ventre ouvert, puis les cadavres furent jetés dans la rivière qui, en cet endroit, a plus de 17 mètres de profondeur. Le feu, mis à l'église et au consulat, dévora tout en quelques heures ; cependant la croix domine encore la tour, car l'escalier en bois qui conduisait au sommet, brûla en entier avant que personne pût monter pour arracher cette belle croix dorée. Tout fut pillé par la populace ; les égorgeurs, évidemment salariés, ne restèrent pas un instant après avoir terminé leur œuvre et partirent aussitôt pour aller chez les Sœurs de Charité : il était alors deux heures de l'après-midi.

1. Sabre d'exécutions. — 2. Épée à deux mains. — 3. Épée courte. — 4. Grand sabre emmanché. — 5. Lance en bambou noir de 5 m.

Tout avait été certainement calculé d'avance ; en effet, pour aller de la mission à la maison des sœurs, il fallait traverser le canal impérial sur un pont de bateaux situé devant le palais du gouverneur. Le pont une fois ouvert, personne ne pouvait passer ; mais on le tint fermé, et un mandarin à cheval, T'cheng-kouo-joui, resta sur le pont pour en empêcher l'ouverture, jusqu'à ce que les égorgeurs eussent tous passé. Ils n'étaient que 200 au plus, et avaient eu soin de se barbouiller la figure avec de la suie et de la chaux, pour empêcher qu'on ne les reconnût. Moins d'une demi-heure ^{p.239} après les massacres du consulat, ils arrivaient ivres de sang et de vin chez les pauvres sœurs.

Casse-tête.



Sans nouvelles de la mission, les Filles de la Charité avaient vu de loin les flammes de l'incendie et avaient entendu autour de leur établissement toutes les boutiques se fermer subitement, sur un ordre venu on ne sait d'où. Il ne leur restait plus guère d'espoir que dans le bon Dieu ; aussi s'étaient-elles toutes réfugiées à la chapelle. Là, avec leurs orphelins et orphelines, elles attendaient les événements, après s'être communiées elles-mêmes pour ne pas laisser profaner le saint Sacrement. La porte de l'établissement fut vite enfoncée, les sœurs, en partie du moins, étaient sorties de la chapelle ; la supérieure, sœur Marquet, prononça ces quelques paroles :

— Que voulez-vous de nous ? nous ne faisons que du bien, ne faites pas de mal à nos enfants ;

T'cheng-kouo-joui.



elle n'avait pas achevé qu'un coup de sabre lui fendait la tête ; six sœurs qui l'entouraient furent percées de coups de lance et tailladées à coups de sabre ; la septième, sortie par la sacristie, fut massacrée un instant après sous une véranda ; quant aux deux autres chargées des tout petits enfants, elles avaient voulu les sauver en les cachant sous la chapelle, où une vaste cave avait été ménagée ; elles furent égorgées et brûlées. Pas une ne fut

jetée dans le fleuve, mais leurs corps disparurent, coupés en morceaux ou réduits en cendres ; les Chinois en emportèrent même des lambeaux au bout de leurs sabres et de leurs lances. La rage des égorgeurs était telle, qu'en un instant ils n'eurent plus devant eux que des cadavres. On n'en voulait qu'aux sœurs et non aux enfants, qui furent conduits chez le sous-préfet avec de bonnes chrétiennes qui aidaient les Filles de la Charité dans leurs travaux. Cependant quelques-uns périrent sous la chapelle, étouffés par la fumée de l'incendie ; comme il y avait peu à piller, le feu fut mis presque de suite à tous les bâtiments.

Un commerçant, M. de Chalmaison, vivait avec sa femme assez loin de l'établissement des sœurs, mais plus loin encore des concessions européennes. Ce brave Français avait voulu courir au secours de l'orphelinat, et c'est dans le trajet ^{p.240} qu'il fut massacré ; sa femme, qui s'était échappée, fut trouvée vers le soir sous le petit pont d'un égout à jour où on la tua. Enfin deux Russes, MM. Protopopoff et Bazoff, furent massacrés dans leurs chaises à porteurs avec Mme Protopopoff qui n'avait que 16 ans. Les Chinois firent des excuses pour ces trois victimes, en disant « qu'on les avait pris pour des Français ! »

Dès le lendemain des massacres, le 22 juin, la nouvelle en était donnée à Péking, où elle plongea tout le monde dans un profond étonnement et dans une grande douleur. On ne voulait pas y croire d'abord, mais les détails arrivèrent bientôt, il n'y eut plus moyen de douter. Des attroupements se formèrent quelques jours après, le 25 juin, devant la cathédrale du Pé-t'ang ; le provicaire, M. Thierry, écrivit alors au chargé d'affaires de France, M. le comte de Rochechouart, qui interrogea le prince Koung. Celui-ci, par dépêche officielle, affirma qu'il répondait de tout et que les sœurs pouvaient continuer à vivre en paix. Il ne faut pas oublier qu'alors le télégraphe n'était construit que jusqu'à Kiachta, et une dépêche n'arrivait de Paris à Péking qu'après 16 jours ! C'est la malle anglaise, partie le 1er juillet, qui apporta en Europe les premières nouvelles écrites ; mais un télégramme expédié de Péking le 22 juin aurait dû être reçu en France vers le 10 juillet. Le jour des massacres, un seul navire se trouvait en rivière ; il précipita son retour à Chang-haè, et bientôt quelques canonnières arrivèrent. Le 12 juillet, le chargé d'affaires de France se décida à descendre sur les lieux des massacres avec deux missionnaires, sur une barque escortée par un piquet de soldats qui suivaient la berge du Pè-ho. On arriva le 15 vers midi, et le comte de Rochechouart se rendit tout d'abord chez le gouverneur de la ville avant d'aller sur les concessions ; ce gouverneur était toujours Tchoung-heou, qui ne fut remplacé que plus tard par le fameux Tseng-kouo-fan. Le 18 au matin, le représentant de la France pria les missionnaires d'aller visiter les ruines et de lui faire un rapport. Ils partirent avec le nouveau préfet nommé Ma et les autorités de Tien-tsin. Sur la route, ils furent plusieurs fois arrêtés par des groupes de notables et de mandarins de 1er, 2e et 3e rang, qui les supplièrent de ne pas laisser brûler la ville par les canonnières.

Dans l'établissement des sœurs, le plus rapproché de la concession, tout avait été saccagé et brûlé ; on voyait des pans de murs noircis par le feu, des lambeaux de vêtements, des souliers d'enfants, des débris de statues pieuses et aussi quelques plaques roussâtres semblables à de la rouille, qui paraissaient être du sang ; c'était navrant ! Les missionnaires montèrent ensuite sur une barque pour aller visiter le consulat et la mission, car une foule immense remplissait les rues et rendait le passage impossible. Au Ouang-haè-leou les ruines étaient sinistres, mais l'effet moins saisissant ; il y avait eu, ce semble, moins d'acharnement sur cet établissement que sur celui des sœurs. L'église restait encore debout, la toiture et les colonnes manquaient seules ; le feu avait

fait de longues lézardes dans les murs, mais la façade était intacte. Plusieurs menus objets, entre autres le sceau du consulat, furent plus tard retrouvés.

Revenus en barque jusque sur les concessions, les missionnaires écrivirent un rapport détaillé que M. de Rochechouart expédia en Europe. Le lendemain, ils durent s'occuper au plus vite des orphelins, toujours en prison chez le sous-préfet. Les Chinois offrirent un bâtiment qui jadis avait servi de douane : on l'accepta à titre de prêt, et le surlendemain, 20 juillet, les enfants revinrent dans deux bateaux. ^{p.241} Les sœurs donnaient leurs soins à 120 enfants, 80 seulement furent rendus ; mais peu à peu on retrouva les autres, à part une douzaine des plus petits, étouffés dans l'incendie. On avait volé garçons et filles, autant qu'on avait pu, plusieurs ne furent rendus que 4 ou 5 mois après. Tout ce petit monde fut installé tant bien que mal, sous la surveillance de quelques bonnes femmes chrétiennes, dans le logement concédé. Les autorités donnèrent des soldats pour garder les enfants et ne laisser entrer personne ; les missionnaires y ajoutèrent deux chiens mongols pour garder les soldats. Les uns habitaient en dehors de la porte, les autres en dedans ; c'était prudent.

Les autorités chinoises, voyant arriver les canonnières, craignaient un bombardement. En effet, il y avait à quai deux canonnières anglaises : le Dwarf et l'Avon ; cinq canonnières françaises : la Flamme, la Couleuvre, l'Aspic, le Scorpion, le Frelon ; enfin une canonnière américaine, l'Ashulot. MM. Vivielle, de la Jaille, de Sallandrouze étaient là ; ils sont tous amiraux aujourd'hui. Le Linois, grand aviso, ne pouvant remonter la rivière, avait jeté l'ancre sur la barre de Takou, et son vaillant capitaine, M. Levoile, amena à Tien-tsin ses meilleurs hommes et une pièce de débarquement. Tous désiraient l'action, mais la diplomatie travaillait à tout terminer pacifiquement. M. le comte de Rochechouart demandait une réparation pécuniaire considérable ; sur ce point peu de difficultés, mais il voulait de plus les têtes du préfet et du sous-préfet, qu'on refusa énergiquement. Un ultimatum fut envoyé et resta sans effet ; on dut se contenter de voir condamner les deux mandarins à l'exil, exil du reste assez bénin et d'où, plus tard, ils revinrent pour être réintégrés dans leur grade. Plusieurs des coupables furent simplement mis à la cangue, et une vingtaine de gens sans aveu, déjà, dit-on, condamnés à être décapités en octobre, ^{p.242} consentirent, moyennant un beau cercueil, un bon dîner et 500 taëls pour leurs familles, à être exécutés tout de suite. Tout cela réglé, M. le comte de Rochechouart avisa les missionnaires qu'on allait procéder à l'enterrement des

victimes. En effet, le 2 août au matin, les cercueils, déposés au cimetière anglais le lendemain du massacre, furent déterrés. Pour repêcher les corps jetés à la rivière, on avait, dès le 22 juin, tendu un grand filet au sud des concessions européennes, près d'un navire de Hambourg, l'Altona ; quelques jours après les corps y avaient été retrouvés ; M. Fontanier, reconnu seulement à ses chaussettes marquées H. F., M. Simon un peu moins défiguré, M. et Mme Thomassin et les missionnaires, presque coupés en deux. De nouveaux cercueils avaient été préparés ; on y déposa les premiers sans les ouvrir, puis, recouverts de draperies noires et blanches, ils furent chargés sur des chalands remorqués par deux canonnières. On arriva au Ouang haè-leou. Les autorités chinoises, Tch'oung-heou en tête, s'y trouvaient déjà ; le chargé d'affaires de France fit un discours, l'amiral français un autre ; le provicaire dit ensuite quelques mots et bénit les fosses, où chaque cercueil fut descendu. A droite, côté du sud plus proche de la rivière, M. Fontanier seul, M. et Mme Thomassin, M. et Mme de Chalmaison, enfin M. Simon seul. A gauche, côté du nord, M. Chevrier et M. Ou, deux sœurs, puis encore deux sœurs et enfin une tombe de sœurs ! On avait pu reconstituer les corps de quatre sœurs en prenant une tête et des membres épars, le dernier cercueil ne contient que des débris humains ; c'est tout ce qui restait des dix Filles de la Charité massacrées ! Voici leurs noms : 1° Marie-Thérèse Marquet, belge, supérieure ; 2° Marie-Pauline Viollet, française ; 3° Marie-Clorinde Andréoni, italienne ; 4° Marie-Josèphe Adam, belge, 5° Marie-Anne Pavillon, française ; 6° Amélie-Caroline Legras, française ; 7° Marie-Séraphine Clavelin, française ; 8° Marie-Anne-Noémi Tillet, française ; 9° Marie-Angélique Lenu, française ; 10° Alice O'Sullivan, irlandaise. Après cette p.243 cérémonie, on revint aux concessions, et le 4 août, M. de Rochechouart fit appeler un missionnaire sur la Flamme où il se trouvait et lui dit :

— La guerre est déclarée entre la France et la Prusse.

Le télégramme adressé à M. Leviston, parti de Londres le 19 juillet, était arrivé à Tien-tsin en 16 jours, le 4 août au matin. Comme on le voit, tout était absolument terminé avant qu'on eût connaissance de la déclaration de guerre. Le Chargé d'affaires de France repartit alors pour Péking.

Les nouvelles d'Europe étaient de plus en plus mauvaises, les missionnaires passèrent de tristes jours avec les excellents commandants, désolés de se voir si loin quand l'ennemi foulait le sol de la France !

Mgr Delaplace, nommé vicaire apostolique de Péking, arriva le 30 octobre ; par une lettre très digne du 3 janvier 1871, il refusa toute indemnité pour les victimes, et accepta seulement la somme offerte pour reconstruire l'église et les établissements.

Peut-être désirerait-on connaître les causes de ces horribles massacres. On a invoqué l'imprudence des sœurs ; or, depuis huit ans elles étaient vénérées et respectées par tout le peuple, allaient dans les rues de la ville, souvent assez loin, avec leurs voitures, sans que jamais une insulte leur eût été faite. On a dit : Pourquoi achetait-on des enfants ? On n'achète pas les enfants, et quand ils sont apportés aux orphelinats, on exige un billet de la personne qui les a trouvés. On arrachait les yeux des enfants ! Ce conte que des gens mal intentionnés font courir parmi le peuple, on a tenté de l'appuyer en apportant à Tch'oung-heou deux flacons remplis d'yeux d'enfants, trouvés chez les sœurs. C'étaient... deux bouteilles de petits oignons en conserve !! Le coup avait été préparé, calculé ; les exécuteurs, grisés et payés ; les mandarins le savaient et auraient pu l'empêcher. Les seuls Français étaient condamnés ; le drapeau de la France a été jeté à la rivière, le consul de France massacré ; la nouvelle de ces méfaits n'est arrivée à Paris, a-t-on dit, que le 20 juillet, la dépêche ayant été retardée pour une cause inconnue ! et ce jour-là, éclataient en Europe les événements qui devaient mettre notre pays à deux doigts de sa perte. On oublia la Chine et les Chinois !

Colonne de marbre.

Mgr Delaplace donna l'ordre de reconstruire l'église et les établissements sur la concession française. L'ancienne chapelle des sœurs fut provisoirement réparée, et à l'endroit où chacune d'elles est tombée, s'élève une colonne de marbre qui porte le nom de la victime.

Les nouvelles constructions s'élevèrent rapidement, et l'église saint Louis fut terminée en un an ; sa façade est décorée de huit colonnes monolithes en granit mesurant 7 mètres ; le travail en est fini et soigné. L'ancienne cloche, tombée de la tour en flammes et réparée, sert encore à appeler les fidèles aux offices.



Vers cette époque, sur une réclamation venue du palais, le Tsoung-li ya-men adressa à la Légation de France une dépêche pour demander la démolition des tours du Pé-t'ang ; l'évêque de Péking partit pour la France le 1er novembre 1874, afin de traiter cette affaire. Un mois plus tard, le 7 décembre, avait lieu le

passage de Vénus, que MM. Fleuriais et Lapied, officiers de marine, observèrent à Péking. Cet événement fut interprété d'une manière défavorable par le peuple de la capitale, et on s'attendit à la mort de l'empereur, qui était déjà malade et qui mourut en effet en janvier 1875. Les impératrices firent parvenir à la Légation de France une ^{p.244} note où il était dit :

« L'empereur étant mort, il ne sera pas donné suite pour le moment à l'affaire des tours du Pé-t'ang.

La jeune impératrice suivit de près l'empereur dans la tombe ; elle s'étouffa, dit-on, en avalant des feuilles d'or. L'impératrice-mère (Si-t'aè-heou) resta ainsi seule régente et maîtresse absolue du pouvoir.

Le règne de l'empereur T'oung-tche, mort à 20 ans, n'eut rien de remarquable, et cependant il fait époque, car pour la première fois l'audience impériale fut accordée aux représentants des puissances étrangères. On ne put obtenir l'entrée du palais proprement dit, et la cérémonie eut lieu au Tse-kouang-ko, grande salle de réception du jardin de l'ouest, voisin du lac attenant à la demeure impériale. Après bien des pourparlers au sujet du cérémonial, il fut enfin réglé que les ministres se présenteraient en grand uniforme, l'épée de parade au côté, et ne seraient point astreints aux prostrations nommées K'o-t'eu.

Une partie du succès revient à l'ambassadeur du Japon, M. Soyesima, qui, prince-ministre des affaires étrangères de son pays, était arrivé sur un grand cuirassé et exigeait une réception immédiate. Enfin, le décret suivant parut dans la *Gazette de Péking* :

« Édit impérial : Le Tsoung-li ya-men m'avertit que les ministres des différents royaumes demandent instamment à venir me saluer, pour me présenter les lettres de leurs souverains ; telle est la requête. Je permets à tous les ministres qui ont des lettres de leurs souverains de me les remettre. Qu'on respecte ceci !

L'audience, fixée d'abord au 22 juin, fut renvoyée au 29 ; pour éviter la chaleur, les ministres acceptèrent l'invitation de l'évêque, qui leur avait offert le Pé-t'ang pour revêtir leur uniforme. Ce jour-là, dès cinq heures du matin, arrivèrent à la résidence des missionnaires Leurs Excellences MM. de Geoffroy, ministre de France ; Vlangaly, ministre de Russie ; Wade, ministre

d'Angleterre ; Low, ministre des États-Unis, et Fergusson, ministre des Pays-Bas. Quant à S. E. M. Soyesima, qui était ambassadeur, le gouvernement chinois lui avait fait préparer un petit local d'attente et il devait entrer le premier en audience privée.



Tch'oung-heou.

Vers 6 heures S. E. Tch'oung-heou, ancien ambassadeur chinois à Paris, vint au
p.245 nom de l'empereur prier les ministres de se rendre au palais. Leurs cinq chaises vertes partirent de la grande cour du Pé-t'ang avec nombre de chaises bleues affectées aux interprètes. Les différentes escortes française, anglaise et russe accompagnaient. Les rues avaient été interceptées de tous côtés, comme c'est la coutume en Chine pour les sorties de l'empereur ; ce qui n'avait pas empêché une foule immense de se porter sur le parcours ; plus de deux cents voitures, plus de trois mille spectateurs, dont l'attitude était du reste fort convenable, assistèrent au défilé. Dix minutes après, l'ambassadeur japonais, les cinq ministres et les interprètes entraient au jardin-palais du Tse-kouang-ko, lieu fixé pour l'audience et séparé du Pé-t'ang par un simple mur. — L'empereur devait arriver vers six heures, mais des dépêches importantes reçues le matin l'empêchèrent d'être exact, ce dont le prince KOUNG fit à plusieurs reprises des excuses au corps diplomatique. Enfin, Sa Majesté entra dans la salle du trône avant neuf heures, et monta sur une estrade

élevée de trois marches, où se trouvait un siège splendide devant une grande inscription en marbre blanc ; elle s'y plaça, ayant à sa droite et à sa gauche les princes du sang, devant elle une grande table jaune, au bas de l'estrade les principaux ministres chinois, et autour de la salle sa garde noble.



Tseng-kouo-fan.

S. E. l'ambassadeur japonais entra le premier, et son audience spéciale dura cinq minutes à peine, le temps de remettre ses lettres de créance ; puis les ministres européens s'avancèrent en faisant trois grands saluts, comme il avait été convenu.

p.246 M. Vlangaly, doyen du corps diplomatique, lut d'abord *en français* une adresse commune à l'empereur, adresse que l'interprète traduisit de suite en chinois ; alors le prince Koung, montant les gradins du trône, se mit à genoux et en fit une traduction tartare à l'empereur, puis chacun remit ses lettres dans leur sachet ou enveloppe de velours brodé d'or.

L'empereur, toujours par l'entremise du prince Koung, dit alors

« qu'il recevait avec plaisir ces lettres de créance ; qu'il espérait que la paix entre la Chine et les différents royaumes d'Europe ne serait pas

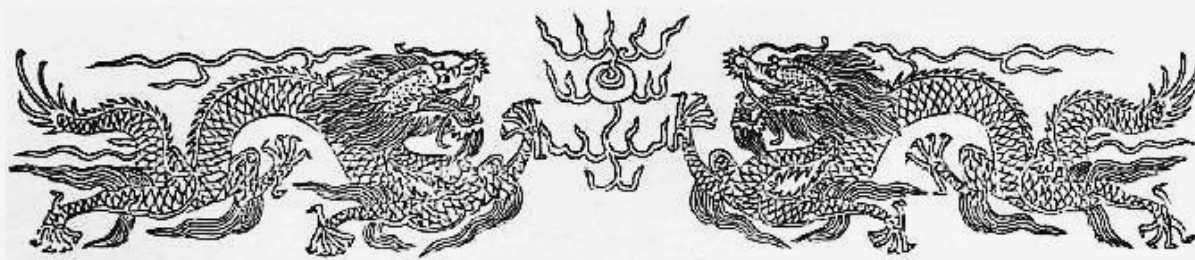
troublée ; qu'il priaît les ministres de présenter ses remerciements à leurs souverains ou présidents.

Tout fut terminé en un quart d'heure environ, puis chacun se retira après les trois saluts fixés dans le cérémonial.

Une audience spéciale était bien due au représentant de la France : Tch'oung-heou avait présenté, il est vrai, au Président de la République les excuses du gouvernement chinois, mais dans un moment si pénible, que la France, occupée à panser ses blessures, ne pouvait songer à exiger davantage. A l'occasion de cette première et solennelle audience, M. de Geoffroy lut à l'empereur une adresse sur les tristes événements de Tien-tsin pour bien faire comprendre à la Chine que le pays qu'il représentait n'avait rien oublié.

Les audiences générales et particulières étaient donc accordées ; les ministres furent encore reçus dans la suite au Tse-kouang-ko, et même dans un autre local, mais l'entrée du palais resta interdite. Il fallut attendre plus de dix ans, profiter de circonstances exceptionnelles, et montrer une énergie peu commune pour obtenir enfin l'accès du vrai palais impérial.

@



CHAPITRE XIII

I. L'empereur Kouang-su. Les Filles de la Charité. Église saint Joseph (Toung-t'ang). Mort de Mgr Delaplace. Congrégation de saint Joseph. Trappistes.

II. Guerre du Tonkin. Mgr Tagliabue. Le transfert du Pé-t'ang. Convention. Décret impérial. Inauguration.

@

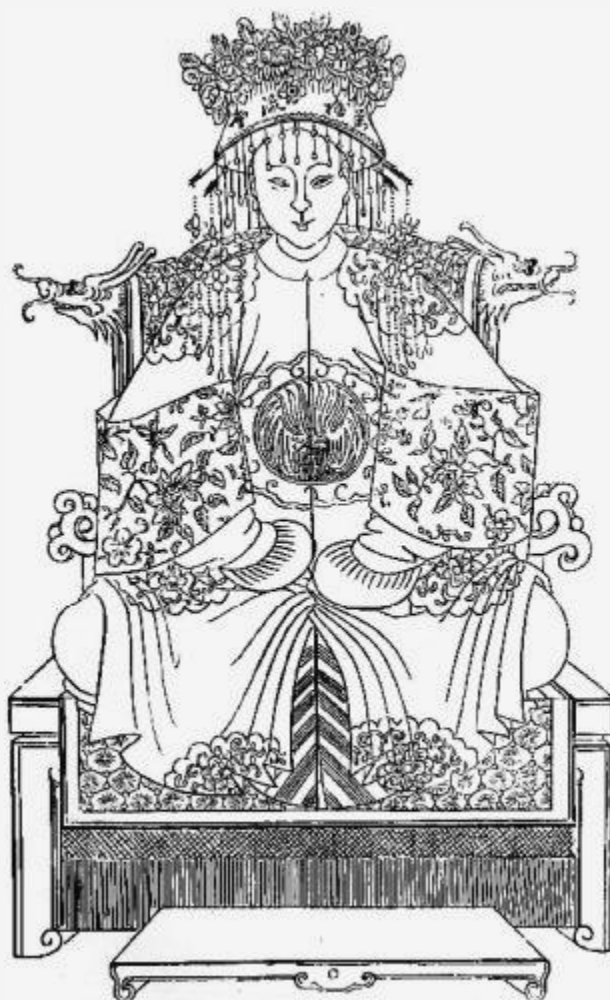


I

rand ^{p.247} fut l'émoi à la mort de T'oung-tche, qui ne laissait pas d'héritier direct. La compétition des princes permit à l'impératrice-mère de choisir elle-même le nouveau souverain ; son choix se porta sur l'enfant de sa sœur qui avait épousé le 7e prince, frère cadet du prince Koung. On accepta le nouvel empereur, et la régence fut établie jusqu'à sa majorité.

Dans les années qui suivirent, les établissements religieux furent reconstruits et augmentés dans de

grandes proportions. Les Sœurs de Charité, ramenées à Tien-tsin, ouvrirent un grand hôpital pour les Européens et les Chinois. Cet hôpital a déjà rendu d'immenses services, car le port de Tien-tsin est très fréquenté, et jusque-là officiers ou matelots n'avaient eu personne pour les soigner. Une chapelle fort grande fut construite pour cet hôpital ; elle a 100 pieds de long et une façade élégante. Chaque année le dispensaire seul fait plus de 30.000 pansements et reçoit plusieurs centaines de malades. A Péking également, un hôpital du même genre fut ouvert, ainsi qu'un troisième dispensaire chez les sœurs, près du Pé-t'ang. Bon an mal an, il passe par les mains des Sœurs de Charité plus de 100.000 malades ou blessés. Les orphelinats se multiplièrent aussi, et les enfants assistés, nourris, logés ^{p.248} dans ces divers établissements, dépassent le nombre de 2.000 ! Quant aux écoles gratuites fondées par la mission, plus de 7.000 enfants les fréquentent, païens et chrétiens y sont reçus indistinctement.



L'impératrice-mère (Si-t'aè-heou).

Une église manquait encore dans la ville de Péking, et dès son arrivée Mgr Delaplace n'eut rien tant à cœur que de la construire. Au Toug-t'ang, ancienne église saint Joseph, le terrain seul avait été rendu, terrain bien situé du reste, près de la porte Toug-hoa-men, sur une grande rue. Il fallait que cette église fût assez vaste pour contenir les 2.000 chrétiens qui tous les dimanches et fêtes fréquentent assidûment la paroisse. Faute des fonds nécessaires, les travaux n'avancèrent que lentement ; commencée en 1880, elle ne fut terminée qu'en 1884. Cette église mesure 70 mètres ^{p.249} de long sur 20 mètres de large et autant de hauteur sous voûte. Seize colonnes d'ordre ionique fleuri supportent les poutres de la charpente : les chapiteaux sont en vieil or. Ces colonnes n'ont pas moins de 50 centimètres de diamètre, sur une hauteur de 17 mètres ; elles sont en pin rouge de l'Amour. La voûte est cintrée et divisée en caissons ornements. Le maître-autel, tout en marbre de Naples, est décoré de colonnettes et de divers motifs en émail cloisonné, dus à la générosité de M. de Sémallé, chargé d'affaires de France. La façade rappelle de loin l'église de la

Trinité à Paris, mais elle a trois coupoles, dont la plus élevée mesure 30 mètres. Les cintres, la rosace et les frises sont en marbre, ainsi que les chapiteaux des pilastres ioniques qui la décorent. Toute l'église est bâtie en briques impériales de 25 kilos chacune. Une cour ne mesurant pas moins de 35 mètres de côté précède le monument, et une grande porte donne accès sur la grand'rue.

Mgr Delaplace eut la consolation de bénir solennellement cette église ; quelques jours après, cet évêque tomba malade et ne se releva plus ; le 24 mai 1884 il mourut au Pé-t'ang, entouré de ses confrères. Mgr Delaplace n'était pas un homme ordinaire ; né à Auxerre (Yonne) le 21 janvier 1820, il avait été sacré évêque en 1852. Pendant les 38 années qu'il passa en Chine, il se fit remarquer par de précieuses qualités d'administrateur, et rendit bien des services non seulement aux missions et aux Européens, mais encore aux Chinois. Attaché comme aumônier au corps franco-chinois formé dans le sud contre les rebelles, il obtint pour ce fait plusieurs récompenses du gouvernement ; entre autres, deux décorations, l'une d'argent l'autre d'or, en forme de gourdes et ornées de dragons avec caractère chinois. Un jour au Tsoung-li ya-men, un mandarin demandait à Mgr Delaplace ce que c'était. Le prince Koung irrité lui dit :

— Vous devriez savoir que l'évêque a été récompensé pour ses mérites et qu'il est mandarin de l'empire.

Les funérailles de Mgr Delaplace furent magnifiques ; tous les ministres des puissances étrangères y assistèrent. Sa tombe est au cimetière français.

Durant son administration, deux œuvres nouvelles prirent naissance dans le vicariat de Péking. Les Sœurs de Charité avaient été tuées à Tien-tsin, menacées ailleurs ; leur nationalité, leur costume les faisaient remarquer ; il leur était bien difficile d'aller dans l'intérieur, prendre soin des écoles et des orphelinats, comme elles le font dans les grandes villes ou ports ouverts, Mgr Delaplace voulut assurer pour l'avenir toutes ces œuvres et fonda la congrégation chinoise dite de saint Joseph. Les personnes qui en font partie donnent leurs soins aux enfants, surtout dans la province. Leur maison-mère qui est à Péking pourvoit au personnel de sept autres établissements, et compte 60 membres ; l'existence de cette congrégation est assurée par une fondation.

La seconde œuvre est l'établissement des trappistes en Chine. On acheta une propriété dans les montagnes de l'ouest, propriété qui, en suivant la crête des collines, mesure environ 30 kilomètres de pourtour, mais renferme peu de terres

p.250 cultivables ; on y construisit quelques bâtiments, laissant aux futurs trappistes le soin de faire le reste, selon leur goût et leurs règles.

Le 21 février 1883, la Trappe de Sept-fonds acceptait la fondation, et un mois plus tard, quelques trappistes arrivaient en Chine. Le nouveau monastère reçut le nom de Notre-Dame de la Consolation. Les débuts furent pénibles, mais bientôt de nombreux novices se présentèrent. Le révérend père Bernard fut nommé prieur, puis abbé mitré ; actuellement plus de 50 trappistes prient et travaillent selon leurs constitutions ; les trois quarts sont chinois.



Porte du monastère de trappistes.

Au milieu de cette Chine remplie de couvents de bonzes peu respectables et peu respectés, il était bon, comme l'écrivait Son Éminence le cardinal Siméoni en approuvant l'œuvre, « d'opposer la véritable règle austère des trappistes à l'austérité fardée des lamas et des bonzes. » Ces religieux travaillent ; on les voit partir la pioche sur l'épaule, leur abbé en tête, pour les champs et la montagne ; ils ont exécuté déjà des travaux considérables, détourné un torrent, tracé des routes et construit un vaste monastère entouré de murs. Une fois seulement, des rumeurs se répandirent contre eux ; elles avaient pour cause quelques coups de mine qu'ils avaient dû faire éclater ; le mandarin de Suen-hoa-fou se rendit sur les lieux, examina tout par lui-même. Il fut reçu avec affabilité, mangea et coucha chez les religieux ; depuis ce temps, jamais le moindre trouble n'a interrompu la paix de ce monastère.

II

@

Peu après la mort de Mgr Delaplace, la guerre de l'Annam éclata. Les droits de protectorat sur l'Annam et le Tonkin ne pouvaient être contestés à la France, mais la Chine voyait avec peine un voisin européen venir s'implanter au sud de son empire, quand un autre voisin, le Russe, touchait déjà au nord ses frontières. Après bien des pourparlers qui n'aboutirent pas, on dut recourir à la

force, et la légation de Péking fut abandonnée ; le pavillon amené, l'écusson enlevé, les diplomates prirent le chemin du sud.

Peu de jours après, des nouvelles de Fou-tcheou arrivèrent ; en quelques minutes, l'amiral Courbet avait anéanti la flotte chinoise. Péking eut peur ! Dans une seule journée, plusieurs télégrammes et courriers venus des bords de la mer depuis Ta-kou jusqu'à Chang-haè-kouan, répétaient :

— L'amiral Courbet arrive !

La panique dura peu et, la flotte française ne remontant pas au nord, on reprit courage. En effet, la Chine est grande, et les coups portés dans le sud ne font pas beaucoup d'impression sur la cour, que le voisinage seul du danger est capable d'émouvoir. L'empereur ne regarda point la guerre comme sérieuse, et Péking fut plus tranquille que jamais. Le prince, père de l'empereur, qui prêtait son concours à l'impératrice-mère dans la régence, avait, au début des hostilités, lancé un décret portant que,

« les missionnaires ne s'occupant pas de politique, il fallait les laisser en paix, ainsi que leurs chrétiens.

La nouvelle du prétendu désastre des Français à Langson arriva ; les Chinois voulurent faire accroire qu'ils étaient vainqueurs, mais personne, pas même eux, ne se fit illusion.

Enfin, un traité fut signé à Tien-tsin le 9 juin 1885, par S. E. M. Patenôtre. La France gardait le Tonkin et s'établissait aux confins du Yun-nan. Ce qui peina le plus la Chine, ce fut le bris du sceau impérial donné au roi d'Annam par l'empereur, et la prohibition faite aux Annamites d'aller chercher le calendrier à Péking ; c'est-à-dire, la suzeraineté nominale de la Chine perdue pour jamais.

p.251 En 1885, Mgr Delaplace eut pour successeur Mgr Tagliabue, qui travaillait en Chine depuis 33 ans. Il continua avec zèle les œuvres commencées. Vers cette époque, la fameuse question des tours de l'église du Pé-t'ang se présenta de nouveau, cette fois considérablement grossie ; en voici la cause : L'empereur allait atteindre sa majorité, se marier et prendre en mains les rênes de l'État. L'impératrice-mère, la célèbre Si-taè-heou, devait alors, selon la coutume, sortir du palais et céder la place à la nouvelle impératrice. Les princes et les hauts mandarins étaient fort embarrassés ; on ne pouvait éloigner une impératrice de cette valeur, qui était certainement appelée à rendre encore d'immenses services. Après bien

des pourparlers, l'impératrice-mère, comprenant la situation mieux que personne, déclara qu'elle sortirait du palais pour se loger au Nan-haè qui y est attenant. Les trois lacs, le pont et le Tse-kouang-ko passeraient à son usage personnel ; de plus, le Pé-t'ang devait être réuni aux jardins impériaux. On enclorait en outre dans les murs de l'enceinte réservée, toutes les maisons avoisinant le Pé-t'ang, et où logeaient plus de 2.000 familles chinoises. C'était un ultimatum, il fallut en passer par là, sous peine de voir les plus graves difficultés surgir lors de la majorité et du mariage de l'empereur. On commença par fermer le fameux pont de marbre ; ce qui gêna la circulation de toute la ville, mais peu importait ; on expropria toutes les familles chinoises en donnant à chacune 150 francs par chambre quelle qu'elle fût. On répara le Tse-kouang-ko, on construisit une superbe habitation ; bref, on dépensa sans compter.

Le 7e prince (Ts'i-yè). 1888.

p.252 Tout cela n'était encore rien, la vraie, la seule difficulté sérieuse était le Pé-t'ang ; c'était un bien de l'Église, et les Chinois le savaient parfaitement ; K'ang-si l'avait donné aux missionnaires, et la France en avait par ses armes obtenu la restitution. Le 7e prince prit l'affaire en mains et chargea le vice-roi Li-houng-tchang de la traiter, lui promettant son appui et lui donnant pleins pouvoirs. On s'adressa d'abord au pape, qui est le maître de tout bien de missions. Par télégramme, le pape manda à Rome le plus ancien missionnaire de Péking, lequel lui présenta un projet de convention. Le gouvernement chinois promettait de donner aux missionnaires le Si-che-k'ou, nouvel emplacement plus vaste que l'ancien et situé de même dans la ville impériale. Il promettait de plus de donner toutes les sommes nécessaires à la reconstruction des bâtiments. Un édit imprimé dans la *Gazette de Péking* ferait connaître à toute la Chine que l'empereur ne chassait point les missionnaires, mais qu'au contraire, forcé par la nécessité, il leur demandait leur établissement, faisant en échange le don impérial d'une autre propriété. La nouvelle église serait décorée sur son fronton des caractères Tche-kien, qui signifient « bâtie par ordre de l'empereur ». D'autres articles de moindre importance étaient indiqués ; par exemple : le don du musée et des orgues à l'empereur, l'érection



de pavillons de couleur jaune-impérial, et de stèles en marbre blanc pour perpétuer la mémoire de l'échange accompli.

Le projet de convention ne fut pas rédigé sans peine ; ce n'est qu'après de longues discussions que le vice-roi consentit à laisser la mission dans l'enceinte de la ville impériale. On lui fit comprendre que K'ang-si y ayant placé lui-même les missionnaires, son descendant, Kouang-su, ne pouvait moins faire que de les y conserver ; agir autrement, eût été blâmer son aïeul ! Il n'accorda que difficilement un décret impérial, et cependant ce décret était absolument nécessaire ; s'il n'avait pas paru dans la gazette officielle, les provinces n'auraient pas manqué de dire que les missionnaires étaient chassés, le Pé-t'ang confisqué, et les conséquences d'une telle rumeur eussent été désastreuses. Il faut reconnaître que le 7^e prince père de l'empereur, ainsi que le vice-roi, ont été sincères en cette circonstance, l'intérêt de l'État leur en faisant du reste un devoir ; le projet de convention une fois rédigé, ils le firent approuver par l'empereur Kouang-su.

Le souverain pontife Léon XIII trouva le projet acceptable et donna son assentiment, puis il députa le même missionnaire qui le lui avait apporté pour le présenter aux deux autres parties intéressées : le supérieur général des lazaristes, auquel le Pé-t'ang avait été légalement remis depuis plus de 100 ans, et le gouvernement français, dont le droit de protectorat sur les établissements religieux était incontestable et incontesté.

Le supérieur général des lazaristes acquiesça sans difficulté, et le gouvernement français laissa à M. Constans, ambassadeur à Péking, le soin de terminer l'affaire. A son retour, le missionnaire avertit Li-houng-tchang du succès de sa mission ; en lui remettant l'acceptation du pape et du supérieur général, il déclara formellement que rien ne serait conclu sans l'assentiment du ministre de France, et qu'il eût à s'entendre avec lui. Avec une habileté consommée, M. Constans obtint du vice-roi de sérieux avantages et rendit à la mission des services signalés. Par son énergie et la connaissance des Chinois qu'il avait compris en quelques mois, il veilla à ce que tous les articles du projet fussent ponctuellement exécutés ; ce projet accepté par les parties intéressées devint alors seulement acte officiel. Bien plus, le ministre de France obtint du Tsoung-li ya-men plusieurs autres concessions importantes en faveur de la mission française ; le délai de deux ans pour la rétrocession du Pé-t'ang fut

abrégé, mais, ce que les missionnaires n'auraient jamais cru possible, les Chinois enlevèrent ^{p.253} une grande pagode qui eût masqué la nouvelle cathédrale. Grâce à la bonne entente des autorités, à la bonne volonté de tous, à la bonne foi tout exceptionnelle des Chinois, spécialement du vice-roi, à l'action intelligente de l'ambassadeur, cette grande question fut terminée à la gloire de la France comme de la religion et au grand contentement de l'empereur.

Voici le texte de la Convention et du Décret impérial :

Art. I. — A partir du 1^{er} de la 1^e lune de la 13^e année de l'empereur Kouang-su, commence le délai de deux ans accordé aux missionnaires pour évacuer le Pé-t'ang et le Jen-tse-t'ang qu'ils devront livrer en entier, maisons, arbres, etc..., sans en rien enlever, excepté le mobilier.

Art. II. — Le 1^{er} de la 11^e lune de la présente année, après avoir mesuré les quatre côtés du Si-che-k'ou, on livrera à l'évêque du Pé-t'ang les deux tiers du sud de ce terrain avec les arbres et tout ce qui s'y trouve, sans rien enlever, déraciner ou démolir.

Art. III. — Le Pé-t'ang a été donné par l'empereur K'ang-si aux missionnaires pour y demeurer ; il a envoyé des officiers du palais pour veiller à la construction de la grande église ; il a donné à la dite église la précieuse inscription Pien ; à cause de ces bienfaits, tout le monde vénère sa mémoire. La cour actuelle a besoin d'enclorre maintenant le dit terrain dans le palais ; les missionnaires, se conformant à la volonté impériale, recevront en échange un terrain dans le Si-che-k'ou pour construire une église. L'empereur, dans sa grande bienveillance, comme K'ang-si son aïeul, donnera un décret public pour que tout le monde sache l'histoire de ce bienfait envers les missionnaires, et que la mémoire de cette munificence soit conservée à jamais.

Art. IV. — Les missionnaires, pour honorer les dons impériaux, feront, comme ils l'ont fait jadis pour l'église du Nan-t'ang, graver sur marbre et surmonter de pavillons jaunes l'édit de l'empereur ; ils feront aussi graver sur marbre le pien impérial, pour être placé à l'endroit le plus honorable. Ils bâtiront une grande église au Si-che-k'ou, mais elle ne pourra avoir plus de cinquante pieds de haut sous poutres, et les tours des cloches ne pourront dépasser la crête du toit.

Art. V. — Pour la reconstruction des établissements du Pé-t'ang sur le nouvel emplacement du Si-che-k'ou, les missionnaires désirent ardemment que le gouvernement chinois s'en charge ; pourvu que l'on reconstruise les mêmes bâtiments avec les mêmes jardins, ils se déclareront satisfaits : mais si le gouvernement chinois ne peut entreprendre ces nouvelles constructions, les missionnaires devront faire eux-mêmes les plans et les exécuter ; en ce cas, lorsqu'on livrera le terrain du Si-che-k'ou, on leur versera le tiers de l'indemnité accordée : le deuxième tiers six mois après, et le

troisième après six nouveaux mois, de sorte qu'après dix-huit mois tout sera soldé. Pour reconstruire le Pé-t'ang et Jen-tse-t'ang tels qu'ils sont, une somme de 450.000 taëls et plus est nécessaire, mais pour être agréable à Son Excellence le vice-roi Li, les missionnaires se contenteront de la somme diminuée de 100.000 taëls, c'est-à-dire qu'ils ne recevront en tout que 350.000 taëls en argent K'ou-p'ing, pao-in-tse.

Suivait une disposition annexe par laquelle le gouvernement chinois demandait pour l'impératrice les orgues et le musée d'histoire naturelle.

Décret impérial.

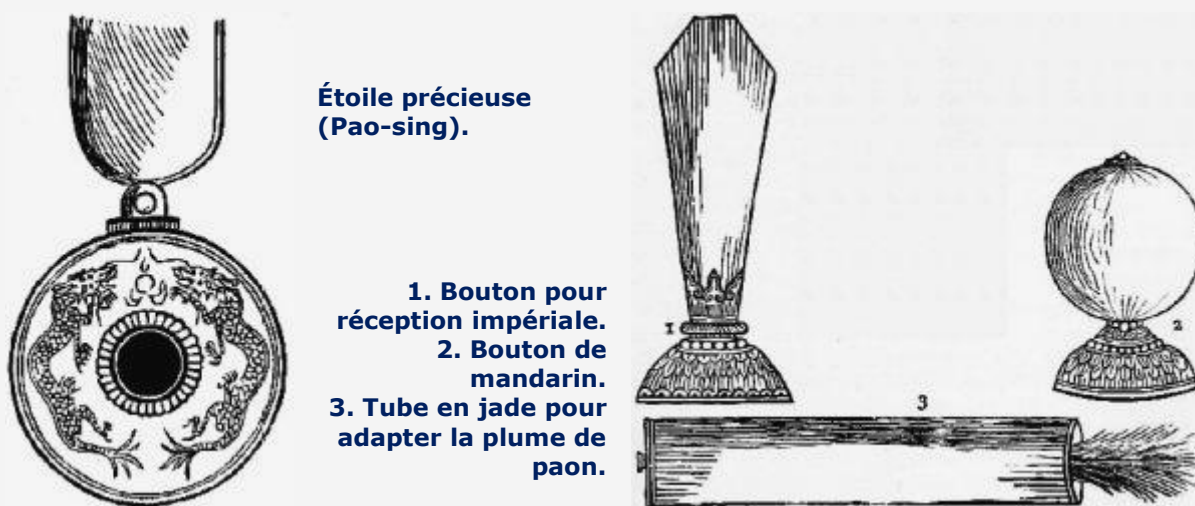
« Li-houng-tchang présente un rapport d'après lequel il s'est mis d'accord avec les missionnaires de l'Église (catholique) sise au Tsan-tche-k'eu pour transporter ailleurs cet établissement, il s'est entendu définitivement avec le ministre (français) résidant à Péking par échange de correspondance.

J'ai lu ce rapport, et j'en ai pris une connaissance attentive. L'église sise au Tsan-tche-k'eu, dans l'enceinte de la porte Si-ngan, a été élevée au temps de K'ang-si avec l'approbation d'un décret impérial. Jusqu'aujourd'hui, depuis plus de cent ans, les missionnaires de cette église, reconnaissants de la protection et de la grande bienfaisance de la cour, ont tous en paix observé les lois. L'an dernier, nous avons réparé le Nan-haè et autres lieux afin que l'impératrice ornée des titres : tse-si, toan-jeou, kang-i, tchao-ieu, tchouang-tcheng, puisse en faire un lieu de repos, pendant les loisirs que lui laissent les affaires gouvernementales ; tous les terrains qui avoisinent le côté sud-ouest (du palais) devront encore être dégagés ; (or) cette église se trouve très proche de la demeure impériale. Par Li-houng-tchang, un Anglais Dun J.-Baptiste fut d'abord appointé pour aller à Rome traiter cette affaire ; il (Li-houng-tchang) manda aussi un commissaire des douanes, M. Detring, de fixer avec le missionnaire, M. Favier, les termes d'une convention pour le transfert ; ils convinrent qu'on fixerait des limites dans le Si-che-k'ou au sud, et qu'une indemnité serait donnée pour la réédification. Le missionnaire a déclaré clairement que l'église rebâtie n'aurait que cinquante pieds de haut, qu'elle serait de plus de trente pieds plus basse que l'ancienne à l'extérieur, que les tours où l'on suspend les cloches ne dépasseraient point le faite de l'édifice. Quand tout cela eut été délibéré, M. Favier alla aussi à Rome et en référa au supérieur général de sa Congrégation, M. Fiat. Celui-ci, dans sa réponse, exprime une sincère reconnaissance pour les bienfaits et la protection de la cour ; il y est dit : « J'ai à cœur de m'efforcer de donner une marque de gratitude... etc., etc. » Ses sentiments et ses paroles sont très sincères et cordiaux. Li-houng-tchang vient aussi d'échanger une correspondance (à ce sujet) avec le ministre (français) M. Constans ; celui-ci, dans sa réponse, dit qu'il approuve tout ce qui a été déterminé ; conservant ainsi les rapports p.²⁵⁵ harmonieux entre les deux royaumes, il a montré une parfaite science de ce qui

convenait et il est louable. Puisque, d'après le rapport de Li-houng-tchang, cette affaire a été délibérée et arrêtée dans ses détails et qu'aucune des parties ne manifeste d'avis contraire, qu'on agisse selon ce qui est demandé ; l'indemnité de réédification sera versée selon les époques déterminées, afin que les missionnaires rebâtissent leur établissement ; quant au reste, qu'on agisse en tout comme il a été délibéré.

Ngen-iou, Tao-t'aè, surnuméraire appointé dès le commencement pour traiter cette affaire, s'y est efforcé ; que le Conseil d'État retienne son nom afin qu'en cas de vacance, il le mette en avant.

L'évêque Mgr Tagliabue a d'un cœur sincère rendu service ; le missionnaire Favier et l'Anglais Dun ont fait de longs voyages à travers les mers, sans reculer devant les fatigues ; c'est pourquoi Mgr Tagliabue recevra comme récompense le bouton insigne de 2e classe, M. Favier celui de 3e classe, M. Dun l'étoile précieuse de première grandeur du 3e degré ; M. Favier et M. Dun recevront en outre l'un et l'autre une somme de 2.000 taëls ; ils les recevront par Li-houng-tchang. Le commissaire des douanes M. Detring, le consul (français) M. Ristelhueber ont, du commencement à la fin, réuni leurs efforts par leurs entrevues et communications ; c'est pourquoi M. Detring sera en récompense élevé à l'insigne de 2e classe, et M. Ristelhueber recevra l'étoile précieuse de 3e grandeur au 2e degré. Quant aux autres qui ont apporté leur concours, comme le négociant anglais Miche, etc., que Li-houng-tchang examine avec soin et présente un rapport pour demander des récompenses. Que le ministère des affaires étrangères soit averti et observe ceci !

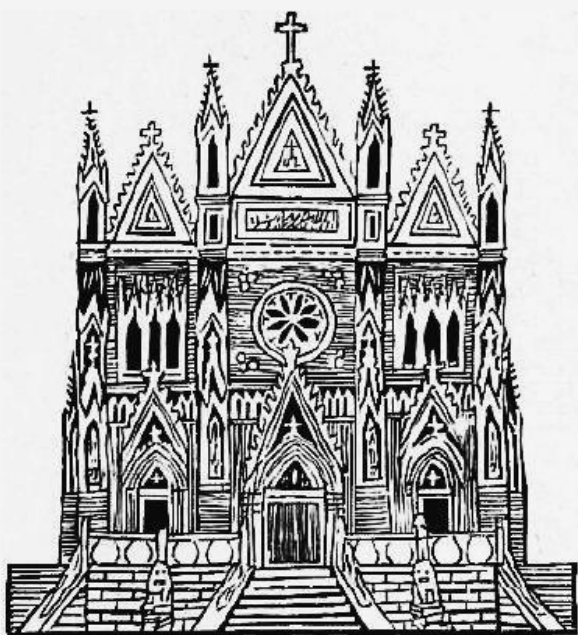


Toutes les pièces concernant l'affaire, les actes de propriétés et les procès-verbaux de mesurage furent livrés par l'entremise du représentant de la France à Mgr Tagliabue, vicaire apostolique de Péking. Le terrain concédé mesure 350 mètres du nord au sud et 220 mètres de l'est à l'ouest non compris le terrain

jadis occupé par la pagode et qui mesure 17 mètres de large sur 25 de long. Le 30 mai 1887, on bénit la première pierre ; l'assemblée était nombreuse et la cérémonie fut brillante. Avec M. Constans et tout le personnel de sa légation, on y remarquait des ministres européens et les membres du Tsoung-li ya-men, qui avaient gracieusement accepté l'invitation. L'église était placée solennellement sous le vocable du St Sauveur, ancien titre de la première.

p.256 Cependant, le gouvernement chinois était fort embarrassé ; pressé d'un côté par l'empereur qui voulait prendre en mains le pouvoir, et par l'impératrice-mère qui désirait au plus vite habiter ses nouveaux palais, il était retenu d'un autre côté par le délai de deux ans accordé aux missionnaires. On pria plusieurs fois d'activer les travaux, et M. Constans finit par promettre que l'ancien Pé-t'ang serait évacué en février 1888 : il obtint par contre de grands avantages, ainsi qu'une indemnité pécuniaire bien justifiée du reste, car cette précipitation exigeait des dépenses nouvelles. La construction fut activée, et souvent même les travaux furent continués de nuit par plus de 1.400 ouvriers. Le gouvernement de Péking facilita la construction en donnant des passes gratuites pour les douanes de la capitale, comme Li-houng-tchang l'avait fait pour celles de Tien-tsin.

Façade du nouveau Pé-t'ang



La date fixée au mois de février 1888 ne satisfaisait pas complètement les Chinois ; sollicité de nouveau par eux, et décidé à tout pour plaire au gouvernement impérial, M. Constans demanda aux missionnaires de presser encore les travaux, et plus de 600 chambres furent terminées en 240 journées ; au mois de décembre 1887, on put livrer aux membres du Tsoung-li ya-men les clefs de l'ancien Pé-t'ang. La nouvelle cathédrale ne fut terminée que dix mois plus tard, et on procéda à la cérémonie de la bénédiction solennelle. Voici quelques passages de la relation qui en fut faite par le *Chinese Times*, journal anglais de Tien-tsin, dans son numéro du 15 décembre 1888 :

« Dimanche, 9 décembre à 10 heures du matin, a eu lieu la consécration de la nouvelle cathédrale du Pé-t'ang, la plus grande église de Chine ; presque tous les résidents étrangers, plusieurs grands personnages du Yamen et un nombre considérable de Chinois sympathiques étaient présents à cette cérémonie. Avant de raconter la consécration, donnons quelques détails sur ce nouvel édifice. A l'intérieur, la cathédrale mesure en longueur totale 84 mètres, la largeur du transept est de 33 mètres, celle de la nef de 20 mètres et la hauteur de 22 mètres sous clef de voûte. Le nouvel emplacement est d'un tiers plus grand que l'ancien et d'un seul tenant. La cathédrale est située à une centaine de mètres de la rue ; on y arrive par une avenue spacieuse, après avoir franchi trois grandes grilles et portes de fer construites à Paris et séparées l'une de l'autre par un large espace de terrain. Le portail repose sur une terrasse de granit gris haute d'environ 1 m 60 et décorée d'une balustrade massive en marbre blanc ; on y monte par un escalier de granit qui conduit à la porte principale de la basilique. Le premier objet qui fixe l'attention, est un très beau relief de marbre blanc sculpté avec un fini et un art remarquables ; c'est un morceau de 4 m de long sur 1 m 60 de large, qui représente le Bon Pasteur et ses brebis. Les murs de l'église et les piliers reposent sur de larges couches d'un béton fait de sable et de chaux ; on a obtenu ainsi une fondation très solide et essentiellement monolithique. Sur cette fondation, un lit de granit haut de 1 m règne sans discontinuer sur le pourtour de l'édifice ; plus haut vient un lit de solide maçonnerie faite de cette pierre calcaire dure et résistante que l'on trouve à Péking, et au-dessus s'élèvent d'épaisses murailles faites de briques. Les briques sortent de la tuilerie impériale ; chacune pèse 25 kilos et porte le cachet de l'empereur. Intérieurement, la cathédrale est de style gothique du XIV^e siècle. On compte dans l'église 36 piliers ; chacun d'eux repose sur un socle de marbre blanc, et a pour couronne un chapiteau de feuillage sculpté ; ces piliers ont 49 pieds de haut, soit 16 mètres 30, car, aux termes de la convention passée avec les commissaires de la cour impériale, on ne devait pas dépasser 50 pieds. Il faut dire ici en passant que pour cette stipulation comme pour les autres, on a jugé bon de se tenir au-dessous des limites assignées. Chaque pilier se compose ^{p.257} d'une pièce de 0 m 60 carrés en thuya, bois plus connu sous le nom de cèdre d'Orégon ; quatre baguettes demi rondes de 0 m 15 formant colonnettes sont appliquées sur le pilier et supportent les arceaux ; les pièces de bois sont peintes en bleu-marine, les baguettes sont dorées. L'édifice a 12 fenêtres géminées dites « à lancette » ; chacune a environ 10 mètres de haut ; les vitraux sortent des ateliers de Latteux-Bazin et Cie de Paris. L'abside et le transept sont éclairés par 12 autres fenêtres ogivales hautes de 5 mètres ; ces 12 fenêtres ont des sujets fort bien composés ; on y remarque le Christ dans sa gloire, la Ste Vierge, les

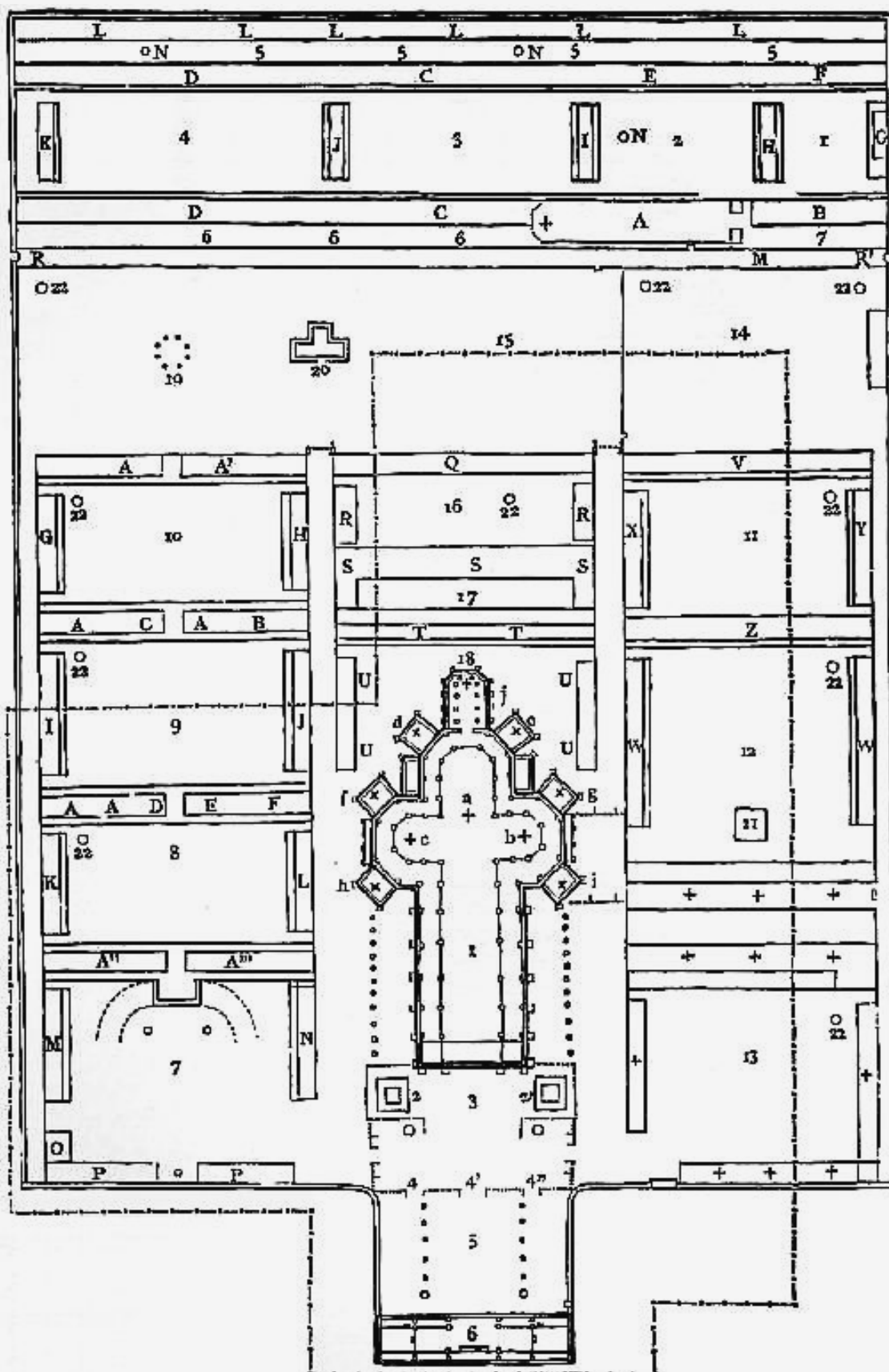
douze apôtres, St Joseph, Ste Anne, St Joachim, patron de Léon XIII, etc... Nous devons également donner une mention spéciale à la chapelle du saint Sacrement, qui a 17 m de long et reçoit le jour par 11 fenêtres de 5 m de haut, remarquables aussi par des sujets bien dessinés et finement exécutés ; ils représentent Notre-Seigneur, St Jean et N.-D. des Sept-Douleurs.

Dans l'église, outre le grand autel situé sous le transept, d'une exécution soignée et fort beau dans ses lignes générales aussi bien que dans son ornementation, on compte neuf autels, tous richement et délicatement sculptés à Péking par des artistes chinois ; ils sont laqués et dorés. On remarque aussi les balustrades sculptées, une chaire à prêcher et un chœur fort riche garni de stalles. Les nouvelles orgues ont été fabriquées par Cavaillé-Coll de Paris ; c'est le plus considérable instrument de ce genre qui existe en Chine ; le buffet, œuvre remarquable, a été sculpté à Péking.

Son excellence Soun.

Une nombreuse assistance prit part à la fête de la consécration. Les ministres de France, d'Allemagne, d'Espagne, du Japon, des États-Unis et de Belgique, accompagnés des membres de leurs légations, la plupart en uniforme, étaient présents à la cérémonie ; le ministre d'Angleterre, empêché, s'était fait représenter par son premier secrétaire. La cérémonie consistait en un office avec chant des litanies des saints et de psaumes, messe basse, *Te Deum* et bénédiction épiscopale ; la fanfare du séminaire exécuta des morceaux de circonstance. Vers la fin du service. Son Excellence Soun, ministre du Yamen, envoyé par l'empereur, et un autre personnage important de l'empire, firent leur entrée à la cathédrale, suivis de cinq ou six officiers. Après l'office, les visiteurs reçurent une très cordiale hospitalité en quatre réfectoires différents. En l'un d'eux, un banquet servi dans un fort bon style réunissait les grands personnages chinois, leur suite, et 60 hôtes étrangers. L'évêque porta la santé de N. S. Père le Pape, de l'empereur Kouang-su et de la France, et le ministre de France répondit en quelques mots ; puis, S. E. Soun se leva et dit en termes fort précis « qu'il était là par ordre de l'empereur, afin d'exprimer sa satisfaction pour tout ce qui avait été fait, et de donner aux missionnaires les meilleures assurances du bon vouloir de Sa Majesté impériale. » Plusieurs autres discours furent prononcés, et rien ne manqua à la majesté de cette cérémonie.





Plan topographique du nouveau Pé-t'ang. (voir légende.)

CHAPITRE XIV

- I. Mort de Mgr Tagliabue. Massacres de Mongolie. Le collège franco-chinois. Mgr Sarthou.
II. Guerre sino-japonaise. La Corée. Ping yang. Ya-lou. Port-Arthur. Ouèè-haè-ouèè.
Mantchourie. Simonosaki. Traité de paix. La presqu'île du Léao-toung.
III. Soulèvement et incendies au Sse-tchouan. Affaires religieuses. M. Gérard, ministre
de France. Le vice-roi Li-houng-tchang part pour l'Europe.

@

I



élé, p.260 plein d'ardeur et de vie, Mgr Tagliabue semblait devoir gouverner pendant de longues années encore l'Église de Péking, et cependant il ne survécut que peu de temps aux événements que nous venons de raconter. Il mourut entouré de son clergé, dans le nouveau Pé-t'ang, le 13 mars 1890, à 1 heure et demie du matin. Mgr Tagliabue était né à Coincy (Aisne) en 1822. Il partit pour la Chine en 1853, et travailla tout d'abord dans la mission de Mongolie. Lorsque les lazaristes cédèrent cette mission à la Congrégation

belge, qui devait si dignement les remplacer, Mgr Tagliabue fut nommé coadjuteur du Kiang-si, puis vicaire apostolique du Tche-ly sud-ouest, et enfin transféré à Péking en 1884. Il semble que la Providence l'eût préparé pour cette grande et difficile affaire du Pé-t'ang ; son intelligence, sa prudence consommée, comme aussi l'abnégation qui le caractérisait, conduisirent à bonne fin toute la négociation. — Le décret impérial l'éleva au rang de mandarin supérieur avec bouton rouge, honneur qui n'avait jamais été accordé à aucun missionnaire depuis les premiers empereurs de la dynastie.

« La cérémonie de ses funérailles se fit le 15 mars, au milieu d'une très grande affluence de peuple ; tout se passa dans l'ordre le plus parfait, le vice-roi gouverneur de Péking ayant mis la police à notre

disposition ; le ministre de France et les ^{p.261} ministres étrangers y assistèrent en grand uniforme, et le gouvernement chinois y envoya deux représentants. Mgr Tagliabue, qui, de son vivant, détestait l'éclat, fut après sa mort exalté et comblé d'honneurs.



Le prince Pouo-ouang, assesseur au trône.

Quelque temps après, les troubles et les massacres de Mongolie vinrent attrister, effrayer même la ville de Péking. Des fanatiques, connus sous le nom de Tsaè-li-ti (rationalistes), faisant partie d'une secte impie opposée au christianisme, se livrèrent à des actes abominables dans la Mongolie orientale. Ils avaient écrit sur leur drapeau : T'i-tien-sing-tao : *Nous marchons sur l'ordre du Ciel*. Plusieurs villages chrétiens furent pillés et brûlés, leurs habitants massacrés, un prêtre chinois, M. Lin, tué avec des raffinements de cruauté inouïe ; le total des victimes s'éleva à près de 800. Le gouvernement central prit aussitôt des mesures pour arrêter les massacres et dompter en même temps une rébellion civile qui avait éclaté dans la partie nord de la Mongolie. Par décret impérial, le vice-roi Li-houng-tchang fut désigné ; il ne perdit pas de temps ; on lui fit connaître, sur sa demande, le lieu exact des chrétientés ; on lui donna une carte religieuse du pays, et en quelques jours, ses meilleures troupes, cavalerie et infanterie, étaient disposées ; elles fermèrent la route aux Tsaè-li-ti et empêchèrent tout nouveau désastre en tenant garnison dans les principales chrétientés et dans la résidence de l'évêque. Les troupes du vice-roi vainquirent aussi les rebelles, et leur victoire arrêta une

révolution qui eût pu avoir les plus graves conséquences pour Péking, et même pour la dynastie. Aussi l'empereur adressa-t-il au peuple un décret en l'honneur de Li-houng-tchang, décret qui ^{p.263} contenait le passage suivant :



Le vice-roi Li-houng-tchang, d'après une photographie chinoise.

« Nous ne pouvons que donner les plus grandes louanges au vice-roi Li-houng-tchang... Nous ordonnons donc au tribunal des Rites de délibérer sur la manière de le récompenser... Quant aux mandarins coupables, ils devront être punis sévèrement et sont dignes des plus grands châtiments, pour avoir été cause par leur incurie de l'incendie, de la destruction des églises de la religion (chrétienne) et de tant d'hommes tués par les révoltés.

Depuis plusieurs années, les lazaristes avaient ouvert un collège à Tien-tsin, pour les Européens, et un autre à Péking où de jeunes Chinois commençaient l'étude du français ; ils voulurent donner à ces deux établissements une extension plus considérable et appelèrent, pour les diriger, les Frères maristes de saint Genis-Laval près Lyon. En 1891, ceux-ci arrivèrent en nombre et bientôt les deux collèges prospérèrent. Les enfants des Européens à Tien-tsin apprennent, sous la direction des frères, le français, l'anglais, l'allemand et les différentes sciences. A Péking, plus de cent élèves, tous chinois, étudient le français ; un bon tiers le parle déjà couramment.

Le nouveau vicaire apostolique fut enfin nommé après huit mois d'attente ; le choix tomba sur Mgr J.-B. Sarthou, qui fut transféré du vicariat de Tcheng-ting-fou (Tche-ly sud-ouest) à celui de Péking Tche-ly nord). Mgr Sarthou avait passé presque toute sa vie de missionnaire dans la capitale ; il était en dernier lieu curé de l'ancienne cathédrale lorsqu'on vint l'y chercher pour l'élever à l'épiscopat.

II

@

^{p.264} En lisant l'histoire de la Chine, on est frappé de l'antagonisme qui a existé de tout temps entre ce grand empire et celui du Japon. Malgré son immense population, la Chine a presque toujours été battue ; le peuple chinois, en effet, est plutôt lettré que militaire, et sait mieux manier le pinceau que

l'épée. De plus, avec la dynastie étrangère qui règne en Chine, le patriotisme a disparu ; tandis qu'au Japon il s'est conservé et augmenté par la gloire des armes. La Chine ne demande que la paisible possession de ses provinces ; le petit peuple belliqueux qui l'avoisine ne rêve que gloire et conquêtes. Lorsque les raisons manquent, un prétexte suffit, et dans la guerre que nous allons brièvement raconter, c'est la Corée qui, placée comme une pomme de discorde entre les deux pays, a été le motif invoqué.

En 1894, le peuple coréen, opprimé plus que de coutume par les nobles et par les mandarins, sortit de son apathie, et des révoltes éclatèrent dans diverses provinces. La Chine voulut aller défendre le roi de Corée son protégé ; mais avant même qu'elle eût commencé l'envoi des troupes nécessaires, une brigade de l'armée japonaise, sous le spécieux prétexte de protéger ses nationaux, avait débarqué en Corée au mois d'août 1894. L'orgueil chinois en fut blessé et les troupes impériales partirent, soit en suivant la route de terre, soit embarquées sur des transports. Les premiers coups de canon furent tirés par le Japon, qui coula le Kao-cheng, bateau anglais affrété par les Chinois ; c'était la guerre. Les Chinois s'y préparèrent avec activité, mais les Japonais étaient prêts depuis longtemps et, à la suite de plusieurs combats heureux, la Corée presque tout entière fut envahie par leurs armées. Les troupes chinoises avançant par la Mantchourie s'étaient retranchées près de la ville de Ping-yang ; après avoir résisté quelque temps, elles furent obligées d'abandonner leurs lignes et de se retirer de l'autre côté du fleuve du Ya-lou qui sépare la Corée de la Mantchourie. Les Japonais, campés sur l'autre rive, voulurent forcer le passage et envahir le territoire chinois ; un moment d'arrêt eut lieu, et pendant quelques semaines chacun se prépara à l'attaque comme à la défense. C'est alors que la Chine envoya des renforts considérables, embarqués sur six grands transports escortés par toute sa flotte, à l'embouchure du fleuve Ya-lou.

Cette flotte n'était point à dédaigner : elle se composait du Ting-yuen et du Tchen- yuen, grands navires cuirassés de 7.335 tonnes ; du Léi-yuen et du King-yuen de 2.900 tonnes, soutenus par le Ts'ing-yuen et le Tche-yuen de 2.300 tonnes, filant 18 nœuds : enfin de cinq autres navires plus faibles et moins bien armés ; l'amiral Ting, aidé par quelques officiers européens, en avait le commandement. Si cette flotte ^{p.265} avait été suffisamment approvisionnée, les Japonais n'en auraient point eu facilement raison ; mais l'incurie et le gaspillage l'avaient mise dans un état d'infériorité notoire, et les principales pièces

n'avaient que quatorze coups à tirer. La flotte japonaise, qui cherchait à se mesurer avec elle, était autrement commandée et outillée ; elle se composait également de 12 navires : le Matsouchima, le Ytsoukouchima, l'Hachidaté, tous trois de 4.278 tonnes, armés des plus puissantes pièces Canet qui aient jamais été fabriquées. De plus, l'Yochino, presque aussi fort que les précédents et filant 22 nœuds et demi ; le Takachio, le Naniva, l'Hakitesouchima, le Fouso, tous quatre dépassant 3.000 tonnes ; enfin quatre autres navires de moindre importance. Elle avait à sa tête le vice-amiral Ito, et pour chef d'état-major le vice-amiral Kabayama. Chaque navire était commandé par des officiers de mérite,



L'amiral Ito.



Le vice-amiral Kabayama.

D'après un dessin chinois.

ayant fait leurs études en Europe et sachant se servir des engins perfectionnés qu'ils avaient entre les mains. Le 10 septembre, la flotte japonaise quitte sa base d'opérations, et le 16 pousse une reconnaissance vers l'île de Haè-yang et l'embouchure du fleuve Ya-lou. Le 17 au matin, deux jours après la bataille de Ping-yang, on signale la flotte chinoise dont les deux grands cuirassés formaient le centre ; il était onze heures et demie ; la flotte japonaise reçoit de l'amiral l'ordre d'attaquer, et à midi et demi un croiseur chinois prend feu et coule, traversé de la poupe à la proue par un obus Canet. Plusieurs navires japonais s'enflamment et souffrent beaucoup, mais l'amiral les délivre et vers trois heures l'action était engagée sur toute la ligne. Le Tche-yuen coule à fond, d'autres navires chinois flambent, l'un d'eux va s'échouer et est incendié, les deux grands cuirassés en feu continuent le combat, mais, privés de munitions, ils allaient peut-être se rendre, lorsque les Japonais, à court également après ce combat de

cinq heures, s'éloignent, remettant au lendemain l'achèvement de leur victoire. Pendant la nuit, ce qui restait de la flotte chinoise, six navires sur douze, parvint à se retirer à Port-Arthur. Quoique gravement endommagée, la flotte japonaise ne perdit aucun navire, mais les tués ou blessés furent nombreux. Les Chinois eurent non seulement à déplorer la perte de leurs marins, mais encore celle de leurs navires et de leurs espérances. L'enthousiasme fut grand au Japon ; l'empereur envoya ses félicitations à l'amiral Ito, qui les avait bien méritées par les prudentes manœuvres que la rapidité de ses navires lui avait permis d'exécuter autour de la flotte chinoise. La tristesse et le découragement furent



L'amiral Ting.



L'amiral Kouï, chef d'état-major.

D'après une photographie japonaise.

grands à Péking, où, selon, la déplorable coutume, on dégrada de braves officiers qui en somme s'étaient bien battus ; le vice-roi Li-houng-tchang lui-même, dont on avait méprisé les sages avis, ne fut pas épargné.

Environ un mois après, la flotte chinoise, en partie réparée et bien fournie de munitions, alla s'enfermer dans le port de Ouèè-haè-ouèè, sur la côte du Chan-toung ; c'est là que toutes les forces japonaises l'attaquèrent ; après un combat qui dura p.266 plusieurs jours, ils en achevèrent la destruction. Des deux grands cuirassés, l'un fut coulé par une torpille, l'autre dut amener son pavillon. Sur douze torpilleurs chinois, dix furent pris et les deux autres coulés. Les croiseurs subirent le sort des cuirassés ou se firent sauter ; bref, il ne resta pas même aux Chinois un bateau pour porter la nouvelle du désastre. L'amiral Ting et plusieurs de ses officiers se donnèrent la mort.

Les Japonais triomphants, quoique bien éprouvés eux-mêmes, ramenèrent leurs prises dans les ports du Japon, et, à partir de ce moment, ils restèrent maîtres incontestés de la mer.

Pendant ce temps, l'armée de terre, forte de plusieurs divisions, n'était pas demeurée inactive. Poussant sa marche en avant, elle refoulait devant elle les troupes chinoises, que l'infériorité de l'armement, le manque de cadres et l'ignorance de leurs chefs rendaient peu redoutables aux Japonais munis d'armes perfectionnées et bien commandés par le maréchal Oyama, le général Yamasi, le major Saino et nombre d'officiers instruits. La ville de Kin-tcheou tomba facilement en leur pouvoir, et sa garnison s'enfuit à Port-Arthur, poursuivie par les soldats du mikado. Ce fait d'armes avait lieu le 6 novembre, et dès le 7 les magnifiques forts de Ta-lien-ouan étaient occupés sans résistance. Les Japonais y recueillaient d'immenses approvisionnements, des armes, des munitions et de nombreux canons Krupp encore tout chargés ; les Chinois n'avaient pas tiré un seul coup. La baie de Ta-lien-ouan fut occupée sans difficulté le 9 par dix-sept navires de guerre japonais, qui n'eurent que la peine d'y entrer. Dans tous ces combats, pas un seul Japonais n'avait été tué ; 621 fusils à répétition, 129 canons, 33.000.000 de cartouches, 2.000.000 de charges d'artillerie, tombèrent entre les mains des Japonais, sans compter le trésor de guerre et les approvisionnements de bouche.

Le 16 novembre, l'armée japonaise divisée en trois colonnes marche sur Port-Arthur. L'attaque générale a lieu le lendemain ; dès huit heures du matin, les plus importantes défenses du front de terre sont enlevées et, avant le coucher du soleil, on voyait flotter le drapeau japonais sur cette redoutable forteresse qui passait pour imprenable. Les Japonais perdirent 7 capitaines, 1 lieutenant et 270 hommes. Malgré l'infériorité ^{p.267} notoire des Chinois en fait de tactique militaire, la prise de Ta-lien-ouan et surtout celle de Port-Arthur a été si facile et a coûté si peu, qu'on est en droit de supposer que les Japonais, connaissant la vénalité des habitants du Céleste empire, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, n'ont pas négligé ce moyen d'épargner le sang de leurs soldats, bien certains que les avances faites seraient largement compensées. Quoi qu'il en soit, personne ne peut mettre en doute la science des officiers japonais, et la vaillance de leurs troupes.

Le 1er décembre, après avoir laissé une forte garnison pour garder leur conquête, les généraux ramenèrent l'armée japonaise à Kin-tcheou, qui devint le centre de leurs opérations dans le nord ; Ta-lien-ouan resta leur base d'opérations pour la flotte et les transports. Les succès de l'armée de terre furent, ce semble, moins éclatants que ceux de la marine. Les Japonais eurent l'intention de marcher contre Moukden, berceau de la dynastie, mais ne le firent pas ; Chan-haè-kouan, l'entrée de la Chine proprement dite, n'était pas éloigné : ils ne risquèrent pas à l'attaquer. Leurs troupes commençaient à souffrir cruellement du froid, et leurs mouvements furent ralentis par les difficultés de la circulation, de sorte que presque tout l'hiver s'écoula sans attaque sérieuse de part et d'autre. Cependant, si en décembre l'armée japonaise se fût acheminée vers Péking, il est bien probable qu'elle y serait entrée sans combat. La seule place défendue était Chan-haè-kouan, qui n'eût pas arrêté six heures les vainqueurs de Port-Arthur. On s'attendait si bien à l'arrivée de l'ennemi, que la cour de Péking garda, pendant plus de deux mois, cinq cents voitures attelées pour prendre la fuite vers Si-ngan-fou. Sauf les forts de Ta-kou, loin d'être imprenables, et les vingt ou trente mille hommes de troupes passables que conservait le vice-roi Li-houng-tchang comme suprême ressource, il n'y avait plus rien. Des masses de pauvres gens n'ayant de soldat que le nom, armés de lances, de fusils à mèches, d'espingoles et souvent d'un simple bâton ferré, arrivaient bien de toutes les provinces, mais ne faisaient qu'augmenter la misère devenue horrible par la pénurie des grains qui ne pouvaient plus arriver d'aucun côté.

Ce rude hiver de 1894-95 arrêta les vainqueurs et donna le temps à la diplomatie ^{p.268} de considérer le péril qu'il y aurait pour l'Europe à voir la Chine presque disparaître et le Japon grandir trop vite. Bien conseillés, les Chinois se résolurent enfin à demander la paix.

Après avoir refusé les premiers négociateurs, comme trop petits pour lui, le Japon accepta enfin l'illustre Li-houng-tchang qui, bien à contrecœur, mais voulant se dévouer encore une fois pour son pays, partit, malgré son grand âge, pour Simonosaki. Il avait vu l'empereur, il avait vu surtout et écouté de sages conseillers occupant les plus hauts rangs parmi les diplomates européens ; de plus, il avait encore toute sa sagacité et la profonde habileté que personne n'a jamais songé à lui contester. Aussi les Japonais, si heureux les armes à la main, le furent peut-être moins lorsqu'on prit le pinceau ; enfin, un événement

imprévu vint faciliter la tâche du vice-roi. Un fanatique tira à bout portant sur Li-houng-tchang un coup de revolver, dont la balle pénétra sous l'œil gauche du haut fonctionnaire chinois. Pour accorder un armistice, les Japonais demandaient qu'on leur livrât Chan-haè-kouan et Ta-kou ; les Chinois allaient céder, mais ce petit morceau de plomb, si peu honorable pour la nation victorieuse, obligea le mikado à une réparation ; il accorda l'armistice sans condition.

Restait la paix à faire ; le Japon, enorgueilli par ses succès, était exigeant, mais la Chine, aux abois, dut accepter les dures conditions du vainqueur. Le Japon demandait Formose, la presqu'île du Léao-toung et une indemnité de 1 milliard 200 millions de francs. Ces conditions draconiennes firent réfléchir l'Europe, dont les intérêts étaient en jeu ; la France et la Russie, aidées bientôt par l'Allemagne, prêtèrent leur appui au gouvernement chinois. L'indemnité fut réduite à 800 millions, et la presqu'île avec Port-Arthur fut restituée contre une nouvelle indemnité de 120 millions de francs. Le Japon du reste n'avait pas à se plaindre : il touchait 920 millions et ajoutait à la couronne impériale la perle de l'Extrême-Orient, l'admirable et fertile Formose.

La Chine enfin eut le bonheur de faire des emprunts plus avantageux encore qu'avant la guerre, assurés sur le revenu de ses douanes, en vue de se libérer vis-à-vis du Japon.

Le sol des dix-huit provinces n'a pas été foulé par l'ennemi, Péking n'a pas vu le drapeau japonais, la cour et la ville ont repris leur apathique tranquillité ; on commence déjà à oublier !

Jusqu'à un certain point reconnaissante aux nations européennes qui l'avaient sauvée, la Chine leur fit quelques avantages. Grâce à l'habileté consommée du ministre de France, Monsieur A. Gérard, la frontière de Mékong fut définitivement concédée ; on donna même au ministre de France et au ministre de Russie la plus haute décoration que l'empereur de la Chine ait jamais accordée, la plaque d'or carrée à double dragon, avec perle rose du premier rang.

A cette occasion, la France et la Russie obtinrent enfin l'ouverture du palais impérial, et dans une audience solennelle, dont profitèrent les autres ambassadeurs, ils saluèrent le Fils du Ciel chez lui et non dans les pavillons plus ou moins destinés à recevoir des tributaires. Pour apprécier la haute portée de

ce succès, il faut se souvenir que, même après la guerre de 1860, il n'avait pas été obtenu et qu'on travaillait vainement depuis 1874 à être reçu au palais.

Dévoué corps et âme à son pays, le ministre de France termina de plus toutes les affaires pendantes concernant le protectorat religieux, révisa les règlements défectueux, assura l'avenir des missions, et, par un travail opiniâtre, une activité ne connaissant pas le repos, remit au premier rang l'influence française dans ^{p.269} l'Extrême-Orient. Non seulement il mérita et obtint les éloges et les remerciements de tous les évêques de Chine, mais encore l'appui, l'approbation et les louanges de son gouvernement, qui sut apprécier les qualités hors ligne de son représentant en Chine.

III

@

Une des affaires les plus sérieuses que M. Gérard eut à traiter, fut sans contredit celle du Sse-tchouan. Cette grande province, comprenant plusieurs vicariats et près de 100.000 chrétiens, toujours fort agitée et turbulente, vit en 1895 des bandes de fanatiques ravager ses chrétientés, piller ses résidences, brûler ses églises ; ce fut un désastre complet. Grâce à la fermeté du ministre de France, à la sagesse de Mgr Dunand, vicaire apostolique de Tch'eng-tou, qui avait reçu de lui, sous la forme d'un titre chinois, une autorité exceptionnelle, tout fut réglé en quelques mois. Aujourd'hui, les indemnités justement exigées se paient, et les églises sont en construction. Par une faveur toute spéciale, pour assurer l'avenir, les fameux caractères impériaux Tche-kien T'ien-tchou-t'ang (bâti par ordre impérial) seront placés sur le fronton de la nouvelle cathédrale. On a vu une fois de plus par ce fait la nécessité du protectorat de la France sur les missions catholiques, protectorat qu'elle n'a jamais abandonné et que l'Église n'a jamais songé à lui enlever. On verra toujours un consulat à côté d'une église, et le pavillon aux trois couleurs abriter la croix catholique !

Pour assurer la sécurité des établissements religieux et soutenir ce protectorat qui donne à la France un relief et une prépondérance incontestables, elle entretient dans l'Extrême-Orient une puissante escadre, qui vient apporter à la diplomatie un secours ^{p.270} souvent nécessaire. Les amiraux et les officiers rivalisent entre eux de dévouement pour la gloire de la religion et de la patrie.

Péking. Histoire.

Pendant l'hiver de 1894-95, chacun a pu voir le ministre de France à Péking partager, entre la légation de France et la mission, un corps respectable de marins commandés par deux intelligents officiers, qui venaient protéger la croix et le pavillon français. En souvenir de cette triste année, la mission française a élevé dans le parc du Pé-t'ang un monument commémoratif en l'honneur de la Vierge protectrice, monument sur lequel on peut lire en chinois cette inscription : « Une guerre terrible étant venue mettre en péril l'empire, la dynastie et la religion, on a élevé ce monument votif à la Vierge qui les a protégés contre tout danger. » Enfin l'empereur vient d'envoyer pour le représenter au couronnement du Czar, et de là en France, avec une mission spéciale, le célèbre Li-houng-tchang, dont le nom est si connu dans toute l'Europe.

En parcourant cette partie historique consacrée à la ville de Péking, on sera frappé de la vitalité de ce peuple chinois qui a traversé tant de siècles en conservant ses coutumes, ses usages, ses lois, son gouvernement. L'horreur du changement, le respect du passé, la soumission à l'autorité, est ce qui caractérise la Chine, mais aussi ce qui l'immobilise. Quel est l'avenir que la Providence lui réserve ? Personne ne saurait même le conjecturer ; cependant, si elle entre résolument dans la voie du progrès, si ses yeux s'ouvrent aux vérités religieuses qui seules peuvent la moraliser, cette grande nation peut encore retrouver sa gloire, la cour son éclat, la ville son ancienne splendeur.

@

Légendes

Les tombes du cimetière de Cha-la-eul.

- 1 Mathieu Ricci, jésuite, 1610.
- 2 Jean Terenz, 1630.
- 3 Jacques Rho, 1638.
- 4 Christophorus(chinois), frère coadj., jésuite, 1640.
- 5 F. Mendez (chinois), frère coadj., jésuite, 1640.
- 6 Nicolas Longobardi, jésuite, 1654.
- 7 Dominique Coronatus, dominicain, 1666.
- 8 Jean-Adam Schall, 1666.
- 9 Emmanuel de Sequeira (chinois), jésuite, 1673.
- 10 Gabriel de Magalhaes, jésuite, 1677.
- 11 Louis Buglio, jésuite, 1682.
- 12 Ferdinand Verbiest, jésuite, 1688.
- 13 François Simois, jésuite, 1694.
- 14 Charles Dolzé, jésuite, 1701.
- 15 Louis Pernon, jésuite, 1702.
- 16 Pierre Frapperie, frère coadj., jésuite, 1703.
- 17 Charles de Boissia, jésuite, 1704.
- 18 Thomas Pereyra, jésuite, 1708.
- 19 Antoine Thomas, jésuite, 1709.
- 20 Gaspar Castner, jésuite, 1709.
- 21 Léopold Liebstien, jésuite, 1711.
- 22 Philippe Grimaldi, jésuite, 1712.
- 23 Cresc. ab Eporedia, franciscain, 1712.
- 24 Guillaume Bonjour, augustin, 1714.
- 25 Bernard Rhodes, frère coadj., jésuite, 1715.
- 26 François Tillisch, jésuite, 1716.
- 27 Jacques Brocard, frère coadj. jésuite, 1718.
- 28 Joseph Baudino, frère coadj., jésuite, 1718.
- 29 Killianus Stumpf, jésuite, 1720.
- 30 Pierre Jartoux, jésuite, 1720.
- 31 François Cardoso, jésuite, 1723.
- 32 Pierre du Tartre, jésuite, 1724,
- 33 Paul de Mesquita, jésuite, 1729.
- 34 Antoine de Magalhaes, jésuite, 1735.
- 35 Charles Slawiszek, jésuite, 1735.
- 36 François Calado (macaïste), jésuite, 1735.
- 37 Eusèbe Acifiadeila, franciscain, 1735.
- 38 Rosario (chinois), frère coadj., jésuite, 1736.
- 39 Joseph Suarez, jésuite, 1736.
- 40 Jacques Antonini, jésuite, 1739.
- 41 François Stadlin, frère coadj., jésuite, 1740.
- 42 André Pereyra, jésuite, 1743.
- 43 Ehrenbert Fridelli, jésuite, 1743.
- 44 Ignace Kogler, jésuite, 1746.
- 45 Carles de Rezende, jésuite, 1746.
- 46 Joseph da Costa, frère coadj., jésuite, 1747.
- 47 Dominique Pinheyro, jésuite, 1748.

Péking. Histoire.

- 48 Antoine Gomez, jésuite, 1751.
- 49 Joseph de Aguiar (chinois), jésuite, 1752.
- 50 Ignace Francesco, jésuite, 1752.
- 51 Paulus Cruce (chinois), jésuite, 1753.
- 52 Ignace Sichelbarthes, jésuite, 1753.
- 53 Louis Fan (chinois), jésuite, 1753.
- 54 Joseph de Almeida, jésuite, 1755.
- 55 † Polycarpe de Souza, évêque, jésuite, 1757.
- 56 Jean Walter, jésuite, 1759.
- 57 Emmanuel de Mattos, frère coadj., jésuite, 1764.
- 58 Joseph Castiglione, frère coadj., jésuite, 1766.
- 59 Florianus, jésuite, 1771.
- 60 Antoine Gogeisl, jésuite, 1771.
- 61 Paul Kia (chinois), frère coadj. jésuite, 1771.
- 62 Augustin de Hallerstein, jésuite, 1774.
- 63 Jean Régis (chinois), jésuite, 1776.
- 64 Ferdinand Moggi, frère coadj. jésuite, 1777.
- 65 Félix da Rocha, évêque, franciscain, 1781.
- 66 † François Magida Dervio, évêque, franciscain, 1785.
- 67 Jean de Seixas, jésuite, 1785.
- 68 Jean Simonelli, jésuite, 1785.
- 69 Joseph d'Espinha, jésuite, 1788.
- 70 Paul Lieou (chinois), jésuite, 1791.
- 71 Barthélémy de Azevedo, jésuite, 1792,
- 72 André Rodriguez, jésuite, 1796.
- 73 Gregorius a Cruce (macaïste), jésuite, 1799.
- 74 Antoine Duarte (chinois), jésuite, 1799.
- 75 Antonius a Purificatione, franciscain, 1800.
- 76 † Alexandre de Gouvêa, évêque, franciscain, 1808.
- 77 Domin. Joachim Ferreyra, lazariste, 1824.
- 78 Joseph Ribeiro, lazariste, 1826.
- 79 † Cajetan Pires, lazariste, 1838.
- 80 Joannes a Remediis (macaïste), jésuite.
- 81 Joseph Seraiva (chinois), jésuite.
- 82 Ignace Hou (chinois), jésuite.
- 83 Jean Hou (chinois), frère coadj. jésuite.
- 84 Sans épitaphe.
- 85 Sans épitaphe.
- 86 Sans épitaphe.
- 87 Sans épitaphe.
- 88 Paul Loefro (chinois), frère coadj. jésuite.

Plan du nouveau Pé-t'ang.

I. — Établissement des missionnaires.

- 1 Église cathédrale française du saint Sauveur.
- 2 2' Pavillons impériaux.
- 3 Esplanade.
- 4 4' 4" Portes, grilles en fer forgé.
- 5 Cour d'entrée.
- 6 Grande porte d'entrée.
- 7 Cour d'honneur.
- 8 Cour saint Joseph.
- 9 Cour de la sainte Vierge.
- 10 Cour saint Vincent.
- 11 Cour du grand séminaire.
- 12 Cour du petit séminaire.

Péking. Histoire.

13	Cour des dépendances.
14	Grand potager.
15	Parc planté d'arbres.
16	Cour des frères.
17	Cour de l'imprimerie.
18	Cour des étrangers.
19	Abri pour la fanfare.
20	Monument 1894-1895.
21	Kiosque du petit séminaire.
22	Puits et pompes.
a	Maître-autel et chœur.
b	Sainte Vierge.
c	Saint Joseph.
d	Autel saint Vincent.
e	Autel Bienheureux Perboyre.
f	Autel saint Michel,
g	Autel Bienheureux Odoric.
h	Autel saint Pierre,
i	Autel sainte Philomène.
j	Autel privilégié de la Passion.
A A' A" A'''	Habitations des missionnaires.
B	Chapelle privée.
C	Appartements de l'évêque et tour de l'horloge.
D	Petit salon.
E	Grand salon.
F	Procure.
G	Grande bibliothèque.
H	Réfectoire.
I	Bibliothèque chinoise.
J	Salle de récréation.
K	Magasin.
L	Musée.
M	Magasin de l'imprimerie.
N	Magasin chinois.
O	Pharmacie.
P	Économat.
Q	Ateliers des Frères.
R	Cuisines.
S	Imprimerie, reliure, machines.
T	Pavillon des étrangers.
U	Domestiques.
V	Dortoir et classes du grand séminaire.
X	Réfectoire des séminaires.
Y	Chapelle des séminaires.
Z	Classes du petit séminaire.
W	Dortoirs du petit séminaire.
Magasins à grains, dépendances, écuries, communs, etc., etc., etc.	
La ligne pointillée —.—.—. indique la superficie des établissements des missionnaires et des sœurs à l'ancien Pé-t'ang.	

II. — Établissements des sœurs.

1	Cour des catéchumènes et du dispensaire.
2	Cour des sœurs.
3	Cour des écoles.
4	Cour des orphelins.
5	Cour des cuisines, dépendances, crèche, buanderie, etc.
6	Cour de l'église.
7	Cour du noviciat.
A	Église de l'Immaculée Conception.

Péking. Histoire.

B	Appartements de la sœur supérieure et noviciat.
C	Écoles.
D,	Orphelinat.
E	Habitation des sœurs.
F	Catéchuménat.
G	Dispensaire.
H	Infirmierie et magasin.
I	Dépense et appartements divers.
J	Petite chapelle des Enfants de Marie.
K	Magasin.
L	Buanderie, magasin à grains, crèche, etc.
M	Porte d'entrée.
N	Puits.

R R' Rue séparant les deux établissements.

Les tombes du cimetière français de Tchen-fou-sse.

1	J. F. Gerbillon, jésuite français, 1707.
2	Joachim Bouvet, jésuite fr., 1730.
3	J.-B. Régis, jésuite fr., 1738.
4	Dominique Parennin, jésuite fr., 1741.
5	Fr.-X. d'Entrecolles, jésuite fr., 1741.
6	Mathieu Louo, jésuite chinois, 1746.
7	Valentin Charlier, jésuite fr., 1747.
8	Thomas Yang, jésuite chinois, 1751.
9	Pierre d'Incarville, jésuite fr., 1757.
10	F. Et. Rousset, frère coadj. jésuite fr., 1758.
11	L. Debrossard, frère coadj. jésuite fr., 1758.
12	Joseph de Mailla, jésuite fr., 1758.
13	Antoine Gaubil, jésuite fr., 1759.
14	Louis Desrobert, jésuite fr., 1760.
15	Joseph Tchoou, jésuite chinois, 1762.
16	E. Thébault, frère coadj. jésuite fr., 1766.
17	Jean-Et. Kao, jésuite chinois, 1766.
18	Alex. Delacharme, jésuite fr., 1767.
19	J. Attiret, frère coadj. jésuite fr., 1768.
20	Pierre de La Baume, jésuite fr., 1770.
21	Michel Benoit, jésuite fr., 1774.
22	Hubert de Méricourt, jésuite fr., 1774.
23	Louis Basin, frère coadj. jésuite fr., 1774.
24	Jacques.-Fr. Dollière, jésuite fr., 1780.
25	P. Martial Cibot, jésuite fr., 1780.
26	Jean Collas, jésuite fr., 1781.
27	† J.-D. Damascène, évêque, aug. ital., 1781.
28	Melchior Liou, miss. chinois, 1781.
29	E. Devaut, J. Delpont, Miss. Étr. fr., 1785.
30	Mathieu de Ventavon, jésuite fr., 1787.
31	Fr. Bourgeois, jésuite fr., 1792.
32	Joseph M. Amyot, jésuite fr., 1793.
33	Paul Liou, jésuite chinois, 1794.
34	Fr.-X. Lan, jésuite chinois, 1796.
35	Thomas Liou, jésuite chinois, 1796.
36	Robert Hanna, lazariste, 1797.
37	Joseph Raux, lazariste fr., 1801.
38	Charles Paris, frère coadj. lazariste fr., 1804.

Péking. Histoire.

- 39 J. Joseph Ghislain, lazariste fr., 1812.
- 40 Albéric M. de Damas, officier fr., 1860.
- 41 Monument des officiers et soldats, 1860.
- 42 J. Léon Talmier, lazariste fr., 1862.
- 43 Jean Tchen, lazariste chinois, 1866.
- 44 † J. Martial Mouly, évêque, lazariste fr., 1868.
- 45 Antoine Yang, lazariste chinois, 1869.
- 46 André Jandard, lazariste fr., 1869.
- 47 J.-B. Kin, lazariste chinois, 1869.
- 48 Flavien Gambart, lazariste fr., 1869.
- 49 Mathieu Tchao, lazariste chinois, 1869.
- 50 Félix Saupurein, lazariste fr., 1874.
- 51 J.-B. Thierry, lazariste fr., 1880.
- 52 † L. G. Delaplace, évêque, lazariste fr., 1884.
- 53 Justin Dumonteil, frère coadj. lazariste fr., 1885.
- 54 † F. A. Tagliabue, évêque, lazariste fr., 1890.
- 55 Cosme Ma, lazariste chinois, 1890.
- 56 Joseph Salette, lazariste fr., 1891.
- 57 Jean Chr. K'o, lazariste chinois, 1891.
- 58 Pierre Tch'en, lazariste chinois, 1891.
- 59 J. L. Chevrier, lazariste fr., 1891.
- 60 J.-B. Delemasure, lazariste fr., 1893.

N.B. Les tombes sans chiffre n'ont pas d'épitaophe.

@